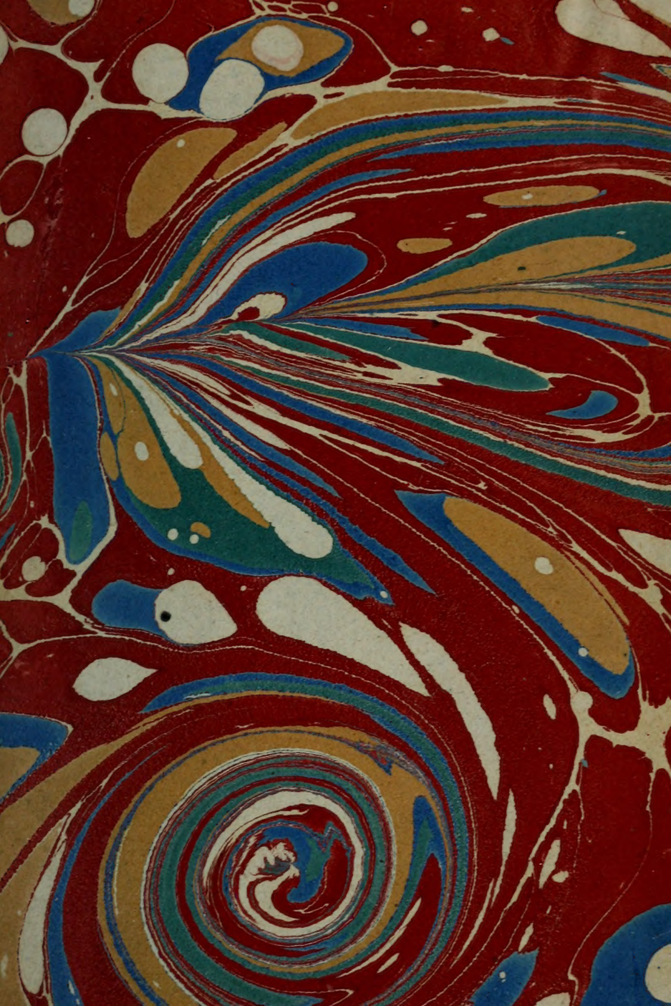




Plutarch. Moralia

LES

OEVVRES MESLEES

DE PLVTARQVE, TRANSLATEES de Grec en François, reueuës & corrigees en ceste seconde Edition en plusieurs passages par le Translateur.

Le II. Volume du II. Tome, qui contient XV. Traittez.

V. 2

A PARIS.

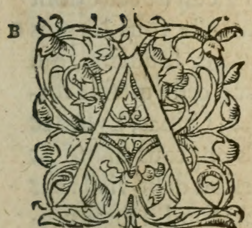
De l'Imprimerie de Michel de Vascosan.

M. D. LXXIIII.

A 

LES VIES DES DIX ORATEVRS.

ANTIPHON. I.

B 

NTIPHON fils de Sophilus, natif du bourg de Ramnus, fut eſcholier de ſon propre pere qui tenoit eſchole, où lon dit qu'Alcibiades meſme alloit lors qu'il eſtoit encore enfant, & aiant acquis la ſuffiſance de bien dire, de ſoy-meſme, pour la viuacité de ſon entendement, comme quelques vns eſtiment, il ſ'entremit des affaires publiques, & ne laiſſa pas pourtant de dreſſer auſſi vne eſchole, où il
C eut quelque different en matiere de lettres auec le philoſophe Socrates, non pour diſputer par ęmulation opiniaſtrement, mais pour reprendre ſa façon de faire, ainſi comme a eſcrit Xenophon au premier de ſes Commentaires des faicts & dicts de Socrates. Il compoſa des oraiſons à quelques vns de ſes citoiens qui l'en requirent, pour ſ'en ſeruir en iugement à defendre & iuſtifier leurs cauſes: & fut le premier, à ce que lon dit, qui commāça

ceste façon de faire, car on ne trouue pas vne orai- D
son iudicielle pour prononcer en iugement, faitte
par aucun des Orateurs qui ont esté parauant luy,
non pas mesme de ceux de son temps (pour ce que
la coustume n'estoit pas encore d'en composer
ainsi pour autruy) ny de Themistocles, ny de Pe-
ricles, ny d'Aristides, combien que les temps leur
presentassent plusieurs occasions, voire necessitez,
de ce faire: & si n'estoit point par insuffisance
qu'ils s'en abstenoient, ainsi qu'il appert de ce qui
est escrit par les historiens de chascun de ceux dont
nous auons fait mention. Au reste tous les plus E
anciens dont nous nous pouuons souuenir, qui
ont eu ce mesme stile, & exercé ceste mesme for-
me de dire, comme Alcibiades, Critias, Lysias &
Archinoüs, on trouuera qu'ils ont tous hanté &
conferé auec Antiphon, qui estoit desia vieil: car
aiant l'entendemēt grand & profond, il fut le pre-
mier qui composa & meit en lumiere des Institu-
tions en l'art oratoire, de maniere qu'il estoit sur-
nommé Nestor. Et Cecilius, au traitté qu'il a fait
de luy, coniecture qu'il ait esté precepteur de Thu-
cydides l'historiographe, par ce qu'il le loue. Il est F
en son langage exquis, plein de persuasion, aigu &
subtil en inuention, és choses malaisees artificiel,
assaillant à couuert, tournant son dire aux loix, &
à esmouuoir les affections, visant tousiours à ce
qui est le bien-seant, & de plus belle apparence. Il
fut enuiron les guerres des Perses, & du temps de
Gorgias le Leontin Sophiste, estant vn peu plus
ieune que luy, & dura iusques à la subuersion de
l'estat

A l'estat & domination populaire, faitte par les quatre cens coniurez, à laquelle il semble que luy mesme ait tenu la main, par ce qu'il defraya deux galeres, & fut Capitaine en ce temps la, où il eut la victoire en plusieurs rencontres, & leur gaigna plusieurs grandes alliances. Il feit prendre les armes aux ieunes gens, & equippa soixante galeres, & à tout propos estoit enuoyé ambassadeur deuers ceux de Lacedemone, lors que lon bastit les murailles de la ville de Etionie : mais apres que les quatre cens furent ruinez, il fut accusé de la conspi-
B ration auec Archeptolemus, l'vn des quattre cens conspirateurs, auec lequel il fut cōdamné & soubmis à la punition des traistres. Son corps fut ietté sans sepulture, & luy auec toute sa posterité escrit au nombre des infames. Les autres tiennent qu'il fut mis à mort par les trente Tyrans, comme entre autres Lysias en vne harengue qu'il feit pour la fille d'Antiphon : car il eut vne fille laquelle Callęschrus, comme plus proche lignager, demanda pour femme en iustice: & que ce aient esté les trente Tyrans qui l'aient fait mourir, Theopom-
C pus mesme l'escrit au quinziéme de ses Philipicques, mais celuy la estoit plus moderne, & si estoit fils d'vn Simonides, duquel Cratinus fait mētion, cōme d'vn homme non meschant, en sa comędie de Pythine. Comment donq seroit ce luy, qui auroit au parauant esté tué par les quatre cens, derechef retourné en estre soubs les trente Tyrans? On recite encore sa mort en vne autre sorte, c'est qu'estant ia fort auancé en son aage il nauigua en Si-

cile, lors que la tyrannie du premier Dionysius D
estoit en sa plus grande vigueur:& comme durant le disner on eust mis en auant vn propos, quel estoit le meilleur cuyure, les vns en disant d'vne sorte, les autres d'vne autre, luy respondit, que le meilleur à son aduis estoit celuy dont on auoit fait les statues de Harmodius & d'Aristogiton. Ce que Dionysius aiant entendu, & imaginé que c'estoit tacitemēt inuiter les Syracusains à luy courir sus,& attenter à sa personne, il cōmāda que lon le feist mourir. Autres disent, que ce fut par despit de ce qu'il se mocquoit de ses Tragędies. On trouue de E
cest orateur soixante oraisons, desquelles Cecilius tient qu'il y en a vingt & cinq qui faussement luy sont attribuees. Il est piqué & moqué d'auarice par Platon le Comique auec Pisander : & dit on qu'il a cōposé quelques Tragędies seul, & d'autres auec Dionysius le Tyran. Et au mesme temps qu'il vacquoit à la poësie, il cōposa aussi vn art de remedier aux ennuis & maladies de l'esprit, ne plus ne moins que les medecins guarissent les maladies & douleurs du corps: & de faict aiant basty vne petite maison à Corinthe sur la place, il meit vn billet F
sur la porte, qu'il faisoit profession & auoit le moien de guarir de paroles ceux qui estoiēt enuiez & attristez, & leur demandant les causes de leurs ennuis, il les reconfortoit, & consoloit leurs douleurs: toutefois depuis estimant que cest art & profession la estoit trop petite & trop basse pour luy, il se remeit à enseigner la Retorique. Aussi y en a il qui attribuent à Antiphon le liure de Glaucus de

Rege

A Rege des Poëtes, & louë lon principalement le traitté qu'il a fait d'Herodote, & celuy qui est dedié à Erasistratus touchant les Idees, & l'oraison de Dilation qu'il escriuit pour soy mesme, & celle contre Demosthenes le Capitaine, en laquelle il l'accuse d'auoir fait contre les loix. Aussi escriuit il vne autre oraison contre Hippocrates le medecin estant capitaine, & le feit condamner par cõtumace, le Decret qui fut l'annee que Theopompus fut preuost, soubs lequel les quatre cens vsurpateurs de la chose publique furent ruinez. Cecilius escrit
B le Decret mesme du Senat, par lequel il fut ordon-
» né que son proces luy seroit fait en ces termes. Du
» vingt & vniéme iour de la Prytannee, estant De-
» monicus d'Alopece greffier, Philostratus Pellenien
» Capitaine general, à la proposition de Andron, le
» Senat a ordonné touchant Archiptolemus, Ono-
» macles & Antiphon, que les capitaines ont decla-
» ré estre allez en ambassade à Lacedemone, au dom
» mage de la cité d'Athenes, & estre sortis du camp
» sur vn vaisseau d'ennemis, & en terre auoir passé
» par le fort de Decelie: Le Senat a ordonné qu'ils
C soient pris au corps & cõstituez prisonniers és pri-
» sons fermees, à fin qu'ils soient punis. Que les capi-
» taines mesmes, auec quelques vns du Senat iusques
» au nombre de dix, tels comme il leur plaira choisir,
» les deferent, à fin que sur les points alleguez iuge-
» ment soit donné. Que les Thesmothetes les appel-
» lent le lendemain qu'ils auront esté constituez pri-
» sonniers, & qu'ils les introduisent en iugement de-
» uant les Iuges, apres que par le sort ils serõt esleus:

» & que les Capitaines auec les susdits orateurs les D
» accusent de trahison, & quiconque autre voudra:
» puis, quand le iugement sera conclud & prononcé
» cõtre eux, que la cõdamnation soit executee selon
» la forme & teneur de la loy qui a esté establie cõtre
» les traistres. Au dessoubs de ce decret y a escrit la
» condamnation de trahison: Furent cõdamnez Ar-
» chiptolemus fils de Hippodamus d'Agrante pre-
» sent, Antiphon fils de Sophilus de Ramnuse aussi
» present, & furent condamnez à estre liurez entre
» les mains des vnze executeurs de la iustice, leurs
» biens cõfisquez, la dixme desquels seroit attribuee E
» à la deesse Minerue, leurs maisons demolies de
» fond en cõble, & la place d'icelles bornee de tours,
» sur lesquelles sera escrit, Icy furẽt les maisons d'Ar-
» cheptolemus & d'Antiphon traistres à la R. P. &
» declairees adiugees au Receueur du domaine,
» pour * * Qu'il ne soit loisible ensepuelir ny
» inhumer les corps d'Archeptolemus ny d'Anti-
» phon en la ville d'Athenes, ny en part quelconque
» qui soit soubs son domaine. Que leur memoire
» soit infame, & toute leur posterité, tant d'enfans
» bastards que legitimes: & que si aucun adopte pas F
» vn de leurs enfans pour son fils, que luy mesme
» soit infame. Que tout cela soit escrit en vne cou-
» lonne de bronze, en laquelle soit aussi mis le de-
» cret qui a esté fait contre Phrynicus.

ANDOCIDES. II.

ANDOCIDES estoit fils de Leagoras, celuy qui feit vne paix entre les Atheniẽs & les La-

cedemo-

A cedemoniẽs, du bourg Cydathenien ou Thurien, extrait de noble race des Ceryces, c'est à dire heraux, paruenue iusques à luy. Et pourtãt fut il esleu vn iour auec Glaucon, pour aller auec vingt nauires porter secours aux Corcyreiens, qui auoient la guerre contre les Corinthiens: depuis il fut accusé d'impieté, pour auoir auec les autres brisé les statues de Mercure qui estoient parmy la ville, & d'auoir aussi forfait contre les mysteres & sainctes cerimonies de Ceres, pour ce qu'estant ieune desbauché, allant en masque follastrant vne nuict, il
B auoit brisé quelques images de Mercure, dont il auroit esté deferé en iustice: & pour ce qu'il n'auroit pas voulu representer & liurer à la torture le seruiteur que ses accusateurs requeroient qu'il representast, il fut tenu pour attaint & conuaincu de ce qu'on luy mettoit sus: pour la seconde accusation, laquelle fut bien tost apres le partement de la grande armee de mer qui alla en la Sicile, aians les Corinthiens enuoyé des Ægestiẽs & des Leontins dedans la ville d'Athenes, ausquels quelques particuliers Atheniẽs deuoient prester secours, vne
C nuict ils briserent toutes les images de Mercure qui sont alentour de la place, ainsi que Cratippus dit. Et d'auantage aiant forfait contre les saincts mysteres, & en estant appellé en iustice, il en fut absouls, à la charge de donner à cognoistre & declarer les forfaicteurs: & y aiant employé toute son estude, il feit en sorte qu'il trouua ceux qui auoient forfait contre les saincts mysteres, entre lesquels fut son propre pere: & quant aux

autres, les aiant conuaincus il les feit tous mourir, D
mais il ſauua la vie à ſon pere, encore qu'il fuſt deſ-
ia en priſon: & ſ'eſtãt fait fort, & aiant promis qu'il
feroit beaucoup de choſes qui ſeroient de treſgrãd
proffit à la R P. il ne leur faillit pas de promeſſe,
car Leagoras en accuſa pluſieurs qui auoient deſ-
robé les deniers publiques, & qui auoient commis
d'autres mauuais cas, au moien dequoy il fut ab-
ſouls. Mais eſtant Andocides en reputation pour
les affaires qu'il manioit en l'adminiſtration publi-
que, il ne laiſſa pas de ſe meſler du traffic de mar-
chandiſe par mer, au moien dequoy il acquit ami- E
tié & droit d'hoſpitalité auec pluſieurs princes &
ſeigneurs, meſmemẽt auec le Roy de Cypre, & fut
lors qu'il rauit vne ieune fille d'Ariſtides, & ſa
niepce, outre le ſceu & contre la volonté de ſes pa-
rẽs, & l'enuoya en don au roy de Cypre: mais eſtãt
preſt d'en eſtre appellé en iuſtice, il la redeſroba
derechef, & la ramena de Cypre à Athenes. A rai-
ſon dequoy le roy de Cypre luy aiant fait mettre
la main ſur le collet, le retint priſonnier, mais il rõ-
pit les priſons, & ſ'en refouit à Athenes, lors que la
conſpiration des quatre cens fut chaſſee de la ville. F
Mais derechef il en fut encore chaſſé quãd les tren-
te tyrans vſurperent la domination. Et ſ'eſtãt tenu
durant le temps de ſon exil en la ville d'Elide, lors
que Thraſybulus & ſes adherens retournerent en
la ville, il y retourna auſſi, & fut enuoyé en ambaſ-
ſade à Lacedęmone, là où ſ'eſtãt trouué qu'il auoit
mal verſé il fut derechef banny. Toutes leſquel-
les choſes apparoiſſent par les oraiſons qu'il a
eſcri-

A escrittes, car il y en a les vnes ausquelles il respond à l'imputation qu'on luy mettoit sus des mysteres violez, les autres où il prie generalement les Iuges. On trouue aussi l'oraison, pour laquelle il defere ceulx qui auoient forfait contre les mysteres, & sa defension & responce contre Phaiax, & de la paix. Il fut en vogue au mesme temps que Socrates le philosophe, mais il nasquit en la soixante & dixhuitiéme Olympiade, lors que Theagenides estoit Preuost à Athenes, tellemét qu'il vient à estre plus ancien que Lysias d'enuiron cent ans. Il y auoit
B vn des Hermes qui portoit son nom, & l'appelloit on le Mercure d'Andocides, aiant esté dedié par la lignee Ægeide, pour autant qu'Andocides auoit sa maison tout ioignant. Il feit les frais d'vne danse ronde au nom de la lignee Ægeide, qui pretendoit le pris d'honneur aux festes Bacchanales: & l'aiant gaigné il consacra le tripié, qu'il attacha hault, tout vis à vis du Porine Selin. Son stile est simple, sans artifice, tout nud, & sans figure quelconque.

LYSIAS. III.

C

LYSIAS estoit fils de Cephalus, fils de Lysanias fils de Cephalus, natif de Syracuse, mais il s'en vint demourer à Athenes pour l'affectiõ qu'il portoit à la ville, & pour la persuasion de Pericles fils de Xantippus, qui estant son amy & son hoste, luy persuada de ce faire, à cause qu'il estoit fort riche, ou bien, comme les autres le tiennent, aiant esté banny & chassé de Syracuse lors qu'elle estoit as-

seruie par la tyrannie de Gelon. Si vint à Athenes D l'annee que Philocles fut preuost apres Phasicles, la deuxieme annee de la quatre-vingt-deuxieme Olympiade, & fut du commancement nourry & enseigné auec les plus nobles des Atheniens. Mais depuis quãd la ville enuoya la colonie de Sybaris, qui depuis fut surnõmee Thuries, il s'y en alla auec son frere plus ancien Polemarchus, car il auoit encore deux autres freres Eudemus & Brachillus, leur pere estant desia decedé, & s'y en alla pour participer à la distributiõ des terres au sort, l'annee que Praxiteles fut Preuost, & là se tint estant instruit & E enseigné chez Tysias & Nicias tous deux Syracusains. Et y aiant acquis vne maison, auec la portion de terre qui luy estoit escheute par le sort, il y vescut & se porta comme citoien l'espace de soixante trois ans, iusques à l'annee que Clearchus fut Preuost à Athenes, & l'annee ensuiuant soubs Callias, la nonante & deuxieme Olympiade, estant aduenu aux Atheniens la calamiteuse perte qu'ils feirent en la Sicile : à raison de laquelle se remuans plusieurs de leurs subiects & alliez, mesmement ceulx du costé de l'Italie, il fut accusé de tenir le F party & fauoriser à ceulx d'Athenes, à raison dequoy il fut banny auec trois autres : & estant arriué à Athenes en l'annee que Callias fut Preuost, apres Cleocritus, que les quatre cents auoiét desia occupé la ville, il s'y arresta. Mais apres la battaille nauale de la riuiere de la Chéure que les trente tyrans eurent occupé la ville, il en fut dechassé l'espace de sept ans, & fut priué de son bien & de son

frere

A frere Polemarchus : & luy ſ'eſtant ſauué par l'huys de derriere de la maiſon, où lon le gardoit en intention de le faire mourir, il ſe retira en la ville de Megares. Et comme ceulx de Phyle fuſſent rentrez dedans la ville, & en euſſent chaſſé les tyrans, pour ce qu'il ſ'eſtoit monſtré treſvtile à l'entrepriſe, comme celuy qui auoit contribué deux mille liures en argent, & deux cents boucliers : & aiant eſté enuoyé auec Herman, il ſoudoya trois cents & deux ſoldats, & ſi feit tant enuers Thraſylęus Elien ſon amy & hoſte ancien, qu'il les aida de
B quelque nombre de talents : au moyen dequoy Thraſybulus à ſon retour en la ville propoſa au peuple, que pour ſes bons ſeruices le droit de bourgeoiſie luy fuſt ottroyé, n'y aiant encore nul Preuoſt eſleu, l'an de deuant Euclidas, le peuple ratifia l'octroy : mais vn Archinus accuſa ceſte propoſition, comme faitte contre les loix, d'autāt qu'elle auoit eſté propoſee au peuple, auant que d'auoir eſté proparlee & deliberee au Senat. Le decret de la ratification fut condamné & caſſé, & ainſi debouté du droit de bourgeoiſie, & neantmoins de-
C moura en la ville tout le reſte de ſa vie auec meſmes droits & priuileges que ſ'il euſt eſté bourgeois, & y mourut finablement apres y auoir veſcu l'eſpace de quatre vingts & trois ans, ou cōme les autres diſent ſeptante & ſix, ou cōme aucuns eſcriuēt, quatre vingts, tant qu'il veit Demoſthenes encore ieune garçon. On dit qu'il fut né l'annee que Philocles fut Preuoſt, & treuue lon de luy quatre cents oraiſons, deſquelles il y en a ſelon le iugemēt

de Dionyſius, & de Cecilius, deux cents & trente D
qui ſont naïfuement ſiennes, eſquelles il fut vaincu par deux fois ſeulement. Il y a auſſi celle qu'il feit cõtre Archinus, en la defenſe du decret, par lequel le droit de bourgeoiſie luy auoit eſté dõné, & vne autre contre les trente tyrans. Il fut apte à perſuader, & és oraiſons qu'il bailloit aux particuliers fort ſuccinct & bref. On trouue auſſi des Introductions à la Retorique de luy, & des Concions, des lettres miſſiues, des louanges, des harengues funebres, des diſcours de l'amour, vne defenſe de Socrates qui picque ſes Iuges bien au vif, & ſemble E
que ſon ſtile ſoit aiſé & facile, combiẽ qu'il ſoit impoſſible à imiter. Demoſthenes en l'oraiſon qu'il a faitte cõtre Neæra, dit, qu'il fut amoureux d'vne Metanira, laquelle eſtoit ſerue & compagne de Neęra. Depuis il eſpouſa la fille de ſon frere Branchyllides. Platon meſme fait mention de luy au liure de Phædrus, cõme d'vn orateur fort eloquent & plus ancien que Iſocrates. Et Philiſcus qui eſtoit familier d'Iſocrates, & compagnon de Lyſias, en feit vn Epigrãme, par où il appert qu'il eſtoit plus ancien d'ans, ce qui appert auſſi par ce que Platon F
en dit, & eſt l'Epigramme tel,

De Calippé fille à langue diſerte,
Ores fault il que tu ſois bien alerte,
Pour nous monſtrer ſi bon eſprit tu as,
En nous rendant le fils de Lyſias
Tel que ſonner, en memoire eternelle,
S'oyë par luy la vertu paternelle:
Car de païs en autre tracaſſé,

De

A De meurs en meurs paſſé & repaſſé,
Par ſapience immortel il doit eſtre,
Et en honneur apres ſa mort renaiſtre,
Notifiant ma grande charité
Enuers ſon pere à la poſterité.

Il compoſa auſſi vne harengue à Iphicrates, celle qu'il prononça contre Harmodius, & vne autre, par laquelle il accuſa Timotheus de trahiſon, & obtint en l'vne & en l'autre. Mais comme depuis Iphicrates approuuaſt les faicts & geſtes de Timotheus, & taſchaſt à ſouſtenir ceſte accuſation de B trahiſon, en luy demandant compte des finances qu'il auoit maniees, il en fut appellé en iuſtice, & reſpondit par vne oraiſon que luy compoſa Lyſias: & quant à luy il fut bien abſouls, mais Timotheus fut condamné en l'amẽde d'vne groſſe ſomme de deniers. Il recita auſſi en vne aſſemblee des ieux Olympiques vne longue oraiſon, par laquelle il ſuada aux Grecs, que ſe reconcilians les vns auec les autres, ils fiſſent entrepriſe de ruiner le tyran Dionyſius.

C ISOCRATES. IIII.

ISOCRATES eſtoit fils de Theodorus archipreſbtre, l'vn des mediocres bourgeois, qui auoit nombre d'eſclaues faiſeurs de aubois & de fluſtes, par la manufacture deſquels il deuint ſi riche, qu'il fit honorablement nourrir & inſtituer ſes enfants. Car il en auoit encore d'autres maſles, Teleſippus, Diomneſtus, & vne fille. C'eſt pourquoy il eſt

farcé par les poëtes Comiques Ariſtophanes & D
Stratis, touchant ces fluſtes. Il fut enuiron la quatre-vingt-ſixieme Olympiade, plus aagé que Lyſimachus Myrrhinuſien de vingt & deux ans, & que Platon de ſept. Il fut auditeur & diſciple de Prodicus de Chio, & de Gorgias Leontin (& en ſon enfance fut auſſi bien nourry & inſtruict, que nul autre qui fuſt à Athenes) & de Tiſias Syracuſain, & de Theramenes le Rhetoricien, lequel eſtant preſt à eſtre pris par les trente tyrans ſ'enfuit à l'autel de Minerue cõſeillere, dont tous ſes amis eſtants effroyez, Socrates ſeul ſe leua pour le ſecourir, & E
demoura longuement ſans parler du commancement. Mais Theramenes luy meſme le pria de ſe deporter, diſant qu'il luy ſeroit plus douloureux que ſon mal propre, ſ'il voyoit qu'il y euſt aucun de ſes amis qui tombaſt en affaire pour l'amour de luy: & dit on qu'il luy aida à compiler certaines Inſtitutions, lors que lon le calomnioit en iugement: ces Inſtitutions ſont intitulees de Boton. Apres qu'il fut deuenu homme, il ne ſe voulut pas entremettre du maniement des affaires de la choſe publique, tant pource qu'il auoit la voix foible & F
greſle, que pource que de nature il eſtoit craintif, & qu'il auoit perdu ſes biens en la guerre contre les Lacedemoniens. Il ſemble bien qu'il ait porté teſmoignage en public iugement pour d'autres, mais de harengues il n'en prononça iamais qu'vne ſeule, celle du contr'eſchange des biens: & aiant dreſſé vne eſchole, il ſe meit à eſtudier & à eſcrire, là où il cõpoſa ſon oraiſon Panegyricque, & quel-

ques

A ques autres deliberatiues, dont il en lisoit luy mesme les vnes, & les autres il les composoit pour des autres, estimant que par ce moien il enhorteroit & inciteroit les Grecs à faire ce qu'ils deuoient. Mais se trouuant trompé de son intention, il se deporta de cela, & se fit maistre d'Eschole, premierement en l'Isle de Chio, aiant neuf disciples, là où lon dit que voiant le salaire que ses escholiers luy comptoient
„ pour leur escholage, il se prit à plorer & dit, Or
„ voy ie bien maintenãt que ie me suis vendu à ceux
„ icy. Il conferoit auec ceulx qui vouloient deuiser
B auec luy, aiant esté le premier qui a separé les altercations des plaideries d'auec le discours des affaires publicques. Il ordonna des Magistrats en Chio, & vne mesme forme de gouuernement de la chose publicque qu'en son païs, & amassa autãt d'argẽt que fit oncques maistre d'eschole, tellemẽt qu'il eut bien la faculté de defrayer vne Galere: Il eut des auditeurs iusques au nombre de cent, & entre autres Timotheus fils de Conon, auec lequel il visita plusieurs villes, escriuant toutes les lettres que Timotheus enuoyoit aux Atheniens, à l'occa-
C sion dequoy il luy dõna six cents escus de l'argent qui luy resta de la composition de Samos. Aussi furent ses disciples Theopõpus de Chio, & Ephorus de Cumes, & Asclepiades qui a cõposé les subiects tragicques, & Theodectes qui a depuis escrit des Tragedies. Son sepulchre est en allãt vers Cyamitis, en la rue saincte qui va à Eleusine, maintenãt tout demoly. Il y auoit aussi fait dresser les images des poëtes illustres auec luy, dont il n'est demouré

que celle d'Homere ſeule. Auſſi eſtoit de ſes diſci- D
ples Leodamas Athenien, & Lacritus Legiſlateur: &, comme aucuns diſent, Hyperides & Iſeus. Et dit on que Demoſthenes, ainſi comme il enſeignoit encore la Retorique, ſ'en vint à luy, & luy dit que certainement il n'auoit pas moien de luy payer & fournir les mille drachmes qu'il demandoit pour ſon eſcholage, mais que volontiers il luy en payeroit deux cents qu'il auoit, pour apprendre, au fur de ſon argent, vne cinquieme partie de ſon art d'eloquence, & qu'Iſocrates luy reſpondit, Demoſthenes mon amy, nous ne deſpeçons point par E
trōçons noſtre beſongne, non plus que les grands poiſſons, mais les vendons tous entiers: auſſi ſi tu veux eſtre mon eſcholier, ie te monſtreray mon art tout entier. Il mourut l'annee que Cheronides eſtoit preuoſt, eſtans venues les nouuelles de la deſconfiture de Cheronee, qu'il entendit eſtant au lieu des exercices d'Hippocrates, & ſe fit volontairement mourir ſoymeſme en ſ'abſtenāt de manger par quatre iours durans, apres auoir prononcé les trois premiers vers des trois tragedies d'Euripides,

Danaus Roy qui eut cinquante filles. F
Pelops eſtant arriué dedans Piſe.
Cadmus partant du pais de Sidoine.

Il veſcut quatre vingts & dix ans, ou comme quelques vns diſent, cent. Eſtant ia fort auant en ſon aage, il adopta pour ſon fils Aphareus, le plus ieune des trois enfans de Plathaine ſa femme, fille de l'Orateur Hippias. Il fut aſſez riche, par ce qu'il exigeoit argent de ſes familiers & eſcholiers, & auſſi

pource

A pource qu'il eut de Nicocles Roy de Cypre fils de Euagoras, la somme de douze mil escus, pour l'oraison qu'il luy dedia. A l'occasion dequoy aiant acquis des enuieux, il fut par trois fois eleu Capitaine de galere. Et pour les deux premieres fois feignant estre malade, il s'en excusa par son fils, mais à la troisieme il se leua & reçeut la charge, à laquelle il despendit beaucoup d'argent. Il y eut vn pere qui luy parlant de son fils qu'il enuoyoit aux escholes luy dit, qu'il n'auoit enuoyé quand & luy pour le gouuerner qu'vn sien esclaue: Or va B doncq, respõdit il, car pour vn esclaue tu en recouureras deux. Il combattit au ieu de pris que la Royne Artemisia institua sur le tumbeau de son mary Mausolus, & trouue lon encore là l'oraison qu'il y fit à la louange du defunct. Il en fit aussi vne autre à la louange de Helene, & vne autre à la louange de l'Areopage. Aucuns escriuent qu'il sortit de ceste vie par s'estre abstenu neuf iours de reng de manger, les autres disent quatre, au iour mesme que lon faisoit les obseques publicques de ceulx qui estoient decedez en la battaille de Chæronee. C Son fils aussi Aphareus composa des oraisons. Si fut inhumé auec toute sa parenté pres du parc de Cynosarges, sur vne motte, à la main gauche. Son fils & son pere Theodorus, & sa mere auec la sœur de sa mere Anaco tante de l'orateur, & son frere qui auoit le mesme nom de son pere Theodorus, & son fils adoptif Aphareus, & son cousin Socrates fils de sa tãte Anaco, sa femme Plathaine mere du fils adoptif Aphareus. Sur tous lesquels corps

il y auoit six tables ou tũbes de pierre, qui n'y sont D plus maintenãt: mais sur le tumbeau d'Isocrates il y auoit vn grãd mouton de trẽte coudees, & sur iceluy vne Sirene de sept coudees, pour signifier figureemẽt la douceur de son naturel & de son stile, ce qui maintenãt n'y est plus. Aussi y auoit il pres de luy vne table où estoiẽt ses maistres, entre lesquels y estoit Gorgias regardant vne Sphęre astrologique, & Isocrates ioingnant de luy. Aussi y auoit il en la ville d'Eleusine au deuãt de l'entree du portique vne statue de brõze que luy fit faire Timotheus fils de Conon, sur laquelle il y a ceste inscription, E

Timotheus par amour cordiale,
En honorant l'alliance hospitale
D'Isocrates, aux Deesses a fait
Icy poser son naturel pourtraict.

La statue estoit faicte de la main de Leochares. On trouue encore soixante de ses oraisons, entre lesquelles il y en a de vrayes vingt & cinq, selon le iugement de Cecilius, les autres luy sont faulsement attribuees. Et estoit si peu curieux d'ostentation, & se soucioit si peu de monstrer sa suffisance, qu'estants venus à luy trois pour l'ouir declamer & dis- F courir, il en retint les deux, & renuoya le troisieme, disant qu'il retournast le lendemain, pource que lors il auoit vn plein theatre en son auditoire: & disoit souuent à ses familiers qu'il prenoit cent escus pour enseigner son art, mais qui luy pourroit enseigner à luy la hardiesse & la forte voix, qu'il en payeroit mille. A quelqu'vn qui luy demandoit, comment il estoit possible qu'il rendist les autres

orateurs

A orateurs suffisans à bié dire, veu qu'il ne l'estoit pas
„ luy mesme : Pource, dit il, que les cueux ne peuuét
„ pas coupper, mais elles rendent bien le fer apte &
„ propre à coupper. Aussi y en a il qui disent qu'il a composé des liures de l'art de Retorique, toutefois les autres tiennent que ce n'estoit pas par art ny methode, mais par exercitation seulement qu'il les rendoit eloquents. Il est vray que iamais il n'exigea salaire de citoien d'Athenes, & prioit ses familiers de se trouuer aux assemblees de ville pour luy rapporter ce qui s'y seroit dit. Il fut extremement des-
B plaisant de la mort de Socrates, & de faict le lendemain il en porta le dueil. A vn qui luy demandoit que c'estoit que Retorique, il luy respondit:
„ C'est l'art de faire les choses grandes petites, & les
„ petites grandes. Quelque iour estant en vn festin chez Nicocreon Tyran de Cypre, comme les assi-
„ stans le priassent de discourir, il leur respondit: De
„ discourir des choses ausquelles ie suis bien propre,
„ il n'en est pas le temps maintenant: & quant à cel-
„ les dont il est temps maintenãt, ie n'y suis pas pro-
„ pre. Et voiant que Sophocles le poëte Tragicque
C poursuiuoit de l'œil affectueusement vn ieune gar-
„ son, il luy dit: Il ne faut pas, Sophocles, qu'vn hom-
„ me de bien contienne ses mains seulement, mais
„ aussi ses yeulx. Ephorus natif de Cumes estoit sorty de son eschole sans y auoir rien fait ne rien appris, à raison dequoy son pere Demophilus l'y aiãt renuoyé auec vn second salaire, Isocrates s'en riant, l'appelloit par ieu Diphoros, c'est à dire, portant deux fois : si trauailloit il beaucoup apres luy, &

luy mesme luy suggeroit l'argument de sa declamation. Il estoit enclin & subiect au plaisir de l'amour, à raison dequoy il vsoit tousiours de grands & plantureux matteras en son lict, & auoit des aureillers parfumez & trempez d'eaux de senteurs, & tant qu'il fut ieune il ne se maria point, mais quand il fut deuenu vieil, il entretenoit en sa maison vne courtisane, laquelle s'appelloit Lagisce, de laquelle il eut vne petite fille qui mourut auant que d'estre mariee, en l'aage de douze ans: depuis il espousa la femme de l'orateur Gorgias, Plathaine, laquelle auoit trois enfans, dont il adopta Aphareus, ainsi comme nous auons dit, qui luy fit faire vne statue de bronze, & la planta aupres du temple de Iupiter Olympien, auec vne telle inscription: D E

Aphareus fils par adoption
D'Isocrates, en veneration
De Iupiter, dedia ceste image
De son feu pere, à fin que de courage,
Il se monstrast deuot enuers les Dieux,
Et honorast ses parents vertueux.

Lon dit qu'il courut en carriere, estant encore ieune enfant, car on le voit de bronze au chasteau, dedans le ieu de paulme des presbtres de Minerue, à cheual, ainsi comme aucuns ont dit. En toute sa vie il a eu deux proces, le premier pour eschanger ses biens, estant prouocqué par Megaclides, là où il ne comparut pas en personne à l'adiournemét, à cause de sa maladie, mais il y enuoya son fils, & le gaigna. Le second luy fut intenté par Lysimachus, pour eschãger ses biens, à la charge de defrayer vne F

galere

A galere, auquel proces estant vaincu, il fut cõtrainct de defrayer la galere: aussi y auoit il vne sienne image sur la place du Pompeum. Mais Aphareus composa plusieurs oraisons & iudicielles & deliberatiues, & fit des Tragędies enuiron trentesept, dont il y en a deux que lon contredit, & commança à faire ouir en public ses œuures, depuis l'annee que Lysistratus fut preuost, iusques à celle de Sosigenes, en vingt & huit ans, durant lesquels il en fit iouer six ciuiles, dont il gaigna le pris de deux, les aiant mis en auant par vn maistre ioueur nommé B Dionysius, & par d'autres ioueurs deux autres Lenaïques, c'est à dire, ioyeuses pour rire. Il y auoit des statues de la mere d'Isocrates & de Theodorus, & de la sœur d'elle Anaco dedans le chasteau, dont celle de la mere est encore en estre, plantee aupres de Hygia, l'inscription en estant changee, mais celle d'Anaco ne se trouue pas. Elle laissa deux enfans, Alexandre qu'elle eut de Cœcon, & Vsicles de Lysias.

ISÆVS. V.

C

ISÆVS estoit natif de Chalcide, & estãt venu à Athenes, il estudia és œuures de Lysias, lequel il imita de si pres, tant à la tissure & assemblage des paroles, comme en la subtilité & arguce de ses inuentions, que si ce n'est vn homme bien exercité à discerner le stile de ces Orateurs, il ne pourroit pas facilement distinguer plusieurs de leurs oraisons à qui elles seroient. Il eut la vogue enuiron la

guerre du Peloponese,ainsi comme lon peult con- D
iecturer par ses oraisons, & dura iusques au regne de Philippus: mais il quitta son eschole pour aller domestiquemét enseigner & instruire Demosthenes,pour le pris & somme de dix mille drachmes,à raison dequoy il acquit fort grande reputation, & luy composa des oraisons exhortatoires, comme quelques vns ont escrit. Il a laissé soixante & quatre oraisons,dont il y en a de naïfues & legitimes à luy cinquante: aussi escriuit il des particulieres Introductions & regles de Retorique, & fut le premier qui commença à former & tourner la senten- E
ce de son stile au maniement des affaires, ce que principalemét imite Demosthenes. Theopompus fait mention de luy en son Theseus.

ÆSCHINES. VI.

AEschines fut fils d'Atrometus,lequel fut banny & chassé du temps des trente tyrans,& ayda à remettre sus le peuple, & sa mere eut nom Glaucothea de la lignee Cothocide, n'estant ny quant à la noblesse de sa race, ny quant à ses facul- F
tez & richesses, des bõnes maisons de la ville, mais se trouuant ieune,& fort & roide de sa personne,il se fortifia encore d'auãtage aux exercices du corps: & aiant la voix forte & claire, depuis il fit profession de iouer des Tragędies, & comme dit Demosthenes, il alloit apres les autres, & ne faisoit que tiercer entre les ioueurs és festes Bacchanales soubs vn Aristodemus. Estant encore ieune garson il monstra

A monstra les lettres auec son pere : & arriué à son adolescence, il fut à la guerre parmy les autres. Il ouit, comme aucuns tiennent, Isocrates & Platon, ou comme Cecilius dit, Leodamas : & se meslant des affaires publicques non sans bruict & reputation, pour autant qu'il faisoit teste à la faction de Demosthenes, il fut en plusieurs autres ambassades, & nommeement deuers Philippus pour traicter de la paix, pour laquelle il fut accusé par Demosthenes, pour auoir esté cause que la nation des Phociens fut exterminee : & pource que la guerre B estant allumee entre les Amphictyons & les Amphissiens aiant esté deputé pour comparoir en l'assemblee des Amphictyons qui faisoient vn port, il fut cause qu'ils se ietterent entre les bras de Philippus, lequel à sa suscitation prit cest affaire en main, & conquit tout le pais de la Phocide, mais moiennãt le port & faueur que luy fit Eubulus fils de Spintharus Proballusien, qui estoit l'vn de ceux qui auoient credit enuers le peuple, il eschappa & fut absouls de trente ballottes & suffrages seulement: les autres disent que les Orateurs escriuirent C & composerent bien les oraisons, mais qu'estant aduenue la fortune de la battaille de Cheronee, la cause ne fut point appellee ny plaidee. Quelque temps depuis Philippus estant trespassé, & son fils Alexãdre passé en Asie, il accusa Ctesiphon d'auoir mis en auant vn decret contraire aux loix en l'honneur de Demosthenes, mais n'aiant pas eu la cinquieme partie des voix & suffrages du peuple, il fut banny d'Athenes & se retira à Rhodes, n'aiant pas

voulu payer mille drachmes, pour l'amende en la- D
quelle il estoit condamné. Les autres disent qu'il fut d'auantage noté d'infamie, pour n'auoir pas voulu sortir de la ville, & qu'il se retira à Ephese par deuers Alexandre, mais Alexandre mort & les choses estants en grand bransle, il s'en retourna à Rhodes, là où il dressa vne eschole, & commença à enseigner l'art d'eloquence. Il recita quelquefois aux Rhodiens la harengue qu'il auoit prononcee en iugement alencontre de Ctesiphon, dont tous les assistans demourerent esmerueillez, comment il auoit peu estre vaincu, aiant prononcé vne telle E
» oraison. Vous ne vous en esbahiriez pas, Seigneurs
» Rhodiens, leur respondit il, si vous auiez ouy De-
» mosthenes respōdant à cela. Il laissa à Rhodes vne eschole, qui depuis fut appellee l'estude de Rhodes: depuis il s'en alla à Samos, & apres auoir demouré quelques temps en l'Isle il y mourut. Il eut fort belle voix, comme il appert tant par ce qu'en dit Demosthenes, que par l'oraison de Demochares. On trouue de luy quatre oraisons, celle cōtre Timarchus, celle de la fausse ambassade, & celle cōtre Ctesiphon, qui sont vrayement de luy: car la F
quatrieme qui est intitulee Deliaque, n'est pas d'Æschines, car il est vray qu'il fut biē designé pour aller plaider en iugemēt la cause du Tēple de Delos, mais il ne la pronōça pas, par ce que Hyperides fut esleu au lieu de luy, ainsi que dit Demosthenes. Il eut des freres, ainsi qu'il dit luy mesme, Aphobus & Demochares: il apporta le premier la nouuelle de la secōde victoire que les Atheniēs auoiēt gaignee

à Ta-

A à Tamynes, à l'occasion dequoy il eut en don vne couronne. Les autres disent qu'Æschines ne fut iamais à eschole de maistre quelconque en Rhetorique, mais qu'aiant esté nourry au greffe il s'eleua de luy mesme, par ce qu'il assistoit & versoit ordinairement aux iugemens. La premiere fois qu'il parla en public deuant le peuple, fut contre Philippus, en quoy aiant esté bien ouy il fut incontinent esleu ambassadeur deuers les Arcadiens, là où il feit vne ligue de dix mille combattans alencontre de Philippus. Il accusa Timarchus de tenir vn bordeau, lequel craignant de comparoir en iugement se pendit, ainsi comme le dit quelque B part Demosthenes. Depuis il fut esleu ambassadeur vers Philippus, auec Ctesiphon & Demosthenes, pour traitter de la paix, en laquelle il se porta mieux que Demosthenes. Et depuis fut esleu luy dixiéme pour aller faire iurer la paix, dont estant appellé en iustice il fut absouls, comme il a parauant esté dit.

LYCVRGVS. VII.

C

LYCVRGVS estoit fils de Lycophron qui fut fils de Lycurgus, celuy que les trente Tyrans feirent mourir à la suscitation d'vn Aristodemus qui estoit de Bata, & aiant esté tresorier general de la Grece, auoit esté banny durant la domination populaire du bourg de Buta, & de la famille des Eteobutades. Il fut premierement auditeur de Platon le Philosophe, & feit profession de philoso-

phe,& depuis estant deuenu familier d'Isocrates, il D
s'entremeit du gouuernement des affaires auec
grand credit, tant en faicts qu'en paroles, & si luy
commeit on le maniement des finances : car il fut
esleu tresorier general l'espace de quinze ans, durant
lesquels il mania quatorze mille talens, qui
sont huict millions & quatre cens mille escus, ou
comme les autres disent, dixhuict mille six cens
cinquante talens, & fut l'orateur Stratocles qui
meit en auant qu'on luy decernast cest hõneur. Si
fut esleu du commancemẽt luy mesme en personne
tresorier, mais depuis il y mettoit le nom de E
quelqu'vn de ses amis,& luy ce pẽdant faisoit tout
le maniement,& auoit toute l'administration, par
ce qu'il y auoit eu vne ordonnance publiee, que
nul ne peust auoir l'administration des deniers publicques
pour plus de temps que cinq ans.Il continua
tousiours à presider aux œuures publiques
esté & hyuer, & luy aiant esté commise la charge
de prouuoir aux choses necessaires pour la guerre,
il r'habilla beaucoup de fautes en la chose publicque.
Entre autres il feit bastir au peuple trois cens
galeres,& feit le parc aux exercices de Lyceum, & F
le planta d'arbres, & edifia aussi vn parc à luicter,
& paracheua le Theatre qui est au temple de Bacchus,
luy mesme aiant l'œil sur les ouuriers:& estoit
sa foy & conscience tenue si bonne, que pour vne
fois il s'est trouué auoir entre ses mains iusques à la
somme de deux cens cinquante talens, de l'argent
des particuliers qui luy bailloient à garder. Aussi
feit il faire plusieurs beaux vases d'or & d'argent

A pour ornement de la chose publique, & feit aussi faire plusieurs Victoires d'argent, & aiant trouué plusieurs ouurages publiques imparfaicts, il les paracheua tous, comme l'arcenal & les salles à serrer les armes & vtensiles publiques, & feit faire l'enceinte des murailles alentour de la closture Panathenaicque, & combla & applanit la grande fondriere, aiant vn nommé Dinius, qui en estoit proprietaire, quitté & donné la proprieté du fond en faueur principallement de Lycurgus. Il eut aussi la garde de la ville, & la charge de prendre au B corps les malfaitteurs, qu'il chassa tous, tellement que quelques Sophistes disoient, que Lycurgus trempoit sa plume, non point en ancre, mais en sang, quand il escriuoit contre les malfaitteurs. A l'occasion dequoy il fut tant aimé du peuple, que quand Alexandre le demanda entre autres pour le faire mourir, iamais le peuple ne le voulut abandonner. Mais du temps que Philippus faisoit la guerre aux Atheniens pour la seconde fois, il alla auec Polyeuctus & Demosthenes en ambassade, tant au Peloponese qu'en quelques autres villes, & C fut tousiours en bien bõne reputation, tant cõme il s'entremeit du gouuernemẽt, & le teint on tousiours pour vn grand homme de bien & iuste, tellement qu'és iugemens quand on disoit que Lycurgus l'auoit ainsi dit, cela estoit vn grand preiudice à celuy pour lequel il parloit. Il meit aussi en auant deux loix, l'vne que lon celebrast & exerceast le ieu des comedies, où les poëtes feissent iouer leurs œuures à l'enuy les vns des autres dedãs le theatre

à la feste des Chytres,& que celuy qui obtiendroit D
& gaigneroit le pris, acquist droit de bourgeoisie, ce qui parauãt ne se faisoit pas,remettant sus ce ieu qui auoit esté discontinué. L'autre, que lon feist faire aux despens du public des images de bronze aux poëtes Æschylus, Sophocles, & Euripides, & que lon feist escrire leurs Tragędies pour les garder en public, & que le greffier de la ville les leust aux ioueurs,par ce qu'il n'estoit pas loisible de les iouër. Et la troisiéme, qu'il ne fust permis à aucun citoien, ou autrement manant & habitant de la ville d'Athenes, achetter des prisonniers de guerre E
de condition libre, pour les rendre esclaues,sans le consentement de leur premier maistre. Et d'auantage,que lon feist dedans le port de Piree le ieu de pris des dãses rondes és festes de Neptune: & qu'il y en eust au moins trois: & que lon donnast à ceux qui emporteroiẽt le premier pris, non moins de cent escus, & aux seconds non moins de quatre vingts,& au troisiemes non moins de soixante, selon qu'il seroit adiugé par les iuges. Qu'il ne fust pas loisible à pas vne dame Atheniene aller en coche à Eleusine, de peur que les pauures ne fussent F
en cela inferieures aux riches,& que si quelqu'vne y estoit surprise allant en coche,qu'elle payast pour l'amende six mille drachmes. A quoy sa femme n'aiant pas obey, & aiant esté surprise contreuenãt à la Loy, par les escumeurs qui alloient recherchant telles choses, il leur bailla luy mesme vn talent:dequoy aiant depuis esté accusé & chargé deuant le peuple: Au moins voiez vous,dit-il, Atheniens,

A niens, que ie suis surpris d'auoir donné, & non pas
» pris de l'argent. Il rencontra vn iour par la ville le
fermier de la taille foraine, qui mettoit les mains
sur le philosophe Xenocrates, & le vouloit emme-
ner en prison pour le faire payer la taille des estrã-
gers, il donna d'vne baguette qu'il auoit en la main
sur la teste du fermier, & luy osta le philosophe
d'entre les mains, puis le mena luy mesme en pri-
son, comme aiant fait chose indigne d'vn tel per-
sonnage. Peu de iours apres, le philosophe rencon-
» trant ses enfans. I'ay, ce leur dit il, mes beaux en-
B fans, bien tost rendu la grace à vostre pere, par ce
» qu'il est loué & prisé de tout le monde de ce qu'il
» m'a secouru. Aussi proposa il & meit en auãt quel-
» ques decrets publiques, vsant en cela de l'entremi-
se d'vn Euclides Olynthien, qui estoit fort suffisant
homme en matiere de dresser tels decrets. Et com-
bien qu'il fust homme riche, si ne portoit il iamais
qu'vne mesme robbe l'hyuer & l'esté, & chaussoit
de mesmes souliers. Il s'exercitoit continuellement
à declamer & nuict & iour, n'estant pas bien pro-
pre à parler à l'improuueu. Pour son giste il auoit
C sur son chalit vne peau de mouton seulement auec
la laine, & soubs sa teste vn oreillier, à fin que plus
tost & plus aiseémẽt il se peust esueiller pour estu-
dier. Quelqu'vn luy reprocha vn iour qu'il payoit
encore de l'argent à des Sophistes & Retoriciens
» pour apprendre les lettres : Mais, dit il, s'il y auoit
» quelqu'vn qui me promeist de me rendre mes en-
» fans meilleurs, ie ne luy baillerois pas seulement
» volontiers mille drachmes, mais la moitié de tout

" mon bien. Il estoit hardy à parler franchement au D
peuple, pour sa noblesse, & luy dire sa verité, telle-
ment qu'vn iour pour ce que les Atheniens ne le
vouloient pas laisser haréguer, il s'escria tout haut:
" O fouët de Corfou, combien tu vaux de talens!
Vne autre fois, comme quelques vns appellassent
" Alexandre Dieu: Et quelle façon de Dieu est-ce
" la, du temple duquel ceux qui sortiront il faudra
" qu'ils s'aspergent d'eau pour se purifier? Apres qu'il
fut mort on meit ses enfans entre les mains des
vnze executeurs de la haute iustice, Thrasicles aiãt
minuté l'accusation, & Menesarchus l'aiant pro- E
noncee. Mais Demosthenes du temps de son exil,
en aiant escrit aux Atheniens, ils s'en repentirent
& les laisserent aller. Democles disciple de Theo-
phrastus, les aiant iustifiez & defendus luy & quel-
ques vns de ses enfans, furent inhumez aux despés
du public, vis à vis du temple de Minerue Pęonie-
ne, dedans le vergier de Melanthius le philosophe.
on trouue encore iusques à nostre temps des tum-
bes inscriptes du nom de Lycurgus & de ses en-
fans: Et qui est le plus grand point de son gou-
uernement, il feit monter le reuenu de la chose pu- F
blicque iusques à douze cens talens, qui sont sept
cens vingt mille escus, qui n'estoit au parauant
que de soixante. Vn peu deuant qu'il mourust sen-
tant sa mort prochaine, il se feit porter au temple
de la mere des Dieux, & au Senat, voulant estre
syndiqué, & rendre compte & raison de toute
son administration en la chose publique. Il ne se
trouua personne qui l'osast accuser ny charger
de

A de rien, fors Meneſçchmus: Et apres auoir reſpondu aux charges & imputations qu'on luy mettoit ſus, il ſe feit reporter en ſa maiſon, où il mourut, aiant eu toute ſa vie reputation d'homme de bien, & eſtant loué de ſon eloquence, ſans que iamais il ait eſté condamné, combien que par pluſieurs fois il ait eſté accuſé. Il eut trois enfans de Calliſto fille d'Abron, & ſœur de Calęus, fils auſſi d'Abron, du bourg de Cata, qui fut treſorier de l'extraordinaire des guerres, l'annee que Chęrondas fut Preuoſt. De ceſte affinité fait mention Dinarchus, B en l'oraiſon qu'il a faitte contre Paſtius: & laiſſa des enfans, Abron, Lycurgus & Lycophron, deſquels Abron & Lycurgus moururent ſans enfans, mais Abron apres auoir eu bonne reputation & grand credit au maniement des affaires deceda. Et Lycophron aiant eſpouſé Calliſtomaché fille de Philippus Aixenes engendra Calliſto, laquelle fut mariee à Cleõbrotus fils de Dinocrates Acharnanien, & eut vn fils Lycophron que ſon grand pere Lycophron adopta pour ſon fils: celuy la mourut ſans enfans. Apres la mort de ce Lycophron Calliſto fut remariee à Socrates, dont elle eut vn C fils Symmachus, duquel naſquit Ariſtonymus, & d'Ariſtonymus Charmides, & de ceſtuy-cy Philippé, & d'icelle Lyſander Medien, qui fut interprete des Eumolpides: de luy & de Timothea fille de Glaucus naſquirent Laodamia & Medius, qui eut la preſbtriſe de Neptune Erecthiẽ, & Philippé, qui depuis fut religieuſe de Minerue, mais deuant l'auoit eſpouſee Diocles Melittiẽ, dont il eut Diocles,

qui fut coulonnel de gens de pied: & aiant espousé D Hediste fille d'Abron, il engendra Philippide & Nicostrate. Themistocles fils de Theophraste le porte-torche, aiant espousé Nicostrate engendra Theophrastus & Diocles, & gouuerna aussi la presbtrise de Neptune Erecthien. On trouue encore quinze oraisons de luy: il fut couronné plusieurs fois par le peuple, & luy furent ordonnees les statues, dont il y en a vne de bronze en la rue du Ceramique par decret public, l'annee qu'Anaxicrates fut Preuost, soubs lequel luy fut aussi decretee & ordonnee bouche à court en l'hostel de E ville, à luy & à son fils aisné, par mesme decret du peuple: toutefois apres sa mort, Lycophron le plus aagé de ses enfans en eut proces pour ce don la. Il plaida aussi pour les choses de la Religion, & en accusa Autolycus Senateur en la court d'Areopage, & Lysicles Capitaine, & Demades fils de Demius, & Mesarchus, & plusieurs autres, lesquels il feit tous condamner. Il appella aussi en iustice Diphilus, pour ce qu'il ostoit des mines d'argent les pilliers qui soustiennent les fardeaux de terre qui sont au dessus, & en auoit acquis beaucoup de F biens, ce qui estoit directement contre les loix, & y aiant peine de mort, il l'en feit condamner. Il distribua de ses biens à chasque citoien d'Athenes, cinquante drachmes, qui sont cinq escus, ou comme les autres disent vne mine, qui en sont dix, & monta la somme totale cent soixante talens, quatre vingts seize mil escus. Il accusa aussi Aristogiton, Cleocrates, & Autolycus d'estre esclaues, qui neant-

A neantmoins ſe portoient pour libres. On ſurnommoit Lycurgus, Ibis, qui eſt vne cicongne noire, & diſoit on communément à Lycurgus l'Ibis, à Xenophon le Chat-huan. Ils eſtoient anciennement deſcendus de ceux la, & d'Erechtheus fils de la terre & de Vulcain, mais des plus prochains de Lycomedes & de Lycurgus, que le peuple honora de funerailles & obſeques publiques. Et eſt ceſte deſcente de leur race de ceux qui ont eſté preſbtres de Neptune, dedans le temple Erechthien, en vn tableau qui fut peint par Iſmenias B Chalcidien, & des ſtatues de bois, tant de Lycurgus que de ſes enfans, Abron, Lycurgus, Lycophron, que feirent iadis Timarchus & Cephiſodotus, enfans de Praxiteles. Celuy qui poſa & dedia le tableau fut Abron, auquel par ordre de ſucceſſion hereditaire eſtoit eſcheute la preſbtriſe, mais il la ceda volontairement à ſon frere Lycophron. C'eſt pourquoy il eſt peint baillant à ſon frere le trident, & aiant fait eſcrire ſur vne coulonne carree tout ce qu'il auoit fait en l'adminiſtration publique, il la feit planter deuant la porte du parc à la C luicte qu'il auoit fait baſtir, à fin que chaſcun le veiſt qui voudroit. Et ne ſe trouua perſonne qui le peuſt accuſer ny conuaincre d'auoir rien deſrobé au public. Il meit en auant que lon donnaſt vne couronne à Neoptolemus fils d'Anticles, & vne ſtatue, pour ce qu'il ſ'eſtoit offert & auoit promis de dorer l'autel d'Apollo, qui eſt ſur la grande place, ainſi comme il eſt commandé par ſon oracle. Il poſtula auſſi des honneurs pour Euonymus

fils de Diopithes, fils de Diotimus, l'annee que D
Ctesicles fut Preuost.

DEMOSTHENES. VIII.

DEMOSTHENES fils de Demosthenes & de Cleobule, de la lignee Pęaniene, fut laissé orphelin par son pere en l'aage de sept ans, auec sa sœur qui n'en auoit que cinq. Depuis qu'il eut perdu son pere, il se teint auec sa mere veufue, allant à l'eschole d'Isocrates, comme quelques vns ont dit, ou comme la plus part le tient à celle de E Isęus Chalcidien, qui estoit disciple d'Isocrates, se tenant à Athenes, imitant Thucydides, & Platon le Philosophe, à l'eschole duquel on dit qu'il fut premierement. Mais ainsi comme Hegesias le Magnesien raconte, estant aduerti que Callistratus Aphidneien Orateur fameux, qui auoit esté capitaine general de la gendarmerie, & qui auoit dedié l'autel de Mercure harengueur, deuoit faire vne harengue deuant le peuple, il pria son pędagogue de la luy faire ouir, & l'aiant ouy il deuint amoureux de l'eloquence. Or quant à cest orateur, il F ne le peut pas ouir longuement en la ville, car il en fut banny, & se retira en la Thrace: alors Demosthenes entrant en son adolescence commença à hanter Isocrates & Platon, & depuis il prit en sa maison Isęus qu'il teint l'espace de quatre ans, & s'exerça à imiter son stile, ou comme recite Ctesibius en son traitté de la philosophie, il feit en sorte qu'il recouura les oraisons de Zethus Amphipolitain,

A tain, par le moien de Callias Syracusain, & par le moien de Charicles Charistien, celles de Alcidamas, il se meit apres à les imiter : puis estãt homme faict, & sorty de tutelle, voiant que ses tuteurs ne luy rendoient pas de son bien suffisamment, il les meit en iustice pour leur faire rendre compte de sa tutelle l'annee que Timocrates fut preuost. Ils estoient trois, Aphobus, Theripides, Demophoon ou Demea, lequel il chargea plus que les autres estant son oncle frere de sa mere. Il demandoit à chascun par sa demãde dix talens, qui sont six mil-
B le escus, & obteint contre eux, mais il ne leur en feit iamais rien payer de la cõdamnation, ny d'argent aux vns, ny de grace aux autres. Et estant ia Aristophon si aagé qu'il ne pouuoit plus prendre la peine de dresser les dãses, ausquelles il auoit esté esleu commissaire, Demosthenes en son lieu fut maistre de la danse. Et pour ce qu'en plein Theatre Midias le frappa d'vn soufflet, ainsi comme il vacquoit au deuoir de son office, de dresser & defrayer les danses, il l'en appella en iustice, mais depuis il se deporta de son actiõ pour le pris & somme de trois mille
C drachmes, que Midias luy en paya. Lon dit qu'estant encore ieune il se retira en vn caueau, là où il se meit à estudier, s'estant fait raire la moitié de la teste, à fin qu'il ne peust sortir en public, & que là il couchoit sur vne petite couche biẽ estroitte, à fin qu'il s'en leuast plus habillement, & qu'il s'exercitast à bien parler: mais pour ce qu'il auoit accoustumé de remuer l'espaule de mauuaise grace en parlant, il y remedia en attachant, au dessus vne

petite broche, ou, comme les autres disent, vne dague, au planché, à fin que de peur de se picquer il oubliast ceste mauuaise contenance. Et à mesure qu'il proffitoit & alloit en auant en l'art de bien dire, il feit faire vn mirouer de grandeur egale à luy, à fin qu'il declamast deuãt ce mirouer, & qu'il obseruast les mauuais gestes qu'il auroit en parlãt, pour les rhabiller. Aussi alloit il quelquefois sur le port Phalerique faire ses exercices de declamations, alendroit où battoient les flots de la mer, à fin qu'il s'accoustumast à ne se troubler point du bruit & de la clameur du peuple. Et pour ce qu'il auoit l'haleine courte qui luy defailloit, il donna dix mille drachmes à Neoptolemus vn ioueur de Comędies, pour luy apprẽdre à pouuoir prononcer tout d'vne halenee de longues clauses. Quand il commancea à s'entremettre des affaires, il trouua que les Gouuerneurs estoient diuisez en deux factions, les vns tenans le party du Roy Philippus, les autres parlans pour la liberté. Il choisit la ligue de ceux qui contrarioient & resistoient à Philippus, & toute sa vie continua de conseiller au peuple de secourir ceux qui estoient en danger de tõber soubs la main de Philippus, communiquãt ses conseils au maniement des affaires, & s'entendant auec Hyperides, Nausicles, Polyeuctus, Diotimus: & pourtant rendit il confederez à ceux d'Athenes les Thebains, les Euboiens, les Corcyreiens, les Corinthiens, les Bœotiens, & plusieurs autres encore. Mais il se trouua vn iour rabroué du peuple en assemblee de ville, à l'occasion duquel rebut

A but il ſe retiroit tout faſché & deſeſperé en ſon logis, quand Eunomus le Thriaſien, qui eſtoit deſia vieil, le rencontra par le chemin, qui le remeit, & le reconforta, & encore plus Andronicus ioueur de Comędies, leſquels enſemblément luy remonſtrerent, que ſes oraiſons eſtoient les plus belles du monde, & qu'il ne luy defailloit rien qui ſoit ſinon l'action, & luy recita quelques paſſages qu'il auoit dits en ſa harengue, & que Demoſthenes luy adiouſtant foy ſe donna du tout à luy: de maniere que depuis quand on luy demanda, quel-
B le choſe eſtoit la premiere en l'art d'eloquence, il reſpondit, l'action: qui eſtoit la ſeconde, l'action: & quelle la troiſiéme, l'action. Il fut auſſi vne autre fois ſifflé en aſſemblee de ville, pourautant qu'il y dit quelque choſe qui ſentoit ſon ieune homme, dont il fut depuis brocardé par les Poëtes Comicques, Antiphanes & Timocles, Par la terre, par les fontaines, par les fleuues & riuieres: & aiant fait ce ſerment la deuant le peuple, il ſ'en ſuſcita vne émotion. Il iura auſſi vne autre fois par Æſculapius, & par erreur de langue, il feit l'ac-
C cét ſur la penultime ſyllabe. Il ſembloit qu'il vouluſt ſouſtenir que c'eſtoit bien dit & bien prononcé, par ce que le Dieu eſtoit Pius, c'eſt à dire, doulx & bening, il en fut pour cela ſouuentefois troublé: mais frequentant l'eſchole d'Eubulides le Dialecticien, il corrigea tout. Se trouuant vn iour en l'aſſemblee des ieux Olympiques, & y aiant ouy Lamachus Terineien, qui recitoit des harengues faittes à la louange de Philippus & d'Alexandre, &

Ἀσκληπιὸς ἤπιος.

qui couroit ſus aux Thebains & aux Olynthiens, D
s'approchant de luy il commança à alleguer au cõtraire plusieurs paſſages des poëtes anciens, qui eſtoient à la louange des Thebains & des Olynthiens, pour les choſes par eux vertueuſemẽt faittes, de maniere que Lamachus ſe deporta de plus harenguer, & s'enfuit de l'aſſemblee. Et Philippus meſme quand on luy rapportoit les concions &
» harengues qu'il auoit faittes contre luy, diſoit, Ie
» croy que moy meſme ſi ie l'euſſe ouy harẽguer de
» telle ſorte, ie l'euſſe eſleu Capitaine pour me faire
» la guerre. Suiuãt lequel propos il appelloit ſes harengues ſoudards, pour la force guerriere qui apparoiſſoit en icelles: Et celles d'Iſocrates eſcrimeurs pour le plaiſir de la fanfare que lon y prenoit. Eſtãt en l'aage de trente ſept ans, à compter depuis Dositheus iuſques à Callimachus, en la preuoſté duquel les Olynthiens par leurs ambaſſadeurs enuoyerent demander ſecours à ceux d'Athenes, par ce qu'ils eſtoient fort preſſez de guerre par Philippus, il ſuada au peuple de leur en enuoyer: & l'annee enſuiuant, qui fut l'annee que Platon mourut, Philippus deſtruiſit les Olynthiẽs. Xenophon auſſi le Socratique l'a cogneu, comme il commançoit encore à venir, ou bien qu'il eſtoit deſia en ſa fleur: car Xenophon eſcriuoit ſes Chroniques des faicts & geſtes des Grecs, meſmement de ce qui fut fait enuiron & peu apres la bataille de Mantinee, l'annee que Chariclides eſtoit Preuoſt: & Demoſthenes au parauant auoit deſia obtenu alencontre de ſes tuteurs. Apres la condemnation d'Æſchines,

com-

A comme il f'en alloit d'Athenes en exil, Demosthenes en estant aduerti courut apres à cheual. Æschines l'aiãt apperceu pensa estre pris prisonnier, si se meit à genoux deuant luy, & se couurit le visage, mais Demosthenes le feit leuer & luy donna vn talent d'argent. Il conseilla aux Atheniens d'entretenir quelque nombre de soldats estrãgers en l'Isle de Thasos, & pour cest effect y alla capitaine d'vne galere. Aussi fut il esleu vne autrefois prouiseur pour acheter des bleds, & accusé d'y auoir mal versé, se trouua innocẽt & fut absouls. Philippus aiant
B pris & occupé la ville d'Ælatia, luy sortit de la ville auec ceux qui combattirent à Cheronee, là où il semble qu'il abandonna son reng pour fuir, & en f'enfuyant il y eut vne ronce qui accrocha son mãteau, & luy en se retournant dit, » Pren moy à ran- » çon. Il auoit sur son bouclier pour sa deuise, Bonne fortune: il feit l'oraison funebre aux funerailles de ceux qui moururent en ceste battaille. Apres cela appliquant sa solicitude à faire reparer & raccoustrer la ville, estant esleu commissaire pour reparer les murailles, il y despendit du sien, outre
C les deniers du public, cent mines d'argent, qui sont mille escus, & en donna encore dix mille pour emploier aux spectacles, & à faire iouer les ieux: puis montant sur vne galere il alla deçà delà recueillãt argent des alliez & confederez, à l'occasion dequoy il fut couronné par plusieurs fois. La premiere fois à la proposition de Demomeles fils d'Aristonicus, fils de Hyperides, qui mit en auant qu'on luy donnast par honneur vne couronne

d'or: Et la derniere fois à l'instance de Ctesiphon, D
duquel le decret fut accusé, comme estant contraire aux loix par Diodetus & par Æschines: contre lesquels il le defendit si bien qu'il obtint sentence en sa faueur, de maniere que l'accusateur n'eut pas la cinquiéme partie des voix & suffrages du peuple pour luy. Depuis estãt Alexandre passé en Asie Harpalus s'enfuit à Athenes auec grosse somme de deniers: & du cõmancement il empescha que lon ne luy dõnast seureté, & que lon ne le reçeust en la ville: mais depuis qu'il y fut arriué, & qu'il luy eut donné mille pieces d'or, adoncques il changea de E
langage, car voulans les Atheniens le rendre & mettre entre les mains d'Antipater, il y contredit, & escriuit que son argent fust mis en depost dedãs le chasteau, & que lon luy fist declarer la somme qu'il y auoit. Harpalus specifia qu'il y auoit enuiron sept cens cinquante talens, & vn peu plus, ainsi que dit Philochorus. Apres cela s'en estant Harpalus fuy de la prison, là où on le gardoit iusques à ce que lon eust nouuelles d'Alexandre, & s'estant retiré, comme disent aucuns, en Candie: ou, comme les autres, à Tenarus en la Laconie: Demosthenes F
fut accusé de concussion, & d'auoir pris argent de luy pour luy faire voye, d'autant qu'il n'auoit declaré ny la somme & quantité de deniers qui fut trouuee, ny la negligence de ceux qui l'auoient en garde. Si fut appellé en iustice par Hyperides, Pytheus, Menesęchmus, Himeręus & Patrocles, qui le firent condamner par la court de l'Areopage: & estant condamné, il s'en alla en exil, par ce qu'il

ne

A ne peult payer le quintuple de ſa condamnation, par ce qu'il eſtoit accuſé d'auoir pris trente talents. Les autres diſent qu'il ne voulut pas attēdre l'yſſue du iugement,& ſ'en alla deuant en exil. Depuis ce temps la les Atheniens enuoyerent Polyeuctus en ambaſſade deuers la communauté des Arcadiens, pour les diuertir & diſtraire de la ligue & confederation des Macedoniēs. Ce que n'aiant ſceu faire, Demoſthenes y ſuruint, qui parla tellement qu'il obteint & leur perſuada: dont il acquiſt telle grace & telle reputation, que lon rappella ſon ban par B decret public, & luy fut enuoyee vne galere pour le ramener à Athenes,& ordonnerēt les Atheniens que pour l'amende des trente talents, en quoy il eſtoit condamné il fiſt baſtir vn autel à Iupiter ſauueur,au port de Piræe, & ce faiſant qu'il fuſt tenu pour quitte de la cōdamnation. Ce decret fut propoſé par Demon Pæanien qui eſtoit ſon couſin. Au moyen dequoy il retourna à ſe meſler des affaires comme deuant. Et eſtant Antipater renfermé & aſſiegé par les Grecs dedans la ville de Lamia,les Atheniens en firent ſacrifices pour la bonne nou-
C uelle. Mais luy deuiſant auec vn ſien familier Ageſiſtratus, dit, qu'il n'auoit pas vne meſme opinion
» que les autres touchant les affaires: Car ie ſçay treſ-
» bien,dit il,que les Grecs d'vn plein ſault, pour vne
» premiere carriere, ſçauent & peuuent bien faire la
» guerre,mais à la continue,non. Depuis Antipater aiant pris Pharſalus, & menaſſant les Atheniens d'aller mettre le ſiege deuant leur ville, ſ'ils ne luy rendoient les orateurs qui harenguoient au peuple

contre luy : Demosthenes le craignant abandonna la ville d'Athenes, & s'enfuit premierement en l'Isle d'Ægine, pour se ietter en franchise du temple d'Acræum:mais depuis aiant peur de n'en estre enleué par force,il passa en l'Isle de Calabria, là où entendant que les Atheniens auoient resolu d'abandonner les Orateurs, & luy principalement entre les autres, il s'en alla seoir, comme suppliant, au temple de Neptune:là où Archias,celuy qui fut surnommé Phygadotheras, cõme qui diroit, chasseur de bannis,qui fut disciple & sectateur de Anaximenes, le vint trouuer,luy suadant qu'il se leuast de là,& qu'il seroit des amis d'Antipater. Il luy respondit, Quand tu iouois les Tragędies, tu ne me persuadois pas, que cela fust vray que tu iouois, aussi peu me persuaderas tu maintenant de croire à ton conseil : & comme il le voulust enleuer & tirer de là par force,ceulx de la ville l'empescherent: & adonc Demosthenes leur dit : Ce n'a point esté en intention de sauuer ma vie que ie m'en suis retiré & fuy en ceste ville de Calabria, mais pour conuaincre les Macedoniens d'estre tyrans violents, mesme alencontre des Dieux:& demandant à escrire il escriuit, comme dit Demetrius le Magnesien, les vers que les Atheniens firent depuis escrire sur sa statue.

Demosthenes,si autant de puissance
Tu eusses eu comme d'entendement,
La Macedoine à toute sa vaillance
N'eust sur la Grece onc eu commandement.

Ceste statue est posee aupres du pourpris de l'autel

des

A des douze Dieux, aiant esté faicte par Polyeuctus. Les autres disent que lon trouua en escript le commancement d'vne missiue, Demosthenes à Antipater, Salut. Philochorus escrit, qu'il mourut de poison qu'il beut: mais Satyrus dit que la canne estoit empoisonnee, & que l'aiãt mis en sa bouche, si tost qu'il en eut gousté, il mourut. Eratosthenes dit que de long temps redoutant la fureur des Macedoniens, il auoit fait prouision de poison, qu'il portoit dedãs vn petit cerceau alétour de son bras. Les autres disent qu'il se feit mourir en retenant B son haleine tant & si longuement qu'il s'estouffa: les autres escriuent, qu'il auoit le poison dedans vn anneau. * * vingt & deux. Mais quãd Philippus de Macedoine mourut, il sortit en public auec vne belle robbe neufue, encore qu'il n'y eust gueres que sa fille estoit morte, se resiouissant de la mort de ce Roy Macedonien. Il aida aussi aux Thebains, faisans la guerre à Alexandre, & encouragea tous les autres Grecs, tãt qu'il peult: parquoy Alexandre, apres auoir destruict la ville de Thebes le demãda aux Atheniens, les menassant s'ils ne le C luy rendoient. Et quand il eut entrepris la guerre cõtre les Perses, il demãda aux Atheniẽs leurs vaisseaux, & Demosthenes luy cõtredit, alleguant pour sa raison qu'il ne sçauoit s'il en voudroit point vser cõtre ceux mesmes qui luy auroient presté. Il laissa deux enfãs qu'il eut de la fille d'vn Heliodorus des premiers citoiẽs de la ville. Il eut vne fille laquelle mourut auant que d'estre mariee, & vne autre de laquelle, & de Lachis Leuconien, nasquit son petit

fils Demochares, qui fut hõme vaillant à la guerre, D
& aussi eloquent que nul autre de son temps. On en voit encore vne statue dedans le palais & hostel de ville, ainsi comme lon entre à main droitte. Ce fut le premier qui harẽgua auec son espee au costé, ceinte par dessus sa robbe, lors qu'Antipater demanda les Orateurs. Mais depuis les Atheniens ordonnerent bouche à court au palais à ses descendans, & luy dedierent vne statue sur la place, l'annee que Gorgias fut preuost, à la poursuitte de son arriere-fils. Demochares qui requit ces honneurs, & depuis Lachis son fils en requit aussi pour luy E
mesme, l'annee que Pytharatus fut preuost dix ans apres, vne statue dedans la place, & bouche à court au palais, tant pour luy que pour l'aisné tousiours de ses descendans, & priuilege de presider en tous les ieux & spectacles. Les deux decrets en sont encore és registres, mais la statue de Demochares, dont nous auons parlé, fut transportee dedãs l'hostel de ville. On trouue de ses oraisons qui sont vrayement à luy, iusques au nombre de soixante cinq : il y en a qui disent qu'il vescut dissoluëment iusques à vser de robbes de femmes, & à faire ban- F
quets, masques & mommeries ordinairemẽt, dont il fut surnommé par vn brocard de ville, Battalus. Les autres disent que ce fut du nom de sa nourrice que lon luy bailla ce soubriquet par iniure. Diogenes le Cynicque l'apperçeut vn iour dedans vne tauerne, dont Demosthenes eut hõte, & se voulut
» retirer au dedans, & Diogenes luy dit, Tant plus tu
» recules arriere, tant plus auãt tu entres en la tauer-

ne

A ne. Et en ſe mocquant de luy il diſoit, qu'il eſtoit
Scythe en paroles, c'eſt à dire, braue comme vn
Tartare, mais qu'au combat il eſtoit bourgeois
d'Athenes. Il reçeut de l'argent d'Ephialtes l'vn
des harengueurs, lequel eſtant allé en ambaſſade
deuers le Roy de Perſe en apporta groſſe ſomme
de deniers, pour diſtribuer ſecrettement aux Ora-
teurs, à celle fin qu'ils allumaſſent la guerre contre
Philippus, & dit on que luy particulierement en
eut pour vn coup trois mille drachmes. Il fit pren-
dre vn Anaxilas de la ville d'Oree, qui auoit eſté
B autrefois ſon amy & ſon hoſte, & le fit conſtituer
priſonnier, comme eſtant eſpion, & luy fit donner
la queſtion, ſur laquelle il ne cõfeſſa rien, & neant-
moins requit qu'il fuſt liuré entre les mains des
vnze executeurs de la iuſtice. Vn iour qu'il vou-
loit harẽguer en pleine aſſẽblee de ville, le peuple
ne le vouloit point ouir, n'euſt eſté qu'il dit, que
ce n'eſtoit qu'vn conte qu'il leur vouloit faire : ce
qu'entendant le peuple luy donna audience, & il
commança en ceſte ſorte. Il y eut, dit il, nagueres
vn ieune homme qui loüa vn aſne, pour aller de
C ceſte ville à Megares. Quand ce vint ſur le midy
que le Soleil eſtoit fort ardẽt, l'vn & l'autre, le pro-
prietaire & le locataire vouloient ſe mettre à l'vm-
bre de l'aſne, & s'entr'empeſchoient l'vn l'autre, di-
ſant le proprietaire qu'il auoit loué ſon aſne, mais
non pas ſon vmbre : le locataire à l'oppoſite ſou-
ſtenoit, que tout l'aſne eſtoit en ſa puiſſance. Aiant
ainſi commancé ce conte, il s'en alla. Le peuple le
D rappella, & le pria d'acheuer. Et comment, leur dit

„ il, vous me voulez bien ouir conter vne fable de D
„ l'vmbre d'vn asne, & vous ne me voulez pas en-
„ tendre parler de voz affaires d'importance? Le
ioueur de Comędies Polus se vantoit vn iour à
luy, que pour deux iours qu'il auoit ioué, il auoit
„ gaigné vn talent, qui sont six cents escus: Et i'en
„ ay, dit il, gaigné cinq pour me taire seulement vn
„ iour. Sa voix s'estant vne fois esclattee, ainsi com-
me il harenguoit deuant le peuple, & à cause de
cela son audience luy en estant troublee, il leur dit
„ tout hault, Il fault estimer les ioueurs de Comę-
„ dies & de Tragędies, à cause de leurs belles & for- E
„ tes voix, mais les Orateurs pour leur bon sens. Epi-
cles se mocquoit de luy de ce qu'il estudioit & pręༀ
„ meditoit tousiours ce qu'il auoit à dire: I'aurois
„ honte, dit il, si aiant à parler deuant vn si grand
„ peuple, i'y venois à l'improuueu. On dit qu'il
n'estaingnit iamais sa lampe, c'est à dire, qu'il ne
cessa d'estudier tousiours à limer ses oraisons, ius-
ques à l'aage de cinquante ans. Il dit luy mesme
qu'il ne buuoit que de l'eau. Lysias l'Orateur l'a
cogneu, & Isocrates l'a veu maniant affaires ius-
ques à la battaille de Chęronce, & quelques vns F
des philosophes Socraticques. Il prononça la plus
part de ses oraisons à l'improuueu, aiant l'esprit
prompt & propre à ce faire. Le premier qui re-
quit qu'il fust couronné d'vne couronne, ce fut
Aristonicus fils de Nicophanes Anagyrasien, & le
seconda par serment Diondas.

Cecy sem- e n'estre s de Plu- que, & gne à que des- s.

HYPERIDES IX.

HY-

A HYPERIDES fils de Glaucippus, fils de Dionysius du bourg Colyttien, eut vn fils du mesme nom que son pere Glaucippus, qui fut Orateur & composa quelques oraisons, duquel nasquit vn autre orateur Alphinus. Il fut vn temps auditeur du philosophe Platon, & de Lycurgus, & d'Isocrates. Il se mesla des affaires, du temps qu'Alexandre le grand entendoit aux affaires de la Grece, & luy contredit touchant les Capitaines qu'il demandoit à ceux d'Athenes, & touchant les galeres. Il conseilla au peuple de ne casser point les gens de guer-
B re que lon entretenoit à Tęnares, dont estoit capitaine Chares, duquel il estoit particulieremẽt amy. Il plaida & aduocassa du commancement pour de l'argent, & fut souspçonné d'auoir reçeu part des deniers que Ephialtes auoit apportez de Perse. Il fut eleu Capitaine d'vne galere, lors que Philippus alla mettre le siege deuant Byzance, & fut enuoyé pour secourir les Byzantins. Ceste mesme annee il prit la charge de defrayer des danses, là où tous les autres Capitaines, auoient esté exemptez de toute charge publicque pour ceste annee la. Il requit
C aussi des honneurs pour Demosthenes, & son decret aiant esté recusé, comme fait cõtre les loix, par Diondas, il en fut absouls. Il estoit amy de Demosthenes, & de Lysicles & de Lycurgus, & ne perseuera pas en ceste amitié iusques à la fin : car depuis que Lysicles & Lycurgus furent morts, & que Demosthenes fut appellé en iustice, comme aiant pris argent de Harpalus, luy seul de tous fut nommé, & mis en auant pour faire l'accusation, d'autant

que tous les autres ſe trouuoient coulpables du D
meſme faict,& l'accuſa. Mais luy meſme fut accuſé par Ariſtogiton,d'auoir propoſé vn decret contraire aux loix,apres la battaille de Chęronee, que tous les eſtrangers qui eſtoient habitants & domiciliez à Athenes fuſſent faicts bourgeois de la ville, & tous les eſclaues libres, & que lon depoſaſt les choſes ſainctes, les enfans & les femmes, dedans le port de Pirę,toutefois il en fut abſouls:& comme quelques vns l'arguaſſent & ſ'eſmerueillaſſét comment il auoit ainſi lourdement failly à voir tant de loix qui eſtoient au contraire de ſon decret, il re- E
» ſpondit, Si les armes des Macedoniens & la bat-
» taille de Chęronee ne m'euſſent eſblouï la veuë,ie
» ne l'euſſe iamais propoſé ny eſcrit. Mais il eſt certain que depuis ce iugement la Philippus en eſtant eſtonné, leur donna permiſſion d'enleuer leurs morts,ce qu'il auoit auparauãt refuzé aux heraults qui eſtoient venus de Lebadie. Depuis, apres la defaitte de Cranon,aiant eſté demandé par Antipater,& le peuple eſtant reſolu de le liurer, il ſ'enfuit de la ville en l'Iſle d'Ægine auec les autres condamnez, là où rencontrant Demoſthenes, il ſ'ex- F
cuſa enuers luy de ce qu'il l'auoit par contraincte accuſé. Et comme il ſe vouloit departir de là,il fut ſurpris par vn Archias que lon ſurnommoit Phygadotheras, lequel eſtoit natif de la ville de Thurias, & ſa premiere profeſſion auoit eſté de iouer des Tragędies,& lors il ſ'eſtoit mis au ſeruice d'Antipater. Si fut pris à force dedans le temple de Neptune,là où il tenoit l'image du Dieu embraſſee,&

de là

A de là mené à Corinthe vers Antipater, où estants mis à la gehenne, il se tronçonna luy mesme la langue à belles dents, à fin qu'il ne peust rien descouurir des secrets de la ville, & ainsi finit ses iours le neufieme iour du mois d'Octobre. Toutefois Hermippus dit, qu'estant allé en Macedoine il y eut la langue couppee, & son corps ietté aux bestes sans sepulture, mais qu'vn Alphinus son parent, ou comme les autres disent, fils d'vn Glaucippus, obtint par le moien d'vn medecin licence d'enleuer le corps & le brusler, dont il emporta depuis les
B cendres à ses parents & amis, contre les arrests des Macedoniens & des Atheniens, pource qu'ils estoient non seulemét bannis, mais aussi interdicts, de maniere qu'il estoit defendu de les inhumer dedans leur pais. Les autres disent qu'il fut mené en la ville de Cleones, là où il eut la lãgue couppee, & fut tué ainsi comme nous auons dit, & que ses parents en recueillans les ossements, les inhumerent deuant la porte aux cheuaux, ainsi que met Heliodorus en son tiers liure des monuments. Mais maintenant son sepulchre est tout demoly, & n'y
C en a plus apparence quelconque. On dit qu'il estoit singulier entre tous les orateurs à prescher le peuple, voire qu'il y en a qui le mettent mesme deuant Demosthenes. On trouue de ses oraisons soixante & dix-sept, dont il y en a de vrayes cinquante & deux. Il estoit subiect au plaisir des femmes, de maniere que pour ceste occasion il chassa son fils de sa maison, & y introduisit Myrrhine, la plus sumptueuse courtisane qui fust pour lors, & si

ne laissoit pas d'auoir au port de Pirȩe Aristagora, D
& en Eleusine sur ses terres Philté Thebaine, l'aiãt rachettee de vingt mines d'argent, qui sont quatre cents escus. Il se promenoit tous les iours par le marché de la poissonnerie. Et estant la courtisane Phryne qu'il aimoit appellee en iustice, & accusee de lȩse maiesté diuine, pour auoir forfaict contre les Dieux, il fut aussi enquis alencontre de luy par mesme moien, comme il semble, car luy mesme le monstre au commancement de sa harengue. Et ainsi comme elle estoit toute preste à condamner, il la fit venir en auant au milieu de la place deuant E
les iuges, & luy deschirant sa robbe, leur monstra son estomach à descouuert, de maniere que les Iuges pour sa grande beauté l'absolurent. Il auoit à part secrettement composé & dressé des memoires pour accuser Demosthenes, qui le descouurit en ceste sorte. L'estant vn iour allé visiter en sa maison vn peu mal disposé, il y trouua ces memoires dressez encontre luy, dequoy s'estant amere-
» ment courroucé, Hyperides luy respondit, Tant
» que tu me seras amy, cela ne te faschera point: mais
» au cas que tu me deuiennes ennemy, cela te gar- F
» dera d'entreprendre quelque chose contre moy.
Il requit que lon decernast des honneurs à Iolas, celuy qui donna le poison à Alexandre, & fut de la ligue de Demosthenes à la suscitation de la guerre Lamiaque, & fit l'oraison funebre qui fut admirable aux funerailles de ceulx qui y moururent. Comme Philippus s'apprestast pour passer en l'Isle d'Eubœe, les Atheniens se trouuerent en grand es-
moy

A moy & grande perplexité. Luy assembla en peu de temps iusques à quarante galeres de contribution volontaire, & luy mesme le premier pour soy & pour son fils contribua pour en defrayer deux. Et comme differént & proces se fust meu entre les Atheniens & les Deliens, pour sçauoir ausquels deuoit appartenir la superintendence du temple de Delos, & qu'Æschines eust esté eleu pour plaider la cause, le Senat d'Areopage mit en auant Hyperides pour la plaider, & trouue lon encore au iourd'huy l'oraison qui est intitulee la Harengue B Deliaque. Il fut aussi en ambassade deuers les Rhodiens, & y en arriua aussi d'autres de la part d'Antipater qui le louoient hautement, comme bon, „ doulx & gracieux prince. Il leur respondit, Ie sçay „ bien qu'il est voirement doulx & gracieux, mais „ nous ne voulons point de maistre quelque bon & „ gracieux qu'il puisse estre. Lon dit, qu'il harenguoit sans action quelconque, & ne faisoit que simplement & nuement reciter les affaires, sans autrement fascher les Iuges. Il fut aussi enuoyé deuers les Eliens, pour defendre Callippus l'vn des C combattants és ieux sacrez, qui estoit imputé d'auoir par corruption emporté le pris, & gaigna sa cause. Il accusa aussi le don qui par honneur auoit esté ordonné à Phocion à l'instance & proposition de Midias Anagyrasien l'annee que Xenius fut preuost, le vingt & septieme iour du mois de May.

DINARCHVS. X.

DINARCHVS fils de Socrates, ou de Sostratus, natif du pais mesme d'Attique, ou comme les autres veulent de Corinthe, vint à Athenes estant encore ieune, enuiron le temps qu'Alexandre de Macedoine passa en Asie. Il fut auditeur de Theophrastus, celuy qui succeda à Aristote en l'eschole peripatetique, & hãta aussi auec Demetrius Phalerien, pour autant qu'il commancea à s'entremettre des affaires du gouuernement apres la mort d'Antipater, estant les Orateurs les vns morts, les autres bannis & chassez de la ville: & aussi qu'il fut amy de Cassander. Il se fit riche merueilleusemẽt, prenant argent de ceulx à qui il composoit des oraisons, qui l'en requeroient: il se banda contre les plus renommez orateurs de ce temps la, non qu'il vint luy mesme deuant le peuple prononcer les harengues, car il ne l'eust sçeu faire, mais il les bailloit à ceux qui leur faisoient teste: mesme quãd Harpalus s'enfuit, il composa plusieurs oraisons alencontre de ceulx qui estoient souspçonnez d'auoir pris argẽt de luy, & les bailla aux accusateurs. Long temps depuis estant accusé d'auoir esté communicquer & parler auec Antipater & auec Cassander, enuiron le temps que le port de Munychia fut surpris par Antigonus & par Demetrius qui y mirent garnison, l'annee qu'Anaxicrates fut preuost, il vendit & fit argent de la plus part de ses biens, & s'enfuit en la ville de Chalcide, là où il fut en maniere d'exil bien l'espace de quinze ans, durants lesquels il acquist & assembla beaucoup de bien, & puis retourna à Athenes par le moien de Theo-

A Theophrastus, qui procura le rappel de ban de luy & des autres bãnis. Et s'en alla loger chez vn Proxenus qui estoit de sa cognoissance, là où estant ia fort vieil, & aiant mal aux yeulx, il perdit son or & son argent, dequoy Proxenus voulant faire informer, Dinarchus le fit luy mesme adiourner, & fut la premiere fois que luy mesme en personne parla & plaida sa cause en iugement. Lon en trouue encore le plaidoier, & sont aussi és mains des hommes soixante & quatre oraisons vrayement siennes, excepté que lon en attribue quelques vnes à
B Aristogiton. Il fut imitateur de Hyperides, ou cõme les autres veulent, de Demosthenes, à cause de sa vehemence à emouuoir les affections, & la force de ses figures.

DECRETS PROPOSEZ AV PEVPLE A ATHENES.

DEMOCHARES fils de Laches du bourg de Leucouthee, demande pour Demosthenes fils de Demosthenes Pæanien, vne statue de brõze, bou-
C che à court en l'hostel de ville, & le premier lieu aux seances d'honneur, pour luy & pour l'aisné de ses descendents à perpetuité, pource qu'il a esté tousiours bienfaiteur du public, & qu'il a conseillé au peuple d'Athenes plusieurs belles & honorables choses : qu'il a tousiours exposé son bien pour le seruice de la chose publicque : qu'il a liberalement cõtribué huict talents & vne galere, lors que le peuple affrãchit & deliura l'Isle d'Eubœe: & vne

autre quand le capitaine Cephiſodorus alla au D
voiage de l'Helleſpont : & vne autre quand Chares & Phocion Capitaines furent enuoyez à Byzance par le peuple : pource qu'il a racheté de ſon argent pluſieurs des citoiens qui auoient eſté pris priſonniers par Philippus, és villes de Pydne, de Methone & d'Olynthe : qu'il a defrayé à ſes propres couſts & deſpens les danſes & les ieux publicques, quãd la lignee des Pandionides faillit à fournir de defrayeurs : qu'il a fourny d'armes pluſieurs pauures citoiẽs qui n'auoient pas dequoy en auoir: & qu'aiant eſté par le peuple eſleu commiſſaire E
pour faire racouſtrer les murailles de la ville, il y a employé trois talents de ſon argent, outre les dix mille drachmes qu'il emploia auſſi du ſien à faire faire deux trenchees alentour du port de Piree : & qu'apres la battaille de Cheronee il donna de ſon propre vn talent, & vn autre pour acheter du bled en la famine. Et que par ſes perſuaſiõs & ſes bienfaicts aiant induit les Thebains, les Euboiens, les Chorinthiens, les Megariens, les Acheiens, les Locriens, les Byzantins, les Meſſeniens à entrer en ligue offenſiue & defenſiue auec le peuple d'Athe- F
nes : il a aſſemblé vne armee de dix mille hommes de pied armez, & de mille cheuaulx, outre la contribution de deniers: qu'eſtant ambaſſadeur il a perſuadé aux alliez & confederez de contribuer iuſques à la ſomme de plus de cinq cents talents, outre qu'il a empeſché les Peloponeſiens de ſecourir Alexandre alencontre des Thebains, donnant de ſon argent, & allant luy meſme en ambaſ-

ſade

A sade: & pour plusieurs autres bons & grands seruices qu'il a faicts, & plusieurs conseils qu'il a donnez au peuple, autant ou plus que nul autre qui se soit entremis des affaires de son tẽps, pour la conseruation de la liberté & de l'authorité du peuple. Ioinct qu'il en a esté bãny de son pais par les seditieux vsurpateurs, qui supprimerẽt pour vn temps l'authorité du peuple: & finablemẽt qu'il est mort en la ville de Calauria, pour l'amour & bienueillance qu'il a tousiours portee au peuple, aiant enuoyé Antipater des soudards pour le prẽdre: non-
B obstãt lequel peril il est tousiours demouré ferme en sa bonne affection & bonne volonté enuers le peuple, iusques à ne faire ny ne dire chose qui fust indigne de la grandeur du peuple, encore qu'il fust tombé en la main de ses ennemis, & prochain de sa mort.

CESTE PRESENTE ANNEE *que Pytharatus estoit Preuost,*

LACHES fils de Demochares de Leuconee, demãde en don au Senat & au peuple d'Athenes,
C pour Demochares fils de Laches Leuconien, vne statue de bronze pour mettre sur la place, & bouche à court en l'hostel de ville, pour celuy qui sera tousiours l'aisné de ses descendans, & preseance en tous spectacles & ieux publiques: pour ce qu'il a tousiours esté bienfaitteur & bon conseiller au peuple, aiant bien merité du public, tant és choses qu'il a escrittes, mises en auant, negociees és ambassades, cõme en son administration publicque, à

faire rebastir les murailles de la ville, faire proui- D
sion d'armes, de traicts & d'engins de batterie & d'artillerie, & pour auoir bien fortifié la ville durant la guerre qui a duré quatre ans auec les Bœotiens, pour lesquelles causes il auroit esté dechassé hors la ville par les Tyrans qui oppresserent l'authorité du peuple : & depuis qu'il fut rappellé par le pleuple, l'annee que Diocles fut preuost, il fut le premier qui restraignit l'administration de ceulx qui espargnoient leurs biens, & qui enuoyoient ambassades vers Lysimachus : & qu'il prit pour le bien public du peuple trente talents, & depuis au- E
tres cent: qu'il meit en auant d'enuoyer ambassade deuers Ptolemęus en Ægypte, en laquelle ceulx qui allerent, rapporterent cinquante talents d'argent au peuple. Et pour ce qu'il fut en ambassade deuers Antipater, duquel il receut vingt talēts d'argent qu'il apporta au peuple en la ville d'Eleusine: & pour ce qu'il persuada au peuple de les prendre: & pour ce qu'il a esté banny à cause qu'il estoit defenseur & protecteur de la puissance & authorité populaire, & qu'il ne fut oncques participant d'aucune faction des vsurpateurs, ne qu'il n'eut iamais F
office ne magistrat depuis que l'estat populaire fut abbatu. Et pour ce que luy seul de tous ceux qui se sont entremis des affaires de son temps, ne s'est iamais estudié ny entremis de riē remuer au gouuernement de son païs, pour le reduire à autre estat que le gouuernement populaire. Et pour ce que par son cōseil & administratiō il a mis & entretenu en seureté les iugemēs, les loix, les biēs & facultez

de

A de tous les Atheniens, par ses deportemens au maniement des affaires, & qu'il n'a iamais rien fait ny attenté qui ait aucunement preiudicié à l'estat du gouuernemēt populaire, ny en faict ny en parole.

LYCOPHRON fils de Lycurgus de Bute, a presenté requeste que bouche à court luy fust donnee en l'hostel de ville, selon le don & octroy qui en a par cy deuant esté fait à son pere Lycurgus, l'annee qu'Anaxicrates estoit Preuost, & la lignee Antiochade presidoit. Stratocles fils d'Euthydemus Diopithien proposa. Comme ainsi soit B que Lycurgus fils de Lycophron de Bute, aiant receu de ses ancestres de main en main vne bienveuillance & affection hereditaire enuers le peuple, & que ses predecesseurs Diomedes & Lycurgus en leur viuant ont esté estimez & honorez par le peuple, & apres leur trespas le peuple leur a donné l'honneur d'estre publicquement inhumez en la rue de Ceramicque, pour leur vaillance & preudhómie: & que Lycurgus luy mesme s'entremettant des affaires de la chose publicque, a mis en auant plusieurs belles, bonnes & honnestes loix C pour son païs: & que estant tresorier general du reuenu de la chose publicque, par l'espace de quinze ans, durant lesquels il a manié des deniers publicques iusques à la somme de dixhuit mille neuf cens talens: & qu'il a eu plusieurs sommes notables des particuliers en depost entre ses mains, pour la foy que lon auoit de sa loyauté: & qu'il a presté & auancé du sien à plusieurs diuers temps & affaires de la chose publicque, iusques à la som-

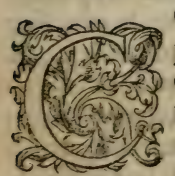
me de six cens cinquante talents: & que pourautant qu'il a esté tousiours en toute son administration trouué tresfidele & loyal, & s'y est porté en fort homme de bien, il a esté plusieurs fois couronné par la ville. Et d'auantage pour ce qu'aiant esté esleu par le peuple superintendant des finances, il a assemblé bonne somme de deniers dedans le chasteau: & qu'il a faict faire vn grand ornemét à la deesse Minerue, à sçauoir des images de victoire toutes d'or, & des vases à porter en procession, d'or, & d'argent, & autres ioyaux d'or pour le seruice de la Deesse Minerue, iusques au nombre de cent paniers ou corbeilles d'or à porter sur la teste des filles en procession. Et qu'aiant esté aussi esleu commissaire pour les munitions & prouisions necessaires à la guerre, il a assemblé grand nombre d'armes dedans la citadelle, & entre autres y a fait porter cinquante mille traicts. Qu'il a equippé & mis sus quatre cens galeres, les vnes qu'il a fait bastir tout de neuf, les autres qu'il a fait racoutrer. Et qu'en outre aiant trouué des ouurages imparfaits, l'arcenal, l'armurerie, & le Theatre de Bacchus, il les a fait paracheuer, & parfaire la carriere Panathenaïque, le parc aux exercices, le Lyceum: & qu'il a embelly la ville de plusieurs autres fabriques, & edifices publiques. Et cõme ainsi soit que le Roy Alexandre aiant desia subiugué toute l'Asie, & voulant commander vniuersellement à toute la Grece, il auroit demandé Lycurgus, comme celuy qui estoit du tout contraire à ses desseins, le peuple ne luy ait point voulu liurer pour quelque crainte

A crainte qu'il eust de luy : & qu'aiant plusieurs fois esté appellé en iustice, pour rendre compte de son gouuernement & administration, il a tousiours esté trouué irreprehensible, non taré d'aucune concussion ny corruption en iugement de ville libre, & gouuernee en estat populaire: A fin qu'vn chascun cognoisse que ceux qui sont ainsi bien affectionnez à la conseruation de la liberté, & de l'estat populaire, le peuple en fait grand compte tant qu'ils sont viuans,& apres qu'ils sont decedez leur en veut encore rendre graces immortelles: A la B bonne heure & bonne encontre, qu'il soit ordonné par le peuple que lon honore Lycurgus fils de Lycophron de Bute, à cause & pour le merite de sa vertu & iustice, & que le peuple luy face dresser & eriger vne statue de bronze dedans la place,excepté s'il y a quelque endroit où la Loy defende d'y en poser, & que lon decerne bouche à court à celuy qui sera tousiours le plus aagé de ses descendans à perpetuité. Que les Decrets par luy proposez soient tous ratifiez, & par le greffier de la ville soient escrits en coulonnes de pierre dressees deC dans le chasteau ioignant les offrandes qui sont faittes à la Deesse, & que pour faire escrire lesdittes coulonnes, le Tresorier de la ville ait à fournir cinquante drachmes d'argent, des deniers qui sont destinez à despendre pour les decrets & ordonnances du peuple.

DE

Principauté, Estat populaire, & Seigneurie.

C'est vn fragment d'vne declamation, en presupposant vne autre exhortatoire à s'entremettre du gouuernement de la chose publicque.



OMME i'estois en pésement d'apporter & mettre au iugement de ceste compagnie, les propos & de- E
uis que ie teins hier deuant vous, il me fut aduis que i'entendis la vertu politique, ne sçay si c'estoit illusion de songe ou essence de verité qui me dit,

Le fondement des disputes dorees,
Est preparé pour les Muses sacrees.

Nous auons ia posé le fondement du discours suadant & enhortant à s'entremettre des affaires de la chose publique, & maintenant poursuiuons à suredifier la doctrine qui est deuë apres vne telle exhortation:car depuis qu'vn homme a receu l'ad- F
monition & exhortatiõ à se mesler des affaires, on luy doit consequémment bailler les preceptes de gouuernement, suiuant & obseruãt lesquels il pourra, autant cõme il est possible à l'homme, profiter au public, & ce pendant faire honnestement ses besongnes, auec telle seureté & tel honneur qu'il sera conuenable. Premierement doncques il nous faut discourir vn poinct, qui est preallable à ce que nous

A nous deuons dire par cy apres, & qui depend de ce que nous auons dit par cy deuāt : c'est à sçauoir, Quelle sorte de police & de gouuernement est la meilleure: car ainsi qu'il y a plusieurs sortes de vie des hommes particuliers, aussi y a il du peuple, & la vie du peuple, c'est la police & le gouuernemēt. Il est doncques necessaire de declarer quelle est la meilleure, & l'homme d'estat choisira celle la entre toutes: ou, s'il luy est impossible, il prendra d'entre les autres celle qui plus ressemblera à la meilleure. Or y a il vne signification de ce mot de Police, qui signifie autant que bourgeoisie, c'est à dire, participation des droicts & priuileges d'vne ville: com-
B me quand nous disons, que les Megariens par ordonnance de leur ville donnerent à Alexandre le grand leur police, c'est à dire, leur bourgeoisie, & qu'Alexandre se prit à rire de l'offre qu'ils luy faisoient : mais ils luy respondirent qu'ils n'auoient iamais decerné cest honneur qu'à Hercules seul, & depuis à luy : dequoy s'esmerueillāt il accepta leur offre, la reputant honorable, d'autant qu'elle estoit rare. On appelle aussi la vie d'vn personnage po-
C liticque, qui se mesle du gouuernement de la chose publicque, la police, comme quand nous louōs la police de Pericles, ou de Bias, c'est à dire, la façon de leur gouuernement, & au contraire nous blasmons celle d'Hyperbolus & de Cleon. Encore y en a il qui appellent vne action grande & memorable en l'administration de la chose publique, Police, comme la distribution d'argent, vn amortissement de guerre, vne introduction de quelque

Decret notable & digne de memoire. En laquelle D
ſignification nous diſons en vſage cõmun de parler, celuy la a ce iourd'huy fait police, ſi d'aduẽture il a fait quelque cas remarquable au gouuernement de la choſe publicque. Outre toutes ces ſignifications la il y en a encore vne autre, qui eſt l'ordre & l'eſtat par lequel ſe gouuerne vne ville, par lequel ſont maniez & adminiſtrez les affaires, ſelon laquelle ſignification nous diſons qu'il y a trois ſortes de polices, c'eſt à dire, de gouuernemẽs des villes, à ſçauoir Monarchie, qui eſt principauté: Oligarchie, qui eſt Seigneurie: & Democra- E
tie, qui eſt eſtat populaire: deſquelles Herodotus fait mention en ſon troiſiéme liure, & les compare l'vne auec l'autre: & ſemble que ce ſont les plus generales qui ſoient, car toutes autres ſortes ſont comme deprauations ou corruptions de celles cy, par peu ou par trop, comme és premieres conſonances de la muſique, quand on tend ou que lon laſche trop les chordes. Et ſi a departi ces trois gouuernemens par les nations qui ont eu treſgrãd Empire, ou plus grand que nulle autre, comme les Perſes ont tenu la Principauté ou Royauté, pour F
ce que leur Roy auoit plein pouuoir de toutes choſes, ſans eſtre ſubiect d'en rendre compte à perſonne. Les Spartiates ont tenu le conſeil d'vn petit nombre des plus gens de bien, qui deſpeſchoient tous affaires. Les Atheniens ont maintenu la domination populaire, franche & libre de toute autre mixtion. Eſquelles adminiſtrations quand il y a des fautes, les tranſgreſſions & debordemens d'icelles

A d'icelles ſe nomment Tyrannies, oppreſſions des plus forts,licence effrenee d'vne commune : c'eſt à ſçauoir, quand le Prince qui a la Royauté ſe permet de faire outrage à qui il veult, ſans vouloir ſouffrir qu'on luy en remonſtre rien,il deuient Tyran: La Seigneurie de peu de Senateurs, quand ils entrent en telle arrogance qu'ils meſpriſent tous les autres, ils ſont oppreſſeurs: L'eſtat populaire quand il apporte deſobeiſſance,& l'egalité,licence deſmeſuree, & toutes enſemble temerité & follie. Ne plus ne moins doncq comme le bon Muſicien
B ſe ſeruira de toutes ſortes d'inſtrumens à chanter deſſus, en ſ'y accommodant ſelon que la qualité de l'inſtrument le pourra comporter, & ſera propre à reſonner, mais toutefois ſ'il veut ſuiure le cõſeil de Platon, il laiſſera les Eſpinettes, les Manicordions, les Pſalterions, la Harpe, & preferera à tous autres la Lyre ou la Cithre. Au cas pareil le bon politicque maniera dextrement la Seigneurie Laconique & Lycurgienne, accommodant à ſoy ſes compagnons qui auront pareille authorité que luy, & peu à peu les attirant & amenant à ſoy : &
C ſe comportera auſſi ſagement en vn eſtat populaire, comme en vn inſtrument à pluſieurs chordes & pluſieurs ſons, en laſchant aller tantoſt quelque choſe, & en ſe roidiſſant auſſi quand il verra qu'il en ſera temps, & ſ'attachant viuement, ſçachant bien quand & comment il faudra reſiſter & cõtredire : mais ſi on luy donnoit le chois, ne plus ne moins que d'inſtrumens de toutes ſortes de gouuernemẽs,il n'en eſliroit iamais d'autre que la prin-

cipauté, s'il veut adiouster foy à Platon, cõme celle D
qui seule à la verité peut supporter celuy plus parfait & plus aigu son de la vertu, sans se laisser, ou par force, ou par grace & faueur, accommoder à l'vtilité : car toutes autres sortes de gouuernemens emmeinent autant, par maniere de dire, le politicque, comme luy les emmeine, & l'emportent autant comme luy les emporte, d'autant qu'il n'a pas puissance certaine sur ceux dont il a son authorité, ains bien souuent est contrainct d'exclamer ces vers du poëte Æschylus, que souuent escrioit le Roy Demetrius surnommé, Le preneur de E
villes, apres qu'il eut perdu son Royaume,

Tu as voulu premierement me faire,
Et tu me veux, ce semble, ores deffaire.

SOMMAIRE DE LA COMPARAISON D'ARISTOPHANES ET DE MENANDER.



PARLER en general il prefere de beaucoup Menander à Aristophanes, mais pour venir aux particularitez, voicy qu'il met en auant. Il dit que le langage d'Aristophanes est fascheux, qu'il sent son farceur, son triacleur, & son artisan mechanicque : là où celuy de Menander n'en tient nullement. Aussi F

A vn ignorant & grossier qui n'aura nulles lettres prendra plaisir à ce que celuy la dit, mais l'homme docte s'en faschera incontinent. I'entens ces contrecarres, termes opposez, ces finissans de mesme, ces allusions de noms: Car de toutes ces affetteries la l'vn en vse bien peu souuent, & auec grande raison & bon iugemét, y prenant soigneusemét garde: mais l'autre en abuse à toutes heurtes importunément, & auec bien froide & mauuaise grace. Il est loué, dit-il, de ce qu'il a noyé les tresoriers qui n'estoient pas tamíes mais lamies: &, ce-
B stuy-cy respire ou malice, ou calomnie: il veit pour son vétre & pour ses entrailles, & pour ses boyaux: &, à force de ris ie viẽdray à rire: &, que te feray-ie malheureuse cruche bannie en tais & en pieces? &, ie vous feray, ô femmes, des maux sauuages, comme celuy qui ay esté nourry parmy des herbes sauuages, mais ces tresses ont deuoyé ma motte: &, apporte moy icy ma rondelle à la teste de Gorgone, & me donne vne rondelle de tarte: & plusieurs autres tels langages. Il y a doncques en la tissure de ses paroles du tragicque & du comicque, du haut
C & puis du bas, de l'obscur & puis du familier, de l'enflé & esleué, & puis du babil & de la causerie basse & fade en son langage: aiant tant de dissimilitudes & tant de differéces, il ne sçait pas attribuer à chasque personne ce qui luy appartiẽt & qui luy est propre & bien seant: i'entens, cõme à vn Roy la parole enflee, à vn Orateur le langage rusé, à vne femme, simple, à vn homme sans lettres bas, à vn marchãd fascheux & importun: ains à chasque

personne les premiers venus à l'aduenture, & ne D
sçaurois entrecognoistre ne discerner si c'est vn fils ou vn pere : vn villageois, ou vn homme de ville: ou vn Dieu, ou vne vieille qui parle. Là où le stile & la phrase de Menander est tellement polie & tellement contemperee en soy mesme, qu'estant proumenee par plusieurs diuerses mœurs, & diuerses passions, & s'accommodant à toutes personnes, neantmoins elle semble tousiours estre vne mesme, & retient sa semblance à soy mesme en mots communs & familiers, & qui sont tous les iours en vsage. Et si d'aduenture quelquefois selon E
la matiere il est besoin de quelque caquet extraordinaire, & de quelque bruit de paroles, aiant debouché, par maniere de dire, tous les trous de la fluste, tout soudain il les recouure de bonne grace, & remet sa voix en son naturel. Et combien qu'il y ait en tous mestiers d'excellens artisans, iamais il n'y eut ny cordonnier qui feist soulier, ny mercier qui feist masque, ne cousturier qui feist robbe, qui fust propre & conuenable tout ensemble à vn hōme & à vne femme, à vn adolescent & à vn vieillard, ou à vn vallet: mais Menander a vsé d'vne fa- F
çon de dire qui est proportionnee & sortable à toute nature, à tout estat, & à tout aage: & ce aiant commancé à escrire estant bien ieune, & estant mort lors qu'il ne faisoit que commancer à estre en sa fleur & de composer, & de faire iouer & publier ses œuures, en l'aage que le stile, comme dit Aristote, prend son plus grand accroissemét à ceux qui font profession de mettre par escript. Et si lon
veult

A veult prendre garde aux premieres Comędies de Menander, & que lon les vueille confererauec celles du milieu, & celles de la fin, par là on pourra cognoistre, cõbien il y en eust peu adiouster d'autres s'il eust vescu plus longuement: pour ce qu'entre ceux qui mettent leurs œuures en lumiere, les vns escriuent pour la multitude du peuple & pour le vulgaire, les autres pour les gens d'honneur & d'entendement, & n'est pas facile d'en nommer vn autheur qui ait sceu bien obseruer le bien-seant & conuenable aux deux genres: mais quant à Aristo-
B phanes, il n'est ny plaisant à la commune, ny supportable aux gens d'honneur & de iugement, ains est sa poësie comme vne putain passee, qui veult contrefaire la femme de bien mariee: mais ny le peuple ne peut endurer son arrogance, & les gens de bien detestent son intemperance & sa malignité. Mais Menander au contraire, auec bonne grace a satisfait à tous, estant lecture, science, dispute, commune aux Theatres, aux escholes, aux ieux & passetemps, aux festins, mõstrant que la poësie est vne des belles choses que la Grece ait produittes,
C faisant veoir que c'est & combien peut la dexterité & gentillesse du langage, allant par tout. auec vne grace attraiãte, dont on ne sçauroit eschapper, rauissant & gaignant toute aureille, & tout entendement qui a intelligence de la langue Grecque. Car pour qui faut il que l'homme docte prenne la peine d'aller au Theatre, sinon pour Menander? Quand est-ce que les Theatres sont pleins de gens de lettres, sinon quand on monstre des masques à

iouer Comędies? & aux bancquets, à qui est-ce D
que plus iustement la table cede, & Bacchus donne lieu? & aux philosophes & gens qui trauaillent à l'estude, comme quand les peintres ont trauaillé leurs yeux sur couleurs trop viues & brillantes, ils les tournent sur celles qui sont verdoiantes, comme celles des herbes & des fleurs, pour les recreer & refaire: c'est Menander qui recueille l'entendement, comme en vn beau verger bien flory, où il y a de l'vmbrage & de la frescheur, des vens doulx & gracieux. Que la ville d'Athenes porta en ce siecle plusieurs excellens ioueurs de Comędies. E
Que les Comędies de Menander, sont pleines de graces & de sel amoureux, comme estant proprement fait de la mer, où Venus fut nee: là où les ieux salez d'Aristophanes sont d'vn sel aspre & cuisant, & qui ont vne pointe & acuité qui mord & vlcere: & ne sçay en quoy est la dexterité & gentillesse que lon vante en luy, si c'est aux paroles, ou aux personnages. Certainement ce qu'il imite & contrefait, c'est tousiours en la pire partie, car les ruses & finesses n'y sont point gallantes, mais malignes, & la rusticité n'est point naïfue mais sotte, & ses F
rencontres pour faire rire ne sont point ioyeuses, mais plus tost dignes de mocquerie, les amours ne sont point gayes, mais dissoluës. Bref il semble que cest homme n'a escrit sa poësie pour estre leuë de pas vn homme de bien: car ce qu'il y a de deshonneste & de luxurieux, c'est pour les abandonnez à toute dissolution, & les attaches & brocards, pour les enuieux & malings.

ESTRAN-

A ESTRANGES EVENEMENS aduenus pour l'Amour.

EN la ville d'Aliarte situee au païs de la Bœoce fut iadis vne ieune pucelle d'excellẽte beauté, nommee Aristoclea, fille de Theophanes : deux ieunes hõmes poursuiuoient de l'auoir en mariage, Straton Orchomenien, & Callisthenes Aliartien.
B Straton estoit le plus riche & le plus amoureux de la fille : car il l'auoit veuë comme elle se lauoit en la fontaine de Hercyne, qui est en Lebadie, d'autant qu'elle deuoit le lendemain porter à la procession de Iupiter Roy, la sacree corbeille. Mais Callisthenes auoit l'aduantage, d'autant qu'il estoit vn peu parent d'elle. Si ne sçauoit Theophanes ce qu'il auoit à faire : car il craignoit Straton, comme celuy qui estoit le plus riche & le plus noble de tout le païs de Bœoce, & en vouloit remettre le chois & option à l'oracle de Trophonius : mais
C Straton qui auoit entendu des domesticques de la fille, qu'elle inclinoit plus enuers luy, poursuiuoit que l'election fust remise au bon plaisir d'elle: mais comme le pere Theophanes luy eust demandé à la veuë de tout le monde, lequel elle aimoit le mieux auoir pour mary, & qu'elle eust preferé Callisthenes: Straton monstra bien sur l'heure qu'il estoit fort marry de ce rebut, mais deux iours apres il s'adressa à Theophanes & à Callisthenes,

disant qu'il vouloit demourer en bonne grace & D
amitié auec eux, encore que quelque male fortune luy eust par enuie osté l'esperance du mariage de la fille. Eux trouuerent fort bon ce propos, tellement qu'ils le conuierent ensemble au festin des nopces, mais cependant il feit prouision d'vn bon nombre de ses amis, & de grosse trouppe de vallets qu'il distribua & cacha par les maisons de ses amis, iusques à ce que la fille selon la coustume du païs descendist à la fontaine, qui s'appelle Cissoessa, pour sacrifier aux Nymphes les sacrifices de deuant les espousailles. Lors ceux qui E
estoient en embusche accourans de toutes pars se saisirent d'elle, mesmement Straton qui la tiroit à luy le plus qu'il pouuoit, Callisthenes au contraire la retiroit aussi de son costé, & ceux qui estoient auec luy, iusques à tant que lon ne se donna garde, que la pucelle trespassa entre les mains de ceux qui la tiroient les vns contre les autres deçà & delà, & ne sceut on que Callisthenes deuint sur le champ, s'il se tua luy mesme, ou s'il s'en alla en exil hors du païs de la Bœoce, tant y a que lon ne sceut iamais depuis qu'il deuint: mais F
Straton à la veuë d'vn chascun se tua luy mesme sur le corps de la pucelle.

2 Vn nommé Phidon pretendant se faire seigneur de tout le Peloponese, & voulant que la ville d'Argos, qui estoit son païs, dominast toutes les autres, dressa premierement embusche aux Corinthiens: car il leur enuoya demander mille de leurs ieunes hommes des plus gaillards & des plus vaillans

A lans de leur ville. Les Corinthiens les luy enuoyerent ſoubs la conduitte de l'vn de leurs Capitaines nommé Dexander. Or eſtoit l'intention de ce Phidon de desfaire ceſte trouppe, à celle fin que la ville de Corinthe en fuſt d'autant affoiblie, & qu'il ſ'en ſeruiſt, comme d'vn bouleuart fort opportunément aſſis, pour tenir ſoubs ioug tout le Peloponeſe. Si communiqua ceſte ſienne deliberation à quelques vns de ſes amis, entre leſquels eſtoit vn nómé Abron, lequel eſtant hoſte de Dexander, luy reuela la conſpiration: ainſi les mille
B ieunes hommes,auant qu'ils fuſſent chargez, ſe retirerent à ſauueté dedans Corinthe. Parquoy Phidon ſ'efforçoit de trouuer celuy qui l'auoit deſcouuert & trahy. Ce que craignant Abron ſe retira à Corinthe, menãt quand & luy ſa femme & toute ſa famille en vn bourg du territoire de Corinthe, qui ſ'appelle Meliſſe,là où il engẽdra vn fils auquel il dõna le nom du lieu meſme de Meliſſe. Ce Meliſſus engendra vn fils qui eut nom Acteon, le plus beau & le plus honneſte de ſon aage, duquel pluſieurs furẽt amoureux,mais entre les autres vn nõ-
C mé Archias qui eſtoit de la race des Heraclides, & en biẽs & tout autre credit & authorité le premier de tous les Corinthiens.Et pource qu'il voioit que de gré il ne pouuoit rien gaigner ny obtenir de ce ieune enfant, il ſe delibera de le forcer & de le rauir.Si ſ'en alla comme pour iouer en la maiſon de Meliſſus, menãt quand & luy trouppe grãde de ſes amis & de ſes domeſtiques,& ſe mit en effort d'emmener l'enfant, mais le pere & ſes amis le retenãs à

ſ'aide des voiſins qui accoururent au ſecours tirans D
alencõtre: l'enfant fut ſi bien tiré deça & delà, qu'il
mourut entre leurs mains, & ainſi ſ'en allerẽt tous
les autres. Mais le pere Meliſſus en portant le corps
ſur la place de Corinthe, demanda iuſtice de ceux
qui auoient commis vne telle forfaicture. Les Corinthiens
ne firent rien plus que luy mõſtrer, qu'ils
auoient compaſſion de ſa fortune. Et ainſi ſ'en retournant
ſans rien auoir fait, il obſerua & attendit
l'aſſemblee generale des ieux Iſthmiques, & montant
ſur le tẽple de Neptune, il ſe prit à crier alencontre
de la race des Bacchiades, & rememora le E
benefice que leur auoit iadis fait ſon pere Abron,
& apres auoir demandé vengeance aux Dieux, il ſe
precipita luy meſme du haut en bas des rochers.
Peu de temps apres vne grande ſeichereſſe & famine
ſaiſit la ville, & comme les Corinthiens enuoyaſſent
deuers l'oracle, pour ſçauoir par quel
moien ils en pourroiẽt eſtre deliurez, Dieu leur feit
reſponſe, que c'eſtoit vn courroux de Neptune qui
ne ſeroit point appaiſé iuſques à ce qu'ils euſſent
vengé la mort d'Acteon. Ce qu'entendãt Archias,
qui auoit eſté deputé à ceſte ambaſſade, ne retourna F
pas à Corinthe, ains nauiguãt en Sicile, y fonda
& baſtit la ville de Syracuſe, là où il engẽdra deux
filles Ortygia & Syracuſa, & à la fin y fut tué en
trahiſon par vn Telephus, duquel il auoit autrefois
abuſé en ſon enfance, & qui aiant la cõduitte d'vne
nauire l'auoit ſuiuy en la Sicile.

3 Vn pauure hõme nommé Scedaſus demouroit
à Leuctres, qui eſt vn petit village du territoire
de

A de Thespies, il eut deux filles qui s'appelloient l'vne Hippo, & l'autre Meletia, ou comme les autres escriuent Theano & Euippe. Or estoit ce pauure hõme Scedasus bening, courtois & humain, mesmement aux passans estrangers, encore qu'il n'eust pas beaucoup de biens. Si receut humainement en sa maison deux ieunes hommes Spartiates, lesquels espris de l'amour de ces deux ieunes filles furent retenus de rien attẽter contre leur pudicité pour la bonté & courtoisie de leur pere, & le lendemain matin ils prirent leur chemin vers la ville
B de Delphes, à l'oracle d'Apollo Pythique: car ils estoient partis expressément pour faire ce voiage. Et apres auoir enquis de l'oracle ce qu'ils vouloiẽt, reprirent leur chemin pour s'en retourner en leur pais. Et passans à trauers la Bœoce s'en allerent de rechef loger chez Scedasus, lequel pour lors n'estoit pas à Leuctres, mais ses filles pour l'accoustumance où elles auoient esté nourries, receurent ces deux hostes en leur logis. Et eulx les voiants toutes seules, les violerẽt à force, puis apres le faict voiants qu'elles estoient si ameremẽt courroucees
C de l'iniure qu'ils leur auoient faitte, qu'ils ne les pouuoient appaiser, ils les tuerent toutes deux, & les ietterent dedans vn puys, & s'en allerent. Scedasus estãt retourné ne trouue point ses filles, mais bien trouue il tout ce qu'il auoit laissé en sa maison sauf & entier, & ne sçauoit que c'estoit à dire, iusques à ce que son chien se plaignant, & tantost accourant à luy, & tantost le menant au puys, il commença à se doubter de ce qui estoit, & ainsi tira les

corps de ses deux filles: & entendant de ses voisins D
que le iour precedent ils auoient veu entrer les
deux ieunes hommes Lacedemoniens qui quelques iours auparauant auoient logé chez luy, il se doubta incontinent que ce deuoit estre eulx qui auoient commis le crime, mesmement qu'il se souuenoit qu'à la premiere fois ils ne faisoient que louer ses filles, disans qu'ils reputoient pour bien heureux ceux qui les espouseroient. Si s'en alla en Lacedemone pour en parler aux Ephores, & quād il fut dedans le territoire d'Argos, la nuict le surprenant, il se logea en vne hostellerie, dedans laquelle E
il trouua vn autre pauure vieillard natif de la ville d'Oree, en la contree Estiatide, lequel souspiroit & gemissoit en maudissant les Lacedemoniens. Scedasus l'aiant ouy, luy demanda que luy auoient fait les Lacedemoniens qu'il les maudissoit ainsi. Le vieillard luy conte, cōme il estoit subiect de Sparte, & qu'aiāt vn Aristodemus esté enuoyé pour gouneur en la ville d'Oree, il y auoit vsé d'vne grande iniustice & griefue cruauté en son endroit. Car estant deuenu amoureux d'vn mien fils, dit il, & voiant qu'il ne le pouuoit induire à sa volonté, il F
essaya de le forcer & de l'emmener par force hors du lieu où il s'exerçoit auec ses compagnons à la luicte. Le maistre de l'exercice empescha ce gouuerneur, à l'aide de plusieurs ieunes hommes qui y accoururent au secours, tellement que pour l'heure Aristodemus se retira. Mais le lendemain aiant armé vne galere, il s'y en reuint & rauit mon enfant: & trauersant la mer iusques à l'autre riue,

il se

A il ſe mit en deuoir de le violer : ce que l'enfant n'aiant pas voulu ſouffrir, il le tua, puis ſ'en retourna à Orce, là où il fit vn banquet à ſes amis. Ie fus aduerty de l'inconuenient, & allay faire les funerailles de mon fils, & incontinent me mis en chemin deuers Sparte, où i'expoſay le faict aux Ephores, mais ils n'en tindrent compte. Scedaſus oiant ces paroles eſtoit en grande perplexité d'ennuy, penſant bien qu'ils ne feroient non plus compte de luy. Et de ſa part raconta auſſi ſa deſconuenue à l'eſtranger, qui luy conſeilla de n'aller pas ſeule-
B ment iuſques à Sparte, ny en parler aux Spartiates, ains ſ'en retourner en la Bœoce, & là faire dreſſer vn tumbeau à ſes deux filles. Toutefois Scedaſus ne le creut pas, ains alla iuſques à Sparte, & parla aux Ephores, leſquels n'en firent autrement point de compte : puis ſ'adreſſa aux Roys, & apres aux particuliers bourgeois, en leur recitãt le faict & lamentant ſon malheur. Mais voiant qu'il n'y gaignoit rien, il ſe prit à courir à trauers la ville, leuant les mains deuers le ciel, & frappant du pied contre la terre, il inuocqua les Furies à ſon ſecours, & fina-
C blement ſe tua luy meſme. Mais depuis les Lacedęmoniens en payerent bien la peine : car eſtants ſi grands qu'ils commandoient à toute la Grece, & auoiẽt mis des garniſons par toutes les villes, Epaminondas Thebain le premier couppa la gorge à la garniſon qui eſtoit à Thebes, à raiſon dequoy les Lacedęmoniens firent la guerre aux Thebains, leſquels leur allerent au deuant iuſques au village de Leuctres prenans le lieu à bon preſage, pource que

là mesme ils auoient autrefois esté deliurez, quand D
Amphictyon chassé par Sthenelus se retira en la ville de Thebes, & de là aiant subiugué les Chalcidiens, & rendu tributaires, aiant tué mesme le Roy de l'Eubœe Chalcodous, deliura les Thebains du tribut qu'ils payoient au parauãt. Si aduint que les Lacedęmoniés furent entieremẽt deconfits & desfaicts aupres de la sepulture de ces deux filles. Et dit on que deuãt la battaille Scedasus s'apparut en songe à Pelopidas l'vn des Capitaines de l'armee Thebaine, qui estoit tout decouragé, à cause de quelques signes & presages qu'il iugeoit & inter- E
pretoit en male part, & l'admonesta d'auoir bon courage, parce que les Lacedęmoniens venoient là pour y payer la peine qu'ils deuoient tant à luy, comme à ses deux filles, & luy commanda le iour de deuãt la battaille d'immoler vne ieune poultre qu'il trouueroit toute preste sur la sepulture de ses filles. Pelopidas, comme les ennemis estoient encore campez à Tegee, enuoya deuant à Leuctres enquerir de ceste sepulture, & en estant informé par ceulx du pais, il y mena hardiment son armee, & y gaigna la battaille. F

4 PHOCVS estoit Bœotien de race, comme estant descẽdu de Clisante, & auoit vne fille nommee Callirhoé, belle, sage, & honeste à merueille. Si y auoit trente des plus gentils hommes de toute la Bœoce qui la demandoient en mariage : mais le pere alloit tousiours trouuãt des remises de iour à autre, craignant d'estre forcé. Finablemẽt se voiant pressé de ces ieunes poursuiuans, il resolut d'en re-

mettre

A mettre l'election à l'oracle d'Apollo. Les ieunes gens irritez de ceste responſe, ſe ruerent ſur luy & le tuerent: & en ce tumulte la fille eſchappant ſ'enfuit à trauers le pais. Les Iouuenceaux coururent apres, mais elle trouua des laboureurs qui accouſtroient & entaſſoient du bled deſſus vne aire, & la coucherent dedãs le bled, tant que les pourſuiuans paſſerent outre ſans l'apperceuoir. Elle eſtãt ainſi eſchappee, attendit le iour de la feſte & aſſemblee generale que lon appelle Pambœotia, pource que tous les habitans du pais de Bœoce y conuiennent:
B & ſ'en allant en la ville de Coronee, ſ'alla ſeoir en habit de ſuppliante aupres de l'autel de Minerue Itoniene, là où elle recita aux aſſiſtans la meſchanceté que ces pourſuiuans auoient commiſe, nommant chaſcun par ſon nom, & declarãt dont eſtoit chaſcun d'eulx. Les Bœotiens eurent pitié d'elle, & furent fort aſprement indignez cõtre les ieunes hommes. Ce que eulx entendans ſ'enfuirent en la ville d'Orchomene, mais les Orchomeniens ne les voulurent pas receuoir, au moien dequoy ils ſ'allerent ietter dedans la petite villette de Hippolis, qui
C eſt vne bourgade pres de Helicon, entre la ville de Thebes, & celle de Coronee. Les Thebains leur enuoyerent denõcer qu'ils euſſent à liurer és mains de la iuſtice les meurtriers qui auoient tué Phocus. Ils n'en voulurent rien faire, au moien dequoy les Thebains, & les autres Bœotiens y allerent auec armee mettre le ſiege, ſoubs la cõduitte du capitaine Phœdus, qui lors eſtoit en eſtat de Capitaine à Thebes, & aſſiegea la bourgade qui eſtoit forte. Ils

forcerent à la fin ceulx qui estoient dedans, à faulte D
d'eau, lapiderent les homicides, & asseruirent & rendirent esclaues les habitans du lieu, rasans les murailles & les maisons, & distribuans entre les Thebains & les Corciriens leur territoire. Si dit on que le iour de deuant que le bourg d'Hippolis fust pris, on ouit vne voix venant du mont de Helicon, de quelqu'vn qui disoit, Voy-me-cy, par plusieurs fois, & que les trente poursuiuãs recongneurent bien la voix, & dirẽt que c'estoit celle de Phocus: & le iour qu'ils furent lapidez & accablez de pierres, on dit que le tũbeau du vieillard qui estoit E
à Clisante rendit du saffran coulant. Et ainsi comme le Capitaine des Thebains Phœdus retournoit du camp & de la victoire, on luy vint apporter nouuelle, comme sa femme estoit accouchee d'vne fille. Ce que prenãt à bon augure, il l'en appella Nicostrate, qui signifie victoire de l'armee.

5 ALCIPPVS estoit Lacedemonien de nation, & aiant espousé vne dame nommee Democrita en eut deux filles, conseillant à son pais ce qui luy sembloit tousiours estre le meilleur, & les seruant de sa personne en toutes occurrẽces où le be- F
soing s'en presentoit. Il suscita contre luy l'enuie de ses emulateurs au gouuernement, qui allerent seduire les Ephores par calõnies & faulx rapports, leurs donnans à entẽdre que cestuy Alcippus vouloit subuertir les loix, & changer l'estat de Sparte, tant qu'ils le firent bannir du pais, & encore empeschoient Democrita de le suyure auec ses deux filles: &, qui pis est, luy confisquerent son bien, à fin

que

A que les filles n'eussent pas dequoy estre mariees. Et comme neantmoins plusieurs ieunes gens les demandassent en mariage à cause de la vertu de leur pere, ses ennemis firent en sorte par leurs menees, que par decret public il fut defendu que lon ne les demandast en mariage, parce que leur mere Democrita auoit souuent fait priere aux Dieux, que bien tost ses filles portassent des enfants qui peussent venger l'iniure faitte à leur pere. Parquoy Democrita se voiant de tous costez chassee, espia le iour d'vne feste publicque solennelle, en laquelle B les femmes auec leurs filles, leurs seruantes & leurs petits enfans festoyoiét, & celles des magistrats & hõmes d'honneur, à part en vne grande sale, veilloient & passoiét toute la nuict. Si ceignit vne dague par dessoubs sa robbe, & prenant ses filles auec elle, quãd la nuict fut venue s'en alla au tẽple auec les autres. Elle attendit l'heure que toutes les Dames estoiét occupees aux cerimonies du seruice diuin, & faisoiét leur mystere : les portes estãs toutes fermees, elle amassa alencõtre force bois, dont on auoit fait prouision pour le sacrifice de la feste, & C mit le feu dedans. Et cõme les hommes accourussent de toutes parts au secours, Democrita tua ses filles, & dessus elles soy mesme. Parquoy les Lacedemoniens ne sachans plus sur quoy exercer leur courroux, enuoyerent ietter les corps de Democrita & de ses deux filles hors des confins de leur pais. Dequoy Dieu estant indigné, pour vengeance enuoya le grand tremblemẽt de terre qui aduint en Lacedemone, ainsi que lon trouue par escript.

QVELS ANIMAVX SONT LES PLVS ADVISEZ, CEVX *de la terre, ou ceux des eaux.* D

AVTOBVLVS.



N demanda quelquefois à Leonidas roy de Lacedęmone, ce qu'il luy sembloit du poëte Tyrtęus : à quoy il respōdit, Il me semble que c'est vn bon poëte pour aguiser E
les courages des ieunes hommes, pource que par ses vers il imprime és cœurs des ieunes gens vne affection de ne s'espargner point aux perils de la guerre, pour acquerir honneur & reputation : aussi ay-ie peur, mes amis, que le discours à la louange de la chasse, qui fut hier leu en ceste compagnie, n'ait si fort excité oultre mesure noz ieunes gens qui aiment la chasse, qu'ils estiment desormais toutes autres choses accessoires, ou plus tost qu'ils n'en facent à l'aduenir aucun compte, & qu'ils ne se lais- F
sent de tout poinct emporter à l'affection de chasser: veu que moy mesme de nouueau m'en retrouue plus chaudement affectiōné que ne porte mon aage, tellement que, cōme dit Phædra en Euripide,

Mon deduit est à pleine voix
Appeller chiens emmy les bois,
En suiuant les cerfs à la trace:

tant ce discours me toucha au vif, pour le grand

nombre

A nombre des belles & vifues raisons qu'il deduisit. SOCLARVS. Tu dis la verité, Autobulus: car il me sembla qu'il feit vne grande preuue de son eloquēce ia par quelque temps discontinuee pour gratifier, à mō aduis, aux ieunes gēs qui assistoient, & s'esguayer auec eulx, mais ce qui plus me contenta en tout son discours, fut, quād il nous representa deuant les yeulx des escrimeurs combattans à outrance les vns contre les autres, en deduisant, que l'vne des raisons, pour lesquelles principalement la chasse est à louer, c'est pource qu'elle di-
B uertit vne certaine affection que nous auōs imprimee de nature, ou bien apprise par accoustumāce, de prēdre plaisir à voir combattre à coups d'espee des hōmes les vns contre les autres, & l'employant à ceste occupation nous donne à voir vn spectacle & passetēps pur & innocēt, du combat d'addresse conioincte auec hardiesse conduitte par raison, alencontre d'vne force & violēce bestiale: en quoy faisant il nous a monstré que bien digne de louange est la sentence d'Euripide, quand il dit,

L'homme a bien peu de force corporelle,
C Mais sa prudence & raison naturelle
Va iusqu'au fond de la mer, captiuant
Tout ce qui est dedans les eaux viuant,
Et sur la terre aussi iusqu'aux especes,
Ou plus y a de ruzes & finesses.

AVTOBVLVS.

Et toutefois, amy Soclarus, il y en a qui tiennent que ceste dureté inflexible & aspreté sauuage, de ne se mouuoir de rien à pitié, est de là venue aux

cœurs des hommes, s'estás à la chasse accoustumez D
à tuer, & ayants appris à n'auoir point horreur de voir le sang & les bleceures des bestes qu'ils prenoient, ains estants bien aises de les voir mourir & de les mettre en pieces. Ne plus ne moins qu'en la ville d'Athenes, quand elle fut reduitte soubs la tyrannie des trente Tyrans, le premier homme qu'ils feirent mourir fut vn calomniateur, & dit on lors que c'estoit bien employé, & qu'il l'auoit bien merité, autant en dit on du second & du troisieme: mais de là en auant ils commancerent petit à petit à passer oultre, iusques à s'attacher à des gens de E
bien, & finablemẽt ne pardonnerẽt pas aux meilleurs, & aux plus vertueux: aussi celuy qui tua le premier vn ours, ou vn loup, en fut estimé gentil compagnon, & le bœuf ou le pourceau qui auoiẽt mãgé de quelques choses que lon auoit preparees pour en faire offrãde & sacrifice aux Dieux, en fut condamné comme digne de mort, puis apres les cerfs, les lieures, & les cheureux que lon commancea desia à mãger, conuierent à mettre sur table les chairs des moutons, voire en quelques lieux, celles des chiẽs mesmes, & celles des cheuaux. Mais ceux F
qui ont enseigné à desmembrer & tailler en pieces vn oyson priué, vn pigeon familier, vn coq & vne poulle domestique, & encore non pour se nourrir & remedier à la necessité de la faim, comme font les belettes, les chats, & les fouyns, mais seulement pour plaisir & pour delices: ceulx là ont grandement fortifié ce qu'il y a de sanguinaire, & de cruauté bestiale en nostre nature, la rendans inflexible

A à la misericorde, & au contraire affoibly & rebouché la plus part de ce qu'il y a de debonnaireté naturelle: comme à l'opposité les Pythagoriens vouloient que lon s'accoustumast à vser de mansuetude enuers les bestes, pour vn exercice de pitié & de misericorde enuers les hõmes, car l'accoustumance se familiarisant petit à petit à quelque passion ou affection, a vne merueilleuse efficace de poulser l'hõme fort auant. Mais ie ne sçay cõment estants entrez en propos, nous nous sommes oubliez de nous attacher à ce qui fut hier cõmencé, & qui se
B doit continuer au iourd'huy: car hier cõme tu sçais, aiants arresté que toutes sortes d'animaux ont en eulx quelque peu de discours & de raison, nous dõnasmes vne belle occasion & matiere de dispute docte & plaisante à nos ieunes hommes qui aimẽt la chasse, à sçauoir quelles bestes terrestres ou aquatiques ont plus d'entendement : laquelle question nous deuons ce me semble decider au iourd'huy, si Aristotimus & Phædimus persistent aux defiances & prouocations qu'ils se donnerent hier l'vn à l'autre : car l'vn promeit à ses compagnons
C qu'il soustiẽdroit que la terre produit & porte des animaux qui ont plus de sens & d'entendement, & l'autre au contraire que c'est l'eau. SOCLAR. Ouy, Autobulus, ils persistent voirement en leur volonté de disputer, & seront icy tous deux bien tost pour cest effect, car ie les ay veuz qui s'apprestoient des le matin : mais si vous voulez en attendant que nous oyons le combat de la dispute, reprenons vn petit ce qui deuoit hier estre discouru,

& ne le fut pas, pource que le temps ny le lieu n'e- D
stoient pas à propos, ou bien qu'il ne fut pas traitté à bon escient, d'autant que c'estoit à la table : car il y eut quelqu'vn qui ietta à la trauerse vne opposition bien pertinēte, venant de l'eschole des Stoïques. C'est, que comme le mortel est opposite à l'immortel, & le corruptible à l'incorruptible, & le corporel à l'incorporel, aussi fault il cōfesser que le raisonnable est opposite à l'irraisonnable, & que si l'vn est en estre l'autre y doit estre aussi, & que ceste couple de contraires entre tant d'autres n'estoit pas seule defectueuse ny imparfaitte. AVTOB. Et E
qui voudroit dire cela, amy Soclarus, qu'estant le raisonnable en nature & en estre, l'irraisonnable n'y doiue estre aussi? car il y en a, & en grāde quantité, mesmement en toutes les creatures qui n'ont point d'ame, & n'est point de besoing de chercher autre opposition à ce qui est raisonnable, par ce que tout ce qui est sans ame, incontinent est aussi opposite à ce qui auec ame a vsage d'entendement & de raison, & s'il y a quelqu'vn qui maintiene que la nature ne soit point pour cela defectueuse ny imparfaitte, par ce que toute substance qui a F
ame, est ou raisonnable ou irraisonnable. Vn autre luy dira aussi, que la nature animee n'est point defectueuse voirement, par ce que ou elle a imagination, ou elle est sans imaginatiō, ou biē elle est sensitiue, ou sans aucun sentimēt, à fin qu'elle ait à ses costez, ces deux oppositions ou priuations, faisant cōtre-pois l'vne à l'autre alentour du mesme gēre, comme deux brāches opposites, sortans d'vn mesme

A me tronc: & s'il luy semble que celuy soit impertinent qui demande qu'on luy concede, que de la nature animee vne branche soit sensitiue, & vne autre sans sentiment, & l'vne imaginatiue, & l'autre sans imagination, pource qu'il estime que toute nature animee soit incontinent & sensitiue & imaginatiue, pour cela n'aura il pas plus d'apparence à demander qu'on luy suppose pour veritable, que tout ce qui a ame soit ou raisonnable ou irraisonnable, en discourant auec gens qui ont opinion que rien n'ait sentiment qui n'ait quant &
B quant aussi entendement, & qu'il n'y ait pas vne espece d'animal qui n'ait quelque maniere d'opinion, & quelque discours de raison, tout ainsi qu'il a le sentiment & l'appétit de nature: car la nature que lon dit veritablement faire toutes choses pour quelque cause, & à quelque fin, n'a point fait l'hôme sensitif pour simplement sentir passiuement, ains cõme ainsi soit qu'il y ait innumerables choses qui luy sont propres, & d'autres qui luy sont contraires, il ne pourroit pas durer ny subsister vn moment de temps, s'il ne sçauoit se seruir & accom-
C moder des vnes, & se garder des autres. Or est-il que le sentiment donne à tout animal la cognoissance autant de l'vn comme de l'autre egalement, mais la discretion puis apres, qui accompaigne le sentiment de receuoir ou prochasser ce qui leur est profitable, ou bien de fuir & reietter ce qui leur est pernicieux & dommageable: il n'y auroit apparẽce quelcõque de dire que les animaux l'eussent, s'ils n'auoient aussi ensemble quelque moien &

aptitude naturelle de diſcourir, de iuger, de comprendre & de retenir : & à ceulx à qui vous aurez de tout poinct oſté le pouuoir attendre, ſe ſouuenir, choiſir, ſe prouuoir & preparer, & outre l'eſperer, le craindre, le deſirer, & le refuzer, à ceulx la ne ſeruira plus de rien auoir des yeulx ny des aureilles, ny aucun autre ſens naturel, ny apprehenſion ou imagination, attẽdu qu'elle n'aura pas le moien d'en vſer ny de ſ'en ſeruir: & vaudroit mieulx qu'ils en fuſſent de tout poinct deſtituez & priuez, que de pouuoir ſouffrir trauail, douleur & triſteſſe, & n'auoir pas dequoy ſ'en defendre & ſ'en garder: combien qu'encore y a il vn diſcours du philoſophe naturel Straton, par lequel il monſtre qu'il n'eſt pas poſſible de ſentir meſme, ſans quelque diſcours de raiſon. Car nous courons bien ſouuent de l'œil des lettres, & oyons le ſon des paroles qui nous donnent aux aureilles, ſans que nous les entendions ny comprenions, & nous fuyent, pourautant que noſtre entendement eſt ailleurs, lequel reuenant à ſoy court apres & taſche à les reprendre, repaſſant & repetant vn chaſcun poinct: à l'occaſion dequoy il n'a pas ancienement eſté mal dit, l'Entendement voit, l'entendement oyt, tout le reſte eſt ſourd & aueugle : comme ſ'il vouloit dire, que le ſouffrir des yeulx ou des aureilles ne fait pas le ſentiment, ſi l'entendement n'y eſt. Et pourtant Cleomenes Roy de Lacedęmone eſtant quelque iour à vn feſtin en Ægypte, où il fut recité quelque compoſitiõ qui agrea fort à la compagnie, comme on luy demandaſt ce qu'il luy en

ſembloit

A ſembloit, & ſ'il l'auoit pas trouuee bien faitte, Ie m'en rapporte à vous, dit il, & vous en laiſſe le iugement, car quant à moy, mon entendement eſtoit ce pendant au Peloponeſe: de maniere qu'il eſt doncques neceſſaire, que toute creature qui a ſentiment ait auſſi enſemble diſcours & entendemẽt, puis que par l'entendre nous venons à ſentir naturellement. Mais poſons le cas, que le ſentiment n'euſt point beſoing de l'entendement pour exercer ſa function & ſon operation naturelle, apres que le ſentiment a fait le deu de ſon office, qui eſt
B de diſcerner ce qui eſt propre & commode à l'animal, & ce qui luy eſt contraire: cela paſſé, qu'eſt-ce qui en conſerue la memoire, qu'eſt-ce qui craint les choſes nuiſibles & offenſiues, & qui deſire & appete les agreables & vtiles, & qui cherche le moien de les auoir & iouir, quand elles ne ſont pas preſentes? Qu'eſt-ce qui prepare des forts & des retraittes, des engins à prendre, ou au contraire des ruſes pour eſchapper quand on eſt pris? Et toutefois ils nous rompent la teſte à force de definir à tout propos en leurs Introductions, que c'eſt que
C πρόθεσις, c'eſt à dire, propos deliberé, deſignation de mettre à effect. Que c'eſt que entrepriſe, ἐπιβολὴ, appetit deuant appetit. Que c'eſt que παρασκευὴ, prouiſion, action deuant action. Que c'eſt que μνήμη, memoire, cõprehenſion d'vne propoſitiõ affirmatiue ou negatiue paſſee, dõt la verité preſente a eſté autrefois cõpriſe par le ſentiment: car de toutes ces choſes la, il n'y en a pas vne qui ne ſoit raiſonnable, ie veulx dire, qui ne procede du diſcours

de la raison, & neantmoins toutes conuienent & D
se treuuent en tous animaux. Comme aussi ils definissent νοήσεις, pensee, intelligence reseruee & mise à part: & pensement, διανοήσεις, intelligence qui est encore en mouuement: & les passions communément & en general, mauuais iugements & faulses opinions. C'est merueille donc comment ils passent par dessus tant d'effects & tant de mouuements que lon voit és animaux, les vns procedents de courroux & de cholere, les autres de peur, voire de ialouzie & d'enuie, & qu'ils ne s'auisent pas que eulx mesmes punissent leurs chiés & leurs cheuaux E
quand ils leur font des faultes, & si ne le font pas en vain à la volee, ains en intention & volonté de les rendre plus sages, leur imprimant vne desplaisance procedant de douleur, laquelle nous appellons repentance. Quant est aux voluptez, celle qui se reçoit par les oreilles ils l'appellent enchantement, & celle qui se reçoit par les yeulx esblouissement: ils vsent de l'vne & de l'autre sorte alencontre des bestes, car c'est chose certaine que les cerfs & les cheuaux s'esiouissent d'ouir le son des flustes & des aubois, & fait on à force sortir de leurs F
trous les cancres squinades auec des trompettes & clairons: aussi dit on que l'alose oyant des hommes chanter, & battre des mains les vnes contre les autres, vient au dessus de l'eau & en sort dehors: d'auantage le Duc estant enchhnté à voir des personnes qui se resiouissent à baller & dãser, se laisse prédre en les cuidãt contrefaire, & remuant les espaules à la cadence comme eulx. Et quant à ceulx qui
parlent

A parlent de cela si lourdement & si impertinemment, que de dire que les animaux ne se resiouissent, ny ne se courroucent, ny ne craignent point, que l'arondelle ne fait point de prouision, & que l'abeille n'a point de memoire, mais qu'il semble seulement que l'arondelle vse de prouoyance, que le lion semble se courroucer, & la bische trembler de peur: ie ne sçay pas qu'ils respondroient à ceux qui leur mettroient en auant, qu'il faudroit doncques aussi dire, qu'ils ne voyent & qu'ils n'oyent point, & qu'ils n'ont point de voix, mais seulemét qu'il semble qu'ils voyent, & qu'ils oyent, & qu'ils ont voix: & bref qu'ils ne viuent pas, mais qu'il
B semble qu'ils viuent: car dire l'vn ne seroit pas plus contre toute manifeste euidence, que l'autre. SOCLAR. Ie suis bien de ceste mesme opinion, Autobulus: mais de comparer les mœurs, les vies, les actions, & les deportemens des hommes à celles des bestes, outre ce que ie voy en cela beaucoup d'autre indignité, encore ne puis-ie entendre comment la nature leur auroit baillé le commancement de la raison, veu qu'elles ne peuuent attein-
C dre à la fin qui est la vertu à laquelle la raison se refere, attendu qu'il n'y a piece d'elles qui monstre aucun signe qu'elle y tende, qu'elle y profitte, ne qu'elle en ait enuie. AVTOB. Voire mais cela, amy Soclarus, ne semble pas estrange ny hors de verité à ces mesmes Stoïques la: car ils mettent l'amour & la charité naturelle que nous auons enuers ce qui est engendré de nous, pour le fondement de la societé ciuile, & de la iustice: mais com-

bien qu'ils la voyẽt bien euidente & bien puissan- D
te és bestes brutes, si est-ce toutefois qu'ils nient
fort & ferme qu'elles aient aucune part en la iusti-
ce: & qui plus est les mules & mulets n'ont point
faute des instrumés requis à la generation, car na-
ture leur a donné aux masles les mẽbres masculins,
& aux femelles des matrices, & si sentent en les
emploiant la mesme volupté que les autres ani-
maux, & toutefois ils ne peuuent arriuer à la fin de
generation. Et d'autre part pren garde que ce ne
soit vne lourdise digne de mocquerie à tels philo-
sophes, de maintenir que vn Socrates & vn Platon E
ne soiẽt de rien moins vicieux que le plus meschãt
esclaue qui se pourroit trouuer au monde, & dire
qu'ils soient tout autant ou fols, ou luxurieux, ou
iniustes, pour ce que tous pechez leur sont egaux,
& puis accuser que la source de vertu ne soit pas
pure ne parfaitte en elles, comme si ce n'estoit pas
vn defaut & vne imbecillité de raison, mesmemẽt
qu'ils confessent eux mesmes estre imperfection
d'vsage de raison, dont toutes les bestes sont plei-
nes, car nous voions manifestemẽt qu'il y a en au-
cunes de la couardise, de l'intemperance, de l'iniu- F
stice, & de la malignité. Or celuy qui afferme que
ce qui n'est pas apte ny habile à receuoir droitte
raison, ne soit pas simplement capable de raison,
premieremẽt c'est tout autant comme s'il mainte-
noit que le singe ne fust pas capable de laideur, ny
la tortue de tardité, d'autãt que ces animaux la ne
sont pas susceptibles de beauté ny de vistesse. Et
puis il n'entend pas la difference qu'il y a entre rai-
son

A son droitte, & raison simple: raison simplement vient & procede de nature, mais droitte raison viēt de soing, d'estude & de diligēce: & pourautāt toutes creatures qui ont ame sensitiue sont capables & susceptibles de discipline, par le moien de ceste faculté de discourir & de raisonner: mais ceste droitte raison que nous cherchons, qui n'est autre chose que la Sapience, ils ne sçauroient pas nōmer vn seul homme qui oncques l'ait euë, comme il y a difference de veuë à veuë, & de vol à vol, par ce que vn esparuier voit bien autrement que ne fait
B vne fourmis, & autrement vole l'Aigle que ne fait pas la perdris: aussi toute creature qui a capacité de raison n'a pas la viuacité ny la prōptitude de pouuoir penetrer iusques à la cyme. Car on voit és animaux assez de signes tous manifestes de iustice en societé, de hardiesse, de ruze & de finesse en leurs prouisiōs, & en leurs mesnages: cōme au contraire aussi y voit on des indices de violēce iniuste, de lourderie & de sottise, cōme tesmoigne ce qui a maintenant esmeu la contention de dispute entre noz ieunes hommes, par ce que tous deux suppo-
C sent que naturellement il y a difference: mais les vns maintienent qu'il y a plus d'auancement à la vertu és animaux de la terre, & les autres és animaux de la mer: ce qui est bien manifeste qui voudra comparer les cicognes aux cheuaux de riuiere, par ce que les vnes nourrissent leurs peres quād ils sont deuenus vieux, & les autres les tuent, pour pouuoir saillir & couurir leurs meres: & aussi qui conferera les pigeons auec les perdris, par ce

que les pigeons caſſent les œufs, & tuent quelque- D
fois les femelles ce pendant qu'elles couuent leurs œufs, d'autant qu'elles ne les veulent pas alors endurer ny receuoir, là où les perdris maſles prennẽt ſur eux part de la ſollicitude de couuer les œufs, & les eſchauffent à leur tour, & qui plus eſt, ſont les premiers qui apportent la becquee à leurs petits quand ils ſont eſclos, & ſi d'aduenture la femelle demeure trop hors du nid, le maſle la bat à coups de bec, & la contraint de retourner à ſes œufs & à ſes petits. Et Antipater qui reproche aux aſnes & aux moutons leur ordure & negligence de ſe tenir E
nettement, ne ſçay comment il a oublié à parler des onces & des arondelles, car les onces cherchẽt vn lieu à l'eſcart pour vriner, & y cacher vne pierre fine, qui ſ'engendre de leur vrine, & ſ'appelle Lyngurion: & les arondelles enſeignent à leurs petits à ſe tourner le derriere pour ietter hors de leur nid leur fiante. Et puis pourquoy eſt-ce que nous ne diſons pas que vn arbre ſoit plus ignorant que vn autre, comme nous diſons bien qu'vn mouton eſt plus ſimple qu'vn chiẽ, ny que vne herbe ſoit plus
timide qu'vne autre, là où nous diſons bien que le F
cerf eſt plus couard que n'eſt le lion? & tout ainſi qu'entre les choſes immobiles, nous ne dirions iamais que l'vne fuſt plus tardiue que l'autre, ny entre celles qui ne rendent ſon quelconque, que l'vne euſt la voix plus greſle ny plus groſſe que l'autre: auſſi ne dira lon iamais l'vne plus ruſee, ny plus lourde, ny plus groſſiere, ny plus intemperante que l'autre, ſinon entre celles qui par nature ont quel-

A que habilité & aptitude à vser du discours de la raison, mais ceste puissance estant donnee aux vns plus, aux autres moins, c'est cela qui fait la difference. Voire mais il n'y a point de comparaison, dira quelqu'vn, de l'homme auec les bestes, tant il les auance & precede en toute subtilité d'entendement, en iustice & equité de ciuile societé: aussi, luy diray-ie, mon amy, y en a il plusieurs qui en grandeur & force de corps & legereté de pieds, en vigueur des yeux, & subtilité de l'ouye, laissent derriere tout tant d'hommes qu'il y a au monde, mais
B pour cela ce n'est pas à dire que l'homme soit impotent de pieds ny de mains, qu'il soit aueugle ny sourd: & ne nous a point la nature priuez de grandeur de bras & de corps, & toutesfois ce n'est rien de nostre force, au pris de celle des Elephans & des Chameaux. Semblablement aussi dirons nous des animaux, s'ils discourent plus lourdement & plus grossement que ne fait l'homme, ce n'est pas à dire pourautant qu'ils n'aient du tout point de discours ny de raison naturelle : car ils en ont, mais elle est foible & trouble, ne plus ne moins qu'vn
C œil qui est obscurcy & terny. Et si n'estoit que ie m'attens tresbien que noz ieunes hõmes qui sont doctes, studieux, & bien versez és liures anciens, nous allegueront tantost vn nombre infiny d'exemples, l'vn de la terre, & l'autre de la mer, Ie ne me pourrois pas tenir que ie ne vous recitasse des exemples & des preuues innumerables, tant de naturelle subulité que de docilité des bestes, que la belle cité de Rome nous bailleroit aisément à pui-

ser à seaux & à bacquets abondamment des ieux D
& spectacles que font faire en pleins Theatres les Empereurs. Mais laissons leur ceste matiere toute fresche & entiere à ces ieunes gens, pour tantost embellir leur discours, & orner leur eloquence, & ce pendant ie veux à loisir examiner & considerer vn poinct auec toy: car i'estime qu'en chasque partie & puissance naturelle de nostre corps il peult aduenir quelque defectuosité ou mutilation & maladie, comme en l'œil aueuglement, en la cuisse le clocher, en la langue le beguoyer, & ce qui est propre à vne partie n'aduient point à l'au- E
tre, par ce que lon ne peut dire qu'vne partie soit deuenue aueugle qui n'a iamais eu puissance de veoir, ny boiteuse qui ne fut iamais ordónee pour cheminer, & n'y a homme qui iamais appellast begue ou parlant gras vne chose qui n'a point de langue, ou qui ne rend point de son: au cas pareil aussi ne pourroit on proprement & veritablement appeller fol, furieux ou enragé, ce qui de sa nature n'est pas capable d'entendement, de discours, ny de raison: car il est impossible que vne partie se puisse dire interessee ny maleficiee qui n'a F
iamais eu l'aptitude, ne la puissance naturelle de receuoir diminution, ou priuation, ou mutilation, ou totale destruction: & toutefois ie ne doute point que tu n'ayes quelquefois veu des chiens enragez, quant à moy i'ay veu des cheuaux qui l'estoient, & y en a qui disent d'auãtage que les bœufs mesmes enragent, & les regnards, comme les chiens: mais l'exemple des chiens qui est sans au-
cune

A cune doubte, suffit, & porte tesmoignage que ceste espece de beste a sens & entendement, & non pas petit, mais quand il aduient qu'il se trouble & qu'il se confond, alors leur vient la maladie que lon appelle la rage & folie, là où lon n'apperçoit point qu'ils aient la veuë ny l'ouïe alteree. Mais, ainsi comme d'vn homme trauaillé d'humeur melancholique, & transporté hors de son bon sens, qui diroit que son entendement ne fust point tourné, & sa ratiocination deuoyee, & sa memoire gastee, il seroit fort impertinent, pour
B ce que l'ordinaire & la coustume des fols & furieux nous monstre euidemment qu'ils sont hors d'eux mesmes, & ont perdu tout discours de raison: aussi celuy qui cuideroit que les chiens enragez souffrissent autre mal qu'vne perturbation & confusion de la partie qui parauant souloit en eux imaginer, discourir & souuenir, de maniere que quãd ils sont fols & espris de la rage, ils ne cognoissent plus les personnes que plus ils cherissoient, & fuyent les lieux où plus ils souloient hanter & demourer, & ne voyent pas ce qui se presente deuãt
C eux: celuy la me sembleroit opiniastre contre la verité, à faute de comprendre ce qui de là s'en ensuit. SOCLA. Il m'est aduis que ta coniecture est bõne. Mais les philosophes Stoïques & Peripatetiques resistent fort & ferme alencontre de ce propos la, disans que la iustice ne pourroit auoir autrement naissance, & que du tout il seroit impossible de soustenir qu'il y eust iustice en ce mõde, si lon confesse que les bestes soient aucunement capables de

raiſon:par ce qu'il eſt neceſſaire ou que nous commettions iniuſtice en ne les eſpargnant pas, ou ſi nous ne nous en ſeruons à noſtre nourriture, que noſtre viure en demeure miſerable & deſtitué des choſes dont il ne ſe peut bonnement paſſer, & brief que nous viuions vne vie ſauuage & agreſte, ſi nous reiettons les profits & commoditez que nous receuons des animaux. Car ie laiſſe les milliers innumerables de Troglodytes & Nomades, qui ne cognoiſſent autre nourriture que la chair ſeule,& non autre choſe: mais nous qui ſemblons mener vne vie doulce, ciuile & humaine, quelle ſorte d'ouurage nous reſtera plus à faire en la terre, quelle en la mer? quel meſtier à exercer parmy les montagnes? quel ornement & embelliſſement y aura il plus de noſtre vie,ſi nous prenons ceſte leçon pour vraye, qu'il nous faille reſpecter les animaux, & vſer de toute equité enuers eux, comme eſtans raiſonnables & de meſme extraction que nous? certainement il ſeroit bien mal-aiſé de le dire. Il n'y a doncques reſponſe ny ſolution quelcõque à ceſte doubte & difficulté qui oſte ou l'humanité,ou la iuſtice de la vie de l'homme, ſi nous ne gardons l'anciene borne & loy qui ſepare,comme dit Heſiode, les natures,& diſtingue à part l'vn de l'autre les deux genres,

Manger l'vn l'autre eſt propre des oiſeaux,
Des animaux de la terre & des eaux,
Car point n'y a parmy eux de iuſtice,
Aux hommes ſeuls Dieu en donna notice.

Or puis qu'ils ne peuuent vſer de iuſtice enuers nous,

A nous, il eſt tout certain qu'auſſi ne pouuons nous
vſer d'iniuſtice enuers eux : & ceux qui reiettent
ceſte concluſion & reſolution, ne laiſſent vſage
quelconque, non pas le chemin ſimplement, par
où la iuſtice peuſt entrer parmy nous. AVTOBV.
Certainement amy, tu as bien dit cela au gré &
ſelon le cœur de ces hommes la, toutefois ſi ne leur
faut il pas ainſi conceder, ny faire comme lon fait
aux femmes qui ſont en trauail d'enfant, auſquel-
les on attache quelque drogue pour les aider à ſe
deliurer viſtement de leurs enfans, en concedant à
B ces philoſophes la, qu'ils enfantent ainſi facilemẽt
& ſans peine la iuſtice, attendu meſmement que
és points les plus importans de toute la philoſo-
phie, eux ne veulent pas donner ny conceder à E-
picurus vne ſi petite & ſi legere choſe, comme eſt
la moindre declinaiſon & deuoyement d'vn ſeul
atome, c'eſt à dire, des petits corps indiuiſibles,
pour luy laiſſer introduire en ce monde les eſtoil-
les, les animaux & la fortune, & pour ſauuer noſtre
liberal arbitre : car il faut prouuer & demonſtrer
ce qui eſt douteux, ou ſuppoſer ce qui eſt de ſoy
C tout manifeſte, non pas ceſt article touchant les
animaux, pour eſtablir la iuſtice, puis qu'on ne
leur concede point, ny eux ne le demonſtrẽt point
autrement : car il y a vne autre voye & autre che-
min pour amener la iuſtice entre les hommes, qui
n'eſt ne ſi dangereux, ne ſi roide, ny ne paſſe atra-
uers la ſubuerſion & deſtruction des choſes toutes
euidentes, ains par vn autre ſentier plus doux, que
mon fils, l'vn de tes familiers, Soclarus, l'aiant

appris de Platon, enseigne à ceux qui ne veulent D
point opiniastrement contester, ains suiure la raison, & apprendre. Car que l'homme ne soit pas totalement exempt & net d'iniustice, en traittant les animaux ainsi comme il fait, Heraclitus & Empedocles le reçoiuent comme veritable, se plaignans en plusieurs endroits, & reprochans à la nature, qu'elle est vne force & vne guerre qui procede par contrainte, qui n'a rien de simple, ny de pur & de net, ains fait ses operations auec plusieurs & iniustes accidens, attendu qu'ils tienent que la generation mesme se fait auec iniustice, par conionction E
du mortel auec l'immortel, s'esiouissant ce qui est engendré d'oster & arracher contre nature les mẽbres à ce qui l'engendre : toutefois cela semble vn peu trop cru & trop aspre. Mais il y a vne autre conciliation & solution plus gracieuse, qui n'oste pas du tout l'vsage de la raison aux animaux; & sauue la iustice en ceux qui en vsent ainsi qu'il appartient : laquelle moienne voye aiant iadis esté introduite par de bons & sages hommes, a depuis esté reiettee & de tout point destruitte par la conspiration de la gourmandise & de la friandise, en- F
core l'a depuis voulu remettre sus Pythagoras, enseignant aux hõmes à se seruir des bestes, & en tirer vtilité, sans vser d'iniustice, ny leur faire tort. Car ceux qui punissent & font mourir les bestes sauuages qui n'ont aucune societé ny communication auec l'homme, ains luy font beaucoup de dommage, ceux la ne cõmettent aucune iniustice : aussi ne font pas ceux qui dressent & qui domtent les pri-

A uees & familieres, en ſe ſeruant d'elles, & les emploiant aux ſeruices où elles ſont de leur nature plus propres, comme cheuaux, aſnes, bœufs, & taureaux, leſquels Prometheus en vne tragędie d'Æſchylus dit, nous auoir eſté donnez par Iupiter pour nous ſeruir & aider en noz labeurs : ny ceux qui vſent des chiens pour garder leurs trouppeaux de chéures & de brebis, ny ceux qui en tirent le laict, ou en tondent la laine, meſmement de celles qu'ils paiſſent & qu'ils nourriſſent : car ce n'eſt pas à dire que lon deſtruiſe ny que lon ruine la vie des hom-
B mes, ſ'ils n'ont les plats pleins de poiſſons, & les foyes des oyes, & ſ'ils ne decouppent par pieces les bœufs & les cheureaux pour faire leurs feſtins, & ſi pour paſſer leurs temps aux ieux des Theatres, ou ſe dõner du plaiſir à la chaſſe, ils ne contraignẽt les vnes de combattre à eux maulgré qu'elles en aient, & ne font mourir les autres qui n'ont point de defenſe, & ne leur peuuent faire aucune reſiſtance. Car celuy qui ſe veut iouer & prendre ſon plaiſir, il faut par raiſon, ce me ſemble, qu'il le face auec ceux qui ſe iouënt, & ſ'eſiouiſſent du meſme paſ-
C ſetemps comme luy, non pas faire comme diſoit Bion, que les petits enfans ſe iouoient à ietter des pierres aux grenouilles, mais que les grenouilles ne prenoient point de plaiſir à ce ieu la, d'autant qu'elles en mouroient à bon eſcient : auſſi ne faudroit il pas chaſſer ne peſcher pour prendre plaiſir de la douleur, & encore moins de la mort d'autruy, ny à emmener les fans & les petits à leurs meres, choſe qui eſt pitoyable à veoir, car ce ne ſont

pas ceux qui vſent des beſtes qui cõmettent iniuſti- D
ce, mais ceux qui en abuſent outrageuſement ſans reſpect quelconque, & cruellemẽt. SOCLA. Arreſte toy vn petit, Autobulus, & remets à vne autre fois ton accuſation : car ie voy venir pluſieurs ieunes hommes tous grands chaſſeurs, & aimans le deduit de la chaſſe, leſquels il ne ſeroit pas aiſé de remettre à vne autre aſſignation, & ſi n'eſt ia beſoin de les ennuyer. AVTOBVLVS. Tu dis la verité, & treuue bon ton aduis. Ie cognois bien Eubiotus & mon nepueu Ariſton, & les deux enfans de Dionyſius de la ville de Delphes, Æacides E
& Ariſtotimus, & puis Nicander fils de Euthydamus,

Tous entendus à la chaſſe de terre,

comme dit Homere. Et pour ceſte cauſe ils ſeront tous du coſté de Ariſtotimus : comme auſſi au cõtraire ces autres cy qui ſont nez dedans les Iſles, ou bien au long de la marine, Heracleon de la ville de Megare, & Philoſtratus de l'Iſle d'Eubœe,

Se cognoiſſans au faict de la marine,
Suiuent & accompagnent ton Phędimus,
De Tydides on ne ſçauroit iuger, F
Deſquels pluſtoſt il ſe voudra renger.

i'entens d'Optatus noſtre compagnon d'aage, qui ſouuent a honoré Diane des primices de la chaſſe, tant des montagnes que de la marine : auſſi l'appelle lon tantoſt Agrotera, comme qui diroit chãpeſtre, à cauſe de la chaſſe des foreſts & des chãps: & tantoſt Dictynna, c'eſt à dire, aimant les filets, à cauſe de la chaſſe de la mer. Voy-le-cy venir

nir

A nir droit à nous, comme celuy qui ne se veult renger plustost d'vn costé que de l'autre. Ne coniecturons nous pas bien Optatus que tu seras arbitre & iuge commun entre ces ieunes gens? OPT. Tu as fort bien deuiné, Autobulus, car il y a desia long temps que la loy de Solon est abolie, laquelle punissoit celuy qui en vne sedition ciuile ne se ioignoit à l'vne des parties. AVTOB. Vien dõc icy te seoir aupres de nous, à fin que si nous auõs besoin de tesmoignage il ne nous faille point aller feuilleter les liures d'Aristote, par ce que nous nous en B rapporterons & tiẽdrons à ce que tu en diras, pour la grande cognoissance que tu en as, & ainsi nous iugerons iustement & veritablement. Or sus ieunes seigneurs, auez vous faict quelque accord entre vous, touchant l'ordre à qui il touchera de parler le premier? PHÆDIMVS. Ouy, Soclarus, nous en auons assez longuemẽt debattu, & à la fin le sort, enfant de la fortune, comme dit Euripides, a voulu que la cause des bestes de la terre fust la premiere plaidee deuãt celle des bestes de la mer. Il est doncques temps, Aristotimus, que tu com- C mances à parler, & nous à ouir.

En cest endroit y a vne grande defectuosité en l'original Grec, qui ne se peult remplir sans le secours de quelque vieil exemplaire.

Le barreau est pour ceux qui plaident. Les autres perdent leur semence & geniture, en courant apres leurs femelles lors qu'elles sont prestes à faire leurs petits. Et y a vne espece de mulets, que lon appelle Pardiens, qui se nourrissent de leur

morve. Le Poulpe se mange soy mesme, demou- D
rant tout l'hyuer

En maison froide, & vie miserable,

tant il est paresseux, grossier & gourmand, ou le tout ensemble. C'est pourquoy Platon en ses loix defend, ou plus tost souhaitte, que les ieunes gens ne s'addonnent point à la chasse de mer, d'autant qu'il n'y a point d'espreuue de hardiesse ny d'exercice d'entendement, & n'employe lon point ny la force, ny la vistesse, ny l'addresse du corps à cõbattre contre les Bars, les Congres ou les Scares, comme lon fait à la chasse de terre, là où les bestes cou- E
rageuses exercent la hardiesse de ceux qui les combattent, les ruses aguisent & excitent la prudence, le soing & la diligence de ceux qui entreprennent de les auoir, les legeres & vistes espreuuent la disposition du corps & patience aux labeurs de ceux qui les poursuiuent, & c'est ce qui rend la chasse honneste & recommandable, là où au contraire le pescheur n'a riẽ qui le puisse mettre en reputation d'honneur: aussi ne voit on point qu'il y ait eu des Dieux qui se soient fait appeller Congroctonos, comme qui diroit, tueur de Congres, ne qui en F
aient fait gloire, comme lon nomme Apollon Lycoctonos, qui signifie tueur de Loups : ny Triglobolos, c'est à dire, tirant aux Rougets barbez, cõme lon surnomme Diane Elaphebolos, c'est à dire, tirant aux cerfs. Et n'est pas de merueille, par ce que mesme il est plus honorable à vn gentilhomme de prendre vn sanglier, vn cerf, ou cheureul, voire vn liéure, que non pas de l'achepter : & au con-

A contraire il luy eſt plus honeſte d'aller à la place achepter vn Thon, vne Langouſte, ou vn Boniton, par ce que leur couardiſe, faute de ſens, de cōduitte & d'entendement, en rend la priſe vtile, mais non louee, requiſe ny eſtimee. Mais en ſomme, pource que les preuues & argumens, dont les philoſophes vſent pour prouuer que les beſtes ont quelque diſcours & vſage de raiſon, ſont leurs elections de preferer vne choſe à vne autre, leurs prouiſions & preparatifs, leurs ſouuenances, leurs affections, le ſoing qu'elles ont de leurs petits, leurs
B recognoiſſances vers ceux qui leur font du bien, leur haines & rancunes alencontre de ceux qui leur ont fait du mal, l'induſtrie de trouuer les choſes qui leur ſont neceſſaires, apparēce de vertu, cōme de hardieſſe, d'equité, de temperance & de magnanimité: Conſiderons les animaux maritimes, ſi nous y verrons rien qui ſoit de tout cela, ſinon vn bien peu de reſſentiment, en quelques vns, encore fort obſcur & fort difficile à apparceuoir, quelque diligence que lon face de le rechercher, là où aux terreſtres on en peult veoir & remarquer infinis
C exemples & preuues toutes euidentes, claires & certaines en chaſcune d'icelles vertus. Premieremēt voyons les premiſſes & preparatifs, que font les Taureaux auant que d'entrer au combat, comment ils iettent & reſpandent la poulciere alentour d'eux, & les ſangliers, quand ils aguiſent leurs defenſes, & les Elephans, pource que l'vne de leurs dents, auec laquelle ils fouillent, arrachent & tondent les herbes, plantes & racines, dont ils ſe

nourrissent,en est ordinairement mousse, vsee & D
espointee, ils cõtregardent tousiours l'autre pointue & affilee, pour s'en seruir aux combats: & le Lion, quand il chemine par les champs, marche tousiours auec les pieds clos, pour cacher ses ongles au dedans, de peur qu'estans vsez ils ne viennent à perdre leur pointe, & aussi de peur qu'il ne laisse aucune cognoissance à ceux qui le suyuent à la trace: car à peine trouuerez vous iamais la trace de l'ongle du lion, ains seulement de petites marques de son pied bien peu apparentes, à fin que ceux qui vont apres les faillent, & ne les puis- E
sent rencontrer. Vous auez assez ouy dire de l'Ichneumon ou rat de Pharaon, comment il s'arme, ne plus ne moins que feroit vn champion qui iroit pour combattre en champ clos, tant il munit son corps, l'enduit & le crouste tout alentour d'vn fort halecret ou cuyrasse de limon, quand il veut combattre le crocodile. Nous voions tous les iours les prouisions que font les hirondelles auant que faire leurs petits, comment elles mettent dessoubs premierement les plus gros & plus durs festus, pour faire le fondement, & puis y en F
entrelassent d'autres plus deliez: & s'ils voient que leur nid ait besoing de limon gluant & collant, elles volent à fleur d'eau sur les eaux des riuieres ou de la mer,mouillans vn petit leurs ęles, tant qu'elles en soient seulement vn peu moittes, & non pas chargees d'humidité,& puis prenãs de la poulciere, elles en plastrent & lient ce qui se lasche en leurs nids,ou qui menasse de ruine: & quant à la

A forme & figure, elles ne les font point à plusieurs faces ny à plusieurs encongneures, ains egalement vnys par tout, approchant le plus qu'elles peuuent de la forme ronde, comme est vne boule, pource que c'est la plus propre pour faire tenir fermemẽt, & la plus capable au dedans, & qui donne moins de prises aux autres bestes qui leur voudroiẽt courir sus du dehors. Et les ouurages de l'aragnee, dõt les femmes ont pris le patron pour ourdir leurs toiles, & les chasseurs pour brocher leurs pans de rets, font grandemẽt à esmerueiller pour plusieurs
B raisons : premierement pour la subtilité des filets, qui ne sont point distincts l'vn de l'autre, ny régez tout du long, comme l'estaim à la tissure d'vne toile, ains s'entretienent, comme vne taye toute vnie, collee auec ie ne sçay quelle humidité gluante, qui est imperceptiblement meslee parmy, & puis le taint & la couleur qui fait paroir de loing que ce ne soit qu'vn air espais & obscur, à fin que moins on s'en apparçoiue, mais sur tout la conduitte & le gouuernemẽt de celle machine & pantherre, quãd quelque bestiole de celles qui s'y peuuent prendre
C vient à donner dedans, elle le sent incontinent, & sçait aussi tost tirer & amener tout le pan de rets ensemble, comme sçauroit faire le plus habile & le plus suffisant veneur qui soit au monde : tout cela, pource qu'on le voit, & qu'il se presente tous les iours deuant les yeulx, on le croit: autrement on estimeroit que ce fust vne fable, aussi bien que celle des corbeaux de la Barbarie, lesquels quand ils ont soif, & que l'eau où ils veulent boire est trop

basse, ils iettẽt des pierres dedãs pour la faire monter iusques à telle haulteur qu'ils y puissent attaindre: aussi me suis ie quelquefois grandement esmerueillé, voiant vn chien dedans vne nauire, pendant que les mariniers n'y estoient pas, ietter des petits cailloux dedans vne cruche qui n'estoit pas du tout pleine d'huyle, m'esbahissant cõme il pouuoit faire ce discours en son entendement, que l'huyle monteroit par force, quand les cailloux qui estoient plus pesants seroient deuallez au fond de la cruche, & que l'huyle qui estoit plus legere leur auroit cedé la place. Autant en pourroit on dire des abeilles de Candie, & des oyes de la Cilicie: car celles la aiants à doubler vne pointe de terre sur la mer, qui soit vn peu subiecte aux vents, portent sur elles de petites pierrotes pour s'affermir, ne plus ne moins que lon met l'estage au fond des nauires, pour les tenir fermes & droittes, à fin que le vent ne les emporte oultre leur gré: & celles cy craignans les aigles qui ont leurs aires dessus les haults rochers, quand elles veulent trauerser le mont de Taurus, prennent en leur bec chascune vne assez grosse pierre pour brider de ceste façon de mors leurs bouches, pource que de leur nature elles sont cryardes, & aiment à caquetter, à fin que sans ietter aucun son, ny aucun cry, elles puissent passer oultre la montagne seurement. L'ordonnance mesme que les grues gardent en leur vol fait à esmerueiller grandement, car quand l'air est trouble, & qu'il fait grand vent, elles ne volẽt pas comme quand il fait beau temps, & que l'air est calme

&

A & ſerein, toutes de front, ou bié en forme de croiſſant, ains au partir ſe rengent en triangle, & auec la pointe fendent le vent qui ſouffle alentour, à fin que leur ordonnance rengee ne puiſſe eſtre rompue : puis quand elles ſont poſees en terre, celles à qui il touche de faire le guet la nuict ſe ſouſtiennent de bout ſur vne ſeule iambe, & de l'autre pied tiennent vne pierre en l'air, car le ſerrer du pied pour retenir la pierre les maintient longuement ſans dormir, & quand elles viennent à laſcher priſe, la pierre tombant les eſueille : de maniere qu'a-
B pres auoir veu cela, ie ne m'eſmerueille pas fort d'Hercules, ſi aiant ſon arc deſſoubs ſon aixelle, & l'embraſſant de ſon fort & puiſſant bras,

Il dort tenant ſa maſſue ferree
En ſa main droicte eſtroittement ſerree.

Comme auſſi peu ſuis ie eſbahy de celuy qui premier ſ'aduiſa du moien de faire ouurir vne huytre cloſe, car il l'auoit appris de la ruſe du heron, lequel quand il a auallé vne huytre ou vne coquille cloſe, encore qu'elle luy face mal, il l'endure & la tient dedans ſon giſier, iuſques à ce qu'il ſent qu'el-
C le ſ'amollit, & ſ'ouure pour la chaleur, & lors il la reuomit toute ouuerte, & en tire ce qu'il y a de bon à mãger. Quãt aux prouiſiõs & aux meſnages des fourmis, d'expliquer le tout par le menu il ſeroit preſque impoſſible, ou à tout le moins bié difficile: mais auſſi de paſſer par deſſus, ſans en dire rien du tout, ſeroit vne trop laſche negligéce, pource qu'en toute la nature n'y a point de ſi petit mirouer qui repreſente de plus belles & de plus grandes cho-

ſes, eſtant là, comme en vne goutte pure & net- D
te, la naifue repreſentation de la vertu toute entie-
re. Là ſe voit l'amitié, la ſocieté, là ſe voit l'image
de vaillance & de prouëſſe en leur patience de la-
beur, là ſe monſtrent pluſieurs ſemences de conti-
nence, pluſieurs marques de prudence, & pluſieurs
apparences de iuſtice. Le philoſophe Cleanthes,
encore qu'il maintiene que les beſtes n'ont point
d'vſage de raiſon, raconte neantmoins qu'il ſ'eſt
trouué preſent à voir vn tel ſpectacle: il dit qu'il y
auoit vn nombre de fourmis qui alloient à vne au-
tre formilliere que la leur portans le corps d'vn E
fourmi mort, quelques vns de la formilliere ſorti-
rent au deuant d'eulx, comme pour parler à eulx,
leſquels vn peu apres redeſcendirent dedans, &
puis remonterent, & firent cela par deux ou trois
fois iuſques à ce que finablement ils apporterent
d'abas vn verm, comme pour la rençon du mort,
que les autres chargerét deſſus leurs eſpaules, apres
auoir rendu le mort, & ſ'en retournerét chez eulx.
Au demourant c'eſt choſe que tous les iours chaſ-
cun peult voir à l'œil, l'honneſteté grande, dont ils
vſent les vns enuers les autres quand ils ſ'entreren- F
contrent, comment ceulx qui ne ſont point char-
gez cedét le chemin à ceulx qui le ſont, & leur font
voye pour paſſer, & comment ils rongent les far-
deaux qu'ils ne peuuent porter tous entiers, tant
qu'ils les mettent en pieces, à fin qu'ils les puiſſent
plus aiſeemét porter & tranſporter de lieu à autre,
eſtants pluſieurs. Aratus en ſes prognoſtiques met
pour vn ſigne de pluye, quand ils eſtandent au de-
hors

A hors à l'air leurs grains & ſemences pour les euenter, refreſchir & ſeicher:

Où les fourmis de ſoigneuſe maniere,

Portent leurs œufs hors leur creuſe taſniere:

cõbien qu'en ce paſſage, aucũs ne liſent pas ὠὰ, qui eſt à dire œufs, mais ὄντα, comme ſ'ils vouloient dire leurs biens, c'eſt à dire les biẽs qu'ils ont amaſſez & ſerrez pour leur prouiſion, quand ils voient qu'ils cõmancent à ſe moyſir, & à ſentir le rance, & qu'ils craignẽt qu'ils ne ſe corrõpent & pourriſſent, mais la caution & preuention, dont ils vſent à ronger le B grain du froument, ſurpaſſe toute imagination de prudence humaine, par ce que le froument ne demeure pas touſiours ſec, ny ſain, ains ſ'amollit, & ſe reſoult & detrempe cõme en laict, ſe tournãt à germer & produire: parquoy de peur qu'il ne deuiẽne ſemence, & perde ſa nature & proprieté de monition pour leur nourriture, ils rongẽt le bout par où le germe a acouſtumé de ſortir. Quant à moy, ie ne reçoy pas tout ce que diſent ceulx qui ont fait comme vne anatomie de leurs formillieres, mais ils diſent qu'il n'y a pas vne ſente toute droitte C pour deſcendre par tout au dedans, & qui ſoit facile à vne autre beſte, ains a pluſieurs tours & retours par ſecrettes allees & pertuis obliques, qui ſe vont à la fin terminants en trois creux & concauitez, dont l'vne eſt comme leur maiſon commune, où ils ſe tiennent tous enſemble: l'autre eſt leur cellier, où ils ſerrent & retirent leurs prouiſions: & la tierce, où ils mettent à part leurs morts. Si me ſemble que vous ne trouuerez point impertinent,

ſi apres les fourmis nous mettons en auant les Elephans, à fin que mieux nous cognoiſſions la nature de l'entendement, tant és plus grands, comme és plus petits corps des beſtes, & que nous cognoiſſions que ſi cela apparoiſt bien aux vnes, il ne default point aux autres. Or y en aura il qui ſ'eſbahiront de ce que lon monſtre à l'Elephant, & de ce qu'il apprend, ainſi que lon apparçoit par les preuues qu'il en fait voir és Theatres, comme les cadences d'vn bal, les diuers compartiments des danſes, qui ne ſont pas aux hommes meſmes bien faciles à retenir pour leur ſubtilité & grande diuerſité, quelque peine qu'ils mettent à ſ'y exerciter: mais quant à moy, il m'eſt aduis que ie voy plus clairement la prudence de ceſt animal és paſſions, affections & mouuements qu'il prend de luy meſme, ſans qu'on les luy enſeigne, comme eſtans plus naifs & plus ſimples: car il n'y a pas long temps qu'à Rome on en exercitoit vn bon nombre à ſe remuer, aller, venir & arreſter, de mouuements & arreſts fort difficiles, eſtranges & mal aiſez à demeſler: mais entre les autres il y en auoit vn plus groſſier & plus tardif à comprendre, & à retenir, que les autres, à raiſon dequoy il en eſtoit à tout propos iniurié, tenſé & battu ordinairement, il fut quelquefois trouué la nuict à part, repetāt ſa leçon à la lune, & recordant ce qu'on luy auoit enſeigné. Agnon recite qu'il y a quelque tēps qu'en la Syrie on en nourriſſoit vn en vne maiſon priuee, ſon gouuerneur auoit par chaſcū iour certaine meſure d'orge du maiſtre de la maiſon pour le nourrir,

mais

A mais il luy en ſoubtrayoit & deroboit tous les iours la moitié : aduint que vn iour le maiſtre de la maiſon le voulut voir penſer, le gouuerneur adonc luy verſa deuant la meſure toute entiere : & l'Elephãt le regardãt de mauuais œil, ſepara auec ſa trompe, & meit à part la moitié de l'orge, declarãt le mieux qu'il pouuoit à ſon maiſtre le tort que luy faiſoit ſon gouuerneur. Il racõte auſſi qu'vn autre, voiant que ſon gouuerneur luy meſloit de la terre & des pierres parmy ſon orge, pour faire croiſtre la meſure, ſ'approcha du pot où il faiſoit au fouyer cuire
B ſa chair pour ſon diſner, & le luy emplit de cẽdres. Vn autre eſtant importuné & irrité par de petits garſons, qui luy picquoient ſa trõpe auec des poinçons, il en ſaiſit vn par le milieu du corps, qu'il enleua de ſorte, que lon penſoit qu'il le deuſt creuer, tellemẽt que ceux qui le veirent, ſe prirent incontinent à cryer, mais il le remeit tout doulcement au meſme lieu où il l'auoit pris, & paſſa outre ſans luy faire autre mal, comme iugeant que c'eſtoit aſſez de punitiõ pour vn tel enfant, que de luy auoir fait belle peur. Et quant aux ſauuages qui viuent em-
C my les champs, en pleine liberté, on en recite des choſes merueilleuſes, meſmemẽt quant au paſſage des riuieres : car le plus ieune & le plus petit d'entre eulx, ſe hazardant pour tous les autres, paſſe le premier : les autres le regardent faire de deſſus la riue, faiſans leur cõpte, que ſi luy qui eſt le moindre & le plus bas, ſurmõté de ſa hauteur la profondeur de la riuiere, eulx qui ſont plus grãds & plus haults, n'auront occaſion quelconque de rien craindre,

& qu'il y aura toute ſeureté pour eulx. Mais puis D que ie ſuis tombé ſur ce propos, ie ne veux pas oublier à vous alleguer l'exemple du regnard, pour la conformité qu'il y a auec ceſte ruze la. Ceulx qui ont inuenté les fables, diſent, que durant le deluge Deucalion laſchoit la coulombe, quand il vouloit ſçauoir quel temps il faiſoit, par ce que ſ'il faiſoit encore tẽpeſte & temps de pluies, elle ſ'en retournoit en l'arche, & quand le beau temps fut reuenu, elle ſ'en vola du tout, & ne retourna plus: mais les Thraciens encore iuſques au iourd'huy, quand ils veulent entreprendre de paſſer quelque riuiere E gelee par deſſus la glace, ils prennent vn regnard pour leur guide à ſonder ſi la glace eſt aſſez forte & puiſſante pour les porter: ce regnard ſ'approchant de la riuiere, apporte l'oreille tout contre la glace, & ſi par le bruit de l'eau courante deſſoubs la glace bien pres de ſon oreille il cõiecture qu'elle ne ſoit pas aſſez eſpeſſe & aſſez profondement gelee, il ſ'arreſte ou ſ'en retourne, ſi on luy permet: au contraire, ſ'il n'entend point bruire l'eau courante deſſoubs, il paſſe outre hardiment. Or ne ſçaurions nous dire que cela ſoit ſeulement vne viuacité du F ſentiment de l'ouye, ſans aucun diſcours de raiſon: car c'eſt vne ratiocination & conſequence tiree du ſens naturel en ceſte ſorte, Ce qui fait bruit ſe remue, ce qui ſe remue n'eſt pas gelé, ce qui n'eſt pas gelé eſt liquide, ce qui eſt liquide plie ſoubs le faix, & ne tient pas ferme. Les Dialecticiens meſmes tienent que le chien ſe trouuant en vn carrefour diuiſé en pluſieurs chemins vſe de l'argumẽtation

qui

A qui s'appelle, suffisante enumeration des parties, discourant ainsi en soy mesme, Il fault que la beste que ie chasse soit passee par l'vn de ces chemins icy: or n'est elle pas allee par celuy la, ny par celuy la, elle est doncques passee par cestuy cy : car le sentiment du nez ne luy dōne intelligence que des premisses, & le discours de la raison luy donne à entendre la necessité de la consequence & de la conclusion. Mais le chien n'a que faire de ce tesmoignage des Dialecticiens, car il est faulx & mensonger, par ce que c'est l'odorement & sentiment du B nez qui par la trace du pied, & par la fluxion de l'odeur issant de la beste luy monstre par où elle a fuy, sans se soucier des propositiōs diuisees ne conioinctes, ny de la suffisante enumeration des parties: mais par plusieurs autres effects, passions, offices & actions qui ne procedent ny du sens de la veuë, ny de celuy de l'odorement, ains seulement de l'intelligence & du discours de la raison, peut on assez apperceuoir & comprendre quelle est la nature du chien, duquel si ie voulois presentement alleguer & deduire deuant vous la creance, l'obeis-C sance, les ruzes, la patience & tolerance de trauaux à la chasse, ie me ferois mocquer, attendu que vous le voyez, l'experimentez & le prattiquez vous mesmes tous les iours: mais bien allegueray-ie, que durant les guerres ciuiles à Rome, aiant vn citoien Romain esté tué, les meurtriers ne luy peurent iamais coupper la teste, que premierement ils n'eussent fait mourir son chien à coups de pointe, qu'ils luy donnerét tout alenuiron. Pyrrhus allant

par pais rencontra vn chien qui gardoit le corps de son maistre que lon auoit tué, & entendant des habitans qu'il y auoit desia trois iours qu'il estoit au pres sans en bouger, & sans boire ny manger, commanda que lon enterrast le mort, & amenast le chien quand & luy, & qu'on le traittast bien. Quelques iours apres on vint à faire la monstre & reueuë des gents de guerre, passants par deuant le Roy qui estoit assis en sa chaire, & auoit le chien au pres de luy, lequel ne bougea aucunement iusques à ce qu'il apperçeut les meurtriers qui auoiét tué son maistre, ausquels il courut sus incontinent auec grands abbois & grande aspreté de courroux, en se retournant souuent deuers Pyrrhus, de maniere que non seulement le Roy, mais aussi tous les assistans entrerent en suspicion grande, que ce deuoient estre ceux qui auoient tué son maistre: si furent arrestez prisonniers, & leur proces fait ladessus, ioinct quelques autres indices & presumptions que lon eut d'ailleurs alencontre d'eulx, tellement qu'à la fin ils aduouërent le meurtre, & en furent punis: autant en feit le chien du sage Hesiode, à ce que lon dit aiant conuaincu les enfans de Ganystor Naupactien d'homicide commis en la personne de son maistre. Mais ce que noz peres ont veu pendãt qu'ils estoient aux estudes à Athenes, est encore plus euident que tout ce que nous auons dit. C'est, qu'vn sacrilege s'estant coulé dedãs le tẽple d'Æsculapius y derobba les plus beaux & les plus riches ioyaux d'or & d'argét qui y fussét & pensant n'auoir esté descouuert ny apperçeu de personne

A personne,trouua moien de f'en fortir : le chien qui eftoit pour la garde du temple que lon appelloit Capparos feit bien fon deuoir d'abbayer , mais voiant que perfonne des margueilliers ne venoit, il fe meit à pourfuiure & aller apres le facrilege qui f'en fuyoit : & combien qu'il luy iettaft des pierres, nō pour cela il ne laiffoit pas de le pourfuiure toufiours:quand le iour fut venu , il ne f'approcha pas pres de luy, ains le fuyuit toufiours de l'œil , ne le perdant iamais de veuë : f'il luy iettoit du pain à mãger,il n'en vouloit point:f'il fe couchoit la nuict
B pour dormir,il demouroit toute la nuict aupres de luy,puis quand il fe leuoit le matin pour cheminer, il fe remettoit à le fuyure : auffi f'il rencontroit des paffants, il les careffoit,& leur faifoit fefte à tous de la cueuë : & au contraire il abbayoit fort afprement au larron, & luy couroit fus: quoy entendu, ceulx qui eurent la charge d'aller apres pour chercher le facrilege , f'informans de ceulx qu'ils rencontroient par le chemin , de quelle grandeur & de quel poil eftoit le chien , continuerēt leur pourfuitte de tant plus chaudement, tant qu'ils attrap-
C perent le larron en la ville de Crommyon, de là où ils le ramenerent à Athenes , le chien marchant deuant eulx, faifant la plus grande fefte , & demenant la plus grand'ioye du monde , comme f'il fe fuft glorifié d'auoir efté caufe de faire prendre le larron. Les Atheniens aiants entendu toute la verité du faict, ordonnerent qu'il auroit du public certaine mefure de bled pour le nourrir,& enioignirent aux prefbtres du temple d'en auoir le

ſoing tant qu'il viuroit, ſuyuants en cela l'humanité & liberalité dont leurs anceſtres vſerent iadis enuers vn mulet : car lors que Pericles faiſoit baſtir le temple de Minerue, appellé Hecatompedon, dedans le chaſteau, on y conduiſoit tous les iours les pierres & matieres auec force chariots, & charettes qui eſtoient tirees par des mules & mulets, comme il eſt ordinaire : & y en auoit qui autrefois auoient bien ſeruy, mais pource que lors ils eſtoient vieux & caduques, on les laiſſoit aller paiſtre là où ils pouuoient : entre leſquels y en eut vn qui s'en venoit tous les iours en la rue Ceramique, ſe mettre deuant ceulx qui trainnoient les pierres à mont & marchoit quand & eulx, comme s'il leur euſt donné courage, & les euſt excité à trauailler. le peuple d'Athenes louant le gentil cœur de ceſte beſte, commanda qu'il fuſt nourry aux deſpens du publique, luy ordonnant prouiſion pour viure, ne plus ne moins qu'à vn vieil ſoudard, qui pour ſa vieilleſſe ne pourroit plus ſeruir. Pourtant fault il dire que ceulx qui tienent que nous n'auons aucune communication & ſocieté de iuſtice auec les animaux, diſent verité quant aux aquatiques & marins, qui viuent és profonds abyſmes des eaux, auec leſquels nous ne pourrions auoir aucune conference d'amitié ny d'affection, comme beſtes totalement eſloignees de tout ſentiment de doulceur & de benignité : au moien dequoy Homere parlant d'vn homme de nature cruel & farouche, ſans aucune participation de bonté, dit ſagement,

Tu as eſté engendré de la mer,

A comme voulant nous donner à entendre, que la mer ne porte ny ne produit animal aucun où il y ait rien d'amour ny de doulceur. Mais qui voudroit appliquer ce propos la aux bestes de la terre, il seroit luy mesme sauuage & cruel, s'il vouloit nier qu'il n'y ait eu quelque reciprocation d'amitié & de iustice entre le Roy Lysimachus & son chien Hyrcanus, lequel demoura tousiours seul aupres de son corps apres qu'il fut mort, & quand on le brusla, il prit sa course de luy mesme & se ietta dedans le feu, où il fut bruslé auec luy: autant
B en feit vn autre, comme lon dit, que Pyrrhus auoit nourry, non pas le Roy, mais vn homme priué: car quand son maistre fut mort, il ne bougea iamais de dessus son lict, & quand on le porta il se laissa enleuer quand & luy, & finalement luy mesme se lancea dedans le feu, & se feit brusler auec luy. Le Roy Porus aiant esté griefuement blecé en la battaille que luy dõna Alexandre le grand, l'Elephant sur lequel il combattoit luy tiroit tout doulcemẽt, de peur de luy faire mal, auec sa trompe, les dards & tronçons de iauelots, dont il estoit nauré, & ne
C se rendit iamais, que premierement il n'eust senty le Roy son maistre s'esuanouissant, pour la grande quantité de sang qu'il perdoit de tous costez: car alors craignant qu'il ne tombast de sa haulteur à terre, il se baissa tout bellement, à fin de luy donner moien de se coucher par terre sans se faire mal: & le cheual d'Alexandre, Bucephal, quand il estoit nud enduroit bien que le palefrenier montast à poil dessus luy, mais quand il estoit paré de ses har-

nois royaux, & de ses riches colliers, il n'en souf- D
froit pas vn monter sur luy, qu'Alexandre tout
seul : & si d'autres s'efforçoient d'y monter, il leur
couroit sus en ronflant & hennissant, & se cha-
broit contre eux, & les fouloit aux pieds s'ils ne se
hastoient bien vistement de se tirer arriere, & de
s'en fuir. Ie sçay bien que ces exemples vous au-
ront à l'aduenture semblé meslez d'vne varieté
confuse, mais il n'est pas facile de trouuer aucune
action des nobles animaux qui ne nous represente
qu'vne seule vertu : car parmy leur amitié se voit
ne sçay quoy de cupidité d'honneur, atrauers leur E
generosité se voit vne sagesse, & leur ruze & finesse
n'est point sans vne courageuse magnanimité: tou-
tefois qui les voudra separer & diuiser les vnes des
autres, les lions nous monstrent exemple de cœur
humain & hault tout ensemble, quand ils se de-
stournent & passent oultre ceulx qui s'abaissent &
s'humilient deuant eulx, suyuant ce que dit Ho-
mere en vn passage,

Auec grands cris les autres accoururent,
Mais Vlysses assis ne s'en esmeut,
Ains de la main le sceptre à bas luy cheut. F

Car ils ne combattent plus contre ceux qui se pro-
sternent deuant eulx, & qui monstrent semblant
de s'humilier. On raconte d'vn chien Indique, des
plus excellents qui fussent en tout le païs, que lon
enuoya par singularité, pour le faire combattre de-
uant le Roy Alexandre, que quand on luy lascha
vn cerf premierement, & puis vn sanglier, & puis
vn ours, il n'en feit compte, & ne s'en daigna pas
remuer

A remuer de sa place, mais quand il veit vn Lion qu'on luy presenta, alors il se dressa incontinent sur ses pieds & se prepara pour le combattre, declarant manifestement qu'il estimoit celuy la seul digne de combattre contre luy, & qu'il mesprisoit tous les autres: & quant aux nostres ceulx qui courent les liéures s'ils les tuent eulx mesmes, ils sont bien aises de les deschirer, & en lechent & lappent le sang bien goulüement, mais si le liéure se desesperant comme il aduient souuentefois employe tout ce qu'il a d'halene en l'effort d'vne derniere B course, tant qu'il estouffe sur la place, les chiens le trouuãs mort n'y veulent point toucher, ains se tienent tous alẽtour remuãs la queuë, cõme s'ils vouloient dire, que ce n'est pas pour en mãger la chair, mais pour gaigner le pris de la course, qu'ils ont combattu contre luy. Quant aux ruses & astuces, d'autãt qu'il y en a infinis exẽples, ie laisseray celles des regnards, des loups, des grues, & des geais, pour ce que chascun les sçait & les voit, mais i'ameneray seulement le tesmoignage du sage Thales, le plus ancien des sept, qui fut fort aise d'auoir descouuert C & affiné la ruse d'vn mulet: car il y auoit vne trouppe de mulets qui portoient du sel de lieu à autre, entre lesquels vn en passant vne riuiere tomba par cas fortuit dedans l'eau: le sel aiant esté trempé dedans l'eau se fondit pour la plus part, de maniere que le mulet se releuant se trouua fort allegé de sa charge, & en cõprit aussi tost la cause, qu'il imprima bien en sa memoire, tellemẽt que toutes & quãtes fois qu'il passoit la riuiere il se baissoit expressémẽt,

& trempoit les vaisseaux où estoit contenu le sel D
qu'il portoit, en se couchant tout de son long sur
vn costé & puis sur l'autre. Thales aiant entendu
sa malice, commanda au muletier qu'au lieu de sel
on luy emplist ses vaisseaux d'autant pesant de laine & d'esponges, & qu'on les luy chargeast sur le
dos, & qu'on le chassast quand & les autres: il ne
faillit pas à faire comme il auoit accoustumé, &
aiant rempli ses vaisseaux & sa charge d'eau, il cogneut que sa ruse luy estoit dommageable, de maniere que de là en auāt il se teint debout, & se donna bien garde qu'en passant la riuiere ses vaisseaux E
ne touchassent pas seulement au dessus de l'eau,
non pas mesme mal-gré luy. Les perdris vsent d'vne autre astuce, qui procede d'vne amour & charité maternelle enuers leurs petits, ausquels quād ils
sont encore si foibles qu'ils ne peuuent voler pour
fuir, & qu'on les poursuit, elles enseignent à se ietter sur le dos à la renuerse, & à se parer de quelque
motte de terre, ou de quelque paille & chose semblable, & elles ce pendāt destournent ailleurs ceux
qui les poursuiuēt, & les attirēt apres elles en volāt
deuant eulx çà & là, & se trainnant comme si elles F
estoient arrenees, & qu'elles eussent peine à se leuer
seulement hors de terre, pour faire penser qu'elles
soiēt toutes prestes à estre prises, iusques à ce qu'elles aient ainsi esloigné les poursuiuants bien loing
arriere de leurs petits. Et les liéures se retirans en
leurs gistes portēt leurs petits leuraux l'vn d'vn costé l'autre d'vn autre, tant qu'il y a bien souuent vn
arpēt de distāce entre les deux, à fin que si d'aduen-
ture

A ture il y suruient homme ou chien, ils ne soient pas en danger d'estre pris tous à vn coup, & eulx apres auoir bien esgaré leur trace en courãt & racourant çà & là, à la fin ils font vn grand sault le plus loing qu'ils peuuent de leur trace, & puis se couchent en leur giste. Semblablement l'ours quand il se sent espris de la maladie que lon appelle Pholia, qui est vne graisse endormie, deuant qu'il soit du tout oultré & deuenu si pesant qu'il ne se puisse plus remuer, il nettoye le plus qu'il peult le trou auquel il propose de se retirer, & quand il y veult descen-
B dre il chemine le reste du chemin le plus legerement à pas suspendus qu'il luy est possible, ne touchant à terre que du bout des pattes seulement, puis quand il en est pres, il se met sur le dos, & trainne ainsi son corps iusques au dedans de sa cauerne. Les bisches font ordinairement leurs fans au long des grands chemins, pour ce que les bestes rauissantes qui viuent de proye n'y hantent pas ordinairement, & les masles quand ils se sentent trop gras & chargez de venaison, ils forpaissent, prouuoyans à la seureté de leur vie par se cacher,
C quand ils n'ont plus de fiance au courir. Quant aux herissons de terre, la prudence dont ils vsent pour se garder & defendre a fait naistre le prouerbe qui dit,

Le regnard sçait de bons tours vn millier,
Le herisson vn seul, mais singulier :

car quand il sent le regnard approcher,

Il vest son corps arondy comme au tour
D'vn espineux chardon tout alentour,

Si seurement qu'il n'y a aucun ordre D
De le pouuoir pincer au vif ne mordre.

Mais encore est plus ingenieuse la prouoyãce dont il vse pour paistre ses petits, car sur l'Automne enuiron le temps des vendanges il se coule dessoubs les ceps de vigne, & auec les pieds secouë les grappes des raisins, tant qu'il en fait tomber les grains à terre, puis se roulant dessus, les fiche aux bouts de ses espines: tellement que quelquefois à plusieurs que nous estions le regardans il feit sembler que c'estoit vne grappe de raisin qui rampoit ou qui marchoit, tant il estoit couuert tout alentour E de grains de raisins, & puis se coulant dedans sa tasniere il en bailla à ses petits à manger, & à serrer pour leur prouision. Sa tasniere a deux pertuis, l'vn tourné deuers le Midy, l'autre deuers le Septentrion: & quand il cognoist qu'il y doit auoir mutation d'air & changemẽt de temps, ne plus ne moins que les maistres des nauires chãgent la voile selon le temps, aussi bouche il le trou de sa tasniere qui regarde contre le vent, & ouure celuy qui est à l'opposite: ce que quelqu'vn de la ville de Cyzique aiant iadis apperceu, acquit la reputation de F sçauoir bien predire de luy mesme de quel costé deuoit souffler le vent. Quant à la foy & l'amour sociale, les Elephans (ainsi comme le Roy Iuba escrit) en monstrent vn grand exemple, pour ce que ceux qui les chassent ont accoustumé de leurs creuser de profondes fosses, lesquelles ils couurent par dessus, auec quelques menues brossailles, & quelques pailles bien legeres. Quand doncques

il y a

A il y a quelqu'vn qui tombe dedans, ainsi comme ils marchent tousiours plusieurs ensemble par les champs, les autres apportent force pierres & force bois qu'ils iettent dedans la fosse taschãt à la remplir, à fin que leur cõpagnon ait moien d'en sortir. Il raconte aussi qu'ils vsent de prieres enuers les Dieux, en se purifiant auec l'eau de la mer, & adorant le Soleil leuant, en haulsant contremont leur trompe, comme si c'estoit leur main, le tout sans que personne leur ait enseigné à ce faire, aussi estce le plus deuot & le plus religieux de tous les
B animaux, ainsi comme le Roy Ptolomęus, surnommé Philopator, iadis le tesmoigna : car apres auoir desfait Antiochus, voulant rendre graces condignes aux Dieux d'vne si glorieuse victoire, il leur immola plusieurs victimes & hosties, & entre autres leur sacrifia quattre Elephans : mais depuis se trouuant inquieté & trauaillé la nuict de songes, luy estant aduis que Dieu le menassoit en cholere, pour auoir vsé d'vn si estrange sacrifice, il chercha de l'appaiser par plusieurs autres offrandes propitiatoires, & entre autres feit dresser quat-
C tre grans Elephans de bronze, au lieu de ceux qu'il auoit immolez. Les Lions aussi ne monstrent pas moins de bonté & d'equité compagnable entre eux, car les ieunes dispos & gaillards meinent quand & eux en queste ceux qui sont desia vieux & pesans, lesquels, quand ils se treuuent las, s'arrestent & se reposent ce pendant que les ieunes vont au loing chasser, & s'il aduient qu'ils rencontrent & qu'ils prennent quelque proye, ils les

appellent auec vn hurlement semblable au mu- D
gissement d'vn taureau, ce que les vieux entẽdent incontinẽt, & tirant celle part deuorent ensemble la proye qui a esté prise. Quant à leurs amours plusieurs y ont esté farouches & furieux, les autres y sont plus doulx & plus gracieux, comme fut celuy qui fut corriual du grammairien Aristophanes en l'amour d'vne ieune boucquetterie en la ville d'Alexandrie, & ne monstra pas l'Elephant moins son affection que l'homme, car se promenant par le marché où lon vendoit des fruicts, il en prenoit
auec sa trompe & les luy portoit, & puis se tenoit E
long temps deuant elle, & luy mettoit quelquefois sa trompe dedans le sein par dessoubs son collet, comme si c'eust esté vne main, & luy tastoit le tetin & ce qu'elle auoit de beau sur l'estomac. Il y eut aussi vn Dragon qui fut amoureux d'vne ieune fille d'Ætolie, & la venoit veoir la nuict, se coulant tout doulcement au long d'elle, & l'entortilloit sans luy faire mal ny desplaisir aucun, ny volontairement, ny autrement, & puis se departoit d'auec elle tout bellement enuiron l'aube du iour, &
comme il continuast à retourner tous les iours or- F
dinairement, à la fin les parens de la fille l'enuoyerent arriere de là: le dragon fut trois ou quattre iours sans venir à la maison, errant çà & là pour la chercher, cõme il est à croire, & finablemẽt l'aiant rencontree il luy lia les mains contre le corps auec les nœuds du sien, & du reste de sa queuë il luy battoit les iambes, monstrant vn courroux amoureux, auquel il y auoit plus d'affection de pardon-

A ner que d'enuie de punir. Ie ne vous parleray point de l'Oye qui fut amoureux d'vn ieune enfant, en la ville d'Asope, ny du bellier aussi qui feit l'amour à vne ieune menestriere, nõmee Glaucia, pour ce que ce sont choses toutes notoires, & que desormais ie pense que vous soyez las d'ouir des cõtes. Mais les merles, les corbeaux & les perroquets qui apprennent à parler, & qui baillent à ceux qui les enseignent leur voix & halene si soupple & si maniable pour la former & l'estraindre à certain nombre de lettres & de syllabes à leur volonté, me
B semblent plaider assez & defendre suffisamment la cause des autres animaux, nous enseignans par maniere de dire, en apprenant de nous, qu'ils sont capables non seulement du discours interieur de la raison, mais aussi de l'exterieur proferé au dehors par la parole & la voix distincte & articulee, de maniere que c'est vne grande mocquerie de vouloir faire comparaison d'eux à autres sortes de bestes qui n'ont pas tant de voix qu'elles puissent seulement hurler ou gemir, & se plaindre, là où aux ramages & chants naturels de ceux-cy, qu'ils son-
C nent d'eux mesmes, sans les auoir appris d'aucuns maistres, il y a de la grace & de la doulceur beaucoup, ainsi que le tesmoignent les meilleurs chantres & les plus suffisans poëtes, lesquels comparent leurs poëmes & leurs chansons aux chants des cygnes & des rossignols. Et pour ce que l'enseigner monstre encore plus grand vsage de la raison que ne fait pas l'apprendre, il est bien force de croire que les bestes en ont, attendu qu'Aristote mesme

tesmoigne qu'elles monstrent & enseignent les D
vnes aux autres : car il escrit que lon a souuent veu
des rossignols qui monstroient à chanter à leurs
petits, à quoy luy pourroit bien seruir de tesmoignage
ce que lon a souuent veu par experience,
que les rossignols qui ont esté pris ieunes dedans
les nids auant qu'ils fussent acheuez de nourrir par
leurs meres, n'en chantent pas si bien, par ce que
ceux qui sont nourris par les meres sont quant &
quant enseignez, & y apprennent non pour pris
d'argent, ny pour la gloire, mais pour ce qu'elles
prennent plaisir à bien chanter, & qu'elles aiment E
mieux la beauté que non pas l'vtilité de la voix:
auquel propos ie vous veux reciter vne histoire
que i'ay entēduë de plusieurs, tant Grecs que Romains,
qui auoient esté presens. En la ville de Rome
au deuant du temple que lon appelle Grecostasis,
ou la place des Grecs, vn barbier qui tenoit
sa bouttique vis à vis, nourrissoit vne pie qui faisoit
merueille de chāter & de parler, contrefaisant
la parole des hommes, la voix des bestes, & les sons
des instrumens, sans que personne la contraignist
à ce faire, ains s'y estant accoustumee d'elle mesme, F
& faisant gloire de ne laisser rien à dire ny à contrefaire.
Or aduint il que lon feit les funerailles de
l'vn des plus gros & plus riches personnages de la
ville, & emporta lon le corps par la deuant, auec
force trompettes & clairons, qui marchoient deuant :
aduint que le conuoy feit vne pause en cest
endroit la, & s'y arrestèrent les trompettes faisans
grand deuoir de sonner & bien longuement. Depuis

A puis cela tout le lendemain la pie demoura muette, ſans ſiffler ny parler, ny ietter ſeulement ſa voix naturelle, ny ſon ramage accouſtumé en ſes ordinaires & neceſſaires paſſions, tellement que ceux qui au parauant ſ'eſbahiſſoient de ſa voix & de ſon parler ſ'eſmerueilloient encore plus alors de ſon ſilence, trouuans eſtrange de paſſer par la deuant ſans luy ouir rien dire, de ſorte que lon eut quelque ſouſpeçon alencontre des autres maiſtres du meſtier, que lon ne l'euſt empoiſonnee, toutefois la plus part des perſonnes eſtimoient que ce B fuſt la violence du ſon des trompettes qui luy euſt eſtourdy l'ouyë, & qu'auec l'ouyë la voix ne fuſt auſſi quant & quant demouree eſtainte: mais ce n'eſtoit ny l'vn ny l'autre, ains eſtoit, ainſi qu'il apparut depuis, vne eſtude profonde, & vne retraitte en ſoy meſme, ſon eſprit ſ'exercitant & preparant ſa voix comme vn inſtrument de muſique: car à la fin la voix luy reuint, & ſe reſueilla tout ſoudain, ne diſant rien de tout ce qu'elle auoit accouſtumé au parauant de dire ou de contrefaire, ſinon le ſon des trompettes, auec les meſ- C mes repriſes, les meſmes pauſes, les meſmes muances, & les meſmes cadences: choſe qui confirme de plus en plus ce que i'ay dit au parauant, que les animaux monſtrent plus d'vſage de raiſon à ſ'enſeigner ſoy meſme, que non pas à apprendre d'autruy: toutefois ſi ne me puis-ie tenir, que ie ne vous recite encore en ceſt endroit ce que i'ay veu moymeſme apprendre à vn chien. Ce chien ſeruoit à vn baſteleur qui iouoit vne

fiction à plusieurs mines & plusieurs personnages,& y representoit le chien plusieurs choses conuenables à la matiere subiette, mesmemẽt l'espreuue que lon faisoit sur luy d'vne drogue ou d'vne medecine qui auoit force de faire dormir,mais que lon supposoit auoir force de faire mourir, il prit le pain où la drogue estoit meslee, & peu d'espace apres l'auoir auallé il commencea, ce sembloit, à trembler & branler cõme s'il eust esté tout estourdy,finablemẽt s'estendant & se roidissant comme s'il eust esté mort, il se laissa tirer & trainner d'vn lieu à autre,ainsi que portoit le subiect de la farce: puis quand il cogneut à ce qui se faisoit & disoit, qu'il estoit temps, alors il commancea premierement à se remuer tout bellemẽt, comme s'il se fust reuenu d'vn profond sommeil, & leuant la teste regarda cà & là:dont chascun des assistans fut fort esbahy:& puis se leuant du tout,s'en alla deuers celuy qu'il falloit qui le receust, & le carressa:de sorte que tous les assistans, & l'Empereur mesme (car Vespasian le pere y estoit en personne dedans le Theatre de Marcellus) en demourerent tous resiouis. Mais à l'aduenture meriterons nous d'estre mocquez,louans ainsi hautement les bestes, de ce qu'elles sont dociles à apprendre, veu que Democritus mõstre & preuue que nous auons nous mesmes esté leurs apprentifs & disciples és choses principales dont nous auons affaire, comme de l'araignee en la tissure & cousture,de l'arondelle en l'architecture,du cygne & du rossignol en la musique, l'aians apprise à les imiter. Quant est des trois parties

A ties de la medecine, nous en voions la plus grande partie, & ce qu'il y a de plus genereux & de plus noble, en la nature des animaux: car ils n'vsent pas seulement de la partie qui ordonne les drogues pour purger les mauuaises humeurs du corps, cõme les tortues prennent de l'origane, autrement les bellettes quand elles ont mangé d'vn serpent prennent de la rue: & les chiens mesmes quand ils sont malades de la cholere ils se purgẽt auec l'herbe que lon appelle l'herbe aux chiens: & le Dragon qui esclarcit & fourbit ses yeux auec du fe-
B nouil, quãd il les a vn peu ternis & esblouis. L'ours sortant de sa cauerne va chercher l'herbe qui s'appelle Arum sauuage, pour ce que le ius d'icelle qui est fort & aspre luy ouure le boyau quand il est estressi & comme pris ensemble: autrement quãd il se treuue languissant & degousté pour estre trop gras, il s'en va chercher des formillieres, & s'assiet aupres, tirant vne langue molle & grasse d'vne liqueur doulce & gluante, iusques à ce qu'elle soit toute pleine de fourmis & de leurs œufs, puis la retirant il les aualle & s'en guarit. Aussi dit on que
C les Ægyptiens ont obserué que l'oiseau qu'ils appellent Ibis, qui est vne Cigogne noire, se donne à elle mesme vn clystere auec de l'eau de la mer, ce que depuis ils ont imité en leurs corps mesmes. Et est certain que leurs presbtres prennent de l'eau pour se asperger & sanctifier, dont elle a beu: car si l'eau est enuenimee, ou autrement maleficiee, & dãgereuse & mal saine, elle n'en boit iamais. D'autres animaux se guarissent par abstinence & par

diete quand ils se trouuent mal, comme les loups D
& les lions, quand ils ont trop mangé de chair, ils se couchent tout coy, & se reschauffent eux mesmes. On conte aussi d'vn Tigre à qui lon auoit baillé vn petit cheureau, qu'il ieuna deux iours deuant que de luy toucher, & qu'encore au troisiéme iour aiant faim il demãda autre pasture, en deschirant la cage où il estoit enfermé, ne se voulãt point prendre au cheureau, comme estant ia son domestique & familier cõpagnon. Qui plus est les Elephans semblent vser de l'art de chirurgie, car ils tirent les trõçons de lances, & les traicts & iauelots E
des corps des hommes blecez, sans les tourmenter, & si dextremẽt qu'ils ne leur font mal ny douleur quelconque: & les chéures de Candie quand elles sont frappees d'vn coup de traict, elles vont manger de l'herbe appellee Dictame, dont elles font tomber facilement les traicts, & ont par ce moien enseigné aux femmes enceintes à se faire auorter: car si tost qu'elles se sentent frappees, elles s'en courẽt trouuer ceste herbe, & n'õt point d'autre remede. Ces choses sont merueilleuses certainement, mais non pas toutefois par dessus toute F
creance, pour des natures qui sont capables d'entendre les nombres, voire de tenir compte, comme font les Bœufs de Suse qui sont ordõnez à tirer l'eau pour arroser les iardins du Roy auec ces grãdes rouës & ces petits bacquets tournans: ils ont leur compte combien ils doiuẽt tourner de tours, car ils en doiuent tirer tous les iours iusques à cent chascun, & n'est possible de leur en faire tourner d'auan-

A d'auantage, ny de gré, ny de force, pour ce que depuis qu'ils ont fait leur tasche ils s'arrestent tout court, & n'est pas possible de les faire passer oultre: ce que lon a bien voulu essayer, mais il n'y a ordre, tant ils sçauent bien exactement compter & retenir leur compte, ainsi cóme Ctesias le Gnidien a laissé par escript. D'auantage les Lybiens se mocquent des Ægyptiens, de ce qu'ils vont racontant, comme pour vne singularité grande, que la beste qu'ils appellét Oryx, iette vne voix & crie le iour mesme & à l'heure propre que l'estoile nommee
B par eux Sothen, & par nous l'estoile caniculaire, se leue, pour ce qu'ils disent que toutes leurs chéures ensemble, à l'instant mesme que ceste estoile monte sur leur orizon auec le Soleil, se tournent toutes deuers l'Orient: & tiennent que cela est vn tres-certain indice de la reuolution de cest astre la, & qui se conforme tres-certainement auec les regles & les obseruations des Mathematiciens. Mais à fin que nous mettons le couronnement à ce propos, en l'acheuant, venons à toucher, comme lon dit en commun prouerbe, à la ligne sacree, en par-
C lant vn peu de leur diuinité & naturel prophetique: car il est tout certain que l'vne des plus grandes, des plus nobles, & plus anciennes parties de l'art de deuiner, est celle qui se tire du vol des oyseaux, d'autant que leur naturel, qui est leger, remuant & spirituel, & qui pour sa subtilité se plie aisément, & s'accommode à toute demonstration, sert à Dieu cóme d'vn instrumét propre à tourner ainsi qu'il veult, tantost en vn mouuement, tan-

tost en quelque voix & quelques gazouillemens, D
tantost en quelque geste & quelque port, les vnes pour retenir, les autres pour poulser & haster, ne plus ne moins que des vens, par lesquelles voyes il retient & empesche aucunes de ces actions & affections, & dirige les autres iusques à leur fin & accomplissement. C'est pourquoy Euripides appelle tous les oiseaux en general les herauts & messagers des Dieux, & en particulier Socrates se nomme conseruiteur des Cygnes, comme aussi entre les Roys Pyrrhus estoit bien aise quand on l'appelloit l'Aigle, & Antiochus le Sacre: mais au contraire E
quād nous voulons nous mocquer d'vn lourdaut, qui n'a ny sens ny entendement, & que nous le voulons iniurier, nous l'appellons poisson. Bref il y a cent mille choses que les Dieux nous monstrent, nous predisent, & nous prognostiquent par le moien des animaux tant de la terre que de l'air: mais celuy qui a entrepris de plaider la cause de ceux des eaux n'en sçauroit alleguer vne toute seule, car de leur part tout y est sourd & aueugle, priué de toute preuoyāce diuine, ietté en vn arriere fond & abysme Titanique, où il n'y a communication F
quelcōque auec les Dieux, ne plus ne moins qu'en l'enfer où sont les esprits damnez, là où la partie raisonnable & intellectuelle de l'ame est de tout point estainte: & le reste destrempé & comme noyé, par maniere de dire, en la plus basse & plus vile partie du sentiment, semble plus tost palpiter que non pas viure. HERACL. Leue tes sourcils, amy Phędimus, ouure les yeux, & te resueille
pour

A pour nous defendre nous autres pauures insulaires & maritimes : car ce n'est pas vn ieu que ce discours icy, mais vn plaidoier elabouré & propensé, vne oraison pleine d'artifice de Retorique, qui meriteroit d'estre prononcee en vn parquet d'audience iudicielle, ou bien en vne chaire & tribune aux harengues publiques. PHÆDIMVS. Mais bien est-ce vne surprise, Seigneur Heracleon, & vne tromperie toute manifeste: car ce vaillant harangueur icy estant à ieun, sobre, & aiant estudié sa harengue toute la nuict, nous vient surprendre d'aguet,& nous assaillir à l'improuueu estans tous pe-
B sans du vin & de la bonne chere que nous feismes hier : toutefois si ne faut il pas reculer ny restiuer pour cela, car estant grand amateur du poëte Pindare,ie ne veux pas que lon me puisse auec raison opposer ceste sentence de luy,

Quand le combat est presenté,
Celuy qui cherche quelque excuse,
Iette en profonde obscurité
Le bruit de sa vertu confuse.

car nous sommes tous de grand loisir, estans non
C les danses seulement à repos, mais aussi les chiens & les cheuaux, voire les rets & la seinne,aiant pour ce iourd'huy esté trefue generale dõnee à tous animaux,tant de la mer que de la terre: pour vacquer à ouïr ceste dispute. Mais quant à vous mes Seigneurs, n'ayez point de peur ny de doubte : car ie feray ma response courte,& ne vous allegueray ny les opinions des Philosophes, ny les fables des Ægyptiens,ny les contes des Indiens, ou des Lybiẽs,

ſans aucune preuue de teſmoings, ains vous reci- D
teray & produiray choſes toutes notoires, qui ſe peuuent veoir à l'œil & par tout, & qui vous ſerõt teſmoignees & certifiees par tout tant d'hommes qu'il y a qui trauaillent en la mer. Ie vous en reciteray peu d'hiſtoires, combien que des preuues qui ſe font par les animaux deſſus la terre, il n'y a rien qui empeſche de les veoir, ains en eſt la veuë toute deſcouuerte, & preſentee à noz yeux: là où la mer nous laiſſe mal-aiſeement & peu ſouuẽt veoir les effects qui ſe font au dedans d'icelle, & nous cache la plus part des generations & des nourritures E
des poiſſons, & des moiens d'aſſaillir & de ſe defendre les vns des autres dont ils vſent, en quoy il y a pluſieurs actes de prudẽce, de memoire, de societé, iuſtice en communauté, leſquels neceſſairemẽt ſont ignorez, & à raiſon de ce noſtre diſcours en demourera de tant moins riche & ample, & par cõſequent plus mal-aiſé à ſouſtenir & à defendre. Il y a d'auantage, que les animaux terreſtres, pour eſtre par maniere de dire de meſme païs que les hommes, & pour conuerſer ordinairement parmy eux, prennent aucunement les meurs & façons de F
faire d'iceux, & en tirent la nourriture, l'apprentiſſage & l'imitation, laquelle addoucit toute l'amertume, toute l'auſterité & aſpreté de leur naturel, ne plus ne moins que l'eau doulce ſe meſlãt auec celle de la mer la rend plus doulce, & tout ce qu'il y a de peſant, de lourd & mal-aiſé à emouuoir, l'excite, eſtant eſbranlé & pouſſé par les mouuemens qu'ils ont, & qu'ils apprennent de la frequenta-
tion

A tion des hommes:là où,au contraire,la vie des animaux maritimes,estant par longs & larges confins separee de la conuersation des hommes,& n'aiant rien adiousté de dehors ny d'appris par accoustumance,est propre à soy, ainsi que la nature l'a produitte,& non meslee ny composee de meurs estrãgeres,à cause du lieu où ils habitent, & non pas pour la qualité de leur naturel : car la nature receuant & contenant en elle autant qu'il y peut entrer de cognoissance & de science, nous exhibe & met en auant plusieurs anguilles que lon appelle
B sacrees,toutes priuees & familieres à l'homme, cõme entre autres,celles qui sont en la fontaine Arethuse,& en plusieurs autres lieux des poissons qui obeissent quãd on les appelle par leurs noms, ainsi que lon dit de la Murene de Crassus, laquelle estant venue à mourir,Crassus en plora: & comme vn iour Domitius luy reprochast par mocquerie,
» N'as tu pas ploré ta Murene morte? il luy repliqua
» sur le champ, N'as tu pas eu le cœur si dur que de
» ne point plorer pas vne de tes trois femmes que
» tu as enterrees? Et les crocodiles non seulement
C entendent la voix des presbtres, quand ils les appellent,& endurent qu'ils les touchent : mais, qui plus est,ouurans la bouche, leur baillent leurs dens à nettoyer & à essuyer auec des linges. Il n'y a pas long temps que Philinus hõme de bien & d'honneur, retournant de son voyage d'Ægypte, où il estoit allé pour desir de veoir, nous raconta auoir veu en la ville d'Antæus, vn crocodile couché, & dormant bien honestement au long d'vne vieille

femme dessus vn petit lict: & treuue lon par es- D
cript, que iadis vn des Roys Ptolomęes, appellant le sacre crocodile, il ne voulut pas venir ny obeïr à la voix des presbtres qui le caressoient de paroles, & le prioient de venir, & que cela fut estimé vn prognostique & presage de la mort qui peu de temps apres luy aduint: tellemét que par ce moien la natiõ des animaux aquatiques n'est pas du tout incapable ne priuee de la sacree & tant estimee science de deuiner & predire les choses à aduenir, attendu mesmement qu'au païs de la Lycie, entre les villes de Phelte & de Myre, y a vn village que E
lon appelle vulgairement Sura, aupres duquel les habitans s'asseient à contempler les poissons nageans en l'eau, cõme ailleurs on contemple les oyseaux volans en l'air, considerans les tournoyemẽs de leurs aguets & embusches, leurs fuittes & leurs poursuittes, & en predisans par ie ne sçay quel art les choses à aduenir: mais cela suffise pour enseigne & indice que leur naturel n'est pas de tout poinct estrange, & n'aiant aucune communication auec nous. Au reste quant à leur propre prudence naturelle, où il n'y ait rien de meslange empruntee F
d'ailleurs, cecy en commun en est vn grand argumét, qu'il n'y a aucune creature nageãte & aquatique, si ce ne sont d'aduẽture celles qui sont tenãtes & attachees aux pierres & aux rochers, qui soit si facile à prẽdre à l'homme, cõme sont les asnes aux loups, les abeilles aux mauuis, & les cigales aux arõdelles, ou les serpẽs aux cerfs, qui se laissent ainsi emmener à eux, dõt ils ont eu le nom de Elaphos, non

A non pour leur legereté, mais pour leur proprieté de tirer les couleuures & serpents hors de leurs trous. Le mouton attire, en maniere de dire, & conuie le loup par le trac de son pied, comme lon dit que le Leopard attire la plus part des autres bestes, qui s'approchent de luy pour le plaisir qu'elles prennent à sentir son odeur, mesmement le singe entre autres. Mais les animaux maritimes tous en general ont vn presentiment qui les rend souspeçonneux de toutes choses, & les fait tenir sur leurs gardes contre les aguets que lon leur dresse, par vne
B intelligence naturelle : ce qui fait que la pescherie, & l'art de les prēdre & chasser, n'est point vne petite industrie ne simple & grossiere, ains a besoing d'vn grand nombre d'engins de toutes sortes, de ruzes, & de finesses subtiles pour les affiner, comme il est tout notoire, parce que nous les auons tous les iours entre les mains. Premierement la canne ou rouseau, dont on fait la ligne à pescher, ne doit pas estre grosse, encore qu'il faille qu'elle soit forte & roide, pour enleuer les poissons qui se debattent quād ils sont pris, & fault plus tost choi-
C sir celle qui est deliee & menue, de peur que iettāt vne vmbre large, elle n'excite la doubte & souspeçon des poissons : & puis ils ne veulent pas qu'il y ait beaucoup de nœuds à la ligne, ains veulēt qu'elle soit toute plaine & vnie sans aucune aspreté, pource que cela leur baille deffiance de quelque tromperie: & si dōnent ordre que les seies qui touchent à l'hameçon, soient blanches, d'autant qu'elles en sont moins aperceuës dedans l'eau, à cause

de la cõformité de couleur: car ce que le poëte dit, D
Au fond de l'eau l'hameçon va baissant,
Comme du plomb la ligne trauersant
Du bœuf rural la corne transparente,
Qui aux poissons porte la mort latente:
aucuns entendans mal ces vers veulent inferer de là, que les anciens vsoient des poils de la cueuë de bœuf à faire leurs lignes, disans que ce mot Céras, qui communément en Grec signifie corne, en ce lieu la signifie poil: & que de là vient que Ceírasthæ signifie tondre, & Courà signifie tonsure: & que de là semblablement Archilochus appelle vn E muguet & mignon, qui s'amuse trop curieusement à peigner & testonner sa perruque, Ceraplastes: mais cela n'est pas veritable, car ils vsoient comme nous du poil & seie de cheual, & non pas de iument, par ce que les iuments trempãs à tous coups leurs cueuës auec leur vrine, en rendent le poil moins fort, & plus aisé à rompre: & Aristote mesme escrit qu'en ces vers il n'y a rien qu'il faille curieusement & subtilement rechercher de docte intelligence, par ce qu'à la verité les pescheurs enfilent en leur ligne vn petit bout de corne au deuãt F de l'hameçon. Et puis ils vsent des hameçõs ronds à prendre les mulets & les bonitons, pource qu'ils ont la bouche petite, & se gardent de celuy qui est long & droict: & bien souuẽt le mulet souspeçonnant celuy mesme qui est rond, va nageant alentour, frappant auec sa cueuë ce qu'il y a de bon à manger, & decrochant ce qui en apparoit dehors, & s'il n'en peult venir à bout par ce moien, alors

estroif-

A estroississant sa bouche, & la serrant, il touche du bout des léures, & ronge l'appast tout alétour: mais le loup de mer, quand il se sent pris de l'hameçon, fait plus genereusement que ne fait l'Elephant, tirant & arrachāt le traict, non du corps d'vn autre, mais du sien propre, secouant sa teste çà & là, tant qu'il eslargit la playe, endurant magnanimement la douleur de ce deschirement iusques à ce qu'il ait ietté l'hameçon hors de son corps. Et le regnard marin, le plus souuent n'approche pas de l'hameçon, ains s'en recule & fuit l'embusche, mais si par
B fortune il aduient qu'il se treuue pris, il se rebourse incontinēt pour la force, agilité & humidité de son corps, qui est telle qu'il le retourne facilement à l'enuers, de maniere que le dedans sortant dehors, il est force que l'hameçon tombe & lasche prise. Ces premiers exemples la monstrent vne intelligence, & quant & quant vne execution ingenieuse & subtile de ce qui est expedient promptement au besoing: mais il y en a d'autres qui auec la prudence nous dōnent à cognoistre vne amour de societé, & vne charité des vns enuers les autres, cōme
C font les Barbiers & les Scares, car quād vn Scare a auallé l'hameçon, les autres ses cōpagnons saultent alétour & rongēt la ligne, & si d'aduēture il y en a vn qui ait dōné dedans la nasse, ses compagnōs luy baillēt la cueuë par dehors, & luy la serre tant qu'il peult à belles dents, les autres tirēt tant qu'ils l'entrainnent dehors: mais les Barbiers secourent leurs compagnōs encore plus magnanimemēt, car mettans la ligne contre leur dos, ils dressent vne espine

qu'ils y ont dentelee comme vne ſie, & ſ'efforcent D
de la ſier & coupper auec icelle : là où il n'y a pas
vn animal de terre, au moins que nous cognoiſ-
ſions, qui ait le cœur & la hardieſſe de ſecourir ſon
compagnon eſtant en peril de ſa vie, ny l'ours, ny
le ſanglier, ny la lionne, ny le leopard: ils ſ'amaſſent
bien tous enſemble, ceulx qui ſont d'vne meſme
eſpece, & courent les vns auec les autres alentour
de l'arene des amphitheatres : mais de ſ'entreſe-
courir l'vn l'autre, ils n'en ſçauent pas le moien, ny
n'ont pas le courage de ce faire, ains ſ'enfuient &
ſaultent, ſe tirants le plus arriere qu'ils peuuent de E
celuy qui eſt blecé, & que lon tue deuant eulx. Et
quant à l'hiſtoire que tu as alleguee des Elephans,
mon bel amy, qu'ils iettent dedans la foſſe tout ce
qu'ils peuuent fouiller & arracher, pour faire com-
me vne leuee à leur compagnon qui eſt tombé de-
dans, à fin de l'aider à ſortir, elle eſt merueilleuſe-
ment eſtrange & de fort loingtain pais : auſſi nous
commãde elle, comme par edict royal, venans des
liures du Roy Iuba, de la croire : mais quand bien
elle ſeroit verirable, il y a aſſez d'exemples des ma-
ritimes, qui monſtrent que quãt à l'eſtre ſociables F
& bien aduiſez, ils ne cedent en rien aux plus ſages
des terreſtres, mais quant à leur communauté &
ſocieté, nous en traitterons à part. Au demourant
les peſcheurs ſ'apperceuans que la plus part des
poiſſons ſe mocquoient de la ligne & de l'ha-
meçon, ne plus ne moins que des ruzes eſuentees
& deſcouuertes, ſe ſont tournez à la force, les en-
fermans dedans vne ſeinne, comme font les Perſes
à la

A à la guerre, faiſants leur compte, que quand ils ſeroient pris dedans les rets, il n'y auroit diſcours au monde ny ſageſſe qui leur peuſt donner moien d'en eſchapper : car auec les pans de rets, & les trubles on prent les mulets, les donzelles, les Mormyres & les Sarges, les Gouiars de mer & les Loubines : mais ceulx qui plongent au fond, que lon appelle pour cela Boliſtiques, cóme les rougets barbez, la dorade, le ſcorpion de mer, on les enueloppe auec des engins qui ſ'appellent eſparuiers & ſeinnes. Homere appelle ceſte ſorte de rets Panagra,
B qui vault autant à dire, comme, tout prenãt: mais toutefois encore ont ils ingenieuſemẽt trouué remede à cela, la Loubine & le chien marin entre autres: car quãd ils ſentent que lon tire l'engin, ils ouurent à force la terre au fond de l'eau, & la battent tant qu'ils la creuſent, puis quand ils ont fait vne foſſe grande aſſez pour ſe cacher contre le rauage du rets, alors ils ſe fourrent & ſe tapiſſent dedans iuſques à ce que le bord du rets ſoit paſſé, mais le daulphin ſe trouuant enfermé dedans la ſeinne, l'endure conſtamment ſans ſ'eſtonner de
C rien, ains au contraire il ſ'en eſiouit, pource qu'il prend & deuore la dedans tant qu'il veult de poiſſon qui eſt priſonnier quand & luy, ſans qu'il ait peine à les chaſſer, puis quand il ſent qu'on l'approche de terre, il ne fait que rompre & ronger le rets & ſ'en va : & ſi d'aduenture il ne peult le faire aſſez toſt, & qu'il vienne à eſtre pris, pour cela ne le fait on pas mourir à la premiere fois, ains ſeulement luy couſt-on vn ionc atrauers la peau au lõg

de la creste, & le laisse lon aller, mais s'il se laisse re- D
prendre vne autre fois, alors il est battu & puny à coups de baston, car on le recognoist à la cousture du ionc: mais cela n'aduient pas gueres souuent, par ce que quand on leur a pardonné vne fois, ils recognoissent, la plus part, la grace qu'on leur a faitte, & se gardét de là en auant de mal faire. Mais y aiant infinis autres exemples de ruzes & fines inuentions pour se donner garde, preuoir vn dãger, & sortir d'vn mauuais passage, celuy de la Seche est bien digne d'estre recité, & non passé soubs silẽce: car aiant au pres du col, vne grosse vessie qui pro- E
premẽt s'appelle Myttis pleine d'vne humeur noire, laquelle pour ceste cause on nõme ancre, quand elle se sent surprise en vn filé, elle iette son ancre dehors, à fin que noircissant la mer alentour d'elle, & se couurant d'vne obscurité tenebreuse, elle se puisse sauuer & eschapper de la veuë de celuy qui la chasse, en quoy elle imite les Dieux d'Homere qui retirent & derobbent en vne nuee noire ceulx qu'ils veulent respiter de danger. Mais à tant est-ce suffisamment parlé de ce propos, & au reste quant à leur astuce & subtilité d'assaillir, & de quester, on F
en peult voir des exemples de bien grande ruze en plusieurs. Celuy que lon nomme Estoile, sçachant bien que tout ce à quoy il touche se dissoult & se fond, abandonne son corps à manier & toucher, & se seuffre taster aux passans, & à ceulx qui en approchent. Quant à la Tromble, autrement ditte torpille, vous sçauez tous assez sa puissance, qui est, que non seulement elle endort & rend sans senti-

ment

A ment les membres qui la touchent, mais aussi atrauers des filets de la seinne elle transmet vne pesanteur endormie & amortie aux mains de ceulx qui la remuent & manient: & y en a qui disent encore d'auantage, aiants experimenté sa vertu plus auãt, que si pendant qu'elle est viue on respand de l'eau dessus, lon sent ceste passion qui gaigne contremont iusques à la main, de laquelle elle amortit & endort l'attouchement atrauers l'eau, qui est desia tournee & alteree, comme il est vraysemblable: aiant doncques vne cognoissance de ceste
B vertu nee auec elle, elle ne combat ny ne se hazarde iamais de front contre vn autre poisson, mais enuironnãt celuy qu'elle veult auoir & prendre, elle iette atrauers l'eau son influence, comme si c'estoient flesches, charmant l'eau premierement, & puis apres le poisson par le moien de l'eau, tellement qu'il ne peult ny se defendre ny s'en fuir, ains est arresté & fiché, comme s'il estoit attaché auec des liens. Celuy que lon appelle la grenouille pescheresse est assez cogneu de plusieurs, & luy a lon donné ce surnom pour sa façon
C de faire, de laquelle finesse Aristote mesme escrit que la Seche vse, car elle iette de son col vn boyau long comme vne ligne, qu'elle estend au loing en le laschãt, & le retire à soy tout entierement quãd elle veult. Quand doncques elle apperçoit aupres d'elle quelque petit poisson, elle luy laisse mordre le bout de ce petit boyau, estant elle cachee dedans le sable, ou dedans la vase, & petit à petit elle le retire iusques à ce que le petit poisson soit si pres

d'elle,qu'en faultãt elle le puiffe engloutir. Quant D
au poulpe qui change de couleur, c'eft chofe toute notoire,& Pindare le celebre par ces vers,

Que ton fens fouppl e & maniable
Soit au poiffon de mer femblable,
Qui toufiours va couleur changeant,
Pour hanter auec toute gent.

& le poete Theognis auffi,

Aies le fens du poulpe, lequel tainct
Sa peau d'vne autre & puis d'vn autre tainct,
Prenant toufiours la couleur de la roche
Où de fes pieds eftendus il f'accroche. E

Il eft vray que le Chameleon change bien auffi de couleur, mais c'eft fans deffeing d'aucune ruze, & non point pour fe cacher, mais de peur tant feulement, eftant de fa nature couard & timide, oultre ce qu'il eft plein de vent, ainfi comme l'efcrit Theophrafte : car il ne f'en fault gueres que tout fon corps ne foit plein de poulmon, par où lon coniecture qu'il a beaucoup de vent, & confequemment qu'il eft propre à telles mutations & changements de couleur : mais quant au poulpe, c'eft vne action & non pas vn changement de paf- F
fion: car il change de couleur auec certaine fcience & de propos deliberé pour fe cacher de ce qu'il craint, & pour attrapper ce dõt il fe nourrit, & par le moien de cefte ruze il prend ce qui ne f'en fuit, & fuit ce qui paffe oultre. Or de dire qu'il mange fes pieds ou fes bras,c'eft chofe faulfe, mais il eft bien certain qu'il craind fort la Murene & le Congre,pource que ces poiffons la luy font beaucoup de mal,

A de mal, & il ne leur en peult faire, d'autãt qu'ils luy eschappent en glissant : & au contraire la langouste le desfait & le met en pieces quand il vient aux prises auec elle, pource que sa peau lissee ne luy peult de rien seruir contre la cocque de l'autre qui est dure & aspre : mais aussi si le poulpe la peult vne fois tenir & estraindre entre ses bras, elle est morte. Voyla comme la nature leur donne ceste vicissitude de fuir & d'assaillir les vns les autres, pour vn exercice de cõbattre, & pour vne espreuue de leur sens & de leur prudence. Voire mais Ari-
B stotimus a allegué, cõme le herisson de terre a vne preuoyance & presentiment des vents & a mis en ligne de merueille le vol des grues qui volent en triangle : quant à moy ie n'allegueray point le herisson de mer d'aucun lieu particulier, comme de Bysance ou de Cyzique, mais en general, tous ceux qui sont par tout, & en toutes mers, quand ils sentent qu'il doit auoir tempeste & tourmente en la mer, ils se chargent eulx mesmes auec de petites pierres, de peur qu'ils ne soient renuersez & iettez çà & là par les flots de la mer, & demeurẽt fermes
C en leur lieu, par le moien de l'estage de ces petites pierres dont ils se chargent. Et quant aux grues qui changent leur ordre de voler selon le vent, ie dis que ceste prudence la n'est peculiere ny propre à vne sorte de poissons, ains est cõmune à tous, qu'ils nagent tousiours contre vent & maree, & se donnent bien garde que le vent ne leur donne iamais en cueuë, & par derriere, de peur qu'il ne leur enleue leurs escailles, & ne leur offense & face frisson-

net le corps descouuert & denué : c'est pourquoy D
ils ont tousiours le museau dedans le vent, par ce que la mer estant ainsi fendue en teste, leurs branches & escailles viennent à se coucher contre leurs corps, & coulant par dessus les serre toutes vniement, & ne leur enléue rien qui les face herisser: cela dis-ie est vniuersellemẽt commun à tous poissons, excepté celuy qui se nomme Ellope, lequel de sa nature nage à vau le vent & la maree, ne craignant point que le vent luy rebourse ses escailles, d'autãt qu'elles ne sont pas couchees vers la cueuẽ, ains contremont vers la teste. Et le Thun sçait, & E
sent si bien les solstices & les ęquinocces, que mesme il les enseigne à l'homme, sans que pour cela il ait besoing de regles d'Astrologie : car il demeure au lieu où le solstice d'hyuer le surprent, & n'en bouge iusques à l'equinocce ensuiuant. Mais c'est vne grande sapience à la grue, d'empoigner auec son pied vne pierre, à fin que venant à la lascher elle s'esueille souuent : & combien doncques, mon bon amy, est plus sage le Daulphin qui ne peult iamais arrester ny cesser de courir, pource que son naturel est d'estre en perpetuel mouuement, finis- F
sant sa vie auec son mouuoir : mais quand il a besoing de sommeil, il pousse son corps contre-mont iusques au dessus de l'eau, & là se tournant le ventre dessus, se laisse aller à la renuerse au fond, estant bersé de l'agitation de la mer, comme s'il estoit branslé en vne brandilloire, iusques à ce qu'il vienne à toucher, & donner contre la terre, & ainsi se resueillant, il se relance vne autrefois au dessus de
la mer,

A la mer, là où de rechef il se laisse aller à bas, aiant par ce moien trouué vne inuention de mouuemẽt entre-meslé de repos:on dit que les Thuns en font tout de mesme, & pour vne mesme cause. Mais pource que nous auons desia exposé la Mathematique & Astrologique prescience, & cognoissance qu'ont les poissons de la conuersion du Soleil, laquelle est confirmee par le tesmoignage mesme d'Aristote, escoutez maintenant comment ils sçauent bien aussi la science d'Arithmetique, ou bien certes premieremẽt la perspectiue, dequoy il semble que Æschylus mesme ait eu cognoissance, par ce qu'il dit en quelque passage,

B

Clignant l'œil gauche,ainsi que fait le Thun,

pource qu'ils ont la veuë de l'autre œil debile. Et pourtant quand ils entrent en la mer de Pont ou Mer-maiour,ils tirent à main droitte,au long de la terre,& quand ils en sortent à main gauche,faisans en cela prudemment & sagement, de commettre la garde de leur corps au meilleur œil: & pource qu'ils ont besoing de l'Arithmetique à cause de leur societé, ils sçauent ceste science des nombres

C parfaittemẽt pour le plaisir qu'ils ont d'estre tousiours ensemble en grosse trouppe, & font tousiours leur bãde de figure cubique, c'est à dire quarree en tout sens,& en dressent vn corps de battaillon solide, clos & enuironné tout alentour de six faces toutes egales,puis nagent en ceste ordonnance quarree, autant large derriere que deuant, sans la rompre nullement, de sorte que celuy qui est au guet pour espier leur venue, s'il peult seulement

nombrer certainement, combien ils sont en la face D
qui luy apparoist, peult incontinent dire combien ils sont en tout le corps de la trouppe, estant asseuré que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, & la largeur à la longueur. Les Bonitons que lon appelle en Grec Hamies, ont leur nom de ce qu'ils sont poissons de compagnie, pource que Hama signifie ensemble, & les Pelamydes à mon aduis aussi: quant aux autres especes de poissons compagnables, qui se treuuent & viuent tousiours ensemble par grosses trouppes, on n'en sçauroit dire le nombre: parquoy il vault mieux venir aux E
particulieres societez & compagnies inseparables, qu'aucuns ont entre eulx, comme le Pinnothere qui a tant cousté d'ancre au philosophe Chrysippus pour le descrire, car c'est tousiours le premier qu'il amene en ieu en tous ses liures tant naturels que moraux: quant au Spongothere ie croy qu'il ne l'auoit pas veu, autrement il ne l'eust pas oublié. Or ce Pinnothere doncques est vn petit animal de la sorte d'vn cancre, à ce que lon dit, lequel vit & se tient tousiours auec la Pinne, qui est ceste espece de grãde coquille que nous appellõs Nacre, F
& demeure tousiours cõme vn portier assis à l'ouuerture de ceste coquille, laquelle il tient continuellemẽt entre-baillee & ouuerte, iusques à ce qu'il y voye entrer quelques petits poissons de ceulx qu'ils peuuent bien prendre: car alors il entre au dedans de la Nacre & luy mord la chair, elle incontinent ferme sa coquille, & lors eulx deux ensemble mangent leur proye enfermee dedans

leur

A leur fort. Quant au Spongothere, c'est vn autre petit animal, non semblable à vn cancre comme l'autre, mais plus tost à vne araignee, qui garde & gouuerne l'esponge, laquelle n'est pas du tout sans ame ny sans sang & sans sentiment, ains comme plusieurs autres animaux marins, est attachee contre les rochers, & a vn propre mouuement de se restraindre au dedans de soy, & de s'estandre au dehors : mais pour ce faire elle a besoing de la conduitte & de l'aduertissement d'autruy, par ce qu'estant rare, lasche & molle, à cause de plusieurs pe-
B tits pertuis vuides à faulte de sang, ou bien de sentiment qu'elle a fort mousse, elle ne sent pas quãd il entre quelque substance bonne à mãger dedans ces trous & espaces vuides, ce que le petit animal luy fait sentir, & incontinent elle se resserre & le deuore: ce qu'elle fait encore bien plus quãd l'homme s'approche d'elle, & qu'il la touche : car alors estant bien mieulx aduertie & attainte au vif, elle se herisse de frayeur, & se referme en serrant & espessissant son corps, tellement que les plongeurs qui la cherchent & la chassent, ont bien de la peine
C à la coupper par dessoubs, & à l'arracher hors du rocher. Et les pourpres assemblees en trouppe, composent en commun leur gofre, cõme font les abeilles en maniere d'vne ville, & dit on que c'est là dedans qu'elles engendrẽt & qu'elles font leurs petits, & ce qu'elles ont serré & preparé pour leur munition de viures, cõme de la mousse ou de l'algue, herbe toute commune en la mer, elles le tirẽt dehors de leurs coquilles, & le presentent à mãger

à leurs compagnes en rond, ne plus ne moins que D
ſi c'eſtoit vn bancquet qu'elles fiſſent chaſcune à ſon tour, l'vne paiſſant & nourriſſant ainſi l'autre par dehors: mais ce n'eſt pas grande merueille ſ'il y a ſocieté amiable & communaulté entre elles, veu que le plus farouche animal, & le plus cruel qui viue en toutes les riuieres, en tous les lacs & eſtangs, & en toutes les mers, le crocodile, ſe monſtre merueilleuſement ſocial & compagnable en ce qu'il a à demeſler auec le petit roytelet, qui eſt vn petit oyſelet, hantant ordinairement au long des marets & des riuieres. Il fait le guet, & ſert de garde au cro- E
codile, non pas à ſes deſpens, mais au deſpens du crocodile, car il vit de ſon deſſert, & quand il voit que l'Ichneumon ſ'arme & ſe plaſtre le corps de limon, comme vn champion de luicte, qui ſe pouldre les mains à fin d'auoir meilleure priſe ſur ſon compagnon, pour aſſaillir d'aguet en ſurpriſe le crocodile dormant, il l'eſueille de ſon chant, & de ſon bec dont il le va piccotant, & le crocodile eſt ſi doulx & ſi priué enuers luy, qu'il luy ouure la gueule grāde, & le laiſſe entrer dedans, eſtant bien aiſe qu'il aille recueillant les petits morceaux de F
chair qui luy ſont demourez entre les dēts, & qu'il les arrache tout doulcement auec ſon bec: puis quand c'eſt aſſez à ſon gré, & qu'il veult refermer ſa bouche & la clorre, il baiſſe vn petit ſa machouëre de deſſus, luy monſtrant par ſigne qu'il ſorte, & ne la rabat iamais du tout, qu'il ne ſente que le petit oyſelet ſ'en ſoit enuolé. Et celuy qui ſ'appelle la guide, qui eſt vn petit poiſſon de grandeur & de

façon

A façon presque semblable au goujon de mer, à ce que lon dit, excepté que par dehors il ressemble à vn oyseau qui se herisse de peur, tãt il a les escailles droittes & leuees, il est tousiours auec quelque grande Baleine nageant deuant pour la diriger & conduire, cõme vn pilote, de peur qu'elle ne s'aggraue en quelque platis où la mer soit basse, ou en quelque vase, ou qu'elle ne donne en quelque destroit, dont elle ne puisse sortir puis apres. La baleine le suit, se laissant mener & tourner à luy, aussi facilemẽt que le timon fait tourner la nauire. Toute B autre chose qui entre dedans le chaos de la bouche de ce mõstre marin, soit beste, ou vaisseau, ou pierre, est incontinent engloutty & perdu au fond de cest abysme, mais cognoissant ce petit poisson, elle le reçoit en sa bouche, comme si c'estoit vne ancre: car il dort la dedans, & le monstre s'arreste ce pendant qu'il repose, puis quand il sort, il se remet à le suiure sans iamais l'abandonner, ny iour ny nuict, autremẽt il s'esgare & va errãt çà & là sans cõduitte, & y en a eu plusieurs qui se sont ainsi perdues, aiants dõné atrauers la coste, cõme vn vaisseau qui C n'a point de gouuernail, car nous mesmes en auõs veu en l'Isle d'Anticyre il n'y a pas long tẽps: & dit on que par cy deuãt y en eut aussi vn autre qui fut ietté par les flots de la mer sur le riuage non gueres loing de la ville de Bunes, qui se pourrit, & meit la peste en tout le païs alẽuiron. Est il dõcques maintenant raisonable de comparoir à ces societez la si estroittes & si conioinctes, les amitiez des regnards auec les serpẽts, pour la guerre qu'ils ont cõtre leur

commun ennemy, qui eſt l'aigle, ou celle des otardes auec les cheuaux, par ce qu'elles prennent plaiſir a eſtre aupres d'eux, pour gratter & fouiller leur fiante? Quant à moy ie ne voy point que les abeilles ny les fourmis aient tant de ſoing les vnes des autres. Il eſt bien vray qu'elles trauaillent toutes en commun pour accroiſtre le bien public, mais qu'elles viſent au bien particulier, ny qu'elles aient cure du ſalut les vnes des autres particulierement, il n'y en a point d'exemple: encore verrons nous mieulx ceſte difference la ſi nous venons à parler du deuoir des principaux & plus grands offices de ſocieté, i'entens de la generation & procreation des enfans. Premierement tous poiſſons qui hantent les mers prochaines des marets, ou qui reçoiuent de grandes riuieres, quand ils ſe ſentent pres de faire leurs petits mõtent contremont, cherchãts l'eau doulce, la plus tranquille, & la moins agitee qu'ils peuuẽt, d'autant que la tranquillité eſt fort neceſſaire & requiſe à l'enfantement, oultre ce que dedãs les marets & riuieres couſtumieremẽt il n'y a point de ces grands mõſtres marins, de maniere que leurs petits en ſont en plus grãde ſeureté. Voila pourquoy il y en a ſi grãde quãtité qui vont faire leurs petits en mer maiour, par ce qu'elle ne nourrit point de Balenes ny d'autres grãdes beſtes, excepté le veau marin, encore y eſt il bien mince, & le Daulphin qui y naiſt bien petit, & puis la deſcente de pluſieurs groſſes riuieres qui ſe deſgorgent dedans, rendẽt la tẽperature de l'eau fort benigne & fort à propos pour les meres qui ont des petits: mais

A mais ſur tout eſt admirable le naturel de celuy qui ſe nõme le Barbier, lequel Homere appelle le poiſſon ſacré : combien que les vns veulent dire, que ſacré en ce lieu la ſignifie grand, comme quand on dit l'os ſacré, c'eſt à dire le grãd, & le mal caduc, qui eſt vne grande maladie, on l'appelle auſſi la maladie ſacree: autres interpretent ſacré cõmunémẽt, c'eſt à dire, voué & dedié à quelque Dieu, ou bien abãdonné & laiſſé à l'abandon: toutefois il ſemble que Eratoſthenes appelle ainſi la Dorade,

Leger au cours, au beau ſourcil doré,
B C'eſt celuy la qui eſt poiſſon ſacré.

pluſieurs eſtiment que c'eſt l'eſtourgeon que lon appelle Helops, pour ce qu'il eſt rare à trouuer & difficile à prendre, toutefois il ſe voit ſouuent en la coſte de la Pamphylie : & quand les peſcheurs le peuuent rencontrer ils ſont courõnez eux & leurs barques de feſtons & chappeaux de fleurs, & quãd ils retournent au port ils y ſont receuz & honorez auec grands crys de ioye & battemens de mains de tous les aſſiſtans. Mais la plus part eſtime que le barbier Anthias eſt celuy qui ſ'appelle poiſſon ſa-
C cré, & tenu pour tel, d'autant que là où il eſt il n'y a point de beſte venimeuſe ny rauiſſante, tellemẽt que les plongeurs qui vont au fond de la mer arracher les eſponges, ſe plongent hardimẽt aux endroits où ils en apperçoiuent, & les autres poiſſons y font auſſi aſſeureement leurs petits, comme aians celuy la pour plege & pour reſpondant de toute franchiſe & de toute ſeureté : la cauſe en eſt bien mal-aiſee à trouuer, ſi c'eſt pour ce que les beſtes

rauiſſantes & venimeuſes le fuyent naturellemēt, D
cōme les Elephans fuyēt le pourceau, & les Lions le coq, ou ſi c'eſt qu'il y ait certains ſignes des lieux où telles beſtes ne puiſſent reſider, & que luy les cognoiſſe & ſ'en donne de garde par vne prudence,& par vne memoire naturelle qu'il a. Cela eſt bien commun à toutes meres d'auoir ſoing & ſolicitude de ſes petits, mais les maſles entre les poiſſons en ont encore telle cure,que iamais ils ne mãgent ce qui eſt de leur ſemence, ains demeurent aupres de ce que leurs femelles ont enfanté,& gardent leurs œufs, ainſi comme Ariſtote meſme a eſ- E
crit:les autres apres leurs femelles les arroſent d'vn peu de liqueur,par ce qu'autrement ce qu'elles ont fait ne deuient point grand, ains demeure imparfaict & ſans croiſſance. Mais particulieremēt ceux qui ſ'appellent Roquaux Phycides forment leur nid auec l'herbe de la mer qui ſ'appelle Algue, & en muniſſent alentour & couurent leurs petits cōtre les flots de la mer. Les chiens de mer ne cedent en ſorte que ce ſoit aux plus priuees & plus doulces beſtes du monde, en charité, amour & dilection enuers leurs petits:car ils font premierement F
l'œuf,& puis apres le petit, & non point hors de leurs corps mais dedans, le nourriſſent & portent dedans leurs propres corps, comme ſ'ils le retournoient à engēdrer & à enfanter vne autrefois:puis quand il eſt deuenu vn peu plus grand, ils le mettent dehors, & luy mōſtrent à nager tout ioignant d'eux puis le reçoiuent encore par la bouche au dedans de leur corps,qui leur ſert de demeure, de nour-

A nourriture, de retraitte & de refuge, iusques à ce qu'il soit si grand qu'il leur puisse aider. Aussi y a il vne merueilleuse sollicitude de la Tortue en la generation, nourriture & conseruation de ses petits: car elle sort de la mer & va pondre ses œufs sur le riuage: mais ne pouuant pas les couuer long temps ny demourer en terre hors de la mer, elle met ses œufs dessus la gréue, & puis amasse dessus le plus menu & plus delié sable qu'elle peult, puis quand elle les a bien cachez & couuers seurement, aucuns disent qu'elle imprime quelques rayes ou quel-
B ques points dessus auec ses pieds, à fin de pouuoir trouuer & recognoistre le lieu puis apres. Les autres disent que les masles renuersent leurs femelles sur le dos, & y laissent la forme de leur cocque, cõme de leur anneau imprimee dedans le sablon: ce qui est encore plus admirable, elle obserue le quarantiéme iour, car en autant de iours se meurissent & s'esclouent leurs œufs, & vient recognoistre son depost, qu'elle ouure auec aussi grãde aise & grãd' ioye, comme sçauroit faire l'homme la cachette là où il auroit serré & caché son or & son argent. Les
C crocodiles font bien à peu pres toutes autres choses semblables, mais à quelles marques ils peuuent retrouuer le lieu, il n'en a point laissé à l'homme moien d'en imaginer ny colliger la cause, tellemẽt que lon veult dire par cela, que c'est plus tost vne precognoissance à ceste beste, procedente de diuination, que de ratiocination: car sans aller ny plus hault ny plus bas, il pose ses œufs iustement à la hauteur que la riuiere du Nil doit deborder, &

iuſques où il doit couurir la terre, de ſorte que le D
païſan qui premier les rencontre de fortune, ſçait & predit à ſes compagnons iuſques où le fleuue doit monter & ſortir hors de ſon lict l'eſté enſuiuant, meſurant & compaſſant iuſtement ce qui doit eſtre couuert & bagné, à fin que luy ſans eſtre bagné puiſſe couuer ſes œufs. Au demourant, quãd les petits ſont eſclos ſ'il y en a vn qui au ſortir de la cocque ne happe incontinent en ſa gueule ce qui ſe preſentera le premier deuant luy, ſoit vne mouſche ou vne formy, ou vn verm de terre, ou vne paille, ou vne herbe, la mere le deſchirant à E
belles dents le fait mourir ſur l'heure: mais ceux qui ſe monſtrent courageux & prompts à la rapine & execution, elle les aime & les careſſe cherement, faiſant comme les plus ſages hommes iugent qu'il faut faire, de colloquer ſon amour par raiſon, & non pas par paſſion. Les veaux marins meſmes font bien leurs petits ſur la terre, mais peu à peu elles les attirent en la mer, & la leur font gouſter, puis tout à coup les en retirent, & font cela ſouuent les vns apres les autres, iuſques à ce que par accouſtumance ils ſ'aſſeurent & commancent à aimer le F
viure dedans la mer. Les grenouilles quand elles commancent à entrer en amour elles ſ'entreappellent auec vn chant de nopces, & vne voix amoureuſe, que lon appelle proprement Ololygon, puis quand le maſle auec ceſt appeau a fait venir ſa femelle, ils attendent la nuict enſemble, pour ce que dedans l'eau ils ne peuuent pas habiter ny auoir compagnie l'vn de l'autre, & ſur terre ils craignent
le

A le iour, mais quand l'obscurité de la nuict est venue, alors sortans de l'eau seurement ils s'entr'ambrassent: au demourant quād elles sentent la pluye venir, elles chantent d'vne voix plus claire, & est cela vn des plus certains signes qui sçauroit estre de pluye. Mais, ô seigneur Neptune, quelle faute & quel erreur ay-ie cuidé commettre, combien eust il esté impertinent & digne de mocquerie, si en m'amusant à parler des veaux marins, & des grenouilles, i'eusse oublié & laissé en arriere le plus sage animal & le plus aimé des Dieux, de tous ceux
B qui frequentent la mer? car quelle musique des Rossignols est à comparer à celle des Halcyons? quelle fabrique des arōdelles, quelle amitié & charité des coulombes, ne quel artifice des abeilles merite d'estre cōferé auec celuy des oiseaux de la marine qui se nomment Halcyons? de quelle espece d'animaux ont iamais les Dieux tant honoré les couches, les naissances, & les enfantemens? car on dit qu'il n'y eut que vne seule Isle de Delos qui receust l'enfantement de Latone, laquelle Isle estant au parauant vagante, en a depuis esté affermie, là
C où Dieu a voulu que toute la mer fust arrestee, affermie & applanie sans vagues, sans vents, & sans pluye, ce pēdant que l'Halcyone fait ses petits, qui est iustement enuiron le Solstice le plus court iour de l'an: au moien dequoy il n'y a point animal que les hommes aiment tant que cest oiseau, par lequel ils ont sept iours & sept nuicts au fin cœur d'hyuer qu'ils peuuent sans crainte nauiguer seurement, leur estant lors le chemin par la mer plus asseuré

que celuy de la terre, & s'il faut dire vn peu de chascune des vertus qu'elle a, la femelle aime si fort son mary, qu'elle demeure auec luy, non pour vne saison seulement, mais tout au long de l'annee, & reçoit la compagnie de son masle, non pour ce qu'elle soit honteusement subiecte à ceste volupté, car elle ne se mesle iamais auec autre masle, ains seulemét pour l'amour & affection qu'elle luy porte, ne plus ne moins que feroit vne honneste dame mariee à son mary: car quand son masle vient à estre debile pour l'aage, & pesant, de sorte qu'il ne la peut plus suiure, alors elle le soustient & le nourrit en sa vieillesse, ny iamais ne le laisse, ny ne l'abandonne seul en façon que ce soit, ains le chargeant sur ses espaules, le porte par tout, a soing de le seruir, demeure auec luy iusques à la mort. Mais pour l'affection qu'elle porte & le soing qu'elle a du salut de ses petits, quand elle se sent pleine incontinent elle se met à bastir & construire son nid, non point gachant de la bouë pour l'attacher à des parois & à des couuertures, comme font les harondelles, & n'employant pas toutes ou le plus des parties de son corps à la besongne, comme fait l'abeille, laquelle entrant de tout son corps dedans sa goffre, & touchant de ses six pieds tous ensemble à l'œuure, diuise tout le lieu en cellules de six angles chascune, là où l'Halcyon pour tous instrumens, pour tous outils & pour toutes sortes d'armes, n'aiant que son bec seulement, sans autre chose quelconque qui le secoure en son trauail, il seroit bien mal-aisé à croire,

qui

A qui ne l'auroit veu à l'œil, ce qu'elle compoſe, ou pour mieux dire qu'elle fabrique, comme vn maiſtre charpentier baſtiſſant vne nauire d'vne forme, qui ſeule entre toutes ne ſe ſçauroit renuerſer ny enfondrer en la mer: car elle va premierement recueillir les eſpines & areſtes d'vn poiſſon qui ſe nomme aiguille, qu'elle conioint & lie enſemble, les entrelaſſant les vnes de long, les autres de trauers, ne plus ne moins que ſur l'eſtaim on iette la trame, y adiouſtant des courbes & arrondiſſemens l'vne dedans l'autre, tellement qu'elle en forme à B la fin vn ſeiour rond, qui pour la haulteur reſſemble proprement à vn verueu de peſcheur, puis quand elle a paracheué de le conſtruire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer la battant tout doucement luy enſeigne à radoubber ce qui n'eſt pas bien lié, & à le mieux fortifier és endroicts où elle voit que ſa ſtructure ſe dément & ſe laſche pour les coups de mer: & au contraire ce qui eſt bien ioint, le battement de la mer le vous eſtraint & le vous ſerre de ſorte qu'à peine le ſçauroit on rompre, diſſouldre, ny endommager à coup C de fer ny de pierre: & ce qui plus encore fait à admirer, c'eſt la proportion & la figure de la concauité du dedans du vaiſſeau: car elle eſt compoſee & proportionnee, de maniere qu'elle ne peut receuoir ny admettre autre choſe que l'oiſeau qui l'a baſtie: car à tout autre choſe elle eſt impenetrable, cloſe & fermee, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer ſeulement: ie croy qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait veu pluſieurs

fois ce nid la, mais quant à moy qui l'ay veu, ma- D
nié & tenu plusieurs fois, il me vient en fantasie de dire & de chanter,

Au temple sainct du Dieu Phœbus en Dele,
I'ay autrefois veu vne chose telle:

i'entends l'autel qui est composé de cornes, renõmé & celebré entre les sept miracles du monde, pour ce que sans aucune colle ny autre sorte de ligature, il est tout basty & construit de cornes du costé droict seulement. Si prie à ce Dieu qu'il me soit propice, & me vueille pardonner, si estant & Musicien & Insulaire, ie me mocque doulcement E
de la Sirene de mer que lon celebre tant, & ensemble de ces belles interrogatoires que me font ceux icy en se gaudissant, Pourquoy c'est qu'Apollo ne s'appelle point tueur de Congres, ne Diane tirant aux Surmulets, sachant que Venus fait emmy la mer ses sacrifices à couuert, & qu'elle n'a point à plaisir que lon tue rien. Et puis vous sçauez qu'en la ville de Leptis les presbtres de Neptune ne mãgent chose aucune venant de la mer, & qu'en la ville d'Eleusine ceux qui sont receuz & admis en la religion des mysteres, honorent le Surmulet, & F
que mesme en la ville d'Argos la religieuse de Diane s'abstient par honneur d'en manger, pour autant que les Surmulets tuent & exterminẽt le plus qu'ils peuuent le liéure marin, qui est venim mortel à l'homme, à raison de quoy ils sont là honorez & conseruez comme estans amis & salutaires à l'homme, & neantmoins encore y a il en plusieurs villes de la Grece des temples & des autels dediez

à Diane,

A à Diane,surnommee Dictynna, comme qui diroit aimant les rets, & à Apollo Delphinien , & est certain que le lieu,qu'il a particulierement choisy sur tous autres pour sa demeure les descendans des Cretes vindrent habiter, conduits par vn Daulphin, non que luy se fust transformé en vn Daulphin , comme disent ceux qui escriuent les fables, mais il y enuoya vn Daulphin pour guider leur nauigatiõ,& les addresser en la baye de Cyrrha: aussi escrit on que ceux qui furent enuoyez par le Roy Ptolomeus surnommé Soter,en la ville de Sinope,
B pour en apporter le Dieu Serapis & leur capitaine Dionysius,coururent fortune, & furent emportez par vn vent violent oultre leur gré,par dela le promontoire de Malea, aians le Peloponese à la main droitte : & comme ils alloient ainsi errans par la mer,sans sçauoir où ils estoient, pensans estre perdus,il leur apparut deuant la prouë de leur vaisseau vn Daulphin qui sembloit les appeller, les guidant aux endroits de la coste où il y auoit bon & seur abry pour les vaisseaux,iusques à ce que les cõduisant,& accompagnant ainsi de lieu en lieu leur na-
C uire,il les rendit finablement en la ville de Cyrrha, là où apres auoir fait sacrifice pour leur salut , ils entendirent que de deux statues qu'il y auoit là, il leur falloit emporter celle de Pluto, & prendre le moule seulemẽt de celle de Proserpine,& la laisser là.Si est vraysemblable que Dieu porte affection à ceste beste,d'autant qu'elle aime la musique, à raison dequoy le Poëte Pindare se comparant à elle, dit qu'il est prouocqué par la saillie du Daulphin,

Comme le Daulphin s'achemine D
Courant la part de la marine,
Dont il oyt le son retentir
Des aubois aimable à sentir,
Quand la haulte mer applanie
Sans vagues est plaine & vnie.

ou plustost est il à croire que Dieu luy veut bien, d'autant qu'il aime l'homme: car c'est le seul animal qui aime l'homme seulement pour ce qu'il est homme, là où entre les animaux terrestres les vns n'en aiment pas vn, & les plus priuez caressent seulemēt ceux qui les nourrissent & qui leur sont familieres, cōme le chien, le cheual & l'Elephāt: mais E les harondelles estans receuës en noz maisons, & y aiant tout ce dont elles ont besoing, comme l'vmbre, & la retraitte necessaire pour leur seureté, fuyent neantmoins & redoubtēt l'homme, ne plus ne moins que si c'estoit vne beste sauuage, là où le Daulphin seul entre tous les animaux du monde est celuy qui porte telle amitié à l'hōme, tant cherchee & desiree de tous les plus grāds philosophes, par instinct de son naturel, sans en tirer aucun profit: car n'aiant besoing quelconque de l'homme en F rien qui soit, il est neantmoins amy & bien-veuillant à tous, & en a secouru plusieurs au besoing, comme peult faire foy l'histoire d'Arion, si celebree qu'il n'y a celuy qui ne la sache: & toy mesme, mon bel amy, nous en as fait souuenir d'vn autre exemple d'Hesiode, mais tu n'as pas acheué le propos: car si tu voulois qu'on creust ton conte du chiē d'Hesiode, il falloit que tu ne laissasses pas

aussi

A aussi derriere les Daulphins : c'estoit certainement vn indice fort maigre & fort doubteux du chien, qu'il abbayast & qu'il courust sus aux meurtriers qui auoient tué son maistre. Alentour de la ville de Nemçe, les Daulphins aians trouué le corps d'vn homme mort flottant çà & là dessus la mer, le chargerẽt dessus leur dos, & le baillans les vns aux autres à mesure qu'ils estoient las, de grande affection ils feirent tant qu'ils l'apporterent iusques au port de Rium, & là feirẽt veoir que lon l'auoit tué. Myrtilus le Lesbien escrit que Enalus Æolien estãt B amoureux de la fille de Phineus, laquelle suiuant l'oracle de la Deesse Amphitrite auoit esté par les filles de Pentheus precipitee dedans la mer, se ietta luy mesme aussi apres, & qu'il y eut vn Daulphin qui le receut, & le sauua iusques à l'isle de Lesbos. Au demourant l'affection & bien-veuillance qu'vn Daulphin porta à vn ieune garçon de la ville de Iase fut si vehemente & si grande, que lon estima qu'il en fust amoureux : car il se iouoit & nageoit tous les iours auec luy, & se laissoit toucher & manier à luy, & quand le garçon vou- C loit monter dessus il ne s'en fuyoit point, ains estoit bien aise de le porter, tournant là où il vouloit, en la presence de tous les Iasiens, qui accouroient bien souuent tous sur le port, pour veoir ce miracle : mais vn iour qu'il suruint à l'improuueu vn grand orage de pluye vehemente meslee auec de la gresle, le garçon tombant se noya, & le Daulphin le prenãt sur son dos le ietta tout mort, & luy quant & quant sur le riuage, & ne se partit

iamais d'aupres du corps, tant que luy mesme y D
mourut, iugeant estre raisonnable qu'il participast
à la mort,dont il sembloit auoir esté cause: & pour
memoire de cest accident les Iasiens en portẽt encore auiourd'huy l'histoire grauee en leur monnoye,vn garçon cheuauchant vn Daulphin. Ce qui rend desormais croyable ce que lon cõte touchant Cœranus, il estoit à ce que lon dit natif de l'Isle de Paros,& se trouuant à Constantinople,regardãt pescher,il veit à vn traict de Seinne qu'il y auoit beaucoup de daulphins pris que lon vouloit tous assommer,il les achepta,puis les laissa tous al- E
ler: peu de temps apres il aduint qu'il retourna sur mer dedãs vne fuste à cinquãte rames, où il y auoit des brigants,laquelle par fortune se rõpit dedans le canal, qui est entre l'Isle de Naxos & celle de Paros, de sorte que tous les autres hõmes se perdirent & se noyerent, excepté luy, que vn Daulphin recueillit & l'enleua sur son dos,l'emportant iusques au deuãt d'vne cauerne de l'Isle de Zacynthos,que lon monstre encores auiourd'huy, & l'appelle lon de son nom Cœranion : aussi dit on que c'est de luy que Archilochus escrit, F

Neptune en vn cruel orage
Sauua Cœranus de naufrage,
Seul entre cinquante autres hommes.

Depuis estant ledit Cœranus venu à mourir,ses parens brusleren son corps aupres de la mer,là où se presenterent plusieurs Daulphins le long de la coste,comme monstrans qu'ils estoiẽt là venus pour honorer ses funerailles, car ils y demourerent tant

que

A que tout fut paracheué. Qui plus est Stesichorus escrit que l'escu d'Vlysses auoit pour image & enseigne vn Daulphin, & la cause pourquoy les Zacynthiens la declarent en ceste sorte, ainsi que tesmoigne vn historien nommé Critheus. Telemachus estãt encore bien ieune tomba en vn endroit de la mer, où l'eau estoit fort profonde, & fut saué par le moien de quelques Daulphins qui le receurent en tombant, & le porterent hors de l'eau: parquoy le pere depuis pour en rendre graces & honorer cest animal, feit grauer l'image d'vn Daul-
B phin dedans le chaton de l'anneau dont il seelloit, & le porta pour ornement à son escu. Mais pour autant que ie vous auois protesté au commancement que ie ne vous allegueroys aucune fable, & neantmoins ie ne sçay comment sur le propos de ces Daulphins ie suis allé donner iusques à Vlysses & à Cœranus, vn peu trop loing de verisimilitude, ie me condamne moy mesme à l'amende, qui sera qu'en cest endroit ie mettray fin à mon discours: & pourtant messieurs les Iuges pouuez vous desormais quand bon vous semblera dõner vostre
C sentence. SOCLA. Quant à nous il y a ia bonne piece qu'il nous semble ce que dit Sophocles,

Voz argumens qui se battoient n'agueres,
Sont ores ioints ensemble comme freres.

car si vous mettez l'vn auec l'autre les argumens, preuues & raisons que vous auez deduittes d'vne part & d'autre, vous cõbattrez ensemble tresbien alencontre de ceux qui veulent priuer les animaux de l'vsage de discours & de raison.

SI LES ATHENIENS ONT ESTE PLVS EXCELLENS en Armes qu'en Lettres. D

Ceste declamation n'a ne commancement ne fin, & au milieu est toute laceree.



L eut bien raison de dire cela quant à luy, aux Capitaines qui vindrent depuis luy, ausquels il donna entree à faire les choses qu'ils feirent puis E
apres, aiant chassé de la Grece ce grãd Roy Barbare Xerxes, & deliuré les Grecs du danger de seruitude: mais aussi le pourroit on dire à bon droit à ceux qui se glorifient de leurs lettres: car si vous ostez ceux qui font les beaux faicts d'armes, il ne sera plus besoing de ceux qui les reduisent par escript. Ostez le gouuernemẽt de Pericles, & les Trophees des victoires que Phormion obteint par mer, pres du promontoire de Rium, & les prouësses de Nicias alentour de l'Isle de Cythere, & deuant la ville F
de Megare, & celle de Corinthe, & le fort de Pyles de Demosthenes, & les trois cents prisonniers de Cleon, & Tolmidas qui alla escumer toute la coste du Peloponese, & la battaille que Myronides gaigna au lieu d'Oenophytes contre les Bœotiens: voila tout Thucydides effacé. Ostez les vaillantises d'Alcibiades alentour de l'Hellespont, & celles de Trasyllus, pres l'Isle de Lesbos, & l'abolition de la

tyran-

A tyrannie des trente Tyrans faicte par Theramenes & Thrasybulus & Archippus, qui auec soixante & dix compagnons eurent la hardiesse de se soubleuer alencontre de la principauté de ceux de Sparte, & Conon qui derechef feit remonter les Atheniens sur la mer, vous ostez toute l'histoire de Cratippus: car quant à Xenophon il a esté luy mesme son historien, aiant mis par escript les gestes qu'il auoit faicts & cõduits à chef. Et dit on que Themistogenes Syracusain escriuit de ce mesme subiect, à fin que Xenophon apparust plus vraysemblable,
B escriuant de soy-mesme, comme d'vn tiers cedant à vn autre, & luy gratifiant le moien de se faire honneur par lettres. Au reste tous les autres historiens, comme vn Clinodemus, vn Diylus, vn Philochorus, vn Philarchus, n'ont esté que des reciteurs & ioueurs de faicts d'aultruy, comme si c'estoient Comędies redigeans par escript les gestes des Roys, Princes & Capitaines, en se glaceant par dessoubs leurs memoires, à fin qu'ils participassent de leur lumiere & clarté: car il y a cõme vne image & espece de gloire qui reuerbere & reiaillit de
C ceux qui ont fait les grands & vertueux actes, à ceux qui les mettent bien par escript, ne plus ne moins que dedans vn mirouer. Si a esté ceste ville d'Athenes, mere & nourrice benigne de plusieurs autres arts, les vns qu'elle a la premiere inuentez & mis en lumiere, & aux autres a donné accroissement, honneur & authorité: mesmemẽt la peinture, à laquelle elle a donné grand auancement & grand ornement. Car Apollodorus, le premier de

tous les hommes qui a inuenté les diffinissemens D
& couloremens des vmbres, estoit Athenien, sur
les ouurages duquel il y auoit escrit,

On l'ira plus tost regrattant,
Que lon ne l'ira mitant.

Et Euphranor, & Nicias, & Asclepiodorus, & Plistenetus frere de Phidias, dont les vns ont peinct les Capitaines victorieux, les autres des battailles, les autres des demi-Dieux, cõme Euphranor peignit Theseus & le mit au parangon de celuy qu'auoit peinct Parrhasius, disant que celuy de Parrhasius auoit mangé des roses, & le sien de la chair de E
bœuf. Car à dire la verité celuy de Parrhasius est bien mignonnement peinct, & ressemble, comme il disoit, à la rose: mais qui verroit celuy d'Euphranor, il pourroit dire bien à propos ces vers,

D'Erectheus le peuple magnanime,
Lequel Pallas la fille du sublime
Iupiter a eleué & nourry.

Il a aussi peinct le cõbat à cheual de deuant la ville de Mantinee contre Epaminondas, qui rauit ceux qui le regardent hors de soy, & en est l'argument tel. Epaminondas Thebain, apres la battaille qu'il F
gaigna en la plaine de Leuctres, voulut passer sur le ventre de la ville de Sparte qu'il auoit abattue, & fouller aux pieds le grand cœur & la reputation d'icelle: & premieremẽt entrant dedans la Laconie auec vn exercite de soixante & dix mille combattãs, il pilla & saccagea tout le plat païs, & retira les peuples circonuoisins de leur confederation & alliance, & puis deuant la ville de Mantinee, il leur

presen-

A presenta la battaille, laquelle ils ne voulurent & n'oserent pas accepter, attẽdans le secours qui leur deuoit venir d'Athenes. Parquoy luy partant la nuict sans que personne sçeust où il vouloit aller, descendit en la Laconie, & peu s'en fallut qu'il ne surprit en sursault la ville de Sparte vuyde d'hommes de defense, & qu'il ne s'en saisit. Mais les alliez de Lacedęmone l'aiants apperçeu, & y estants accourus au secours, il monstra semblant de se vouloir de rechef mettre à courir & fourrager le plat pais, & par ceste ruse aiant abusé & endormy les B ennemis, il se partit la nuict de la Laconie, & aiant en diligence couru ce qu'il y a de pais entre deux, il se presenta à l'improuueu aux Mantiniens, qui ne se doubtoient de rien moins, ains consultoient & deliberoient entre eulx d'enuoyer du secours en Lacedęmone. Si commanda soudainement aux Thebains de prẽdre leurs armes: parquoy les Thebains, qui estoient courageux & braues en armes, leur coururent sus incontinent, & enuironnerent la ville de Mãtinee tout alentour. Les Mantiniens se trouuerent bien estonnez, se lamentans, & cou- C rants les vns deça, les autres dela, ne se sentans pas forts assez pour soustenir & repousser vne si grosse puissance, qui comme vn torrent venoit tout à vn coup les enuahir, dont ils estoient si esperdus qu'ils ne pensoient pas seulement à se defendre. Sur ce poinct de temps & de fortune, les Atheniens se monstrerent descendans des coustaux en la plaine de Mantinee, ne sçachants rien de ceste surprise ny de la soudaineté de ce danger, ains cheminans à

ſeur aiſe tout bellement. Mais comme quelqu'vn D
eſtant eſchappé de la ville fuſt accouru en diligence les en aduertir, eſtants en petit nombre au regard de la grande multitude des ennemis, & laſſez du trauail du chemin, ſans que nuls autres de leurs alliez les ſecondaſſent, neantmoins ils ſe preſenterent incontinent en ordonnance de battaille aux ennemis, qui eſtoient pluſieurs contre vn, & eulx rangeans auſſi leurs gens de cheual en battaille, en cheuauchãt iuſques ſur les portes meſmes, & ioingnant les murailles de la ville, donnerent vne bataille à cheual, qui fut fort aſpre & roide, en la- E
quelle aiants eu du meilleur, ils deliurerent & oſterent la ville d'entre les mains d'Epaminondas. Euphranor peingnit ce combat la, & voit on en ce tableau la charge de la rencontre, & le choc plein de grand effort & de grand courage, les hommes & cheuaux soufflãs à groſſe haleine. Mais à mon aduis vous ne prefererez pas le iugement du peintre à celuy du Capitaine, & ne ſupporterez pas ceulx qui prepoſent ce tableau au trophęe, ny l'vmbre de la repreſentation à la reale eſſence de la verité, encore que Simonides die, que la peinture ſoit vne F
poëſie muette, & la poëſie vne peinture parlante. Car les actions que les peintres monſtrent comme preſentes, & alors qu'elles ſe font, les lettres les racontent & compoſent comme aiants eſté faictes, & ſi les vns le monſtrent auec couleurs & figures, & les autres auec paroles & dictions, ils different en matiere, & en maniere d'imitatiõ, mais aux vns & aux autres y a vne meſme fin propoſee, & eſt

tenu

A tenu pour le meilleur hiſtorien celuy qui ſçait mieulx peindre vne narration, comme vn tableau de diuerſes affections, & de diuerſes conditions de perſonnages, comme de pluſieurs images. Qu'il ſoit vray, Thucydides eſt touſiours apres ceſte dilucidité d'oraiſon, taſchant à rendre l'auditeur par ſes paroles, comme ſpectateur, & deſirãt imprimer aux lecteurs les meſmes paſſions d'eſtonnement, d'eſbahiſſement & d'agonie que font les choſes meſmes, quãd on les voit faire à l'œil. Car Demoſthenes qui ſur la gréue meſme de l'Iſle de Pyle
B dreſſe le battaillon des Atheniens, & Braſiadas qui haſte le gouuerneur de ſa galere de donner de la prouë en terre qui ſ'en va ſur la planche, qui y eſt blecé, qui rend l'eſprit & ſe laiſſe aller ſur le tillac de la galere, & les Lacedemoniens qui combattent deſſus la mer, comme ſ'ils auoient le pied ferme en la terre, & au contraire les Atheniens qui combattent deſſus la terre comme ſ'ils euſſent eſté dedans les Galeres: & de rechef en la guerre de la Sicile, la deſcription qu'il fait des deux armees de terre qui ſont ſur le riuage de la mer, à voir combattre leurs
C gens en battaille nauale, la victoire eſtant longuement en balance ſans incliner plus en l'vne qu'en l'autre partie, aiant vne intolerable agonie, deſtreſſe & trauail, à cauſe des chocs & charges diuerſes, ſe communiquant l'effort de la contention aux corps meſmes des regardans, ſoufflans d'ahan en auſſi grande peur & peine, que ceulx meſmes qui combattent, la diſpoſition par ordre & figuratiue narration qu'il en fait, tout cela eſt vne claire

representation de peinture. Parquoy s'il n'est pas D raisonnable de comparer les peintres aux capitaines, ny comparons doncques pas non plus les historiens. Celuy qui apporta la nouuelle de la battaille & victoire de Marathon, ainsi comme escrit Heraclides Pontique, fut Thersippus natif d'Eroé, ou ainsi que plusieurs autres le mettent, ce fut vn Euclees qui accourut tout bouillant de la battaille auec ses armes, & battant aux portes des premiers & principaux de la ville d'Athenes, ne peult dire autre chose sinon, Resiouissez vous, nous vaincons: & cela dit, l'halene luy faillant, il trespassa tout sou- E dain: mais encore celuy la vint luy mesme annoncer la victoire de la battaille, en laquelle il auoit combattu. Mais ie vous demande s'il y auoit quelque chéurier ou quelque bouuier qui de dessus quelque butte, ou de dessus quelque eschoguette, eust veu de tout loing ce grãd chef d'œuure la, que lon ne sçauroit suffisamment exprimer de paroles, & qu'il en vint apporter la nouuelle en la ville, sans estre blecé ne sans auoir espandu vne seule goutte de son sang, & puis qu'il demãdast les mesmes honneurs & mesmes recompenses que iadis F eut Cynægirus, Callimachus & Polyzetus, pour autant qu'il auroit annoncé les haultes prouësses, les grands coups, & les meurtres qu'auroient faicts ces vaillans hommes la: ne vous sembleroit il pas exceder toute impudence, veu mesmemẽt que lon dit que les Lacedęmoniens, à celuy qui leur alla porter la nouuelle de la battaille gaignee deuant Mantinee, que Thucydides a descrite, pour toute

recom-

A recompenſe luy enuoyerent vne piece de chair de leurs conuiues, & toutefois les hiſtoriens ne ſont autre choſe que meſſagers des faicts & geſtes d'armes, aiants bonne & haulte voix, & qui par leur beau parler & leur eloquence les donnent aux hõmes à entendre, auſquels doiuent le loyer des bonnes nouuelles ceux qui premierement les liſent & les voiẽt: mais auſſi veritablemẽt en ſont ils louez, quand on en fait mention, & les lit on pour ſçauoir ceulx qui ont bien faict. Car ce ne ſont pas les belles paroles ny le beau langage qui font les B vaillances, & que lon deſire plus ouïr: car la poëſie meſme a grace, & eſt eſtimee & priſee, d'autant qu'elle recite les choſes comme ſi elles auoiẽt eſté faictes, ainſi comme Homere meſme le dit,

Il les tenoit leur contant pluſieurs fables,
Qui reſembloient à choſes veritables.

& dit on qu'il y eut vn iour quelqu'vn des familiers de Menander qui luy dit, Les feſtes Bacchanales, Menander, ſont bien prochaines, & tu n'as pas encore fait la comedie. Menander luy reſpondit, Si ay, ainſi m'aidẽt les Dieux, ie l'ay compoſee: C car la diſpoſition & ordonnance en eſt toute taillee & proiettee, il ne reſte plus qu'à y adiouſter des vers: pour autant que les poëtes meſmes reputent les choſes plus neceſſaires & plus principales que non pas les paroles ny le langage. La courtiſane Corinna reprit vn iour Pindare qui eſtoit encore ieune, & ſe glorifioit vn peu trop ſuperbement de ſon ſçauoir & de ſes lettres, luy diſant qu'il eſtoit homme de mauuais iugement, d'autant qu'il n'in-

uentoit point de fables, ce qui est le propre de la D
poësie: & puis la lãgue y adiouste des figures de Retorique, des chãts, des mesures, & des rythmes, qui ne sont qu'adoucissements & embellissements des choses. Pindare à par luy aiant pensé vn peu plus attentiuement à ces propos, fit ce cantique,

D'Ismenus la lance doree,
Cadmus & la race sacree
Des vaillans champions semez,
Les nerfs de force renommez
Du grand Hercules ie surmonte:

& l'aiant monstré à Corinna, elle s'en prit encore E
plus à rire, disant qu'il falloit semer auec la main, & non pas à pleine poche: car à la verité aussi aiant ramassé & accumulé force semence de fables, il les a toutes espandues en ce canticque la. Or que la poësie consiste à bien inuenter des fables, Platon mesme l'a escrit, & la fable est vne narration faulse resemblant à vne vraye, & pourtant est elle bien esloignee du faict, s'il est ainsi que l'oraison soit image du faict, & la fable vmbre & image de l'oraison: & d'autant cedent ceulx qui controuuent & faignent des faicts d'armes à ceulx qui les escri- F
uent au vray, comme sont inferieurs ceulx qui les recitent à ceulx qui les font. Or n'a la ville d'Athenes iamais eu d'excellẽt ouurier de poësie, non pas mesme de la Lyricque, car Cinesias semble auoir esté vn maigre & fascheux poëte de cãticques bacchanales, en estant farcé & moqué par les poëtes Comicques, dont il acquist vn mauuais bruit & sinistre reputation. Et quant à celle qui est à per-
sonnages

A sonnages de la Comędie, ils en faisoient si peu d'estime, & la dedaignoient si fort, qu'il y auoit vne ordonnance laquelle defendoit expressément que nul Senateur du conseil d'Areopage n'eust à composer aucune Comędie. Et au contraire la Tragędie fut en vogue & en pris, pour le plus agreable spectacle, & le recit le plus recõmãdable que peussent auoir les hõmes de ce siecle la, donnant aux fictions & aux affections vne force de tromper, de laquelle tromperie, ce disoit Gorgias Leõtin, celuy qui trõpoit estoit plus iuste que celuy qui ne trom-
B poit point, & celuy qui estoit trompé plus sage & mieux aduisé que celuy qui n'estoit point trompé: car celuy qui trompoit de celle sorte estoit plus iuste, d'autant qu'il faisoit ce qu'il auoit promis: & celuy qui estoit trompé plus sage, car ceulx qui ne sont pas du tout grossiers & lourdaux, sont ceulx qui plus aisément se prẽnent par le plaisir & la volupté des lettres. Quel proffit doncques est-ce que ces belles Tragędies ont apporté à la ville d'Athenes, qui soit comparable à celuy que luy apporta le bon sens de Themistocles, qui fut cause d'y faire
C rebastir les murailles de la ville, ou la vigilance & solicitude de Pericles qui orna le chasteau de tãt de beaux edifices, ou Miltiades qui la deliura du peril de seruitude, ou Cimõ qui luy acquit la seigneurie & principauté de la Grece? Si la sapience d'Euripide, ou l'eloquẽce de Sophocles, ou le beau parler d'Æschylus, l'eussẽt deliuree de quelque inconuenient, ou luy eussent acquis quelque gloire, il seroit paraduẽture bien raisonnable de parãgonner

les poëticques inuentions aux triomphes & trophęes, & le conseil des capitaines au Theatre, & les prouësses & haults faicts d'armes à la science de cōposer & faire iouer de belles Comędies & Tragędies. Voulez vous que nous introduisions en place les personnages mesmes, en attribuāt à chascun d'eux l'entree qui leur est cōuenable, auec les marques & enseignes de leurs faicts? Viennent dōcques en auant d'vn costé, les Poëtes au son des flustes, des lyres & violons, disans & chantans, Seigneurs il fault faire silence, & se tirer arriere qui ne fait profession de noz lettres, qui n'a la lāgue pure & nette, qui n'a ny chanté ny ballé aux sainctes cerimonies du seruice des Muses gentilles, & qui n'est point profes és saincts mysteres Bacchiques de Cratinus le grand māgeur. Qu'ils portēt quant & eulx tout leur equipage, les habillements des ioueurs, les masques, les autels, qui sont dressez sur les eschaffaux, les feintes & engins à faire descēdre les Dieux, les Tripieds d'or pris de leurs victoires: & apres eulx leurs ioueurs, comme vn Tragus, vn Nicostratus, vn Callipides, vn Meniscus, vn Theodorus, vn Polus, les supposts & satellites qui courtisent & accompagnent la Tragędie, cóme vne riche & sumptueuse Dame, ou bien des recuiseurs, doreurs & peintres d'images qui la suiuent, & que lon face prouision de robbes, d'habillements de ieux, de masques, de braguesques & chausses de pourpre, d'engins à employer les feintes sur la Scene, de baladins & de satellites, de tout ce peuple la malaisé à manier qui sert à tels ieux, & dont le defray

A fray eſt de grande deſpenſe. Aquoy regardant vn Laconien rencontra fort bien quand il dit, Que les Atheniens s'abuſoient & failloient bien lourdemẽt de deſpendre tant, & de faire à bon eſcient pour iouer : c'eſt à dire, de conſumer les deniers qu'il faudroit à mettre ſus vne groſſe armee de mer, & à ſoudoyer & entretenir vn puiſſant exercite de terre, à faire iouer des ieux en vn Theatre : car qui voudra faire le compte, combiẽ leur a couſté chaſcune Comędie, il ſe trouuera que le peuple Athenien a plus deſpẽdu à faire iouer les Tragędies des B Bacchantes, ou des Phœniſſes, ou des Oedipes, ou Antigone, ou faire repreſenter les actes d'vne Medea, ou d'vne Electra, que non pas à faire la guerre aux Barbares, pour acquerir Empire ſur eulx, ou pour defendre leur liberté contre eulx : car les Capitaines bien ſouuẽt menoient leurs hommes aux battailles, leur aiants fait commandement de porter des viures, auſquels il ne falluſt point de feu. Et certainement les Capitaines des galeres aiants fait prouiſion de farines ſeulemẽt, & pour viande d'oignons & formage, pour leurs hommes de rame, ils C les embarquoient dedans les galeres : là où les entrepreneurs qui faiſoient les ieux & les dãſes à leurs deſpens, donnoient à leurs baladins des anguilles, des tendres laictues, des ſaulſes où il entroit de l'ail & de la moëlle, & les feſtoyoient ainſi delicieuſement & longuement pour leur exercer la voix. Or de ces defrayeurs la ceulx qui demouroient vaincus n'en auoient autre choſe, ſinon qu'ils en eſtoient mocquez, farcez & iniuriez : & à ceux qui

y estoient victorieux, il ne leur en restoit pas vn tri- D
pié ny vne autre marque de la victoire, comme di-
soit Demetrius, mais vn seruir d'exemple de ceulx
qui ont follement despendu le leur, & ont laissé
leur maison cõme vne sepulture vuyde: telles sont
les fins à quoy conduit les hommes la despense de
la poësie, & rien de plus honorable. Mais d'autre
costé regardons aussi maintenant passer de deça
les Capitaines, & ce pendant qu'ils passeront à la
verité il fault bien faire silence, tenir sa langue, & se
tirer arriere, mesmement ceulx qui viuent sans rien
faire, sans se mesler du gouuernement de la chose E
publique, & sans aller à la guerre ny porter les ar-
mes: s'il y a aucun qui n'ait pas le cœur assez ferme,
ny la volonté pure & nette, & qui ne soit point or-
donné & receu en la saincte confrairie, ou de Mil-
tiades le boucher des Medois, ou de Themistocles
le meurtrier des Perses. C'est vne danse Martiale
que ceste cy meslee de battailles sur la terre, & de
flottes de vaisseaux sur la mer, chargee de des-
pouilles ensemble & de trophees. Escoute moy
Enyo fille de la guerre. voyla vn preambule de lã-
ces & de picques. Ambrassez, ô gens de bien, la F
mort sacree, comme disoit Epaminondas le The-
bain, en vous exposant à treshonorables & tresillu-
stres combats pour la patrie, pour les sepultures de
voz ancestres & pour les choses sainctes. Il m'est
aduis que ie voy leurs victoires venir en proces-
sion, lesquelles ne tirent point apres elles, pour
leur pris & loyer, vn bœuf ny vn bouc, & qui ne
sont point couronnees de feuilles de lierre, & ne
sentent

A sentent point la lie du vin ny le moust, comme les Bacchanales, ains des villes & citez: toutes prouinces sont à eulx, les Isles, les terres fermes tant mediterranees que maritimes, des colonies nouuelles de dix mille hõmes. Ils sont courõnez de trophees, de triõphes & de despouilles de toutes sortes, dont les marques, les statues & images sont de beaux tẽples, comme le Parthenon, ou l'Hecatompedon à Athenes, les murailles de deuers midy, vn Arsenal à loger les nauires, les portiques, la prouince de la Cheronese, la ville d'Amphipolis. La plaine de B Marathon accompagne la victoire de Miltiades, la Salamine celle de Themistocles marchant par dessus le bois & naufrage de mille vaisseaux, & celle de Cimon apporte cent galeres Phœniciẽnes de la riuiere de Eurymedon, & celle de Demosthenes & de Cleon de l'isle de Sphacterie, la rõdelle de Brasidas capitaine, & ses soudards liez & enferrez, celle de Conon rebastit les murs de la ville, & celle de Thrasybulus ramena le peuple victorieux du fort de Pyle, celles d'Alcibiades, apres la Sicile, releuent la ville qui estoit tombee par terre, & des battailles C de Neleus & d'Androclus en la Lydie & en la Carie, la Grece vit toute l'Ionie soubleuee. Et si lõ demande à chascune des autres quel bien est aduenu à la ville par elle, l'vne dira l'Isle de Lesbos, l'autre celle de Samos, l'autre celle de Cypre, l'autre la mer de Pont, l'autre cinq cents galeres, l'autre dix mille talẽts, sans la gloire & l'hõneur des trophees. Ce sont les causes pour lesquelles la ville solennise & celebre plusieurs festes, c'est pourquoy elle

fait des ſacrifices aux Dieux, non pas pour les vi- D
ctoires d'Æſchylus, ou de Sophocles. non pas quād Carcinus coucha auec Aerope ou Aſtydamas auec Hector, ains le ſixieme du mois de May iuſques au iourd'huy la ville celebre la victoire de la iournee de Marathon, & le ſixieme du mois * * elle fait offrande de vin aux Dieux en remerciement de la battaille nauale que gaigna Chabrias pres l'Iſle de Naxos, & le douzieme ils ſacrifient auſſi aux Dieux en action de graces pour la liberté recouuree, pour autant qu'à meſme iour ceulx de Phyle deſcendirent en la ville. Le troiſieme de E
Mars ils gaignerent la battaille de Platęes, & conſacrerent le ſixieme à Diane, auquel iour celle deeſſe reluiſit en pleine Lune aux Grecs victorieux deuant l'Iſle de Salamine, & la victoire qu'ils gaignerent deuant la ville de Mantinee a fait le douzieme iour de Septembre plus ſainct & plus ſolennel, auquel tous les autres alliez eſtants forcez & tournez en fuitte, eulx ſeuls aiants gaigné de leur coſté, dreſſerent vn trophęe ſur leurs ennemis ia vainqueurs. Voyla ce qui a eleué la ville en gloire, voyla qui l'exalte en grandeur. C'eſt cela pour- F
quoy Pindare a appellé la ville d'Athenes le ſouſtien de la Grece, non pour autant que par les Tragędies de Phrynichus, ou de Theſpis elle redreſſaſt les Grecs, mais pource que, ainſi que luy meſme dit ailleurs, au long de la coſte d'Artemiſe,

Ceux d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la Grecque liberté:

Et

A Et depuis à Salamine, à Mycale, & à Platæes, l'aiãts confirmee fort & ferme, comme vn diamant, la baillerent de main en main aux autres hommes. Mais bien vrayement pourra lon dire que ce n'est que ieu que des Poëtes, mais que les Orateurs ont quelque chose pourquoy on les doit comparer aux Capitaines, & pourquoy Æschines se mocquant de Demosthenes, dit, Il est vraysemblable que la tribune aux harengues intéte proces contre le palais des Capitaines. Est il donques pas raisonnable de preferer l'oraison Plataïque d'Hyperides,
B à la victoire que gaigna Aristides deuant la ville de Platæes? ou la harengue de Lysias alencontre des trente tyrãs, à l'execution & occision qu'en feirent Thrasybulus & Archias, ou bien celle d'Æschines contre Timarchus, accusé de conspiration & ligue conspiree, au secours que porta Phocion à ceux de la ville de Byzance, par lequel secours il empescha les Macedoniens d'insolentement & oultrageusement abuser des enfans des alliez & confederez d'Athenes? Ou bien comparons l'oraison de Demosthene de la couronne, aux couronnes public-
C ques que receut Themistocles pour auoir deliuré la Grece du peril de seruitude, attendu mesmemẽt que l'vn des passages plus remarquable & plus eloquent d'icelle oraison, est quãd il coniure les ames de leurs ancestres, qui en la battaille de Marathon exposerent leurs vies pour le salut de la Grece: ou bien ceulx qui monstrent par les Escholes la Retorique aux enfans, comme vn Isocrates, vn Antiphon, vn Isæus. Mais la ville a honoré ces vaillants

hommes la de ſepultures publicques, en recueillãt D honorablement les reliques de leurs corps, & les a deifiez, là où l'orateur qui iuroit par eux, ne les imitoit pas. Et Iſocrates qui en exaltant & louant haultement ceulx qui auoient combattu & expoſé leurs vies au peril de la mort, en la battaille de Marathon, diſant qu'ils faiſoient ſi peu de compte de leurs vies, qu'il ſembloit que leurs ames fuſſent à autruy, en celebrãt leur hardieſſe & le peu de compte qu'ils faiſoient de leurs vies, & neantmoins eſtant ia deuenu fort vieil, il reſpondit à quelqu'vn
" qui luy demãdoit comment il ſe portoit, Comme E
" vn homme qui a plus de quatre vingts & dix ans,
" & qui penſe que le plus grand mal du monde ſoit
" la mort. Car il eſtoit enuieilly, non en affilant ſon eſpee, non en aguiſant ſa lãce, non en poliſſant ſon armet, non en portant les armes au camp, non en maniant la rame deſſus les galeres, mais en compoſant & collant, par maniere de dire, des figures de Retorique, & des clauſes ſemblables, des oppoſites, des finiſſans de meſme, poliſſant & vniſſant ſes clauſes à la raſpe preſque, & au rabot. Comment donc n'euſt ceſt homme la redouté le clic- F quettis & le bruit des armes, ou le choc de deux armees, veu qu'il craignoit de heurter vne voyelle auec vne autre, & de proferer vne clauſe où il y euſt defectuoſité d'vne ſeule ſyllabe? car Miltiades apres auoir gaigné la battaille en la plaine de Marathon, le lendemain ſ'en reuint à la ville auec ſon armee victorieuſe, & Pericles aiant domté & ſubiugué les Samiens en l'eſpace de dix mois, ſe preferoit

A feroit à Agamemnon, qui à peine au dixieme an auoit pris la ville de Troie la grãde, là où Isocrates consuma presque l'espace de trois olympiades, qui sont quinze ans, à escrire & composer son oraison, qu'il appelle Panegyrique, sans qu'il ait iamais durant ce temps esté à la guerre, ny en ambassade, ny basty aucune ville, ny esté Capitaine de galere, encore que ce temps la ait porté des guerres innumerables: ains ce pendãt que Timotheus deliuroit l'Isle d'Eubœe, que Chabrias gaignoit la battaille nauale de Naxos, & Iphicrates tailloit en pieces B tout vn regiment de Lacedęmoniens, pres le port de Lechęum, & que le peuple d'Athenes aiant affranchy toutes villes, donnoit à toute la Grece autãt de voix & de suffrages en l'assemblee des estats generaux, cõme elle en retenoit pour elle: il estoit assis en sa maison à agencer les mots, & approprier les dictions de son liure, durant tout le temps que Pericles bastissoit les grands portiques, & le beau temple d'Hecatõpedon, combien qu'encore Cratinus le Comicque se mocque de cest œuure, comme allant bien laschement & lentement en besongne, C parlant de la muraille du milieu,

De parole il auance bien,
Mais de faict il n'auance rien.

Considerez vn peu ie vous prie la bassesse de cœur & d'esprit de ce Sophiste qui despendit la neufieme partie de sa vie à composer vne seule oraison. Mais il n'est pas raisonnable de conferer mesme les oraisons de Demosthenes l'orateur, aux faicts d'armes de Demosthenes le Capitaine, cõme celle

qu'il a escritte contre Cimon, aux trophęes que D
l'autre erigea deuant Pyle : celle qu'il a escritte à Amathusius des esclaues, aux Lacedęmoniens que l'autre prit & rendit esclaues, ny d'autant qu'il escriuit vne harengue pour faire donner droict de bourgeosie à ceulx qui estoient venus s'habituer à Athenes, pour cela il ne merite pas autant d'honneur comme Alcibiades, qui associa les Mãtiniens & les Eliens en ligue, alencontre des Lacedęmoniens. Qui plus est, ses oraisons publiques sont en cela reputees admirables, que és Philippiques il exhorte les Atheniens à prendre les armes, & louë E
l'entreprise de Leptines.

LEQVEL EST LE PLVS VTILE, LE FEV OV L'EAV.

L'EAV est le meilleur element,
Et l'or, cõme le feu flammant,
Reluit sur toute autre cheuance,

ce dit le poëte Pindare: par où il appert manifestement qu'il F
donne le second lieu au feu. Et semble qu'Hesiode s'accorde aussi à cela quand il dit,

Le Chaos a premier que tout esté:

car il est certain que la plus part des anciens a appellé l'eau Chaos, à cause qu'elle s'espand facilement: mais s'il n'estoit question que de tesmoings, la preuue seroit presque egalle d'vn costé & d'autre,

A tre,pource qu'il y en a assez qui estiment que le feu soit le principe de toutes choses, & comme la semence qui de soy produit toutes creatures, & les reçoit aussi toutes en soy par la generale inflammation: mais laissons là les tesmoignages des hommes, & considerons les raisons d'vne part & d'autre, pour veoir en quelle part elles nous tireront d'auantage. N'est il doncq pas raisonnable de iuger plus vtile ce dequoy nous auons tousiours & continuellement affaire, & en plus grande quantité, comme d'vn outil & instrument necessaire, &
B comme vn amy de tout temps & de toutes heures, comme lon dit, qui tousiours se presente à nous faire seruice? Or est il que le feu ne nous est pas tousiours vtile, ains au contraire quelquefois il nous fasche, & nous nous en eloignons, là où l'eau nous sert en hyuer & en esté, quand nous sommes malades & quand nous sommes sains, de nuict & de iour, & n'y a iamais temps ny saison que l'homme n'en ait affaire: c'est pourquoy nous appellons les trespassez Alibantas, comme priuez de toute liqueur & humeur, & par consequent aussi priuez
C de la vie: d'auantage l'homme a esté longuement sans feu, mais sans eau iamais. Or est il que ce qui a esté des le commancement, & des la premiere creation des hommes, est plus vtile que ce qui a depuis esté inuenté: car il est tout manifeste que nature nous l'a donné comme necessaire, & l'autre la fortune ou l'industrie l'a trouué comme accessoire. Or ne sçauroit on dire en quel temps les hõmes n'auoient point d'eau, & ne lit on point que

pas vn des Dieux ou demi-Dieux en ait esté l'in- D
uenteur : car elle a esté en mesme instant qu'eux, voire elle leur a donné l'estre, là où l'vsage du feu a esté trouué hyer ou deuãt hyer, en maniere de dire, par Prometheus, ainsi

Sans feu pouuoit, non sans eau, la vie estre.

Et que ce ne soit point vne fiction poëtique controuuee à plaisir, la vie presente en fait pleine foy, car il y a encore auiourd'huy par le monde des nations qui s'entretiennent sans feu, sans maison, sans foyer, viuans à l'air à descouuert: & Diogenes le Cynicque n'vsoit point de feu, tellemẽt qu'aiant E
auallé vn Poulpe tout crud, Voila, dit-il, ô hõmes, comment ie me hazarde pour vous: mais sans eau iamais homme n'estima qu'il fust ny honneste ny possible de viure. Et quel besoing est il que ie m'arreste à rechercher ainsi par le menu la nature de l'homme? Car y aiant plusieurs, & pour mieux dire, presque innumerables especes d'animaux, il n'y a que celle des hommes presque qui ait cognoissance de l'vsage du feu, toutes les autres ont leurs vies & leurs nourritures sans feu. Ceux qui broutent, qui paissent, qui volent, qui se trainnent par F
terre, leur viure est de manger des herbes, des racines, des fruicts, de la chair, le tout sans feu: mais sans eau, il n'y a beste, ny terrestre, ny aquatique, ny de l'air qui puisse viure. Il est bien vray qu'Aristote escrit qu'il y a quelques bestes de celles qui deuorẽt la chair, lesquelles ne boiuent point, mais cõment que ce soit, si se nourrissent elles de quelque humidité. Cela doncques est plus vtile sans lequel nul-

le sor-

A le sorte de vie ne peut consister ny durer. Passons plus outre, des animaux qui vsent, aux choses dont ils vsent pour sustenter leurs vies, comme sont les plantes & les fruicts. Entre iceux il y en a qui n'ont du tout point de chaleur, les autres si peu que lon ne le peut apperceuoir: au contraire l'humidité est celle qui fait germer toutes semences, qui les fait croistre, & à la fin porter fruict: car qu'est il besoin que i'allegue à ce propos le vin & l'huile, ny autres liqueurs que nous cueillons & vendangeons, ou bien que nous tirõs des pis des bestes, & que nous
B chastrons es groffres des abeilles, veu que le froment mesme, qui semble estre de nourriture seiche, se procree par transmutation, putrefaction, & diffusion de l'humidité? Et puis cela est le plus vtile, qui ne porte iamais dommage: or est il que le feu gaignant & s'estendant est le plus mortel & le plus pernicieux du monde, là où la nature de l'eau de soy ne fait iamais mal: & puis de deux choses celle est la plus profitable qui est plus simple, & qui sans aucun preparatif & appareil peut exhiber le proffit qu'elle apporte: & le feu a
C besoing de secours & de matiere, c'est pourquoy les riches en participent plus que les pauures, les Roys que les priuez: là où l'eau a encore cela d'humanité qu'elle se donne egallement à toutes sortes de gens, elle n'a point besoing d'outils ne d'instrumens: c'est vn bien complet & parfait en soy mesme, sans emprunter rien au dehors de soy. D'auantage, ce qui estant multiplié perd son proffit & sa cõmodité, est par consequent moins vtile:

Et le feu est tel, ne plus ne moins qu'vne beste ra- D
uissante qui deuore tout, & consomme tout ce qui approche de luy, de maniere que c'est plustost par industrie & artifice de celuy qui en sçait vser auec moderation, que de sa nature, s'il fait aucun bien, là où l'eau n'est iamais effroyable. Et puis ce qui peult profiter seul, & en compagnie d'autre, est plus vtile : or est il que le feu ne reçoit point en sa compagnie l'eau, ny ne profite point par la participation d'icelle : là où l'eau est profitable auec le feu, comme lon voit que les fontaines d'eau chaude sont medicinales, & en sent on visiblement la E
guarison que lon en reçoit. Lon ne sçauroit trouuer du feu humide, là où l'eau autant chaude comme froide, est tousiours profitable à l'homme. Il y a plus, que l'eau estant l'vn des quatre Elemens elle en a produit vn cinquiéme, par maniere de dire qui est la Mer, non moins vtile presque que pas vn des autres, tant pour plusieurs autres causes, que principalement pour le commerce : car estant parauant la vie de l'homme sauuage, & sans communication des vns aux autres, cest element la l'a conioınte & rendue parfaitte, apportant commu- F
nication & amitié des vns aux autres par mutuels secours & reciproques donations des vns aux autres. Heraclitus dit en vn passage, Si le Soleil n'estoit la nuict ne seroit point: aussi pourroit on bien dire, Si la mer n'estoit point, l'homme seroit le plus sauuage animal, le plus necessiteux, & le moins respecté du mõde: là où maintenãt elle a apporté des Indes la vigne iusques en la Grece, & de la Grece

iusques

A iusques és prouinces plus loingtaines, & de la Phœnicie l'vsage des lettres pour la conseruation de la memoire des choses : elle a conduit par deça le vin & les fruicts, & a empesché que la plus grãde partie du mõde ne demourast ensepuelie en ignorance. Cõment doncques ne sera l'eau plus vtile quãd elle nous fournit vn Element d'auantage? Mais au contraire à l'aduenture pourroit on de là commancer à insister alencontre, en disant que Dieu, comme vn ouurier, aiant eu les quatre Elemens pour la fabrique de ce monde, lesdits Elemens re-
B pugnãs les vns aux autres, la terre & l'eau ont esté mis dessoubs, comme la matiere qui se laisse former & mouler, & qui reçoit ordonnance, disposition & force de produire & d'engendrer telle, cõme elle leur est departie par les autres deux, l'air & le feu, qui sont ceux qui façonnent, forment & moulent, & qui excitẽt les deux premiers à generation, lesquels autremẽt iusques à là demouroiẽt morts sans aucun mouuement, mais de ces deux la derechef le prince & le maistre c'est le feu. Ce que lon pourra manifestemẽt cognoistre par ceste
C induction, car la terre, si elle n'est eschauffee d'vne essence chaleureuse, demeure sans produire ne porter aucun fruict, mais quand le feu s'espand & coule dessus, il la rend grosse & preste à engendrer: car autre cause ne sçauroit on rendre pourquoy les rochers & montagnes arides sont steriles, sinon d'autant qu'ils n'ont du tout point ou bien peu de participation de la nature du feu. En somme tant s'en faut que l'eau soit de soy suffisante pour se

conseruer soy-mesme,ou pour engendrer d'autres D
creatures, qu'elle est cause de sa ruine & corruption sans l'aide du feu : car la chaleur est celle qui tient en estre & conserue en sa propre substance l'eau,comme toutes autres choses, & là où elle est absente,& qu'elle defaut, elle se pourrit & se corrompt,de façon que la ruine & destructiō de l'eau, c'est default de chaleur, comme on peut veoir par les eaux des marets, & toutes sortes d'eaux croupissantes & qui sont retenues en des creux & concauitez sans yssues,car elles deuiennent mauuaises, & à la fin se pourrissent & empuantissent,pour au- E
tant qu'elles n'ont point de mouuement, lequel aiant ceste proprieté d'exciter ce qu'il y a de chaleur en chascune chose, conserue plus les eaux qui sont courantes & qui coulent fort, d'autant que ce remuemēt conserue ce qu'elles ont en elles de chaleur : c'est pourquoy nous appellons le viure ζῆν, pour ce que ζεῖν signifie bouillir. Comment doncques pourra lon dire,que de deux, celuy qui donne l'estre à l'autre,ainsi que fait le feu à l'eau,ne soit plus vtile ? Et puis ce qui pour estre de tout point dehors,est cause que l'animal perit,est le plus vtile, F
car il est tout manifeste que cela, sans lequel on ne peut estre,a donné cause de l'estre,& voit on qu'és corps mesmes des animaux, les parties qui ont moins de la nature du feu sont les plus insensibles, comme sont les os & les cheueux, & les parties qui sont plus esloignees du cœur, & presque la difference qu'il y a entre eux des grands aux petits, procede de la presence du feu: car ce n'est pas l'humidité

A midité qui produit les plantes, & les fruicts, mais bien la chaude humidité: aussi sont les eaux froides ou du tout steriles, ou bien peu fecondes & fertiles: & toutefois si l'eau de sa nature propre estoit fructueuse & fertile, il faudroit doncques qu'elle peust toute seule, & en tout temps, produire des fruicts, mais au contraire elle leur est nuisible pour vn autre raison. Et puis pour nous seruir de feu comme feu, nous n'auons point besoing d'eau, ains à l'opposite elle y nuit, car elle l'estaint & le perd: au rebours plusieurs y en a qui ne se sçauroient ser-
B uir d'eau sans feu, car quand elle est chauffee elle en est plus saine, & en son naturel elle est nuisible. Celuy doncques des deux qui peut profiter de soy mesme sans auoir besoing du secours d'autruy, est le meilleur & le plus profitable. D'auantage l'eau n'est vtile qu'en vne seule sorte, qui est par attouchement, quand on s'en laue, ou qu'on la touche, là où le feu sert & profite à tous les cinq sens de nature, car il est propre & au toucher de pres, & au veoir de loing, de maniere que outre les autres moiens de profiter on y peut compter la multipli-
C cité: car de dire que l'homme peut aucunefois estre sans feu, il est totalement impossible, mais il y a en cela differéce entre les nations, cóme en autres choses: la mer mesme est rendue plus vtile par la chaleur, cóme estant plus courante & plus agitee, car d'elle mesme elle ne seroit point differente des autres eaux. Et ceux qui n'ont point besoing de feu de dehors, ce n'est pas à dire qu'ils n'en aient du tout point de besoing, mais pour ce qu'ils ont abon-

dance & foison de chaleur naturelle en eux, de sorte qu'en ce poinct la mesme l'vtilité du feu doit estre estimee plus grande par raison vray-semblable: car l'eau n'est iamais telle, qu'elle n'ait aucunement besoing de secours de dehors, & le feu pour son excellence est content de soy mesme, sans auoir besoing d'autruy. Tout ainsi doncques qu'vn Capitaine seroit meilleur & plus excellent qui sçauroit tellement ordonner sa ville, qu'elle n'auroit point affaire d'alliez de dehors: aussi faut estimer qu'entre les Elemens celuy la soit le plus digne, qui se peut plus souuent maintenir sans le secours & l'aide d'autruy. Autant en faut il dire des animaux qui ont moins de besoing, combien que au contraire on pourroit à l'aduẽture dire, que cela soit plus vtile, duquel nous vsons seuls, mesmement que par le discours de la raison nous pouuõs choisir ce qui est le meilleur: car qu'est il plus vtile ny plus profitable aux hommes que la raison? & toutefois elle n'est point és bestes brutes. Que s'ensuit il pour cela? Est-ce à dire qu'elle ait esté moins vtilement inuentee par la prouidence de Dieu? Mais puis que nous sommes tombez en ce propos qu'est il plus vtile à la vie humaine que les arts? or n'y a il art presque que le feu n'ait inuentee, ou pour le moins qu'il n'entretiene: c'est pourquoy on fait Vulcain le prince & le maistre d'icelle. Il y a plus, que le temps & l'espace de vie estant donné fort court & fort bref à l'homme, encore le dormir, comme dit Ariston, ne plus ne moins qu'vn gabeleur, luy en oste la moitié: il est vray que l'hõme

A me pourroit veiller ſans dormir toute la nuict,
mais ie puis bië dire, que le veiller ne luy ſeruiroit
de rien, ſi n'eſtoit que le feu luy apportaſt les com-
moditez du iour, & luy oſtaſt la difference qu'il y
a entre les tenebres de la nuict, & la lumiere du
iour. Si doncques il n'y a rien qui ſoit plus profi-
table aux hommes que le viure, comment ne iu-
gera lon le feu la plus vtile choſe qui ſoit au mon-
de, puis qu'il augmente & multiplie la vie? D'a-
uantage, ce dequoy les cinq ſens de nature parti-
cipent le plus, eſt le plus vtile: or eſt il tout eui-
B dent qu'il n'y a nul des ſens naturels qui ſe ſerue
de la nature de l'eau à part, ſans l'air ou ſans le feu
meſlé parmy, là où tout ſentiment participe du
feu, comme d'vne vertu viuifiante, meſmement
la veuë, qui eſt le plus ſoudain & le plus aigu de
tous les ſens corporels, & comme vn feu allumé
qui nous confirme la foy & aſſeurance qu'il y a
des Dieux, & comme dit Platon, par le moien de
la veuë nous pouuons conformer noſtre ame au
mouuement des corps qui ſont au ciel.

C

DV PREMIER FROID.



IL faut qu'il y ait, ô Phauorinus, vne
premiere puiſſance & ſubſtance du
froid, cõme du chaud eſt le feu, par
preſence & participatiõ de laquelle
chaſcune des autres choſes ſoit froi-
de: ou pluſtoſt il faut dire, que le froid eſt priuation
de chaleur, cõme lon dit que les tenebres ſont pri-

uation de lumiere, & station de mouuement, at- D
tendu mesmement qu'il semble que le froid soit stationnaire, & le chaud motif, & le refroidissemét des choses chaudes ne se fait point par entree d'aucune puissance froide, ains par departement de chaleur: car aussi tost comme elle est toute departie ce qui demeure est tout refroidy : car la vapeur que les eaux bouillantes rendent, sort quand & la chaleur qui s'en va, & pourtant la refrigeration diminue la quantité, par ce qu'elle chasse ce qu'il y a de chaud, sans qu'il y rentre rien d'autre. Ou bien ceste opinion pourroit estre suspecte, premie- E
rement, d'autant qu'elle subuertit & oste plusieurs puissances, comme si elles n'estoient pas qualitez ou habitudes realement subsistentes, ains seulement priuations de qualitez & d'habitudes, comme le pesant du leger, le dur du mol, le noir du blanc, l'amer du doux, & ainsi des autres semblables selon que chascune est en puissance contraire à l'autre, non pas comme à l'habitude est contraire priuation. Et puis, d'autant que toute priuation est oisifue & sans action quelconque, cóme aueuglement, surdité, silẽce & mort, par ce que ce sont F
dechassemens de formes, & especes & aneantissemens de substances, non pas natures ny substances reelles à part, là où nous voions que la froideur depuis qu'elle s'imprime dedans les corps, n'y engendre pas moins d'accidens & d'alterations que fait la chaleur: car plusieurs choses s'y figent & gelent par le froid, plusieurs s'y arrestent & retiennẽt, & s'y espessissent: & sa stabilité mal-aisee à emou-
uoir

A uoir n'est point pourtant oiseuse, ains est graue & ferme, aiant force & vigueur d'arrester & de cõtenir. Et pourtant priuation est vne defaillance & departemẽt de puissance contraire, là où plusieurs choses se refroidissent, encore qu'elles aient beaucoup de chaleur au dedãs, & y en a quelques vnes que le froid serre & estraint, d'autant plus que plus ils les trouuent chaudes, comme, pour exemple, le fer que lon trẽpe. Et les Philosophes Stoïques tiennent que les esprits naturels enclos dedans les corps des petits enfans venãs de naistre, par la froi-
B deur de l'air enuironnant s'acerent & affinent, & qu'ainsi changeans de nature ils deuienent ame, toutefois cela est subiect à dispute: mais veu que lon voit que la froideur est cause efficiente de plusieurs autres effects, il n'est pas raisonnable de penser que ce soit priuation. D'auantage la priuation ne reçoit point de plus ou de moins, comme de deux qui ne voiẽt aucunemẽt, l'vn n'est point plus aueugle que l'autre, & de deux qui ne parlẽt point, plus muet que l'autre, ny de deux qui ne viuent point, plus mort que l'autre: mais entre les choses
C froides il y en a biẽ de plus & de moins, & du trop & non trop, & generalement des roidissemens & relaschemens, aussi bien comme entre les chaudes, & pourtant la matiere selon qu'elle seuffre plus ou moins par ses contraires puissances, produit d'elles des substances plus ou moins froides ou chaudes les vnes que les autres, car il ne se peut faire mixtion ny cõposition d'habitude auec priuation, & n'y a pas vne puissance qui reçoiue ny admette

ſa contraire qui luy apporte priuation, n'y n'en D
fait iamais ſa compaigne, ains luy cede. Au contraire le froid demeure bien meſlé auec le chaud iuſques à quelque degré, comme le noir auec le blanc, le hault auec le bas, le doux auec l'amer, & par ceſte aſſociation, meſlange & accord des couleurs, des ſons, des drogues, des ſaueurs, produiſent des compoſitions, grandement agreables & plaiſantes: car l'oppoſition, ſelon habitude & priuation, eſt du tout ennemie ſans aucun moien de reconciliation, eſtãt l'eſſence de l'vn la deſtruction de l'autre: là où celle qui eſt de deux puiſſãces con- E
traires, priſe à propos & en ſaiſon, & les arts ſ'en ſeruent bien ſouuent, & la nature encore plus, tant en autres productions qu'es changemẽs & mutations de l'air: pour le reglement & ordonnance deſquelles, Dieu, qui les gouuerne, ſ'appelle Harmonique, non pour accorder le haut auec le bas, ny pour faire que le blanc & le noir conuerſent amiablement enſemble, mais pource que par ſa prouidence il diſpoſe ſi bien l'accord & diſcord de la chaleur & de la froideur au monde, qu'auec moderation & ſans exces, ils ſe battent & ſe re- F
concilient enſemble, en oſtant à l'vn & à l'autre ce qu'il y a de trop, & reduiſant les deux en telle temperature & tel eſtat qu'il appartient: & puis on ſent le froid tout auſſi biẽ que lon fait le chaud, là où lon ne ſçauroit ny veoir, ny ouïr, ny toucher, ny par aucun autre ſentiment cognoiſtre la priuation: car il faut que ce ſoit quelque ſubſtance pour la pouuoir ſentir: & là où il n'apparoit aucune

A aucune ſubſtance, là on entend qu'il y a priuation, qui eſt negation de ſubſtance, comme aueuglement eſt negation de veuë, ſilence de voix, vuyde ſolitude de corps. Car on n'apperçoit pas le vuyde par le ſens de l'attouchement, mais là où il n'y a point d'attouchement de corps, là entend on qu'il y a vuyde: auſſi n'oyons nous pas le ſilence, mais quand nous n'oyons rien, nous entendons que c'eſt ſilẽce. Autant en faut il dire des aueugles, des nuds & des deſarmez, on n'en a nul ſentiment, ains, negation du ſentimẽt: auſſi faudroit il dõcques
B que lon ne ſentiſt point le froid, ains ſeulemẽt que là où defaudroit le chaud on entẽdiſt le froid, ſi ce n'eſtoit que priuation du chaud. Mais ſ'il eſt ainſi que comme le chaud ſe ſent par le hale du cuir, & la dilatation de la chair, auſſi le froid ſe ſent par le reſerrement & condenſation d'icelle, il appert manifeſtement qu'il y en a vn propre & particulier principe & ſource, comme de la chaleur. D'auantage la priuatiõ en chaſcune eſpece eſt vne & ſimple, mais les ſubſtances ont pluſieurs differences & pluſieurs puiſſances. Car le ſilence n'eſt que d'vne
C ſorte, là où la voix eſt diuerſe, tantoſt faſchant, tantoſt reſiouiſſant. Le ſentiment, les couleurs & les figures ſemblablement ont pareilles differẽces, qui diſpoſent & affectionnent tantoſt d'vne ſorte & tantoſt d'vne autre, le ſubiect qui ſ'en approche: mais ce qui eſt non palpable, non coloré, & generalement non qualifié d'aucune qualité, n'a point de diuerſité, ains eſt tout ſemblable. Or maintenãt doncques le froid reſemble il à ces priuatifs là, de

ſorte qu'il ne face aucune diuerſité en ſes accidẽts: D
Ou ſi tout au contraire, il vient quelquefois au corps de grandes & vtiles voluptez du froid, & au rebours auſſi quelquefois de grãds dommages, de grands maux & de faſcheuſes peſanteurs, auſquelles qualitez du froid le chaud ne cede pas ny ne ſ'enfuit pas touſiours, ains bien ſouuent eſtant retenu & arreſté dedans le corps il reſiſte & combat alencontre, & ce combat des deux contraires ſ'appelle horreur, & tremeur, ou tremblement. Mais quãd la chaleur eſt du tout vaincue, alors il ſuccede l'eſtre gelé ou trãſy, & la victoire du chaud apporte au corps vne tiedeur & vne dilatation auec plaiſir, ce que proprement Homere appelle ἰαίνεσθαι. E
Mais cela eſt euident à tout le monde, & par iceux accidẽs autãt ou plus que par nuls autres argumẽs, il ſe monſtre & preuue que le froid eſt oppoſé au chaud, cõme ſubſtance à ſubſtance, ou comme paſſion à paſſion, non pas comme priuation à habitude, ou negation à affirmation, & que ce n'eſt point la corruption & deſtruction du chaud, ains vne nature & puiſſance corrompante, autrement il faudroit oſter l'hyuer du nombre des ſaiſons de l'annee, & la biſe du nombre des vents, comme eſtans F
ſeulement priuation des ſaiſons chaudes, & des vens du midy, & dirõs qu'ils n'ont point de propre & peculiere ſource & principe. Et toutefois y aiant en tout l'vniuers quatre premiers corps, leſquels à cauſe de leur pluralité & de la ſimplicité de leurs puiſſances, aucuns appellent elemens, & les ſuppoſent eſtre principes de tous autres corps, le feu,
l'eau,

A l'eau,l'air,& la terre,il eſt force qu'il y ait auſſi quatre premieres & ſimples qualitez.Et qui ſont elles, ſinon la chaleur,la froideur,la ſiccité, & l'humidité, moiennant leſquelles les elemens ſouffrent & font toutes choſes? Et cóme és elemens de la grammaire il y a les breues & les longues, & en la muſique les notes baſſes & hautes,dont les vnes ne ſont pas priuation des autres:auſſi faut il eſtimer que és corps naturels les elemens ſont les contrarietez de l'humide contre le ſec,& du froid contre le chaud, ſi nous voulons adiouſter foy & à la raiſon, & à ce
B que les ſens naturels nous monſtrent clairement: ou bien ainſi que l'ancien Anaximenes eſtimoit,ne penſons pas qu'il y ait rien ny chaud ny froid abſoluëment en ſubſtance, ains croyons que ce ſont paſſions communes de la matiere,qui ſuruiennent apres les mutations. Car il dit que ce qui ſe ſerre, eſpeſſit & eſtraint en la matiere, c'eſt ce qui eſt froid:& ce qui ſe rareſie & ſe laſche,car il vſe de ce propre terme χαλαρὸν,il dit que c'eſt le chaud. Voy la pourquoy ce n'eſt pas ſans propos que lon dit que l'hõme de ſa bouche ſouffle & froid & chaud,
C car l'haleine ſ'enfroidit quand elle eſt preſſee & ſerree des léures,mais quand elle ſort de la bouche arriere-ouuerte, alors elle eſt chaude,à cauſe de la rarité & laxité. Toutefois Ariſtote tient que c'eſtoit ignorance à luy de dire cela, par ce que quãd nous ſoufflons la bouche toute ouuerte, nous ſoufflons l'air chaud qui eſt dedans nous meſmes, c'eſt à dire dedans noſtre corps: mais quand nous ſoufflons les léures ſerrees, nous ne pouſſons pas

l'air qui sort de nous, ains celuy qui est deuant D
nostre bouche, lequel est froid, & est le premier que lon sent. Mais s'il est necessaire pour tant de raisons, de laisser vne substance du froid & du chaud, ramenons nostre discours à la continuation de nostre premier propos, cherchants quelle est la substãce, la nature & la source de la froideur. Ceulx donc qui disent que le geler de froid, trembler, herisser & dresser le poil, & autres choses semblables à telles passions s'engendrent des formes triangulaires à costez inegaux, qui sont dedans noz corps, encore qu'ils faillent és particularitez, si E
est-ce qu'ils prennent leur commancement de là où il le fault tirer, pource qu'il fault que le fondement & l'origine de ceste inquisition parte cóme de la deesse Vesta, ainsi que lon dit en cómun prouerbe, de la nature de l'vniuers. Et c'est en quoy il semble que differe le plus le philosophe du medecin, du laboureur, & du ioueur de flustes, & autres semblables particuliers ouuriers, ausquels il suffit de sçauoir & entendre les dernieres causes. Car prouueu que le medecin cognoisse & cóprenne la plus voisine & plus prochaine cause de la maladie F
de son patient, cóme de fiebure, que ce soit obstruction ou incidence du sang tóbant des venes és arteres: & le laboureur, de la bruine des bleds le soleil ardent apres vne pluye; & le ioueur de flustes de la bassesse de ton, soit de baisser les flustes & les approcher les vnes des autres, il suffit à chasque ouurier pour son propre ouurage & mestier: mais au philosophe naturel cherchant la verité des

choses

A choses seulement pour la comprendre, la cognoissance des dernieres causes n'est pas la fin, ains plus tost le commancement,pour aller iusques aux premieres & plus haultes causes. Et pourtāt ont bien fait Platon & Democritus,lesquels recherchans les causes de la chaleur & de la pesanteur, n'ont pas arresté le cours de leur inquisition au feu ny à la terre,ains referans les choses sensibles aux intelligibles, ont procedé iusques aux moindres parcelles, cōme aux premieres semences. Toutefois il vault mieux manier premierement ces choses sensibles, B esquelles Empedocles & Straton, & les Stoïques mettent les principes des puissances: les Stoïques attribuants la premiere froideur à l'air, & Empedocles & Straton à l'eau,& vn autre à l'aduenture supposeroit que ce seroit plus tost la terre: mais examinons premierement les sentences de ces autres la. Puis qu'il est donc ainsi que le feu est ensemble chaud & luysant, il est force que la nature qui luy est cōtraire, soit froide & obscure, car l'obscur est contraire au clair, tout autant que le froid au chaud: & ainsi comme l'obscur & tenebreux C confond & empesche la veuë, aussi le froid confond & empesche le sens de l'attouchement, là où la chaleur espand & resiouit le sens de celuy qui touche, ainsi comme la clarté de celuy qui voit: parquoy il fault dire que ce qui est premierement obscur & tenebreux, est aussi premierement froid en nature. Or que l'air soit le premier tenebreux, les poëtes mesmes ne l'ont pas ignoré, car ils appellent l'air tenebres,

L'air ſi eſpais ſur les naues eſtoit, D
Que le regard de la Lune il oſtoit
Luyſante au ciel. . . . .

Et en vn autre paſſage,

Il diſſipa tout incontinent l'air,
Et le brouillas feit auſſi en aller:
Lors le Soleil commança à reluire,
Et la battaille en veuë ſe reduire.

Oultre cela on appelle κνέφας, l'air qui n'eſt point enluminé de clarté, comme qui diroit κενὸν φάους, c'eſt à dire vuyde de lumiere, & νέφος, c'eſt à dire nuee, vn air eſpaiſſy & groſſy, ainſi appellé par negation de lumiere. Il ſ'appelle auſſi ἀχλὺς & ὁμίχλη, qui ſignifie brouillas, & tout ce qui empeſche la veuë de voir atrauers ſont toutes differences d'air, & pour autãt qu'il ne ſe peult voir, ne qu'il n'a aucune couleur, il en eſt ſurnõmé Ades & Acheron. Ainſi donc comme l'air demeure tenebreux quand la lumiere en eſt oſtee, auſſi quand le chaud ſ'en eſt allé, ce qui demeure eſt air froid, & non autre choſe, c'eſt pourquoy il eſt appellé Tartarus à cauſe de la froideur, ce que le poëte meſme Heſiode nous enſeigne, quãd il appelle Tartarus aëré, & le trembler & eſtre ſecoué de froid ſ'appelle ταρταρίζειν. Voyla les raiſons que lon pourroit alleguer à ce propos la. Mais pource que la corruption eſt mutation de chaſcune choſe en ſon contraire, conſiderons ſi cela eſt vray que lon dit communément, la mort du feu eſt generation de l'air : car le feu ſe meurt auſſi bien cõme l'animal, ou eſtainct à force, ou bien lãguiſſant de ſoymeſme, mais l'extinction

A du feu monſtre bien plus manifeſtement qu'il ſe muë en air, car la fumee eſt vne eſpece d'air ſelon Pindare,

Vapeur en l'air vain conſumee,
Regibbant contre la fumee:

mais toutefois encore le peult on voir quand la flamme ſ'eſuanouit & meurt à faulte d'entretenement & de nourriture, comme és lampes que la cyme ſe va diſſipant en vn air obſcur & tenebreux: encore le peult on ſuffiſamment apperceuoir par la vapeur qui ſ'enuole contre-mont de noz corps, B apres que lon ſ'eſt bagné ou eſtuué & que lon ſe fait ietter de l'eau froide deſſus, que le chaud venant à ſe corrompre ſe tourne en air, comme eſtāt par nature oppoſé & contraire au feu: à quoy il ſ'enſuit par conſequent, que l'air eſt premierement tenebreux & froid. Mais qui plus eſt la plus vehemente & plus violente impreſſion qui ſe face és corps par la froideur, c'eſt la congelation, qui eſt paſſion de l'eau & action de l'air. Car l'eau d'elle meſme ſ'eſpand fort, n'eſtant ny ſolide ny ſerree de ſa nature, mais elle ſe roidit & ſe conſtipe, eſtant C ſerree par l'air, moiennant le froid. Voyla pourquoy lon dit en ver aſſez commun,

Quand au midy le Nort ſuccedera,
Incontinent apres il negera,

par ce que le vent de midy prepare la matiere, qui eſt l'humidité, & l'air de la biſe qui vient apres, la gele: ce qui apparoiſt manifeſte és neges, leſquelles ſi toſt qu'elles ont rendu & exhalé vn peu d'air delié & froid, ſe fondent & coulent incontinent.

Et Ariſtote eſcrit que les cueux de plomb ſe fondent & coulēt de froid & de la rigueur de l'hyuer, auſſi toſt que lon approche l'eau d'elles,& l'air ſerrant & preſſant les corps par la froideur les caſſe & les rompt. D'auantage l'eau tiree hors de la fontaine ſe gele plus toſt, d'autant que l'air a plus de force ſur vne petite quantité que ſur vne grande. Et ſi lon puiſe vne petite quātité d'eau froide d'vn puis dedans quelque vaiſſeau, & que lon la redeſcende puis apres au puis, en ſorte que le vaiſſeau ne touche point à l'eau,ains demeure ſuſpendu en l'air,& qu'il y arreſte non trop long temps,l'eau en ſera plus froide que celle du puis : par où il appert bien manifeſtement, que la premiere cauſe de la froideur n'eſt pas en l'eau, mais en l'air. Qu'il ſoit ainſi, iamais les grādes riuieres ne gelent au fond, d'autant que l'air ne peult pas penetrer ne deſcendre par tout : mais ce qu'il peult embraſſer de ſa froideur en y touchant ou en approchant,il l'arreſte & le congele. Voyla pourquoy les barbares, quand ils veulent paſſer à pied les grandes riuieres gelees, ils enuoyent deuant eulx des regnards : car ſi la glace n'eſt pas eſpaiſſe, ains ſeulement ſuperficielle,les regnards le ſentās bien au bruit que méne la riuiere courant par deſſoubs, ſ'en retournent. Et y en a qui peſchent en creuant & fendant la glace auec de l'eau chaulde, & puis deuallent leur ligne par l'ouuerture, car les poiſſons mordēt alors l'hameçon : ainſi le bas de la riuiere n'eſt aucunement alteré de la gelee, combien que le deſſus en ſoit ſi fort pris de glace,que l'eau,à force de ſe reſerrer &

restrain-

A restraindre en soymesme, rompt les batteaux, comme nous racontent mesmes ceulx qui ont hyuerné n'a gueres sur la riuiere du Danube auec l'Empereur. Mais toutefois ce qui aduient en noz corps mesmes, en porte assez suffisant tesmoignage. Car apres que nous nous sommes bien estuuez, & que nous auons bien sué, nous en sommes plus frilleux, d'autant que noz corps relaschez, ouuerts & estandus par la chaleur, en reçoiuent plus de froid, qui y entre quand & l'air, autant en aduiét il à l'eau mesme, laquelle se refroidit plus & plus tost, quãd elle B a esté vn peu premierement eschauffee, en deuenant plus aisee à alterer à l'air, attendu que ceulx mesmes qui iettent contre-mont & espandent de hault l'eau bouillante, ne font autre chose que la mesler auec beaucoup d'air. L'opinion doncques de ceulx qui attribuent la premiere cause du froid à l'air, Phauorinus, est fondee sur telles apparétes & vraysemblables raisons: mais celle qui l'attribue à l'eau, prend aussi de semblables principes, par ce que Empedocles dit ainsi,

Voy le Soleil tousiours clair & luysant,
C La pluye noire, & tousiours froid faisant.

Car en opposant le froid au chauld, comme le noir au luysant, il nous donne occasion de colliger & inferer, que comme le chauld & le luysant appartiennent à vne mesme substãce, aussi font le froid & le noir. Or que le noir procede non de l'air, mais de l'eau, l'experience mesme des sens nous en fait foy, pource que rien ne noircit par l'air, mais tout par l'eau: car si vous plongez dedans l'eau de

la laine ou quelque drap le plus blanc qui puiſſe D
eſtre, il apparoiſtra au ſortir de l'eau noircy, & demourera tel, iuſques à ce que par la chaleur l'humidité ſoit toute deſeichee, ou bien qu'auec des preſſes ou quelque fardeau peſant, on l'ait toute eſprainte. Et la terre, quand elle vient à eſtre arroſee de la pluye, les endroicts qui ſont touchez & attaincts des gouttes de l'eau tombant noirciſſent, le reſte de la terre demourant de ſemblable couleur qu'il eſtoit au parauãt. Et de l'eau meſme celle qui eſt plus profonde ſemble plus noire, d'autant qu'il y en a plus en quantité: au contraire tout ce qui E
ſ'approche de l'air eſt incontinent eſclairé, & rit à l'œil. Des autres ſubſtances humides, celle qui eſt la plus tranſparente, c'eſt l'huyle, comme celle où il y a plus d'air, dequoy eſt vn certain ſigne ſa legereté, qui fait qu'elle nage ſur toutes autres liqueurs, eſtant portee au deſſus, par le moien de l'air. Il y a plus, qu'elle fait calme & tranquilité en la mer, quand elle eſt eſpandue par deſſus, à cauſe de ſa poliſſure gliſſante, ainſi comme Ariſtote a eſcrit. Car la vague battue de quelque humeur que ce ſoit, ſ'applattit & ſ'eſpand: mais cela eſt propre & pecu- F
lier à l'huyle, qu'elle fait vne clarté, & dõne moien de voir au fond des eaux, l'humidité ſe fendant & donnant ouuerture à l'air. Car non ſeulement aux plongeurs, qui vont cherchant & arrachant les eſponges la nuict, il fait clarté & lumiere, quand ils ne ſont qu'au deſſus de la mer, mais auſſi aux plus profondes foſſes, quand ils la ſoufflẽt hors de leur bouche. L'air donques n'a point plus du noir que

que

A que l'eau, mais moins du froid. Qu'il ſoit ainſi, l'huyle qui entre les liqueurs participe plus de l'air, n'eſt aucunement froide, & ſe prend mollement, d'autant que l'air qui eſt incorporé dedans, ne permet pas que la priſe ou caillure ſe puiſſe faire dure. Et les artiſans ne trempent pas les aiguilles ny les boucles & agraffes de fer auec de l'eau, ains auec de l'huyle, craignans la trop grãde froideur de l'eau qui les rendroit torſes. Car il eſt plus raiſonnable d'examiner ceſte diſpute par telles marques & preuues que non pas par les couleurs, attendu que
B la nege, la greſle & la glace, ſont tout enſemble & treſclaires & treſfroides, & à l'oppoſite la poix eſt plus chaulde que le miel, & neantmoins eſt plus obſcure. Toutefois ie m'eſbahis de ceulx qui veulent que l'air ſoit froid, d'autãt qu'il eſt tenebreux, comme ils n'apperçoiuent que d'autres l'eſtiment & le iugent chauld, d'autãt qu'il eſt leger : car la tenebroſité n'eſt pas ſi familiere ne ſi couſine à la froideur que la peſanteur & la ſtabilité luy ſont propres, pource qu'il y a pluſieurs choſes du tout exemptes de chaleur qui participent de ſplendeur
C & de clarté: mais il n'y a rien de froid qui ſoit leger ny agile, ny tendãt contre-mont: car les nuees tant qu'elles tiennent plus de la nature de l'air, ſ'eſleuẽt contre-mont, mais ſi toſt qu'elles ſe tournẽt en nature de liqueur, incontinent elles tombent, & perdent non moins la legereté & l'agilité que la chaleur, quãd la froideur viẽt à ſ'y mettre: & au cõtraire, quãd la chaleur y ſuruient, elle chãge ſon mouuement tout à l'oppoſite, la ſubſtance mõtant con-

tre-mont tout auſſi toſt qu'elle eſt muee & tournee en air. Qui plus eſt, la ſuppoſition de la corruption n'eſt pas veritable, car toute choſe qui perit ne ſe muë pas en ſon contraire, mais bien toute choſe ſ'eſtainct & ſe perd par ſon contraire, comme le feu eſtainct par l'eau, ſe tourne en air. Car le poëte Æſchylus, encore que tragicquement, ſi eſt-ce que veritablement il appelle l'eau le chaſtiemẽt du feu, & Homere oppoſe en la battaille le fleuue à Vulcain, & Neptune à Apollo, non tant fabuleuſement que naturellement: & Archilochus parlant d'vne mauuaiſe femme, qui auoit volonté toute contraire à ce qu'elle monſtroit, dit de bonne grace, D E

La faulſe femme en vne main portoit
L'eau, & le feu en l'autre preſentoit.

Et entre les Perſes la plus vrgente & plus preſſante façon de ſupplier, & que lon ne pouuoit eſconduire ny refuſer, eſtoit quand le ſuppliant entrant en la riuiere tenant du feu en la main, menaſſoit de ietter le feu en l'eau, ſi on ne luy octroyoit ce qu'il requeroit: car lors on luy concedoit bien ce qu'il auoit requis, mais apres l'auoir obtenu, il eſtoit puny pour la menaſſe dont il auoit vſé, comme eſtant malheureuſe & meſchante, & contre la nature. Et meſme ce que lon dit à tout propos en commun prouerbe, quand on veult ſignifier vne choſe impoſſible, Meſler le feu auec l'eau: ſemble teſmoigner aſſez que l'eau eſt l'ennemy mortel du feu, qui luy fait la guerre, le fait perir, & le chaſtie en l'eſtaignant, non pas l'air qui ne le deſtruit pas, ains F

A recueille & reçoit sa substance quand il est alteré. Car si ce en quoy se tourne ce qui perit, est son cõtraire, le feu ne se trouuera point plus contraire à l'air que fera l'eau : car il se tourne en eau quand il s'espaissit, & en feu quand il se subtilize, comme aussi au cas pareil, l'eau par rarefaction se resoult en air, & par condensation elle deuient terre, non pour inimitié ny contrarieté qu'elle ait auec tous les deux, comme i'estime, mais plus tost pour affinité & parenté qu'elle a auec l'vn & l'autre. Et en quelle sorte que ce soit des deux qu'ils le dient, ils B destruisent & gastent leur intention. Mais de dire que ce soit l'air qui gele & glace l'eau, il n'y a propos ny raison quelconque, veu que nous voions que l'air mesme ne se gele ny ne se durcit iamais: car les brouillas & nuages ne sont pas glacements de l'air, ains seulement espaississements & grossissements d'vn air humide & vaporeux, mais le vray air qui n'a vapeur quelconque & est tout sec, ne reçoit point de refrigeration qui puisse produire en luy iusques à vne telle alteration : car il y a des mõtagnes qui ne reçoiuent ny nuees, ny brouillas, C ny rosee, d'autant que de leurs cymes elles attaignent iusques à vn air tout pur, exempt de toute humidité: par où il appert tout manifestemẽt, que cest espaississement & grossissement qui se fait au bas de l'air, luy prouient de la froideur & de l'humidité qui luy est meslee d'ailleurs. Et quant au fonds des grandes riuieres qu'ils ne se gelent pas il y a grande raison, par ce que le dessus qui est glacé ne laisse pas trauerser l'exhalation qui se léue du

Comme ... ment d'O... l'impe do... la cyme p... se la moy... ne regiõ ... l'air. Voye... la vie de ... Paulus A... mylius.

bas, & elle retenue enclose & rebattue contre bas, D
engendre quelque chaleur en l'eau qui est au fond, dequoy fait bien claire demōstration ce que quād la glace vient à se rompre, il sort de l'eau & s'esléue contre-mōt beaucoup de vapeur & d'exhalation. Voyla pourquoy les ventres & les concauitez qui sont dedās les corps des animaux sont plus chaulds en hyuer, pource qu'ils retiennent la chaleur que la froidure de l'air enuironnant repoulse au dedans,& le puyser & haulser l'eau en l'air n'en oste pas seulement la chaleur, mais aussi la froideur : &
partant ceulx qui veulent auoir l'eau bien froide, E
ne remuent iamais ny l'eau ny la nege que lon met alentour pour la refroidir,car le mouuemēt chasse la froideur de l'vn & de l'autre. Mais que cela soit la puissance interieure de l'eau, & non pas de l'air qui le face,on le pourroit ainsi de nouueau discourir. Premierement il n'est pas vray-semblable que l'air estant proche voisin du feu elementaire, touchant & estant touché de sa reuolution flambāte, ait vne puissance & nature toute contraire,ny n'est pas possible, attendu que leurs deux extremitez
s'entretouchent & s'entretiennent : & n'est point F
accordant ny conforme à la raison que la nature ait rengé tout d'vn tenant, le perdant & le perdu, le consumant & le consumé,comme si elle n'estoit pas ouuriere & mediatrice de paix & accord entre eulx,mais plustost de noise,debat & discord:& n'a pas la nature accoustumé de ioindre front à front les substances totalement contraires,ny apertemēt repugnantes l'vne à l'autre, ains de mettre entre
deux

A deux celles qui tiennent de l'vne & de l'autre, aiant vne ſituation & diſpoſition qui ne tend point à deſtruction, ains à aſſociation des deux contraires au milieu entrelaſſee. Telle ſituation & region a eu l'air en l'vniuers, eſtant eſpandu au deſſoubs du feu, & deuant l'eau pour ſ'accommoder à l'vn & à l'autre, & les aſſembler tous deux, n'eſtant de luy meſme ne chauld ne froid, ains vn attrempement & vne meſlange des deux meſlez enſemble, non d'vne mixtion pernicieuſe, ains douce & gracieuſe, qui mollement y introduit &
B reçoit les extremitez contraires,& puis l'air eſt par tout egal: & toutefois l'hyuer n'eſt pas par tout ſemblable ny froid, ains y a vne partie du monde qui eſt froide & fort humide, & l'autre fort chaulde & fort ſeiche,& ce non point fortuitement,ains d'autant que c'eſt vne meſme ſubſtance ſuſceptible du froid & du chauld: car la plus grande partie de l'Afrique eſt chaulde & aride, ſans eau: & ceulx qui ont eſté par le païs de la Scythie,de la Thrace, & de Pont, racontent qu'il y a de grands lacs, & qu'ils ſont arroſez de pluſieurs grands & profonds
C fleuues,& que les contrees qui ſont au milieu,& ce qui eſt prochain de ces grands lacs & marets eſt fort froid, à cauſe des euaporations qui ſortent des eaux. Mais Poſidonius diſant que la cauſe d'icelle froideur eſt,que l'air paluſtre eſt recent & humide, ne ſoult pas la veriſimilitude de la doubte, ains pluſtoſt la rend plus vray-ſemblable: car l'air ne ſembleroit pas touſiours de tant plus froid que plus il ſeroit recent,ſi le froid ne prenoit ſa genera-

tion de l'humidité, & pourtant a mieulx dit Homere, D

Tousiours est froid le vent d'vne riuiere.

D'auantage le sentiment nous deçoit & trompe souuent, comme quand nous touchons de la laine, ou des draps froids, & qu'il nous semble que nous les touchons moittes & humides, d'autant qu'il y a vne substance commune à toutes les deux qualitez, & que les deux puissances sont voisines & familieres: & és climats du monde où l'hyuer est fort aspre & fort rude, le froid y rompt beaucoup de vaisseaux de cuyure & de terre, mais pas vn vuide, E ains tous pleins, l'eau les forçant par sa froideur, combien que Theophrastus estime que c'est l'air qui rompt les vaisseaux, se seruant de l'humidité comme d'vn clou. Mais prenez vous garde que cela ne soit dit plus gentilement que veritablemét, car il faudroit que les vaisseaux pleins de poix se rompissent plustost par l'air, ou pleins de laict: mais il est plus vraysemblable que l'eau soit froide par elle mesme, & premierement, car elle est contraire à la chaleur du feu par sa froideur, comme à sa siccité par son humidité: brief le propre du feu gene- F ralement est de dissiper, diuiser & segreger, mais de l'eau au cõtraire le naturel est de ioindre, & de coller & assembler, congelant & caillant par son humidité. Et c'est ce qui fait penser, qu'Empedocles pour ceste occasion appelle le feu à tout propos noise pernicieuse, & l'eau amitié tenante, car la nourriture du feu est cela en quoy il se tourne: or se tourne il en ce qui luy est plus propre & plus familier,

A milier, & ce qui eſt contraire eſt difficile à y tourner, comme l'eau, laquelle de ſoy meſme eſt, par maniere de dire, impoſſible à bruſler, & ſi rend & l'herbe mouillee & le bois trempé difficile à enflammer : & ſi à fine force ils ſ'enflammẽt, encore en ſera la flambe obſcure,& toute morne & mouſſe,la verdeur combattant de ſa froideur contre la chaleur,comme contre ſon naturel ennemy. Peſez doncques ces raiſons la, & les conferez auec les autres:mais pour ce que Chryſippus eſtimãt que l'air fuſt le premier froid,d'autant qu'il eſt obſcur,a fait B mention ſeulement de ceulx qui diſent que le feu elementaire eſt plus eſloigné & plus diſtãt de l'eau que non pas l'air, & voulant dire quelque choſe contre eux:Par ceſte meſme raiſon,dit il,on pourroit dire que la terre ſeroit le premier froid, d'autant qu'elle eſt plus eſloignee du feu elementaire: reiettant ceſt argument & raiſon comme fauſſe, & ne faiſant aucunemẽt à receuoir, il me ſemble que ie puis bien monſtrer, que la terre meſme n'a pas faulte de preuues probables & vray-ſemblables, faiſant mon fondement ſur ce que Chryſippus a C pris pour l'air. Et qu'eſt-ce ? C'eſt qu'il eſt premierement obſcur : car ſi prenant ainſi deux contrarietez de puiſſances,il eſtime que neceſſairement il faille que l'vne ſuyue apres l'autre, il y a infinies oppoſitions & repugnances de la terre à l'air, leſquelles on pourroit dire qu'il faut que ceſte-cy encore ſuyue : car elle ne luy eſt pas oppoſee comme peſante au leger,ny comme tendãt à bas au montant à hault ſeulemẽt, ny comme maſſifue au rare,

ny cõme tardiue & ſtable au ſoudain & remuant, D ains comme treſ-peſante au treſ-leger, & treſ-maſſifue au treſ-rare, & finablement comme immobile d'elle meſme à celuy qui ſe meut de luy meſme, & comme celle qui tient le lieu du milieu à celuy qui ſe tourne touſiours en rond. Ne ſeroit il dõcques pas hors de tout propos, de dire qu'à tant & de ſi grandes oppoſitions celle de la chaleur & de la froideur ne fuſt conioınte auſſi ? Ouy certes: mais le feu eſt clair, & la terre non tenebreuſe. Au contraire c'eſt la plus obſcure & la plus tenebreuſe qui ſoit : car l'air eſt celuy qui participe le premier E de clarté & de lumiere, & qui le plus ſoudainemẽt ſe tourne, & tout auſſi toſt qu'il eſt emply de lumiere il la depart incontinent par tout, ſe donnant & exhibant ſoy meſme, cõme le corps de la clarté: car comme dit vn poëte qui a eſcrit des canticques à l'honneur de Bacchus,

Si toſt que deſſus l'Orizon
Le Soleil en ſe leuant monte,
Il emplit la grande maiſon
Des vents d'vne lumiere prompte:

mais puis apres en deſcendant il en enuoye vne F partie aux lacs & en la mer, & les fonds des riuieres rient de tant que l'air penetre iuſques à eulx, mais la terre eſt ſeule entre tous les corps qui iamais n'eſt eſclairee, & non iamais penetree des rayons ny du Soleil ny de la Lune, bien eſt elle eſchauffee vn petit, & ſe preſente à fomenter à la chaleur du Soleil, qui penetre au dedans, iuſques à quelque petite partie: mais la clarté n'y entre iamais à cauſe de ſa

A de sa massiue solidité, ains est seulement enluminee superficiellement par le Soleil, & le dedans est appellé Nuict, Chaos, Enfer & Erebus, qui n'est à dire à la verité autre chose que la terrestre obscurité, & les tenebres du dedans de la terre. Les poëtes feignent que la nuict est fille de la terre, & les Mathematiciens demõstrent & prouuent par raison que ce n'est autre chose que l'vmbre de la terre opposee entre le Soleil & nous: car l'air est remply de tenebres par la terre, comme de lumiere par le Soleil, & autant qu'il y a de l'air qui n'est point
B esclairé ny enluminé, c'est la grandeur de la nuict, autãt cõme l'vmbre de la terre en occupe. Et pourtãt les hõmes & les bestes aussi se seruẽt encore de l'air dehors des maisons, encore qu'il soit nuict: car il y a beaucoup d'animaux qui võt à leurs pasturages la nuict, à cause que l'air a encore quelques reliques & traces de lumiere, & quelque influẽce de clarté esparse çà & là: mais celuy qui est enclos dedans les maisons, & couuert du toict d'icelles, autãt que celuy qui est de toutes parts enuirõné de terre, est de tout poinct obscur & tenebreux. Qui plus
C est les peaux & les cornes des animaux tãt qu'elles sont entieres ne transmettẽt point la lumiere, mais quand elles sont ou siees ou ratissees, elles en deuienẽt transparentes, d'autãt qu'il y a de l'air qui se mesle parmy: & pẽse que c'est pourquoy les poëtes à tout propos appellẽt la terre noire, voulans dire obscure & sans aucune clarté: tellemẽt que la plus importãte & principale opposition d'entre le clair & l'obscur, se trouue plustost en la terre que non

pas en l'air, mais celle la est separee de la question D
que nous traittons : car nous auons monstré qu'il
y a plusieurs choses froides qui sont claires, & plusieurs
chauldes qui sont brunes & obscures. Mais
ces autres puissances la sont plus propres à la froideur,
comme la pesanteur, la stabilité, la solidité, &
l'immutabilité, desquelles l'air n'en a pas vne, &
l'eau en participe de toutes. Il y a d'auantage, que
la froideur est ce qui plus sensiblement est dur, &
rendant les choses dures & solides : car Theophraste
escrit que les poissons qui sont gelez par la
grande rigueur du froid, qui les laisse tomber à terre, E
se rompent & se brisent en pieces, ne plus ne
moins que des vaisseaux de verre, ou de terre : &
toy mesme as peu entendre de ceulx qui monterent
sur la montagne de Parnasse pour secourir les
femmes Bacchãtes, qui y auoiét esté surprises d'vn
mauuais vent & de la neige, leurs manteaux par la
force de la froidure deuindrent si roides & tenans
de la dureté du bois, qu'ils rompoient & cassoient
incontinent que lon les estendoit. Qui plus est, la
grãde froideur rend les nerfs si tendres que lon ne
les peult plier, & la langue sans parler, glaceant & F
gelant par sa dureté, à faulte de mouuemét, les humides
& molles parties du corps : ce qui se voiant
par experience, fay dõcques maintenant ceste consequence,
Toute puissance qui est plus forte a accoustumé
de tourner & muer en soy ce qu'elle surmonte,
car ce qui est vaincu par le chauld, deuient
feu, & ce qui est vaincu par le vét deuient air, & ce
qui tombe en l'eau, s'il n'en sort, il se dissoult & se

fond

A fond à la fin en eau. Il est dõques force aussi que les choses qui se refroidissent fort, se muent en ce qui est le premier froid. Or l'excessiue froidure est quãd il gele, & le grãd refroidissemét que sçauroit souffrir quelque chose que ce soit, est quand elle glace, & ce glacemét se termine en vn entier changemét de nature, que la chose deuient dure comme pierre, quand le froid estant du tout le maistre, l'humeur se glace, & tout ce qu'il y a de chaleur, s'espraint & se chasse. Voila pourquoy la terre vers son centre au plus profond est toute gelee & gla-
B cee, par maniere de dire, par ce que le froid excessif & qui ne s'amollit & ne se lasche iamais, y demeure tousiours, estant reculé & repoulsé en ce fond la, au plus loing du feu elementaire. Et quant aux rochers, pierres & croppes des montagnes qui apparoissent au dehors de la terre, Empedocles estime qu'ils aient esté caillez, concreez & poulsez contremont, & soustenus dessoubs par la violence d'vn certain feu bouillant, qu'il dit estre aux entrailles de la terre : mais il semble plustost que les choses dont tout le chaud a esté espraint, &
C s'en est enuolé, sont congelees & glacees par le froid. C'est pourquoy on appelle ces croppes la de mõtagne, Pagi, comme qui diroit, glaces, dont on en voit plusieurs noircis à la cyme, alendroit par où le chaud s'en est enuolé, tellement qu'il semble à les veoir qu'elles aient autrefois esté bruslees : car le froid serre & gele les choses, les vnes plus, les autres moins, mais par dessus toutes les autres, celles ausquelles il est premierement par

nature inherent: car ainſi comme ſi le naturel du D
chaud eſt alleger, il eſt force que le plus chaud ſoit
auſſi le plus leger, & ſi le naturel de l'humide eſt
amollir, que le plus humide ſoit ce qui eſt le plus
mol: auſſi ſi le propre du froid eſt de faire prendre
& glacer, il eſt neceſſaire par conſequent, que ce
qui eſt le plus ſerré & glacé, ſoit doncques auſſi le
plus froid, cõme eſt la terre, & ce qui eſt tres-froid,
il l'eſt de nature, & le premier froid. Parquoy il
fault doncq conclure que la terre eſt & par nature
froide, & le premier froid, ce qui eſt euident & ma-
nifeſte meſme au ſentiment: car la fange eſt plus E
froide que l'eau, & quand on veut bien ſuffocquer
& eſtaindre le feu, on iette de la terre deſſus: & les
forgerons & ferronniers qui font le fer, quãd il eſt
bien enflammé & fondu, ils iettent & ſement par
deſſus des morceaux de marbre, & du chappelis
des pierres de taille, pour engarder qu'il ne coule
trop, & pour le refroidir: & la poulſiere que lon
iette deſſus les corps des luicteurs les refroidit, &
reprime les ſueurs. Et puis la commodité qui par
chaſcun an nous remue & nous fait changer de
logis, que veut elle dire? l'hyuer nous faiſant cher- F
cher des logis hauts & loing de la terre, & à l'op-
poſite l'eſté nous attachant aux ſalles baſſes, nous
faiſant deſcendre & appeter propres & conuena-
bles retraittes, de maniere qu'elle nous feroit vo-
lontiers habiter dedans le ſein meſme de la terre.
Ne faiſons nous pas cela eſtãs conduits par le ſen-
timent naturel à chercher & recognoiſtre ce qui
par nature eſt le premier froid? Et pourtant quand
l'hyuer

A l'hyuer nous cherchons les habitations prochaines de la mer, c'eſt vne maniere de fuir la terre autant que nous pouuōs,à cauſe du froid:car nous mettōs alentour de nous l'air de la marine qui eſt chaud, & à l'oppoſite l'eſté, pour la vehemente chaleur, nous deſirons les lieux plus au dedans de la terre & arriere de la mer, non que l'air de ſoy y ſoit froid, mais pour ce qu'il germe & pullule, par maniere de dire,de ce qui eſt par nature,& le premier froid, & trempé de la puiſſance qui eſt dedans la terre, ne plus ne moins que lon trempe le fer:car meſme B entre les eaux courantes, celles qui ſortent des roches & deſcēdent des mōtagnes, ſont les plus froides,& entre celles des puys meſmes,celles qui ſont des plus profonds:car pour la grande profondeur, l'air ne ſe meſle plus auec elles au dehors, & les autres paſſent attrauers la terre frāche, & non meſlee, comme aupres du chef de Tenarus en la Moree, l'eau qu'ils appellent Styx, qui degoutte bien petitement de la roche,elle eſt ſi froide qu'il n'y a vaiſſeau au mōde qui la puiſſe tenir, ſinon la corne du pied d'vn aſne, car par ſa froideur elle fend & rōpt C tout autre vaiſſeau où lon la puiſſe mettre. D'auātage nous entendons dire aux medecins,que toute terre,à parler generalemēt,reſtraint, reſſerre, & refroidit, & nous comptent pluſieurs drogues que lon tire des entrailles de la terre, qui ont vertu reſtraintiue & reſſerrāte en la medecine. Auſſi leur element n'eſt point,ny inciſant,ny eſmouuant, ny attenuant,ny aiant des acuitez perçantes, ny mollifiant,ny facile à ſ'eſpandre, ains ferme & ſtable,

comme le corps quarré & arrestant, dont vient D
qu'elle a la pesanteur & la froideur. S'il est ainsi
que sa puissance & faculté naturelle soit espaissir,
serrer, estraindre les humiditez, & engendrer és
corps des herissemens d'horreur, & des tremblemens pour son inegalité, & si elle vient à gaigner
le dessus, la chaleur s'en estant de tout poinct fuye
ou estainte, elle y imprime vne habitude glacee,
amortie, & comme purifiee: de là vient que la terre ne se brusle aucunement ou bien petitement, &
à grand' peine, là où l'air de luy mesme bien souuent rend & iette de la flambe, & coule & esclaire E
tout enflambé, & l'humidité sert de nourriture &
de pasture à la chaleur: car ce n'est pas ce qui est
solide, mais ce qui est humide & liquide, qui se
brusle au bois, mais quand ceste humidité est toute resoluë & euaporee, alors ce qui est de nature
solide demoure, qui est la cendre. Et ceux qui s'estudient & efforcent de monstrer que cela aussi en
fin se tourne & se consomme, & pour ce faire l'arrosent par plusieurs fois d'huile, ou le meslent auec
de la graisse, & puis le remettent au feu, n'auancent rien: car quād ce qu'il y a de gras & vnctueux F
est bruslé, alors il reste & demeure tousiours ce qui
est terrestre. Et pourtant n'est elle pas seulement
immobile quant au regard de son lieu & de sa situation, mais aussi est immuable quant à sa substance: & quelquefois les anciens l'ont appellee
Vesta, comme demourant ferme en la maison des
Dieux, à cause de sa fermeté stable, & de son glacement, duquel le froid est le lien, ainsi que disoit

Arche-

A Archelaüs le philoſophe naturel, veu que rien ne la deſtrempe ny ne la mollifie, quand elle eſt vne fois cuitte au feu, ou halee au Soleil. Mais ceux qui diſent qu'ils ſentent bien le vent froid & l'eau, mais moins la terre, ceux la regardent ceſte terre qui eſt la plus prochaine d'eux, qui n'eſt autre choſe qu'vne meſlãge & compoſition de l'air, des eaux, du Soleil, de la chaleur : & me ſemble qu'ils font tout ainſi comme qui diroit que le feu elementaire ne ſeroit pas le premier chaud, ains l'eau bouillante, ou bien le fer tout rouge de feu: d'autãt que B lon peut bien toucher ceux la, & en approcher, & que du premier feu pur & celeſte, ils n'en ont aucune ſenſible experience ny cognoiſſance par attouchement, comme auſſi n'ont ils de la terre qui eſt aupres du centre, que lon peut imaginer eſtre la vraye, pure & naturelle terre, comme la plus eſloignee & ſeparee de toutes les autres, mais bien en pouuõs nous icy auoir quelque indice par les groſſes roches, leſquelles de leur profondeur rendent vne vehemente froideur & non facile à ſupporter: & ceux qui veulent boire plus froid, ils iettent des C petits cailloux dedans leur eau, laquelle en deuient plus fraiſche, & ſ'en aiguiſe, par maniere de dire, par la froideur grande & recente qui ſort deſdits cailloux. Si faut eſtimer que quand les anciens hõmes doctes & ſages ont ſuppoſé qu'il n'y pouuoit auoir mixtion ne meſlange des choſes terreſtres auec les celeſtes, ils ne viſoient pas aux lieux, ny au haut & au bas, comme aux baſſins d'vne balance, ains à la difference & diuerſité des puiſſan-

ces,attribuans les qualitez de chaleur,de clarté,d'agilité & de legereté à celle immortelle & eternelle nature, mais la froideur, l'obſcurité & la tardité, prononçans eſtre le partage & le ſort mal-heureux des treſpaſſez,& de ceux qui ſont là bas aux enfers: car le corps meſme d'vn animal pendant qu'il reſpire & eſt floriſſant en verdeur, comme diſent les poëtes, il a vie & chaleur, mais auſſi toſt qu'il eſt deſtitué de ces deux puiſſances la, & delaiſſé en la ſeule portion & poſſeſſion de la terre, il deuient auſſi toſt roide & froid, comme eſtant la chaleur en tout autre corps pluſtoſt ſelon nature, qu'en vn corps terreſtre. Compare, Seigneur Fauorin, ces argumens la auec les raiſons des autres, & ſi tu trouues que les vnes ne cedent ny ne ſurpaſſent gueres les autres en probable veriſimilitude, laiſſe moy là l'opiniaſtreté d'eſpouſer aucunes particulieres opinions, eſtimant que le ſurſeoir & retenir ſon iugement en choſes obſcures & incertaines, eſt fait en plus ſage philoſophe, que non pas de preſter & adiouſter à l'vne ou à l'autre partie ſon conſentement.

Il appert, par ce lieu & plusieurs autres, que Plutarque estoit de secte Academique.

* *
*

LES

A LES CAVSES
Naturelles.



OVRQVOY est-ce que l'eau de la mer ne nourrit pas les arbres? Est-ce point pour la mesme raison qu'elle ne nourrit pas non plus les animaux de la terre, par ce que la plante est vn animal terrestre ou de terre, se-
B lon l'opinion de Platon, d'Anaxagoras, & de Democritus? car si bien elle nourrit & abreuue les plantes qui croissent dedans la mer, comme elle fait aussi les poissons, ce n'est pas à dire que pour cela elle nourrisse les arbres, ny les plantes qui naissent en terre arriere de la mer, d'autant qu'elle ne peut percer ny penetrer iusques aux racines, pour ce qu'elle est grosse, ny monter contremont, pour ce qu'elle est pesante. Et qu'il soit vray qu'elle est grosse, pesante & terrestre, il appert & se preuue par plusieurs autres raisons, & mesmement par ce
C qu'elle porte & soustient plus les vaisseaux, les nageurs & plongeurs. Ou bien est-ce point pour ce qu'il n'y a rien qui offense plus les arbres que la seicheresse, & l'eau de la mer deseiche? Voila pourquoy le sel resiste à la putrefactiõ, & pourquoy les corps de ceux qui se sõt lauez dedãs l'eau de la mer ont incontinẽt le cuir sec & rude. Ou bien, seroit ce point pour ce que l'huile est naturellement ennemie de toutes plantes, & fait mourir toutes celles

qui en ſont ointes & frottees? or l'eau de la mer D
tient du gras, & eſt vnctueuſe, de maniere qu'elle ſ'enflamme & augmente le feu: c'eſt pourquoy lon defend d'en ietter deſſus la flamme quand vn feu eſt embraſé. Ou bien eſt-ce point pour ce que l'eau de la mer eſt amere, & non pas bonne à boire, à cauſe de la terre bruſlee qui eſt meſlee parmy, cõme dit Ariſtote, ne plus ne moins que la lexiue, quand on iette de l'eau doulce deſſus la cendre, pour ce que ce coulemẽt & paſſement-la atrauers la cendre gaſte & corrompt ce qu'il y a de bon à
boire en l'eau doulce, tout ainſi que dedans noz E
corps l'ardeur de la fiebure tourne ce qu'il y a de doulce humeur en cholere? Et quant aux plantes & arbres que lon dit qui croiſſent dedans la mer rouge, ils ne portent point de fruict, & ſont nourris des riuieres qui y portent force limon & force vaſe, auſſi ne naiſſent ils pas auant dedans la mer, ains pres de la terre.

2 Pourquoy eſt-ce que les arbres, les graines & ſemences ſe nourriſſent mieux des eaux de pluye que d'autres eaux dont on les puiſſe arroſer? Eſt-ce
point pour ce que la pluye en tombant du coup F
qu'elle donne, ouure la terre, & fait de petits pertuis, par où l'eau penetre iuſques aux racines, ainſi que diſoit Lętus? ou ſi cela eſt faulx, & ne ſ'eſt pas Lętus aduiſé que les plantes paluſtres & qui croiſſent aux eſtangs, comme la Maſſe, le Roſeau, le Ionc, demeurent ſans croiſtre ny ietter & verdoyer, quand il ne vient point de pluyes en la ſaiſon? Et eſt vray ce que dit Ariſtote, que l'eau de la pluye

A pluye eſt toute nouuelle & fraiſchement faitte, là où celle des lacs & des eſtangs eſt vieille & croupie. Ou bien ſi cela a poinct plus d'apparence que de verité: car il eſt certain que les eaux des fontaines, des ruiſſeaux, & des riuieres ſont auſſi neufues & fraiſchement venues, par ce que lon ne ſçauroit entrer deux fois en meſmes riuieres, comme diſoit Heraclitus, d'autant qu'il ſuruient touſiours de nouuelle eau, qui flue continuellement: & neantmoins celles la nourriſſent encore moins que celles des pluyes. Eſt-ce point doncques pour ce que B l'eau du ciel eſt legere, ſubtile & aëree, meſlee auec de l'eſprit, qui pour ſa ſubtilité penetre facilemét, & eſt aiſément conduite iuſques à la racine de la plante? C'eſt pourquoy elle fait en tombant de petites bouteilles, à cauſe de l'air & de l'eſprit qui eſt meſlé parmy. Ou bien nourrit elle point d'auãtage, pour ce qu'elle eſt plus facilement alteree & vaincue par cela qu'elle nourrit, ce qui eſt proprement la concoction & digeſtion, & au contraire la crudité & indigeſtion eſt quãd les eaux ſont ſi dures qu'elles ne peuuent pas facilemét eſtre alterees C & vaincues? or celles qui ſont delie es, ſubtiles, ſimples, & ſans ſaueur, ſ'alterent plus facilement & pluſtoſt, comme eſt l'eau de la pluye, pour ce que ſ'engendrant en l'air & au vent, elle tombe pure & nette, là où celles des fontaines reſſemblent à la terre, & aux lieux par où elles paſſent, & en acquierét pluſieurs qualitez qui les rendent plus mal-aiſees à alterer, & plus tardiues à reduire par cõcoction en la ſubſtance de ce qui eſt nourry par elles: & au

contraire, que les eaux pluuiales soiēt aisees à alterer & transmuer, il appert par ce qu'elles se corrompent & se pourrissent plus aisément que celles des riuieres ny des puys. Or la concoction semble vne maniere de pourriture & putrefaction, comme tesmoigne Empedocles quand il dit, D

Le vin se fait de l'eau se pourrissant
Dedans le bois soubs l'escorce,

Ou biē la plus certaine & la plus claire raison que lon en sçauroit alleguer, est ce point la douceur des eaux pluuiales, & la bōté, soudain qu'elles sont enuoyees par le vēt & tōbees à terre: à l'occasion dequoy les bestes en boiuent plus volontiers que de nulles autres, & les grenouilles sentans la pluye venir en chātent de ioye plus hautemēt, & en renforcent leurs cris, s'attendans bien qu'elle adoucira les eaux croupissantes de leurs marets, & leur sera semēce de douceur: car Aratus mesme cōpte ce signe la entre les signes & presages de la pluye disant, E

Lors des Serpens la miserable proye,
Crient tres-haut, les grenouilles, de ioye.

3 Pourquoy est-ce que les bergers baillent du sel à leurs brebis & moutons? Est-ce comme la plus part des gens estiment, à fin qu'ils en mangent d'auantage, & consequēment qu'ils en deuienēt plus gras, d'autant que l'acuité du sel prouocque l'appetit, & ouurant les pores & petits pertuis de la chair, donne voye à la nourriture pour se digerer & distribuer plus aisément par tout le corps: à raison dequoy le medecin Apollonius, fils de Herophilus, vouloit que lon nourrist les hommes gresles F

A les & maigres, non de viandes doulces, ny de pain blanc de fleur de froment, mais de salures & de choses confites en sel, dont l'acuité deliee estant comme vn grattement ou frottement à faire venir le poil, conduit la nourriture par les petits pertuis à chasque partie du corps. Ou bien plustost ils accoustument leurs moutons à lescher du sel pour la santé, à fin de restraindre vn peu le trop de graisse, d'autant qu'ils deuienent malades quand ils sont trop gras, & le sel consume la graisse & la dissoult: au moien dequoy encore quand on les a
B tuez, on les en escorche plus facilement, d'autant que la graisse qui colloit & attachoit leur peau à la chair, en deuient plus deliee pour l'acrimonie du sel, ioinct que le sang se subtilise, & deuiêt plus delié & plus liquide de ceux qui leschent le sel, & n'y a rien qui se fige & se cõstipe au dedans, quand il y a du sel meslé. Il pourroit estre aussi qu'ils le font pour les rendre plus enclins & plus habiles à engendrer: car les masles & les femelles en deuiennent plus chauds, & en appetent plus à s'assembler: car les chiennes mesmes deuiennent plu-
C stost chauldes, & conçoiuent plustost, quand elles ont mangé quelques salures, & les batteaux où lon porte le sel, pour la mesme raison produisent plus de souris, d'autant qu'elles se meslent plus souuent ensemble.

4 Pourquoy est-ce qu'entre les eaux des pluyes celles qui tombent auec tonnerre & esclairs, que lon appelle pour ceste cause ἀστραπαῖα, c'est à dire eaux ou pluyes d'esclairs, sõt meilleures pour arro-

ser? Est-ce point pource qu'elles sont venteuses & D
pleines d'esprit, à cause du trouble & de la combustion de l'air, & l'esprit du vent esmouuant ceste humidité l'enuoye & la distribue mieux? Ou bien est-ce point pource que la chaleur cõbattant alencontre de la froideur, fait & cause les tonnerres & les esclairs en l'air? Voyla pourquoy en hyuer on oit bien peu souuent des tonnerres, & en la primevere, & en l'automne: au contraire, bien souuent, pour l'inegalité & inconstance de la temperature de l'air, & la chaleur cuisant l'humidité la rend plus amiable & plus profitable aux plantes de la terre. E
Ou bien pource qu'il tonne & esclaire principalement & plus souuent en la saison de la primevere pour la cause susdite, & les pluyes de la primevere sont plus necessaires aux grains, herbes & semences auant l'esté. C'est pourquoy les païs où il pleut souuent & à bon escient au printemps, comme est l'Isle de la Sicile, produisent beaucoup & de bien bons fruicts.

5 Pourquoy est-ce que de huict saueurs qu'il y a en tout, nous voyõs qu'il n'y en a qu'vne seule, à sçauoir la salee, qui ne soit engendree en quelque F
fruict? Car quant à la saueur amere, l'oliue l'a produite la premiere: quant à la verte, le raisin l'a du commancement, puis quand ils viennent à se tourner, l'amere saueur de l'oliue se change en grasse & vnctueuse, & la verte du raisin en vineuse. Semblablement aussi l'aspre és dattes, & l'austere és grenades, se tourne en douce, & y a bien quelques grenades & quelques pommes aussi qui ont simplement

A plement l'aigre:quant à l'acre & aiguë, elle est assez frequente en plusieurs racines & semences. Est-ce point pource que la saueur salee n'est pas primitiue, ny ne s'engendre pas originairement, ains est seulement corruption des autres primitiues saueurs, & pourtant ne peut elle seruir à nourrir aucun animal qui viue, ou d'herbe, ou de grain, mais bien sert elle de saulce à quelques vns, par ce qu'elle empesche qu'ils ne se saoulent, ou ne se degoustent de ce qui les nourrit? Ou c'est que comme ceux qui font bouillir l'eau de la mer, luy ostent
B la salure & la qualité mordante qu'elle a, aussi és choses qui sont chaudes de nature, la salure viēt à estre effacee & amortie par la chaleur. Ou bien est-ce point pource que la saueur, ainsi comme dit Platon, est eau coulee & passee à trauers le trōc ou la tige de quelque plante, & la mer coulee & passee, perd aussi sa salure qui est le plus terrestre & le plus gros qui y soit: d'où vient que quand on creuse & fouille au lōg des riuages de la mer, on y trouue de petits esgouts d'eau douce, & y en a plusieurs qui tirēt de la mer mesme de l'eau douce &
C bonne à boire, estant coulee à trauers des vases de cire, en estant espraint & separé ce qu'il y a de plus terrestre & plus salé: & brief l'argile & la coulature rendent l'eau de la mer passee à trauers, bonne à boire, d'autāt qu'elles ne laissent pas passer ce qu'il y a de terrestre, ains le retiennent en soy: ce qui estant ainsi, il est vray-semblable que les plantes ny ne reçoiuēt du dehors la salure ou saueur salee, ny si d'aduenture elle s'engendroit au dedans, elles

ne la transfondent & transmettent point en leurs D fruicts, parce que les conduicts des pores estans trop estroicts & trop petits ne peuuent traietter ne transmettre ce qu'il y a de gros & de terrestre. Ou bien il faut dire que la saueur salee est vne partie de la saueur amere, ainsi comme Homere mesme le donne à entendre en ces vers,

Salute amere hors sa bouche il iettoit,
Et tout son chef à force en degouttoit.

Et Platon dit que l'vne & l'autre saueur deseiche & restrainct, mais moins le fait la salee, comme celle qui est moins aspre, & se trouuera que le salé est E different de l'amer en exces de seicheresse, car le salé est bien aussi aucunement desiccatif.

6 Pourquoy est-ce que ceux qui cheminent ordinairement parmy des arbres ou des plantes baignees de rosee, les parties de leurs corps qui y touchent en deuiennent aspres & galeuses? Est-ce comme disoit Lętus, pource que ceste humeur de rosee pour sa subtilité deliee, racle & perce le cuir? ou bien pour autant que tout ainsi comme la rouille prend aux graines & semences qui sont mouillees, aussi les plus tendres parties de la peau F estans par dessus, en maniere de dire, vn peu deflorees & scarifiees par la rosee, il en sort vn peu d'humeur qui remplit la superfice d'vne fleur qui luy fait dommage? Car s'attachant aux parties qui ont peu de sang, comme sont le bas des iambes & les pieds, en mord & escorche le dessus: car qu'il soit vray qu'il y ait en la rosee quelque qualité de proprieté estraignante & mordãte, il appert, par ce qu'elle

A quelle rend ceux qui ſont gras plus greſles, teſmoing ce que ſont les femmes qui ſont par trop en bon poinct, leſquelles vont recueillant la roſee auec quelques linges & quelques laines, & ſ'en frottēt pour reſtraindre & reſſerrer ce qu'elles ont trop de charnure & de corpulence.

7 Pourquoy eſt-ce que les batteaux l'hyuer vont plus lentement ſur les riuieres,qu'ils ne font en autre tēps,mais non pas ainſi ſur la mer? Eſt-ce point pource que l'air des riuieres, eſtant touſiours gros & peſant, malaiſé à eſmouuoir, l'hyuer eſt encore B plus eſpaiſſy, à cauſe de la froideur de l'air circonſtāt qui empeſche les nauiguans? Ou ſi ceſt accidēt la aduient plus toſt aux riuieres que non pas à l'air, parce que la froideur reſerrant l'eau, la rend plus peſante & de corps plus ſolide, ainſi que lon peult apperceuoir aux orloges à eau,là où elle coule plus lentement & plus tardiuement l'hyuer, qu'elle ne fait pas l'eſté.Et eſcrit Theophraſtus qu'il y a au païs de Thrace pres du mont appellé Pangeon vne fontaine, de laquelle l'eau eſt deux fois plus peſante l'hyuer que l'eſté, qui en peſe vn meſme C vaiſſeau plein.Or que l'eſpaiſſiſſement de l'eau rēde le cours de la nauigation plus lent, il appert par ce que les batteaux des riuieres portent plus grand fardeau en hyuer qu'ils ne font en l'eſté, d'autant que l'eau eſtant eſpaiſſie,deuient auſſi plus forte & ſouſtient d'auantage, là où l'eau de la mer ne ſe peut eſpaiſſir en hyuer,à cauſe de ſa chaleur,qui eſt la cauſe pourquoy elle ne gele point, & l'eſpaiſſiſſement eſt vne ſorte de refroidiſſement.

8 Pourquoy eſt-ce que nous voions que les autres eaux en les remuant & agitant ſe refroidiſſent, & la mer agitee & tourmentee des vents ſ'eſchauffe? C'eſt pource que ſ'il y a chaleur és autres eaux, elle eſt eſtrangere & venue d'ailleurs, auſſi le mouuement l'en fait ſortir & la diſſipe: mais celle de la mer qui luy eſt propre & naturelle, les vents l'excitent & l'augmentent d'auantage. Or qu'il ſoit vray que la mer ait de la chaleur naturelle, la preuue en eſt toute euidente, par ce qu'elle eſt tranſparente, & qu'elle ne gele point, combien qu'elle ſoit terreſtre & peſante. D E

9 Pourquoy eſt-ce que l'hyuer l'eau de la mer eſt au gouſt moins amere? Car on dit que meſme Dionyſius, lequel a eſcrit de la maniere de conduire les eaux, dit que l'amertume de l'eau de la mer n'eſt pas du tout ſans aucune douceur, attendu que la mer reçoit tant & de ſi grãdes riuieres, & ſi bien le Soleil attire ce qu'il y a de doux & de bon à boire, à cauſe de ſa ſubtilité & legereté, ce n'eſt que deſſus tant ſeulement: encore le fait il plus en eſté qu'en autre tẽps, d'autant que l'hyuer il y touche plus laſchement & plus debilemẽt, à cauſe de l'imbecillité de ſa chaleur: & la bonne portion de douceur qui y demeure, deſtrempe & deſſalle ce qui y eſtoit exceſſiuement amer, & tenant de la drogue medicinale, ce qui meſme aduiẽt aux eaux douces & bõnes à boire, parce qu'en eſté elles ſont pires au gouſt qu'en hyuer, d'autant que la chaleur reſoult & diſſipe ce qu'il y a de leger & de doux, mais en hyuer il en coule touſiours de nouuelle & toute F

fraiſche,

A fraiſche, de laquelle il eſt bien force que la mer ſe ſente, tant pource qu'elle eſt agitee, que pource que les riuieres qui y entrent ſont plus groſſes.

10 Pourquoy eſt-ce que lon verſe de l'eau de la mer dedans les tonneaux de vin, & que lon conte communément qu'il y eut iadis des mariniers, leſquels apporterent vn oracle, qui leur commandoit de plõger Bacchus en la mer, & ceulx qui ſont loing de la marine, au lieu d'eau de mer y mettent dedans du plaſtre de Zacynthe cuit au fourneau? Eſt-ce point à fin que la chaleur luy aide alencon-
B tre du froid? ou ſi plus toſt au contraire c'eſt point pour l'affoiblir en luy eſtaingnant & oſtant de ſa force? ou bien ſi c'eſt pource que le vin eſtant dangereux de ſe paſſer & tourner en eau, ou bien de ſ'eſuenter: la matiere terreſtre que lon iette dedãs, eſtant ſa proprieté naturelle d'eſtraindre & de reſerrer, & la ſalure de l'eau de mer venant à ſubtiliſer & conſumer ce qu'il y a d'eſtrange, & non pas de la propre ſubſtance du vin, ce qui eſt ſuperflu empeſche qu'il ne ſ'y mette aucune pourriture ou mauuaiſe ſenteur: & d'auantage tout ce qu'il y a
C de gros & de terreſtre dedans le vin, ſ'attachant à ce qui va au fond, & en eſtant tiré contre-bas, fait vne reſidence de lie, & en laiſſe le reſte du vin tant plus clair & plus net.

11 Pourquoy eſt-ce que ceulx qui nauiguent ſur la mer, ont plus de mal au cœur que ceulx qui nauiguent ſur les riuieres, encore que ce ſoit par beau & doulx temps? C'eſt pource que ce qui plus cauſe & excite le mal de cœur entre les ſentimens,

c'est l'odorement, & entre les passions la peur : car D
si tost que l'apprehension du peril saisit les hommes, ils tremblent de peur, leur poil se herisse & se dresse, & le ventre leur lasche, là où il n'y a rien de tout cela qui trouble ny trauaille ceulx qui nauiguent dessus vne riuiere, parce que l'eau doulce & bonne à boire, est familiere & accoustumee à l'odorement, & la nauigation est sans danger: mais en la mer l'odeur de la marine estrange & non accoustumee les offense, & sont tousiours en peur, quelque beau temps qu'il face, ne se fians point à ce qu'ils voient present, par ce qu'ils ne sçauent ce qui E
leur doit aduenir, & pourtant peu ou rien ne leur sert le calme du dehors, estant leur ame en tourmente au dedans, agitee de la peur & defiance, & tire le corps en semblable perturbation.

12 Pourquoy est-ce que la mer arrosee d'huile par dessus, il se fait vne clairté transparente, & vn calme & tranquillité au dedans? Est-ce pourautant qu'Aristote dit, que le vent glissant par dessus l'huile qui est lissee & polie, n'a point de coup, & ainsi ne fait point d'agitation? Ou bien cela a quelque apparence pour le dessus & le dehors: F
mais lon dit que les plongeurs qui plongent au fond de la mer, aiants de l'huile dedans leur bouche, s'ils la soufflent quãd ils sont au fond, ils voient clair à trauers l'eau, dequoy on ne sçauroit referer la cause au glissement du vent. Parquoy seroit-ce point plustost, pource que l'huile à cause de sa solidité fend & separe l'eau de la mer qui est terrestre & inegale, puis quand elle se resserre & se rassemble,

A ſemble, encore demeure il de petits pertuis qui dõnent aux yeux de la lumiere & transparence? Ou bien eſt-ce point pource que l'air qui eſt meſlé parmy la mer, à cauſe de ſa chaleur eſt naturellement lumineux, mais quand il eſt agité il en deuient inegal & tenebreux? Quand doncques l'huile auec ſa ſolidité viue vient à polir ſon inegalité, elle reçoit adonc poliſſure & tranſparence.

13 Pourquoy eſt-ce que les rets des peſcheurs ſe pourriſſent pluſtoſt en hyuer que nõ pas en eſté, combien que toutes autres choſes pourriſſent d'a-B uantage l'eſté? Eſt-ce pour autant que, comme Theophraſtus eſtime, le chauld cedãt au froid qui l'enuironne alentour, fait que le fond de la mer en eſt plus chauld, ne plus ne moins que de la terre? C'eſt pourquoy les eaux des fontaines ſont plus tiedes en hyuer, & fument plus les lacs & les riuieres en hyuer qu'ils ne font pas en eſté, par ce que le chauld eſt rangé au fond par le froid qui le ſurmonte. Ou bien il fault dire que ce n'eſt pas pourriture des rets, mais quand ils ſont roides & gelez par le froid qui les a deſeichez, ils en ſont pluſtoſt C rompus par la tourmẽte, ne plus ne moins que s'ils eſtoient pourris: car ils trauaillẽt plus au fond, tout ainſi cõme les nerfs qui ſont fort tendus rompent, meſmement que la mer eſt en hyuer plus ſouuent tourmentee. C'eſt pourquoy ils les reſſerrẽt & les reſtraingnent auec des teintures, craignants qu'ils ne ſe laſchent & ne ſe defacent: car s'ils n'eſtoient ainſi teints & frottez, ils trõperoiẽt mieux les poiſſons, d'autãt qu'ils ne les apperceuroient pas ſi toſt,

à cause que la couleur naturelle du fil, approchant D
de l'air, est propre à deçeuoir en la mer.

14 Pourquoy est-ce que les laboureurs prient & souhaittent auoir mauuaise fenaison ? Est-ce pource qu'il ne fault pas serrer le foin quand il est mouillé ? car on le fauche qu'il n'est pas tout sec, mais encore verd, & s'il est mouillé, il se gaste & pourrit incontinét, là où au contraire le bled estant mouillé de la pluye vn peu auant la moisson, en est grandemét aidé contre les vents chaulds du midy, lesquels ne permettent pas que le grain se tienne serré en son espic, ains le delient & le relaschét par E
la chaleur, si ce n'est que la terre estant baignee, refraischisse tousiours & tienne mol l'espic.

15 Pourquoy est-ce que la terre forte & grasse porte le froment, & la legere & sablonneuse porte l'orge ? C'est pource que entre les grains, ceulx qui sont plus forts & plus solides, ont affaire de plus de nourriture, & les plus foibles, de moindre & plus deliee. Or est l'orge plus foible & plus rare que n'est le froment, aussi ne nourrit elle & ne charge pas beaucoup l'estomach: ce que tesmoigne sa soudaine croissance, par ce que elle est venuë en l'e- F
space enuiron de trois mois, & mieux en terre sciche, pourautant qu'elle est moins solide, & a besoing de moins de nourriture, aussi arriue elle plustost à sa perfection.

16 Pourquoy est-ce que lon dit communément, Semez le froment en bouë, & l'orge en poudre ? Est-ce pour autant que, comme nous auons dit, le froment a besoing de plus grãde nourriture,

&

A & l'orge ne peut souffrir l'abondãce d'humeur qui la noye? Ou pource que le froment estant dur, & approchant de la nature du bois, germe mieulx & plustost quand il est destrempé & amolly dedans la bouë, & au contraire la seicheresse sur le commancement est plus à propos pour l'orge, à cause de sa rarité. Ou pource que la temperature de l'air, à cause de la chaleur, est mieux proportionnee & moins mal-faisante à l'orge, qui de soy mesme est vn peu froid. Ou bien ils craingnent de semer le fromét en seicheresse, à cause des fourmis, lesquels B se mettent incontinent apres, là où ils ne peuuent pas si facilement porter les grains d'orge, d'autant qu'ils sont malaisez à remuer & à transmuer de lieu en autre, à cause de leur grosseur & grandeur.

17 Pourquoy est-ce que les pescheurs prennent plustost les seies & poils des queuës de cheual, pour faire leurs lignes, que ceulx des iuments? Est-ce pource que le masle, comme en toutes autres parties, encore au poil est plus fort que la femelle? Ou plus tost qu'ils pensent que les queuës des iuments, estants à tout propos baignees de leur C vrine, en sont moins fortes?

18 Pourquoy est-ce que quand les callamars & casserons apparoissent en la mer, c'est vn signe de grande tormente? Est-ce pourautant que tous poissons moulx, sont fort impatiens du froid & de la tormente, à cause qu'ils sont tout nuds, & ont la chair fort tendre, n'estant couuerte ny de cocque, ny de gros cuir, ny d'escaille, & au contraire, aiants ce qui est dur & ossu au dedans? C'est pourquoy

on les appelle Malacia, comme qui diroit moulx: D
& pour ceste cause nature a fait qu'ils presentent bien tost & facilement le froid & la tempeste à aduenir, d'autant que le froid leur fait mal, & la tourmente les offense. Parquoy quand le poulpe s'encourt à terre, & s'attache aux petits rochers, c'est signe qu'il y aura bien tost de grand vent: & le Casseron saulte dehors, fuiant le froid & la tourmente du fond de la mer, car entre tous les poissõs moulx il a la chair fort tendre & fort molle.

19 Pourquoy est-ce que le poulpe change de couleur? Est-ce pourautant que, comme dit Theophrastus, c'est vn animal timide de sa nature, au moien dequoy, quand il est trauaillé du vent, il change de couleur ainsi cõme fait l'homme? Voyla pourquoy lon dit en commun prouerbe, E

L'homme couard souuent de couleur change.

Ou bien y a il apparence en cela, quant au changemẽt de couleur? mais ce n'est pas cause suffisante pour faire resembler, car il change de couleur, en sorte qu'il resemble aux roches, desquelles il s'approche, suiuant ce que Pindare dit en ce passage,

Que ton sens soupple & maniable F
Soit au poulpe marin semblable,
Qui tousiours va couleur changeant,
Pour hanter auec toute gent.

Et Theognis aussi semblablement en ces vers,

Ayes le sens du poulpe, lequel teint
Sa peau d'vn autre & puis d'vn autre teint,
Prenant tousiours la couleur de la roche,
Laquelle auec ses longs pieds il accroche.

Aussi

A Aussi dit on, que ceulx qui sont excellents trompeurs, fins & cauteleux, ont ceste coustume, que pour se sauuer que lon ne les cognoisse, ils se font semblables au poulpe, & chãgent de couleur, c'est à dire de meurs, comme de robbe, en prenant de telles comme ils veulent. Est il doncques point ainsi, que le poulpe donne bien les cõmancements de ceste mutation de couleur par la peur qu'il a, mais au reste la principale cause vient d'ailleurs,& non pas de luy? & pource pesez vn peu ce que dit Empedocles,

B Tout ce qui est a ses defluxions.

Car non seulement il sort continuellemẽt des defluxions des pierres,des animaux, des plantes,de la terre & de la mer, mais aussi du cuiure mesme, & du fer:car toute chose s'vse, toute chose rend quelque odeur par vne defluxiõ qui se fait hors de son corps: & par ce que quelque partie s'en va & s'en deperit,tellement que lon suppose que par ces defluxions la,il se fait des attractiõs, des insultations, des embrassemẽts, des frappemẽs,des poussemẽs, & des enuirõnemens:& s'il est vray ailleurs,encore C plus vray-semblable est il,que des pierres & roches qui sont au long de la mer continuellement baignees & battues des vagues, il s'en aille tousiours quelques loppins & quelques rompures bien delicees,lesquelles ne s'attachent pas aux autres corps, ains coulent alentour de ceulx qui ont les pores trop serrez,ou biẽ passent àtrauers ceux qui les ont trop rares & trop ouuerts, mais le poulpe à le voir seulement a la chair percee & pertuisee, cõme vne

goffre à miel, propre à receuoir toutes defluxions. D Quand doncques il a peur du vent, il ſerre & eſtrainct ſon corps, de maniere qu'il reçoit & conſerue en la ſuperfice de ſa peau, les defluxions qui ſortent de ce qui eſt aupres de luy, par ce que les rides de ſa peau molle qui ſe fronce de peur, font des ſillons tortus, propres à recueillir les defluxiõs des choſes voiſines qui viennent à donner contre luy, & ne ſe reſpandent point çà & là, ains ſ'amaſſans ſur le cuir en rendent la ſuperfice ſemblable de couleur. Et que cela en ſoit la vraye cauſe, ce en eſt vn grand ſigne, que ny le poulpe ne reſſemble E pas en couleur à tout ce qui eſt aupres de luy, ny le cameleon à la couleur blanche, ains l'vn & l'autre ſeulemẽt à ce dont les defluxions ſont proportionnees à leurs pores & petits pertuis.

20 Pourquoy eſt-ce que les larmes des ſangliers ſont douces, & celles des cerfs ſallees & de mauuais gouſt? La chaleur & la froideur en ſont cauſe, par ce que le cerf eſt froid de nature, & le ſanglier chauld & bouillãt, comme feu: c'eſt pourquoy l'vn fuit, l'autre fait teſte, & ſe defend quand on l'aſſault, & c'eſt principalement lors qu'il iette F ſes larmes, quand la chaleur grande luy monte aux yeux, comme nous auons dit,

Les ſeies droits, ſa hure heriſſant,
Les yeux ardents d'aſpre feu rougiſſant,

ce qui en diſtille eſt doux : aucuns diſent que comme le maigre ſort du laict, auſſi du ſang troublé ſ'eſpraint la larme, entre leſquels eſt Empedocles: & pour autant que le ſang du ſanglier eſt noir &

mordant

A mordant à cause de sa chaleur, & celuy des cerfs
delié & eueux, il y a raison que ce qui s'escoule au
courroux & en la peur de l'vn & de l'autre, soit tel.

21 Pourquoy est-ce que les truyes priuees font
des cochons plusieurs fois l'annee, & les vnes en
vn temps, les autres en vn autre, là où les layes sau-
uages ne font leurs marcassins qu'vne fois seule-
ment, & presque toutes en mesmes iours, qui sont
au commancement de l'esté, dont lon dit en com-
mun prouerbe,

Depuis la nuict que la sauuage truye
B A cochonné, il ne fait plus de pluye?

Est-ce point pour la foison de nourriture, car à la
verité, De la pance, comme lon dit, vient la danse:
& l'abondance d'aliment cause la superfluité de la
semence & geniture, tant és animaux, comme és
plantes? Or les layes sauuages prochassent elles
mesmes auec trauail & crainte leur nourriture, là
où les truyes priuees en ont tousiours foison que la
nature leur fournit d'elle mesme, ou que l'indu-
strie du porchier leur procure & prepare. Ou bien
est-ce point pource que les vnes sont tousiours en
C oisiueté, & les autres en trauail, d'autāt que les pri-
uees sont paresseuses, & ne s'esloignent iamais gue-
res de leurs porchiers, les autres grauissant tous-
iours par les montagnes, & courant çà & là, em-
ploient tout ce qu'elles mangent, & le consument
en corpulēce, & non point en semēce? Ou pour-
ce que les priuees sont tousiours en trouppe en-
semble auec leurs masles, ce qui les eschauffe &
leur prouocque l'appetit de se mesler ensemble,

comme dit Empedocles des hommes en ces vers, D

Par le regard vient l'amoureux desir
De se mesler les personnes saisir:

là où aux sauuages, ce qu'ils viuent à part, & ne paissent point ensemble, fait qu'ils n'ont point d'amour l'vn enuers l'autre, & leur emousse la pointe de l'appetit naturel de se mesler. Ou bien est-ce chose veritable, ce qu'escrit Aristote, qu'Homere appelle le sanglier Chlounes, qui vault autant à dire, comme n'aiant qu'vn genitoire, par ce que la plus part en se frottant contre les troncs des arbres se les brisent & froissent? E

22 Pourquoy est-ce que lon dit que la main de l'Ours est fort douce, & la chair d'icelle fort plaisante à manger? C'est pource que les parties qui cuisent & digerét mieulx leur nourriture sont plus delicates au goust: or cuisent mieux, & font meilleure digestion les parties qui plus se meuuent, & qui font plus d'exercice, comme l'Ours se meut plus de ceste partie la: car auec ses mains, qui sont les pieds de deuant, il commance à marcher & à courir comme des pieds, & à prẽdre & saisir comme des mains. F

23 Pourquoy est-ce qu'en la saison du printemps, les chiens ont moins de nez pour suiure les bestes à la trace? Est-ce point pourautant que les chiens, comme dit Empedocles,

Cherchants du nez le giste de la beste,

reçoiuent les fumees & senteurs que les bestes laissent en passant parmy les bois, mais elles sont offusquees & amorties par plusieurs senteurs des arbres

A bres & des plãtes qui floriſſent alors, leſquelles trauerſent & trompent le ſentiment des chiens, & les mettent en default, leur faiſant perdre la trace de la beſte? C'eſt pourquoy lon dit qu'en la montaigne d'Ætna en la Sicile perſonne ne chaſſe, d'autãt que tous les ans à la prime-vere il y croiſt grãde quantité de violettes de mõtaigne, par les bois & prayeries, tellement que le païs eſtant touſiours remply de celle ſouéue odeur, les chiens en perdent le ſentiment des beſtes. Et puis on raconte vne fable, que Pluto rauit là Proſerpine, ainſi comme elle y
B cueilloit des fleurs: à raiſon dequoy les habitans honorans & reuerãs le lieu, comme ſainct & ſacré, ne courent point ſus aux beſtes qui y paiſſent.

24 Pourquoy eſt-ce que quand la Lune eſt au plein, il eſt malaiſé de ſuiure les beſtes à la trace? Eſt-ce pour la cauſe ſuſdite, d'autant que la plaine Lune engédre beaucoup de roſee? c'eſt pourquoy le poëte Alcman appelle la roſee fille de Iupiter & de la Lune,

De Iupiter & de la Lune fille
Dame Roſee:

C Car la roſee n'eſt autre choſe qu'vne foible & debile pluye, auſſi eſt la chaleur de la Lune imbecille, d'où vient qu'elle la tire bien de la terre, comme fait le Soleil, mais ne la pouuãt tirer ne monter en hault, elle la laiſſe à bas ſur la ſuperfice de la terre.

25 Pourquoy eſt-ce que quand il fait gelee blanche, malaiſément peut on ſuiure les beſtes à la trace? Eſt-ce pour autant que l'hyuer les beſtes n'eſloignent pas gueres leurs giſtes & bauges, à

cause du froid, ainsi ne laissent elles pas beaucoup D
de marques? c'est pourquoy lon dit qu'elles espargnent ce qui est pres d'elles, de peur qu'elles ne soient contrainctes de prendre beaucoup de peine à aller au loing chercher leur proye & pasture en hyuer, ains qu'elles treuuent au mauuais temps pres d'elles dequoy se paistre. Ou c'est pource qu'il fault non seulement qu'il y ait trace du pied de la beste, mais aussi qu'elle esmeuue le sentiment du chien: ce que les voyes des bestes font mieux quãd elles sont vn peu dissoultes par la chaleur, là où l'air par trop refroidy & espessy alentour, restraint les E
odeurs, & ne les laisse pas couller ny se respandre au dehors pour esmouuoir les sentiments. Voyla pourquoy le vin & les parfums rendent moins d'odeur en hyuer quand il fait grand froid, d'autant que l'air espessy & pris de froid arreste les senteurs en elle mesme, & ne les laisse pas espandre au dehors.

26 Pourquoy & comment est-ce que les bestes quand elles sont malades, cherchent les remedes qui leur sont propres, comme les Chiens quãd ils veulent vomir & rendre la cholere, mangent de F
l'herbe au chien, & les Pourceaux vont cherchant des escreuisses pour en mãger, par ce que cela leur sert contre le mal de teste: & la Tortuë aiant mangé de la chair d'vn serpẽt va chercher de l'origane, autremẽt ditte de la mariolaine bastarde: & l'Ours quand il est degousté, tire sa langue hors sa gueulle & la laisse toute couurir de fourmis, & puis les auallant, il s'en guarit: & neantmoins de tout cela

ils n'en

A ils n'en ont experience quelconque, ny ne l'ont point appris par cas d'aduenture ? Eſt-ce doncq point l'odeur qui les eſmeut, comme la ſenteur des goffres à miel excite les abeilles, & les charongnes attirent les Vautours de tout loing, auſſi les eſcre-uiſſes appellent les pourceaux, l'origane eſmeut la tortuë, & les formillieres l'Ours, par odeurs & fluxions de ſenteurs qui leur ſont propres, non pour ce que leur ſentiment les eſmeuue par diſcours de raiſon à ce qui leur eſt vtile ? Ou bien eſt-ce point la temperature de leurs corps, apportant aux ani-
B maux, quād ils ſont malades, & que leurs humeurs ſont alterees des aigreurs ou des douceurs, & autres qualitez eſtranges non accouſtumees, comme il appert és femmes groſſes, leſquelles mangent quelquefois durant leur groſſeſſe des pierres & de la terre, tellement que les bons medecins cognoiſſent par les appetits de leurs malades ceux qui doiuent mourir ou qui doiuent guarir ? Car à ce propos Mneſiteus recite que ſur le commancement d'vne inflammation de poulmōs, vn qui appetoit à manger des aulx guarit, & vn autre qui deman-
C doit des figues mourut, par ce que les appetits ſuiuent les complexions du corps, & les complexions & diſpoſitions vienent des maladies. Il eſt doncq vray-ſemblable que les animaux qui ne ſont pas ſaiſis de maladies mortelles ne dont ils doiuent mourir, ont ceſte complexion & diſpoſition en eulx, par laquelle ils prennent des appetits qui les meuuent & poulſent chaſcun à ce qui luy eſt vtile & profitable pour guarir ſa maladie.

27 Pourquoy est-ce que le moust demeure D
long temps doux, si le vaisseau qui le contient est enuironné du froid? Est-ce point pour autant que la mutation de la saueur doulce en la vineuse est vne concoction du moust, & le froid empesche celle concoction qui vient de la chaleur? Ou au contraire est-ce point pour autant, que la propre saueur du raisin est la doulce, & dit on que le raisin se meurit alors qu'il se tourne en saueur doulce? Or la froideur ne laissant point le moust exhaler, ains repoussant sa chaleur au dedans, conserue la doulceur. C'est pourquoy ceulx qui vendangent par E
temps de pluye, le moust n'en boult pas si tost, d'autant que le bouillir vient de la chaleur, & le froid restraint & repousse la chaleur.

28 Pourquoy est-ce qu'entre les bestes sauuages l'Ours est celuy qui le moins dechire & rompt les toilles & pans de rets, là où les loups & les regnards les rongẽt bien souuent? Est-ce point pour ce qu'il a les crochets bien auant au dedans de la gueulle, de sorte qu'il ne peult auenir à mettre les cordes entre ses dents, d'autant que ses leures qui sont grandes & grosses, se mettãt entre deux l'em- F
peschent? Ou pour ce que aiant plus de force aux mains il les rompt & les dechire auec ses pattes, ou bien il vse des pattes & des dents tout ensemble, dechirant les toilles & les rets auec les pattes, & se defendant contre les veneurs auec les dents: mais plus encore luy sert que nulle autre chose le veautrer, & pource quand il se sent pris dedans les rets il plonge & sort par dessoubs, se sauuant ainsi, sans

qu'il

A qu'il ait besoing de ses mains ny de ses dents pour dechirer les toilles.

29 Pour quelle cause est-ce que nous ne nous esbahissons point de voir des sources d'eau froide, & des chaudes si, combien que la froideur soit cause de celle la, comme la chaleur de ceste cy? car il ne fault pas dire, comme quelques vns estiment, que la chaleur soit l'habitude, & la froideur ne soit que priuation : pource qu'il seroit encore plus esmerueillable, commét ce qui n'est point pourroit estre cause de ce qui est. Mais il semble que la nature
B donne la cause de la merueille à la rarité, & cherche lon pourquoy & comment se fait ce qui ne se fait pas souuent,

Vois-tu ce hault infiny firmament,
Qui en son sein liquide fermement
De tous costez la terre ronde embrasse?

combien il nous apporte de merueilles à voir la nuict, & combien de beauté il nous mõstre le iour? Le commun des hommes, la nature d'icelles, * les arcs en ciel, les diuerses teintures des nuees, les esclairs qui se rompét, comme des bouteilles, dont
C il est orné. * *

30 Pourquoy est-ce que quand les vignes & les ieunes plantes ne portent point de fruict, on appelle cela Tragan, cõme qui diroit boucquiner? C'est pource que les boucs qui sont par trop gras ne sont pas aptes à engendrer, & à peine peuuent ils de graisse saillir leurs femelles : car la semence genitale est vne superfluité vtile de la nourriture qui ne s'employe pas au corps. Quand doncq vn

animal ou vn arbre eſt en bon poinct & gras, c'eſt D
ſigne que toute ſa nourriture ſe conſume en luy, &
qu'il laiſſe bié peu ou du tout point de ſuperfluité.

31 Pourquoy eſt-ce que la vigne arroſee de vin, meſmemét du ſien, ſe deſeiche & deuient toute aride? Eſt ce point pour autant que, comme aux grands yurongnes la teſte deuient chauue, à cauſe que le vin par ſa chaleur fait euaporer tout ce qu'il y a d'humeur? Ou bien eſt-ce que la liqueur vineuſe vient de putrefaction, comme dit Empedocles,

Le vin ſe fait de l'eau ſe pourriſſant E
Dedans le bois ſoubs l'eſcorce?

Quand doncq la vigne vient à eſtre arroſee de vin par dehors, il y deuient feu, & corrompt la nature de l'humeur qui la deuoit nourrir: ou bien le vin pur aiant nature aſtringente, penetre iuſques aux racines, là où il reſerre les pores & les eſtraint, de maniere qu'il ne permet pas que l'eau & la ſeue dont la vigne a accouſtumé de boutter & bourgeonner, puiſſe penetrer iuſques à la tige du ſep. Ou bien c'eſt pour ce que cela eſt contre nature à la vigne, que ce qui eſt ſorty d'elle, retourne dere- F chef en elle, n'eſtant pas poſſible que l'humidité qui ſort d'aucune plante, puiſſe plus retourner à eſtre partie ou nourriture d'icelle.

Tout le reſte eſt perdu.

LES

A # LES QVESTIONS PLATONIQVES.



OVRQVOY est-ce que Dieu auoit commãdé à Socrates d'aider aux autres à enfanter, faisant office de sage femme, & defendu d'ẽgendrer? ainsi comme il est escrit au traitté qui s'intitule Theętetus: car il ne fault pas
B penser que ce soit par mocquerie, ne par ieu, qu'il soit dit, pour ce qu'il n'eust pas en tel endroit abusé du nom de Dieu, ioinct encore qu'en ce mesme traitté il attribue plusieurs autres propos haultains & magnifiques à Socrates, comme est cestuy-cy
» entre autres: Plusieurs, dit-il, sont de tel courage
» enuers moy, qu'ils me mordroient & poindroient
» volontiers, quand ie leur oste quelque folle opi-
» nion, & n'estimẽt pas que ie le face pour bien que
» ie leur veuille, se monstrans en cela bien esloignez
» d'entendre, que nul Dieu ne porte mal-veuillance
C aux hommes, comme aussi ne le fais-ie pour au-
» cune mal-veuillance que i'aye enuers eux: mais il
» ne m'est aucunement loisible ny de conceder la
» mensonge, ny de dissimuler la verité. Est-ce point doncques qu'il appelle Dieu son naturel, qui estoit fort vif à iuger, & fort fecond à produire & inuenter, ainsi comme fait Menander en ce verset,

C'est vn vray Dieu que nostre entendement:

Et Heraclitus,

Le naturel de l'homme est vn Dæmon? D
Ou bien si ce fut à la verité quelque cause diuine & celeste, qui suggera & inspira à Socrates ceste sorte de philosophie, par laquelle examinant & enquerant tousiours les autres, il les guarentissoit de toute presumptueuse fumee d'erreur & de vanité, & d'estre facheux & odieux à eux mesmes premieremẽt, & puis à ceux de leur cõpagnie : car de fortune il estoit aduenu que parmy la Grece il y auoit de son temps vne grande volee de Sophistes, ausquels les ieunes hõmes payans grosse somme de deniers pour leur salaire, se remplissoient de E grande opinion d'eux mesmes, & de vaine persuasion de science, & de desir des lettres, consumans leur tẽps en disputes & contentions oyseuses, sans rien faire au demourant de beau ny de bon. Socrates doncques aiant le discours & la parole propre à refuter, arguer & conuaincre, cõme vne drogue laxatiue pour purger, estoit de tant plus creu en refutant les autres, qu'il ne prononceoit ny n'asseuroit iamais rien de soy, & touchoit de tant plus auant au cœur des escoutans, qu'il sembloit chercher la verité en commun, & non pas espouser ny F fauoriser à vne siene particuliere opinion, par ce que l'engendrer empesche la faculté vtile à iuger, d'autant que l'amant est aueugle alendroit de ce qu'il aime. Or n'y a il rien que lon aime tant au monde que les opinions & raisons que lon a engendrees & inuẽtees, car la distribution des enfans que lon dit communément estre tres-iuste, és raisons & opinions est tres-iniuste, pour ce qu'en celle

la

A la chascune prend le sien, en ceste cy il faut prendre la meilleure, encore qu'elle soit d'autruy: & pourtant celuy qui en engendre de propres, en deuient plus mauuais iuge de celles d'autruy. Et cõme il y eut iadis vn Sophiste qui dit, que les Eliens seroient meilleurs gouuerneurs & iuges des ieux sacrez Olympiques, s'il n'y auoit pas vn Elien qui combatist esdits ieux: aussi celuy qui veut bien presider au iugemẽt de diuerses sentences & opiniõs, il n'est pas raisonnable que luy mesme ait enuie de couronner la siene, ne qu'il soit vne des parties contendantes en ce iugement: car les capitaines des Grecs apres la defaitte des Barbares, estans assemblez en conseil pour dõner leur voix sur l'adiudication des pris & honneurs de prouësse, tous se iugerent eux mesmes les premiers & plus vaillans: & des philosophes il n'y en a pas vn qui ne face tout de mesme, excepté Socrates, & ceux qui luy ressemblent, lesquels confessent n'auoir ny ne tenir rien de propre: car ceux la sont ceux qui se monstrent seuls iuges entiers de la verité, non corrompus ne fauorables: car ainsi comme l'air qui est dedans les aureilles, s'il n'est ferme & arresté sans aucune voix propre à luy, & qu'il soit plein de son & de bruit, ne peult exactement bien comprendre ce que lon luy dit: aussi ce qui iuge les raisons en la philosophie, s'il y a quelque chose au dedans qui luy resonne, & qui luy retentisse, difficilement pourra il entendre ce que lon luy dira au dehors: car son opinion particuliere, qui luy est domestique & familiere, dequoy que ce soit qu'elle

traitté, sera tousiours la philosophie qui aura D mieux rencontré la verité, toutes les autres n'auront fait que cuider. D'auantage s'il est ainsi que l'homme ne puisse rien parfaittement comprendre ny sçauoir, à bonne cause donc luy defendoit Dieu d'engendrer de ces faux germes la d'opiniõs mensongeres & inconstantes, & le contraignoit de reprouuer & refuter ceux qui en auoient de telles: car ce n'estoit pas vn petit profit, mais tres-grand, de luy donner vne parole qui sceust deliurer les hommes du plus grãd mal qui soit, c'est à sçauoir, d'erreur & d'illusion, & vanité de iugement, E

Dieu ne l'a pas donné mesme aux enfans
d'Asclepius:

car la medecine de Socrates n'estoit pas de guarir les corps, ains de nettoyer & purifier les ames corrompues & pourries. Et à l'opposite aussi, s'il est ainsi que la verité se puisse sçauoir, n'y aiant qu'vne verité, celuy qui l'a apprise de celuy qui ne l'a pas trouuee, n'en a pas moins que celuy mesme qui l'a trouuee, & la prend mieux celuy qui ne s'est point persuadé de l'auoir: car il prend ce qui est le meilleur de tous, ne plus ne moins que celuy F qui n'a point engendré d'enfans naturels, en prẽd le meilleur qu'il peult choisir pour l'adopter. Voyez si toutes autres sortes de lettres ne meritoient à l'aduenture pas qu'il y employast beaucoup d'estude, comme la Poësie, les Mathematiques, l'art d'eloquence, les opinions des Sophistes, pourtant la Diuinité defendit à Socrates de les engendrer: mais celle que Socrates estimoit seule Sapience,

A pience, c'eſt à ſçauoir, celle qui concerne Dieu & les choſes ſpirituelles, que luy meſme appelle la Science amoureuſe, ce ne ſont point les hommes qui l'engendrent ne qui l'inuentent, car ils ne la font que rememorer. Voyla pourquoy Socrates n'enſeignoit rien, ains mettant ſeulement en auãt aux ieunes hommes, des commancemens, des difficultez, des doubtes, comme des trẽchees qui precedent l'enfantement, excitoit, eſueilloit & poulſoit les intelligences nees auec eux: c'eſt ce qu'il appelloit l'art d'aider à enfanter, comme font les ſa-
B ges femmes, laquelle n'apportoit pas de dehors l'entendement & le iugement à ceux qui conferoient auec luy, comme d'autres faiſoient à croire, mais leur monſtroit celuy qu'ils auoient dedans eux meſmes propre à eux, mais qu'ils nourriſſoiẽt confus & imparfaict.

2 Pourquoy eſt-ce qu'il a appellé le ſouuerain Dieu, Pere & facteur de toutes choſes? Eſt-ce pour ce qu'il eſt veritablement pere des Dieux qui ont eſté engendrez, & des hommes, ainſi qu'Homere le nomme, & facteur des creatures qui n'ont ny
C raiſon ny ame? car on n'appelle pas, ce dit Chryſippus, pere du lict de l'enfant au ventre de la mere, celuy qui a fourny de ſemence, encore que ce lict ſoit fait de la ſemence de l'homme. Ou bien eſt-ce par tranſlation qu'il appelle figurément pere du monde, celuy qui eſt cauſe efficiente, ſuiuant ſa façon accouſtumee de parler, comme au dialogue intitulé le Bancquet, là où il nomme Phędrus pere des propos amoureux, pour ce que ce fut luy

qui commancea à mettre en auant les deuis de l'a- D
mour:comme aussi au traitté qui est intitulé Callipidas, il appelle semblablement Callipidas pere des propos philosophiques, par ce que plusieurs beaux & bons propos furent tenus de la philosophie, luy en aiant baillé le commancemẽt? Ou bien est-ce qu'il y ait difference entre pere & facteur, & entre generation & facture? car tout ce qui est engendré est aussi faict, mais non pas au reuers, tout ce qui est fait n'est pas engendré, & semblablemẽt qui a engendré a faict: car generation est facture d'vne creature animee, mais d'vn facteur, comme E
est vn maçon, vn tissier, vn faiseur de lyres, ou d'vn statuaire, l'œuure est distincte & separee de l'ourier, là où le principe mouuant, & la puissance de celuy qui engendre, est infuse en celuy qui est engendré, & contient sa nature, estant comme vne partie distraitte de la substance de celuy qui a engendré: pour autant doncques que le monde ne ressemble pas à vn assemblage de plusieurs pieces rapportees & collees ensemble, ains y a vne grande portion de vie animale, & de diuinité, que Dieu y a infondue & meslee de sa propre nature & sub- F
stance en la matiere, c'est à bon droit qu'il est surnommé & pere & facteur du monde qui est animé. Ce discours estant fort conforme à l'opinion de Platon, considerez vn peu s'il y auroit pas aussi apparence à cestuy-cy: c'est que le monde estant composé de deux parties, à sçauoir de corps & d'ame: l'vne, qui est le corps, Dieu ne l'a pas engẽdré, mais la matiere s'estant exhibee, il l'a formee & moulee

A moulee, en liant & finissant de termes & figures propres l'infinité d'icelle : mais l'ame participante d'entendement, de discours de raison, d'ordre & d'harmonie, n'est pas seulement œuure de Dieu, mais partie, & n'est pas par luy, mais de luy, issue de sa propre substance. En ses liures doncques de la chose publicque, aiant diuisé l'vniuers, ne plus ne moins que vne ligne en deux sections inegales, il soubs-diuise encore chasque sectiõ en deux autres, par mesme proportion : car il fait deux genres de toutes choses, l'vn sensible & visible, & l'autre in-
B telligible, & attribue au genre des intelligibles, en premier degré les premieres formes & Idees, en secõd degré les Mathematiques : & quãt au gẽre des sensibles, il y attribue en premier degré les corps solides, & en second lieu, les images & figures d'iceux, & donne à chascun de ces quatre mẽbres de sa diuision, son propre iuge : pour le premier, l'entẽdement : pour les Mathematiques, la pensee : pour les corps solides, la foy : pour leurs images & figures, la cõiecture. A quelle fin dõcques & quelle intẽtion a il diuisé l'vniuers en deux sectiõs inegales,
C & laquelle des deux sectiõs est la plus grande, celle des choses sensibles, ou celle des intelligibles ? car quãt à luy il ne l'a point declaré, mais sur le chãp il semble que la portion des sensibles soit la plus grãde : car la substance indiuisible des choses intelligibles estant tousiours d'vne mesme sorte, & sur vn mesme subiect, est reduite à bien peu, qui est pur & net, là où l'autre estant espandue & vague sur les corps, a fait la sectiõ des sensibles. D'auãtage le pro-

pre de l'incorporel, est d'estre terminé, & le corps, D
quant à sa matiere, est infiny & interminé, & se fait
sensible, quand par participation de l'intelligible il
vient à estre terminé. Oultre ainsi comme des choses
sensibles, chascune a plusieurs images, plusieurs
vmbres, & plusieurs figures, & generalement d'vn
seul patron il se peut tirer plusieurs copies & plusieurs
exemplaires, imitez tant par art que par nature,
aussi est il force que les choses qui sont icy
sensibles, soient en plus grand nombre que celles
qui sont là sus intelligibles, selon l'opinion de Platon,
supposant que les choses sensibles soient com- E
me images & exemplaires des originaux des Idees
intelligibles. Qui plus est, l'intelligence des Idees &
especes par abstraction & circoncision du corps,
les reduit au reng des Mathematiques, montant
de l'Arithmetique ou science des nombres, à la
Geometrie, qui est la science des mesures, & puis
apres à l'Astrologie, qui est la sciéce des estoiles, &
puis par dessus toutes les autres mettant l'Harmonique,
qui est la science des sons & accords : car le
subiect de Geometrie se fait, quand à la quantité,
en general s'adiouste magnitude de longueur & F
largeur: & de la Stereometrie, qui est la science de
mesurer les corps solides, quand à la magnitude de
longueur & largeur s'adiouste la profondeur: & le
propre subiect de l'Astrologie, quand à la magnitude
solide s'adiouste mouuement: & le subiect de
l'harmonique ou musique, quand aux corps mouuans
s'adiouste le son & la voix: dócques en soubstraiant
& retirant la voix des corps mouuás, & le
mou

A mouuemẽt des solides, la profondeur des superfices,& la magnitude des quãtitez, nous nous trouuerons és Idees intelligibles,lesquelles n'ont aucune difference entre elles,quant à l'vn & le seul, par ce que l'vnité ne fait point de nõbre,si elle ne viẽt à toucher au deux indefiny : mais produisant ainsi le nõbre,elle va aux points, & puis des points aux lignes,des lignes aux superfices, des superfices aux profondeurs,& des profondeurs aux corps,& puis aux qualitez des corps qui se font és alterations. D'auãtage des choses intellectuelles il n'y a qu'vn
B iuge,qui est l'entendemẽt:car la pensee ce n'est autre chose que l'entendement appliqué aux Mathematiques,esquelles les choses intellectuelles apparoissent ne plus ne moins que dedãs des mirouers, là où pour la cognoissance des corps, à cause du grand nõbre qu'il y en a,nature nous a donné cinq puissances & cinq diuers sentimens pour les iuger, encore ne peuuent ils pas suffire à les descouurir tous, ains y en a beaucoup qui pour leur petitesse fuyent noz sens,comme estãt vn chascun de nous cõposé de l'ame & du corps:c'est bien petite chose
C que l'esprit & l'entendement qui est caché en vne grãde & grosse masse de chair:ainsi est il vray-semblable qu'il y a mesme proportion dedans tout l'vniuers,entre les choses sensibles & les intellectuelles, car les intellectuelles sont commancement des corporelles: or ce qui procede du commancement est tousiours plus en nombre & plus grand, que n'est le cõmancement. Mais au contraire pourroit on aussi dire, Premierement,que en comparant les

choses sensibles & corporelles aux intellectuelles, D
nous egalons aucunement les mortelles aux diuines, car Dieu est entre les choses intellectuelles. Et puis, par tout le cõtenu est tousiours moindre que n'est le contenant: or la nature de l'vniuers dedans l'intellectuel comprend le sensible, car Dieu aiant mis l'ame au milieu, l'a estãdue par tout le dedans, & encore par dehors a caché & enueloppé tous les corps d'icelle: or est l'ame inuisible & imperceptible à tous les sentimens naturels, ainsi comme il est escrit aux liures des loix: & pourtãt est vn chascun de nous corruptible, & le mõde ne se corrom- E
pra point, pour ce qu'en chascun de nous ce qui est de façon mortelle & subiect à dissolution, contient en soy au dedans la force & puissance viuifiante: mais au monde c'est tout au contraire, car la principale puissance & nature qui est tousiours en vne sorte immuable, conserue la partie corporelle qu'elle contient & embrasse au dedans de soy. Et puis, en la nature corporelle l'indiuidu & impartissable s'appelle pour sa petitesse, ce qui est si petit qu'il ne se peut diuiser, mais en la nature incorporelle & spirituelle, c'est pour sa simplicité, syncerité F
& pureté, laquelle est exẽpte de toute multiplicité & toute diuersité, & autrement encore est-ce simplesse & sottise de vouloir coniecturer les choses incorporelles par les corporelles. Or est il que l'instant ou le maintenant s'appelle indiuisible & impartissable, & toutefois il est ensemble par tout, & n'y a partie de la terre habitable qui soit sans luy, ains toutes les passions, toutes les actions, toutes les
cor-

A corruptions & generations qui ſont par le monde, ſont toutes cõpriſes en ce maintenãt:& l'inſtrumẽt ſeul de iuger les choſes intellectuelles, eſt l'entendement, ne plus ne moins que la veuë de la lumiere, pour ſa ſimplicité vniforme, & par tout reſſemblant à ſoy meſme, mais les corps aians pluſieurs diuerſitez & pluſieurs differences, auſſi ſe cõprennent'ils par diuers inſtrumens à iuger. Mais il y en a qui deſeſtiment & raualleat comme trop petite, à tort, la puiſſance intellectuelle & ſpirituelle qui eſt en nous: car au contraire elle eſt belle & grande, B comprenant tout ce qui eſt ſenſible, & attaignant iuſques aux Dieux. Et qui plus eſt, luy meſme en ſon liure intitulé le Banquet, enſeignant comment il faut vſer de l'amour, en retirant l'ame de l'affection des beautez corporelles, & l'appliquãt à celles qui ſont intellectuelles, il nous enhorte de ne nous aſſeruir ny aſſubiettir point à la beauté, ny d'vn corps, ny d'vne eſtude, ny d'vne ſciẽce, ains en nous eſleuant à mont de ceſte baſſeſſe, nous tourner & conuertir à la grãde & vaſte mer de beauté.

3 Pourquoy eſt-ce que veu qu'il afferme touſ-C iours que l'ame eſt plus ancienne que le corps, qu'elle eſt cauſe de la generation d'iceluy & ſon principe? à l'oppoſite il dit que l'ame n'euſt pas eſté ſans le corps, ny l'entendement ſans l'ame & qu'il fault que l'ame ſoit dedans le corps, & l'entendement en l'ame: car il ſemble qu'il y ait cõtradiction en cela, & que le corps ſoit & non ſoit, ſ'il eſt vray qu'il ſoit enſemble auec l'ame, & neantmoins qu'il ſoit engendré par l'ame. Eſt-ce point pour ce

que ce que nous disons souuent est vray, que l'ame D
sans entendement, & le corps sans forme, ont tousiours esté ensemble, & ny l'vn ny l'autre n'a eu cōmancemēt d'estre, ny principe de generation, mais quand l'ame vint à auoir participation d'entendement & d'harmonie, & qu'elle deuint sage par cōsonance, elle fut cause de mutation en la matiere, & estant plus forte en ses mouuemens, elle attira & conuertit à soy les mouuemens d'icelle? voyla comment le corps du monde a eu sa generation de l'ame, par laquelle il fut formé, & fait semblable: car l'ame d'elle mesme ne produisit pas la nature E
du corps, ny ne le crea pas de rien, ains d'vn corps desordonné & sans forme quelconque, elle en feit vn bien ordonné & bien obeïssant, comme qui diroit que la force de la graine est tousiours auec le corps, mais neantmoins que le corps du figuier ou de l'oliuier est né de la graine, il ne dira rien qui soit desaccordant, car le corps mesme estant esmeu & alteré par la graine, est né & germé tel: aussi la matiere sans forme, & indeterminee, aiant esté figuree par l'ame, qui estoit dedans, a eu telle forme & telle disposition. F

4 Pourquoy est-ce que y aiant des figures & des corps composez, aucuns de lignes droittes & autres de lignes circulaires, il a pris le triangle à deux costez egaux, & celuy à trois inegaux pour le fondement & commancement de ceux qui sont composez de droittes lignes? desquels le triangle à deux iambes egales compose le corps quarré, qui est l'element & principe de la terre, & le triangle à trois

A trois costez inegaux compose la Pyramide: & l'Octaëdre, le corps à huict faces, & le Icosaëdre, le corps à vingt faces, l'vn principe du feu, & l'autre de l'air, & l'autre de l'eau: & neãtmoins il omet du tout les corps & figures circulaires, combien qu'il ait fait mention du rond comme vne boule, quãd il dit que chascune des figures cy dessus nombrees, est apte à diuiser vn corps rond comme vne boule, en parties egales. Est-ce comme aucuns soupçonnent, pource qu'il attribuoit le Dodecaëdre, corps à douze faces, à la boule, en disant
B que Dieu s'estoit seruy de ceste forme & figure là, en la composition du monde? car pour la multitude de ses elemens constituans, & par ce que ses angles sont plus mousses, il s'esloigne plus de la droitte ligne, & se courbant facilement, & s'estendant alentour, comme les Sphęres que lon compose de douze cuirs, il approche plus du rond, & en est de tant plus capable: car il a vingt angles solides, chascun desquels est enuironné & contenu de trois angles plats mousses, estant chascun composé d'vn droict, & d'vne cinquiéme partie du
C droict: outre cela il est composé & constitué de douze pentagones, corps à cinq faces, aians les angles & les costez egaux, desquels chascun est composé de trente, les premiers triangles à costez inegaux: à raison dequoy il semble qu'il ensuit le nõbre des degrez du Zodiaque, & le nõbre des iours de l'an en la distribution de ses parties constituantes, qui sont egales en nombre. Ou bien est-ce que par nature le droict precede le rond? ou pour

mieux dire, il semble que le rond soit vne passion D
& qualité du droict : car on dit que le droict se courbe, & le cercle se descript par le centre & la distance qu'il y a iusques à la circonference, qui est le lieu de la droitte ligne, par laquelle il est mesuré: car la circonference est de tous costez egalement distante du centre, & puis le Conus, qui est la pyramide ronde, & le Cylindre, qui est comme vne coulonne ronde, sont composez de figures à lignes droictes, l'vn par vn triangle, dont l'vn des costez demeure ferme, & l'autre auec la base tourne tout alenuiron, & le Cylindre par vne figure plus lon- E
gue que large, à angles droits, dont l'vn des costez demeure, & l'autre tourne de mesme. D'auantage ce qui est le moindre est le plus pres du commancement : or la moindre & la plus simple de toutes les lignes, est la droitte, car de la ronde, le dedans est courbe, & le dehors bossu. Outre plus les nombres sont deuant les figures : car l'vnité ressemble au point, par ce que c'est vn point en situation & position: or est-il que l'vnité est triangulaire, par ce que tout nombre triangulaire par huict fois repeté, y adioustant l'vnité, deuient quarré, & cela ad- F
uient aussi à l'vnité, par ainsi le triangle est deuant le cercle: & cela estant ainsi, adonc la ligne droitte va deuant la courbe. D'auantage l'element ne se diuise iamais en ce qui est composé de luy, ains au contraire toute autre chose se diuise & se resoult en ses elemens, dont elle est composee. Si doncques le triangle ne se resoult en rien qui soit courbe, & au contraire les deux diametres s'entrecroi-

sans

A sans partissent le cercle en quatre triangles, c'est doncques à dire, que la figure à droitte ligne va deuant celles qui sont circulaires. Qu'il soit ainsi que la droitte ligne precede, & que la courbe suiue apres, Platon luy mesme l'a demonstré, en disant que la terre est cõposee de plusieurs corps quarrez, dont vn chascun est clos & contenu de superfices plattes à lignes droittes, en maniere disposees, que tout le corps & toute la masse de la terre semble estre ronde & de forme de boule, tellement qu'il n'est point de besoing de faire aucuns des elemés,
B dont le corps de la terre soit constitué rond: s'il est ainsi que de corps à droittes lignes, cõioincts & apliquez les vns aux autres en certaine sorte, ceste forme se soit produitte. D'auãtage la droitte ligne, soit petite, soit grande, garde tousiours vne mesme droitture, là où au contraire nous voions les circõferences des cercles, si elles sont petites, estre plus tournees, plus serrees, & plus estranglees, & au contraire si elles sont grandes, estre plus lasches & plus estandues, tellement que qui dresse les cercles tout de bout sur leur partie bossue dessus vne superfice
C plate, s'ils sont petits, ils n'y touchent que d'vn seul point, s'ils sont grands d'vne ligne, tellement que lon pourroit de là cõiecturer, que plusieurs petites lignes droittes, ioinctes les vnes aux autres queuë à queuë, en certaine situation feroient la circonference du cercle: mais à l'aduenture n'y a il par deçà ny cercle ny boule, qui soit en sa forme exquisement & exactement parfaict: & en l'extension des droittes lignes & superfices tout alentour, pour la

petitesse des parties on n'apperçoit point la difference, ains nous en semble la figure circulaire & ronde: aussi n'y a il corps icy qui se meuue naturellement, de mouuement circulaire, ains se meuuent tous selon ligne droitte: aussi le parfaittement rond n'est point element de corps sensible, ains de l'ame & de l'entendement, ausquels aussi il attribue le mouuement circulaire, comme leur appartenant par nature. D

5 Pourquoy est-ce qu'il dit au liure intitulé Phędrus, que la nature de l'ęle, dont ce qui est graue & pesant se leue contre-mont, participe grandement du corps de Dieu? Est-ce pource que là il parle de l'amour, lequel est de beauté corporelle, & ceste beauté pour la similitude qu'elle a auec la diuinité emeut l'ame, & la fait rememorer? Ou bien plus tost il le faut prendre simplement, sans curieusement rechercher rien plus outre, que l'ame estant dedans le corps, a plusieurs facultez & puissances, dont celle du discours de la raison & de l'entendement participe de la diuinité, laquelle il a non improprement ny impertinemment appellee ęle, pource qu'elle eleue l'ame des choses basses & mortelles à la cōsideration des celestes & diuines. E F

6 Comment & pourquoy est-ce que Platon dit, que l'Antiperistase, c'est à dire la circonstance contraire de mouuement alentour des corps (d'autant qu'il n'y a riẽ de vuide en nature) est cause des effects qui se font és ventoses des medecins, en auallant la viande, en iettant de gros & pesans fardeaux, és fluxions des eaux, és cheutes des foudres,

en

A en l'attraction que fait l'ambre, & la pierre de l'aimant, & en la consonance, & accord des voix : car il semble qu'il n'y ait point de propos, d'attribuer vne mesme & seule cause à tant d'effects, si diuers, & si different de genre : car encore, quant à la respiration des animaux, qu'elle se face par ceste mutuelle pulsion de l'air, il l'a suffisamment declaré : mais des autres effects qui semblẽt estre des miracles en nature, & ne sont rien, ce dit il, par ce que ce ne sont que les corps qui s'entrepoulsent les vns les autres à l'enuiron, & passent reciproquement és
B places les vns des autres, il nous a laissé à declarer comment cela se fait particulierement en chascun exemple.

Pour le premier doncques, quant à la ventose, voicy comment il en va. L'air qui est compris au dedans de la ventose, ioignant la chair, estant par la chaleur enflammé, & deuenant plus delié & plus subtil, que ne sont les petits pertuis & pores du cuiure dont est faitte la ventose, en sort dehors, non pas en vn lieu vague ne vuide, car il n'y en a point, mais en l'autre air qui est tout alentour de la ven-
C tose, par dehors, & le poulse, & celuy là en poulse vn autre deuant luy, & ainsi de main en main, l'vn cedant, & l'autre poulsant, & se mettant au lieu vacant que le premier a laissé, ainsi reuenant à toucher alentour de la chair que la ventose a empoignee, & la bouillant, il en tire, espraint, & fait sortir l'humeur qui y est au dedans de la ventose. L'aualler de la viande se fait aussi tout de mesme, car les creux & cauitez, tant de la bouche que de l'esto-

mach, ſont touſiours pleines d'air: quand donc la D
viande eſt poulſee au dedans du canal de la gorge, tant par la langue que par les glandules & muſcles du goſier qui ſ'eſtendent, l'air eſtant preſſé & eſpraint par la viande, la ſuit de pres à meſure qu'elle cede, & aide à la poulſer à bas. Semblablement auſſi les peſants fardeaux que lon iette, cõme groſſes pierres & autres telles choſes, fendent l'air en ſortãt auec l'impetuoſité du coup qu'on leur baille, & le meſpartiſſant, & luy coulãt alentour, ſelon ſon naturel, qui eſt de pourſuiure la place delaiſſee, & la remplir, le vuide ſuit apres la maſſe lancee, & E
luy haſte encore d'auantage ſon mouuement: les cheutes auſſi de la foudre reſſemblent ne plus ne moins aux lancements des fardeaux, car elle ſaulte enflammee hors de la nuë par la violence du coup en l'air, lequel ouuert & rompu luy cede, & puis ſe reioignãt enſemble au deſſus, la poulſe en bas contre ſa nature, par force. Quant à l'ambre, il ne fault pas pẽſer qu'il attire rien de ce qu'on luy preſente, non plus que fait la pierre de l'aimant, ne pareillement que rien qui en approche luy ſaulte ſus de luy meſme: mais quant à la pierre, elle iette hors F
de ſoy ne ſçay quelles fluxions groſſes, peſantes & flatueuſes, par leſquelles l'air contigu venãt à eſtre entre-ouuert, poulſe celuy qui eſt deuant luy, & celuy là tournant alentour, & rentrant en la place vuidee, force le fer, & le poulſe deuãt ſoy: & quant à l'ambre, il a bien ne ſçay quoy de flambant & d'eſprit flatueux, qu'il iette dehors, quand on le frotte par deſſus, par ce que ſes pores & petits pertuis

A tuis s'ouurent : ce qui en sortant fait le mesme effect que la pierre de l'aimant, & attire ce qui est aupres de luy, le plus leger & le plus sec, pource qu'il est plus gresle & plus debile, car il n'est pas assez fort, ny n'a pois, ny violéce, pour pouuoir poulser & chasser vne grãde quantité d'air, auec lequel il puisse venir à bout des plus grandes choses. Mais comment donc est-ce que cest air ne poulse ny le bois ny la pierre, ains seulement le fer, & l'amene à la pierre ? ceste doubte & difficulté est commune à ceulx qui cuident que cest assemblement de ces B deux corps se face ou par attraction de la pierre, & par naturel mouuement du fer. Or le fer n'est ny trop rare, comme est le bois, ny trop serré, comme l'or ou la pierre, ains a de petits trous, de petites voies, & des asperitez rabotteuses, à cause de ces inegalitez, bien proportionnees & sortables à l'air, tellement qu'il ne coule pas si aisément par dessus, ains a des arrests & des prises, où il se peult affermir, & prendre pied assez raisonnablement pour pouuoir poulser en auant & forcer le fer, iusques à ce qu'il aille baiser la pierre. voyla les causes & C raisons que lon pourroit rendre de ces effects la. Mais le coulement des eaux sur la terre, par quelle maniere de poulsement il se fait, il n'est pas si facile à apperceuoir, ny à declarer : & fault entendre que és eaux des lacs qui ne bougent, & demeurent tousiours en vn lieu, c'est pour ce que l'air espandu alentour, & les estraingnant de tous costez, ne se mouuant point, ne leur laisse place aucune vuide. Par ainsi le dessus de l'eau, tant és lacs,

comme en la pleine mer, se remue & se courbe de D
vagues, selon que l'air est agité, par ce que l'eau suit incontinent le remuëment de l'air, & flue quand & luy, pour ses inegalitez : car le coup donné au bas fait le creux de la vague, & celuy d'enhault fait la tumeur & enfleure d'icelle, iusques à ce que toute la place qui contient l'humeur de l'eau soit toute quoye & rassise, alors la vague cesse, & l'eau se rassiet aussi. Les fluxions doncques des eaux qui courent tousiours, se font par ce que les eaux suyuent tousiours & vont apres l'air qui leur cede, estants chassees par celles qui les poulsent derriere, E
& ainsi se fait vn coulemẽt perpetuel & continuel, qui ne cesse iamais: c'est pourquoy les riuieres, quand elles sont grosses à plein chantier, elles courent plus roide: mais au contraire, quand il y a peu d'eau, elles vont aussi plus lentement, l'air ne leur cedant pas, pource qu'elles sont trop foibles, & qu'elles n'ont pas beaucoup de circonstances qui les pressent, ne qui les chassent. Ainsi est il force que les sources des fontaines sortẽt sur la terre, par ce que l'air de dehors entrant subtilemẽt és places vuides aux creux de la terre, en chasse l'eau de- F
hors. Le paué d'vne maison fort obscure, contenãt vne air estouffé, sans qu'il y entre ny vent ny haleine, si on respand de l'eau dessus, engendre du vent & de l'esprit, estant l'air debouté de son lieu par l'eau qui y tombe, & en estant frappé & battu, ainsi comme leur propre naturel est de s'entre-poulser & s'entre-ceder l'vn à l'autre, n'y aiãt point de place vuide, en laquelle l'vn estant colloqué ne puisse

A puiſſe eſtre ſubiect à ſe reſſentir de la mutation & alteration de l'autre. Et quant à la conſonance de l'harmonie, luy meſme a declaré comment c'eſt que ſ'accordét les ſons: car le viſte & leger eſt hault & aigu, & le tardif & lent eſt bas & gros: & pourtant les aigus frappent les premiers le ſentiment de l'ouye: mais quand eulx ià languiſſans & finiſſants, les tardifs commancent à leur ſucceder, la meſlange des deux, pour la conformité donne plaiſir & volupté à l'oreille, laquelle ſe nomme conſonance & accord, dequoy l'air eſt l'inſtrument, ainſi com-B me il eſt facile à voir par ce que nous auons deſia dit: car la voix eſt le battement de ce qui ſent par les oreilles, battu de l'air, à cauſe que l'air eſtant battu par ce qui le remue, bat auſſi le ſentiment de l'ouye, ſ'il eſt vehement, aiguëment: ſ'il eſt mouſſe, mollement. Or celuy qui eſt battu auec vehemence & roidement, c'eſt celuy qui arriue le premier à l'ouye, mais puis apres tournãt au contraire & venãt à trouuer le tardif & lent, il ſuit & accompagne le ſentiment.

7 Comment eſt-ce que Timæus dit, que les C ames ſont ſemees parmy la terre, parmy la lune, & parmy les autres inſtruments du temps? Eſt-ce pource qu'il auoit opinion que la terre ſe remuoit auſſi bien comme le Soleil & la Lune, & les autres cinq planettes, qu'il appelle inſtrumẽts du temps, à cauſe de leurs conuerſions, & tenoit qu'il ne falloit pas imaginer ne fabriquer la terre, comme ſi elle fuſt ferme & immobile ſur l'aixieu qui paſſe atrauers tout le monde, ains ſ'imaginer mouuante

& tournante alentour, comme depuis Ariſtarchus D
& Seleucus l'ont demonſtré, l'vn en le ſuppoſant ſeulement, & l'autre l'affermant à certes, oultre ce que Theophraſtus eſcrit que Platon ſur ſa vieilleſſe ſe repentit d'auoir donné à la terre le milieu du monde, place qui ne luy eſtoit pas conuenable? ou bien (pource que cela eſt directement contraire à pluſieurs ſentences que ce perſonnage ſans doubte a tenues) ſ'il fault changer l'eſcripture, & mettre le datif au lieu du genitif, & entendant par les inſtruments du temps, non les aſtres ny les eſtoilles, mais les corps des animaux, ainſi comme Ariſtote a de- E
finy l'ame eſtre l'acte continuel du corps naturel inſtrumental, en puiſſance aiant vie, tellement que la ſentence de ce paſſage la ſoit, Les ames par le temps ont eſté ſemees en des corps, ſe ſeruant d'inſtruments conuenables. Mais cela encore eſt contre ſon opinion, parce que non en vn lieu ſeulement, ains en pluſieurs, il a appellé les eſtoilles, inſtruments du temps, veu qu'il afferme que le Soleil meſme a eſté fait pour la diſtinction & garde du nombre des temps, auec les autres planettes. Le meilleur doncques eſt entendre que la terre ſoit F
inſtrumét du temps, non pource qu'elle ſoit mouuante, comme les eſtoiles, mais pource qu'elle demourant touſiours ferme en ſoy, elle donne aux aſtres qui ſe meuuent alentour d'elle, le leuer & le coucher, par leſquels ſont limitez le iour & la nuict qui ſont les premieres meſures des temps: & pourtant l'a il luy meſme appellee gardiéne & ouuriere veritablemét du iour & de la nuict. Qu'il ſoit ainſi les ai-

A les aiguilles des Horologes ne se remuans pas auec les vmbres, ains demourants fermes, sont instruments & mesures du temps, representãs l'obstacle de la terre, qui est au deuant du Soleil se mouuant alentour d'elle, ainsi comme a dit Empedocles,

La terre fait la nuict en s'opposant
Aux clairs rayons du Soleil reluisant.

voyla l'interpretation que lon y peult donner. Mais à l'aduẽture pourroit on trouuer cela estrange & hors de raison, de dire que le Soleil, la Lune & les Planettes aient esté faicts pour distinguer le B temps, car d'ailleurs la dignité du Soleil est grande, & Platon mesme en ses liures de la R P. l'appelle le Roy & le maistre de tout ce monde sensible, comme le Bien est seigneur & maistre du monde intelligible, & est le Soleil extraict de luy, donnant aux choses visibles non seulement le paroistre, mais aussi le subsister & l'estre, ne plus ne moins que le Bien donne aux choses intelligibles, & l'estre, & qu'on les cognoisse. Or qu'vn Dieu aiant telle & si grande puissance, soit vn instrument du temps, & mesure euidente de la difference qu'il y a de vi- C stesse ou de tardité entre les huit Spheres des cieux, cela ne leur semble pas fort conuenable ny autrement raisonnable. Il fault doncques dire que ceux qui se troublẽt pour ces considerations la, se trompent par ignorãce, cuydans que le temps soit ainsi que l'a definy Aristote, la mesure du mouuement, & le nombre selon deuant & apres, ou bien la quantité en mouuemẽt, ainsi que l'a definy Speusippus, ou bien distance de mouuement, & non

autre chose,ainsi que les Stoïques le descriuent en D
definissant vn sien accident, & n'entendans pas sa substance, laquelle il semble que le Poëte Pindare n'ait pas mal souspeçonnee,quand il dit,

Le temps, qui de son estre vieux
Surpasse tous les autres Dieux :

& Pythagoras aussi,lequel enquis que c'estoit que le temps,respódit : C'est l'ame du ciel: car le temps n'est point vn accident ny vne passion d'aucun mouuement quel qu'il soit,ains est la cause,la puissance & le principe de la proportion & de l'ordre qui contient toutes choses, selon laquelle la nature E
du monde & de l'vniuers,qui est animee, se meut: ou plus tost celle mesme proportion & ordre se mouuant,est ce qui s'appelle le temps,

Qui cheminant sans faire bruit,
A son poinct iustement conduit
Toute chose qui est mortelle.

C'est pourquoy Platon a dit que le temps estoit né quand & le ciel, mais que le mouuement estoit deuant le ciel, lors qu'il n'y auoit point de temps, pource qu'il n'y auoit ny ordre ny mesure quelconque,ny distinction, ains vn mouuement inde- F
terminé, comme vne matiere sans forme ne figure quelconque:mais depuis que la nature eut vne fois ietté en couleur & en terme, la matiere de formes & figures, & le mouuemẽt de reuolutions,elle feit tout ensemble l'vne le monde, & l'autre le temps, qui sont tous deux images de Dieu, c'est à sçauoir de sa substance le monde, de son eternité le temps: car Dieu en ce qu'il se meut, est le temps: en ce qu'il

A qu'il eſt, eſt le monde. Voyla pourquoy il dit qu'eſtants venus en eſtre tous deux enſemble, tous deux auſſi ſeront ils diſſoluts enſemble, ſi iamais il y aduient diſſolution : car ce qui eſt engendré ne peult eſtre ſans temps, comme ne ce qui eſt intelligible ſans eternité, ſi l'vn a à demourer touſiours, & l'autre à ne ſe diſſouldre iamais, depuis qu'vne fois il a eſté composé. Ainſi doncques le temps aiant vne neceſſaire liaiſon & entre-laſſement auec le ciel, n'eſt pas ſimplement vn mouuement, ains, comme nous auons dit,
B vn mouuement ordonné par ordre, qui a ſa meſure, ſes fins & ſes bornes, & reuolutions, deſquelles le Soleil eſtant le ſuperintendant, le gouuerneur & directeur pour les limiter & diriger, & pour monſtrer & quotter les mutations, & ſaiſons de l'annee, leſquelles produiſent toutes choſes, comme dit Heraclitus, il fault confeſſer qu'il aide au premier & prince des Dieux, en choſes qui ne ſont pas petites, ne friuoles ou legeres, ains treſgrandes, & de principale conſequence.

8 Platon en ſes liures de la choſe publique a
C treſbien accomparé les trois puiſſances de l'ame, à ſçauoir la raiſonnable, la concupiſcible & l'iraſcible, à l'accord & harmonie d'vne octaue, aiant vne quinte au milieu, dont la haulte & aigüe note ſ'appelle Nete, la moienne, Meſe, & la baſſe ſ'appelle Hypate. Or quant à la ſituation & diſpoſition des parties du corps, où telles puiſſances de l'ame ont leurs ſieges, la partie courageuſe & iraſcible eſt aſſiſe au milieu : & la raiſonnable, qui eſt le diſcours

de la raison, tient le lieu de l'hypate, pource que les D
anciens appelloient ce qui est au dessus & le premier, Hypaton: suyuant quoy Xenocrates appelle Iupiter l'air, qui est tousiours vn, & tousiours de mesme sorte, Hypatos, & celuy qui est au dessoubs de la Lune, Neatos: & deuant luy Homere a appellé le Dieu souuerain, prince des princes, Hypaton Crionton, qui vault autant à dire, comme le supréme ou le souuerain des regnants, & à bon droict la nature a donné à la partie qui est la meilleure, la plus haulte place, aiant logé le discours de la raison, comme le gouuerneur, dedans la teste, & E
a reculé bié loing de là, aux plus basses & inferieures parties, la partie concupiscible: car la situation d'à bas s'appelle Neate, comme le donnét à entendre les appellatiós & noms des morts, que lon appelle Nerteros & Eneros: & pour ceste mesme raison y en a qui disent que le vent qui souffle de dessoubs la terre des lieux qui ne nous paroissent pas, s'appelle Notos. Cóme ainsi soit donc que la partie concupiscible à la raisonnable a la mesme contrarieté qu'il y a du premier au dernier, & du hault áu bas, il n'est possible que la raison soit la plus F
haulte, & la premiere, & qu'elle ne soit point l'Hypate, ains que ce soit vne autre: car ceulx qui luy baillent, cóme à la principale puissance, celle de la moienne, ils ne se prennent pas garde qu'ils luy ostét celle qui est encore plus principale, c'est celle de l'Hypate, laquelle ne peult cóuenir ny à l'ire ny à la cupidité: car l'vne & l'autre est nee & faitte pour suiure & estre commandee, & non pas pour comman-

A cõmander ny pour preceder la raiſon. D'auantage encore ſembleroit il que plus toſt l'ire deuroit auoir la place du milieu par nature, attendu que naturellement le commander conuient à la raiſon, & à l'ire le commander & eſtre cõmandé, eſtant ſubiecte d'vn coſté, au diſcours de la raiſon, & cõmandant de l'autre à la cupidité, & la puniſſant quand elle eſt deſobeiſſante à la raiſon. Et comme entre les lettres, celles que lon appelle demy-voyelles ſont moyennes entre les muettes & les voyelles, d'autant qu'elles ont plus de ſon que celles la, & B moins que celles cy: auſſi en l'ame de l'homme l'ire n'eſt pas ſimplement paſſionnee, ains y a bien ſouuent vne apparẽce du deuoir meſlee auec l'appetit de vengeãce. Et Platon luy meſme cõparant toute la ſubſtãce de l'ame à vn attelage de deux cheuaux cõduits par vn chartier qui les méne, il entend par le chartier, cõme il eſt tout notoire à vn chaſcun, le diſcours de la raiſon, & des deux cheuaux, celuy des cupiditez & voluptez eſt rebours, farouche, & indomtable du tout, aiãt les aureilles velues, à peine obeiſſant au fouet, ny à l'eſperon, là où celuy de C l'ire pour la plus part eſt obeiſſant à la bride de la raiſon, & luy ſeruant. Cõme doncques en vn attellage de deux cheuaux, le chartier n'eſt pas en vertu & puiſſãce le milieu, mais l'vn des cheuaux qui eſt pire que le chartier, & meilleur que ſon cõpagnon, auec leql̃ il eſt attelé, auſſi n'a il pas attribué la place du milieu à la partie qui domine en l'ame, mais à celle où il y a moins de raiſõ, & plus de paſſiõ qu'en la premiere, & plus de raiſõ & moins de paſſiõ qu'ẽ

la troisieme: car cest ordre & disposition obserue D
la proportion qui est entre les accords de la partie irascible à la raisonnable, comme à la haulte note, vne quarte d'interualle, & à la concupiscible, comme à la note basse, vne quinte, & de la raisonnable à la concupiscible, qui est comme de la note basse à la haulte, vne octaue: là où si nous tirons la raison au milieu, l'ire sera la plus esloignee de la cupidité, laquelle neantmoins aucuns des philosophes ont tenu estre vne & mesme chose, pour la similitude grande qu'il y a entre elles. Ou bien c'est
vne mocquerie que d'attribuer aux lieux, le pre- E
mier, le milieu, & le dernier, veu que nous voions qu'en la lyre la note hypate tient le premier & le plus hault lieu, & és flustes elle tient le plus bas & le dernier: d'auantage la moienne en quelque endroit de la lyre qu'on l'accommode, on voit qu'elle sonne tousiours vn mesme son, plus aigu que l'Hypate, & plus bas que la Nete: car l'œil mesme n'a pas en tout animal mesme situation, mais en tout animal, & en quelque lieu qu'il soit posé selon nature, il est tousiours fait & ordonné pour
voir. Comme doncques le pędagogue qui va der- F
riere & non pas deuāt ses enfans, les meine neantmoins, ainsi que lon parle, & le Capitaine des Troiens en Homere,

> Qui paroissoit or' entre les premiers,
> En commandant, or' entre les derniers.

& en l'vne & en l'autre part toutesfois il estoit tousiours le premier, & auoit la premiere puissance: aussi ne fault il pas forcer & attacher par force

aux

A aux lieux les parties de l'ame, ny aux noms, ains fault en chercher la puissance & la proportion: car que le discours de la raison soit situé au corps de l'hõme, en premier lieu de situation, c'est par accidẽt, mais il a la premiere & principale puissance, comme la moienne enuers la partie concupiscible, qui est la Note Hypate, & enuers l'irascible, cõme la Nete, en laschant ou tẽdant & faisant consonãce & accord, en ostant de l'vn & de l'autre ce qu'il y a de trop, & aussi à l'opposite, en ne les laissant pas aller du tout, ny s'endormir: car la moderation B & cõmensuration se limite & definit par mediocrité, ou plustost pour mieux dire, c'est le chef d'œuure de la puissance de la raison, de faire & imprimer és passions les mediocritez & moiẽnetez, s'il fault ainsi parler, que lon appelle sainctes & sacrees, lesquelles consistent en vne temperature des deux extremitez auec la raison, & entre elles mesmes par le moiẽ de la raison: car l'attelage de deux cheuaux n'a pas pour son moien en son milieu celuy des deux qui est le meilleur, ny ne faut pas penser que le gouuernement du chartier en soit vne C extremité, ains plustost faut estimer que c'est le milieu & la mediocrité entre la demesuree celerité & tardité des deux cheuaux, ne plus ne moins que la force de la raison qui retient les passions, quand elles s'esmeuuent hors de mesure & de raison, & les accommodant alentour d'elle en mesuree proportion, constitue vne mediocrité & vn moien entre le plus & le moins, & entre le peu & le trop.

9 Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'orai-

ſon eſt temperee de noms & de verbes? car il ſem- D
ble que toutes les autres parties du parler ſans ces deux la, ne ſoient du tout rien: & dit on qu'Homere par vne galãterie de ieuneſſe, ſ'eſtudia à les mettre toutes enſemble en ce vers,

Αὐτὸς ἰὼν κλισίηνδε τὸ σὸν γέρας ὄφρ' εὖ εἰδῇς.

car il y a vn pronom, & vn participe, & vn nom, & vn verbe, & vne prepoſition, & vn article, & vne conionction, & vn aduerbe, pour ce que ceſte particule *δε* eſt miſe au lieu de la prepoſition *εἰς*, de ſorte que ceſte façon de dire *κλισίηνδε* eſt telle, comme *ἀθήναζε*. Que fault il doncques reſpon- E
dre pour Platon? Eſt-ce point pour ce que premierement on appelloit Logos, c'eſt à dire oraiſon, ce que les anciens appelloient propoſition, & maintenant on appelle *ἀξίωμα* dignité? ce ſont les paroles que premierement proferants les hõmes, mentent ou diſent verité, ce qui eſt compoſé de nom & de verbe, dont les Dialecticiens appellent l'vn le cas, & l'autre le predicament: car quãd nous oyons dire, Socrates enſeigne, ou Socrates ſe tourne, nous diſons que l'vn eſt vray, & l'autre eſt faulx, ſans en attendre rien d'auantage: car il eſt vray-ſemblable F
que les hõmes du commancement eurent beſoing de langage & de voix articulee, pour ſ'entredõner à entendre les vns aux autres les actions & ceulx qui les auoient faittes, & les paſſions & ceulx qui les auoient ſouffertes: pourautant donc que par le verbe nous exprimons ſuffiſamment les actions & paſſions, & par les noms ceulx qui les font ou les ſeuffrent, ainſi comme luy meſme a dit, il ſemble

A ble que ce ſont ces deux parties la d'oraiſon, qui les ſignifient: les autres, on pourroit dire qu'ils ne les ſignifient pas, non plus que font les gemiſſements & lamentations des ioueurs de Tragędie, voire vn ris, vn ſilence & vne retenue donnent bien quelquefois plus grande expreſſion à la parole, mais toutefois ils n'expriment pas neceſſairement & principalement, comme font le nom & le verbe, ains par maniere d'acceſſoire, pour diuerſifier vn peu le langage, cõme lon diuerſifie auſſi les lettres, en y adiouſtant des eſprits, aux vnes aſpres,
B aux autres doulx, & en faiſant les vnes longues, les autres briefues, qui ſont pluſtoſt paſſions & accidents, & diuerſitez d'elements, que elemẽts diſtinguez & par ſoy differents, comme il appert manifeſtement, par ce que les anciens eſcriuoient ſuffiſamment auec ſeize lettres. Mais d'auantage aduiſons que nous ne prenions autrement les paroles de Platon, que comme il les a dittes, car il a dit que l'oraiſon eſtoit temperee de ces deux parties, non par ces deux parties, que nous ne facions la faulte que feroit celuy qui calomnieroit vn autre, pour
C auoir dit que vn oignemẽt ſeroit compoſé de cire & de galbanum, alleguãt qu'il auroit obmis à dire le feu & le vaſe, ſans leſquels on ne ſçauroit meſler leſdites drogues: auſſi ſemblablement ſi nous le reprenions, pour autant qu'il auroit obmis à dire les conionctions, les prepoſitions, & autres telles parties: car le parler & l'oraiſon n'eſt pas compoſé de ces parties la, mais par icelles, & non ſans elles: car comme celuy qui prononceroit battre ou eſtre

battu,ou d'ailleurs,Socrates & Pythagoras,encore D
donneroit il aucunement à entendre & à penser quelque chose, mais celuy qui profereroit, car, ou de, simplement & seulement, on ne pourroit imaginer qu'il entẽdist aucune chose ny aucun corps, ains s'il n'y a quelques autres paroles qui soiẽt proferees quant & quant, elles ressembleront à des sons & des bruits, vains sans aucune signification, d'autant que ny à par elles ny auec d'autres semblables, elles ne peuuẽt rien signifier, mais à fin que nous conioignions, ou meslions, & assemblions tout en vn, nous y adioustons des prepositions, E
conionctions, & articles, voulans en faire vn corps de tout, autrement il semblera que nous bruions, non pas que nous parlions, mais aussi tost que vn verbe est ioinct à vn nom, ce qui en resulte est incontinent vn parler & vne oraison. Voila pourquoy aucuns non sans quelque raison estimẽt, que ces deux soient propremẽt les seules parties d'oraison, & c'est à l'aduẽture ce que veult Homere donner à entendre, quand il dit en plusieurs passages,

Ainsi parla, & en ce poinct nomma.

car il a accoustumé d'appeller le verbe Epos, com- F
me en ces vers,

Ce mot, ô femme, au vif le cœur me touche:

Et en cest autre,

A Dieu vous dis Seigneur mon hoste & pere,
Si quelque mot de ma langue legere
Possible yssu vous a fascheux esté,
Qu'il soit au vent ie vous prie ietté:

car ce n'est ny vne conionction, ny vne preposition,

A tion, ny vn article qui touche au cœur, ne qui ſoit faſcheux à ouïr, ains vn verbe ſignifiant quelque action honteuſe, procedente d'aucune deshoneſte paſſion. Voila pourquoy nous auons accouſtumé de ainſi louer les poëtes & hiſtoriens, ou bien les blaſmer en diſant, Celuy la vſe de noms Attiques & de beaux verbes, ou au contraire de bas, ou il fault dire que iamais Euripides & Thucydides ne deuiſerent en termes beaux & Attiques. Cõment donc, pourra dire quelqu'vn, ces parties la ne ſeruent elles de rien à l'oraiſon? quant à moy ie tiens B qu'elles y ſeruent autant comme le ſel à la viande, & l'eau à faire le pain. Euenus ſouloit dire que le feu eſtoit la meilleure ſaulſe du monde, auſſi ſont ces parties l'aſſaiſonnement de noſtre langage, ne plus ne moins que le feu & le ſel des breuuages & viandes, dont nous ne nous ſçaurions paſſer, excepté que noſtre parler n'en a pas touſiours neceſſairement affaire, comme lon peut dire du langage des Romains, duquel au iourd'huy tout le monde preſque vſe: car il a oſté preſque toutes les prepoſitions, excepté bien peu, & quant aux articles que C lon appelle il n'en reçoit pas vn tout ſeul, ains vſe de noms ſans bordure, par maniere de dire, & ne ſ'en faut pas eſmerueiller, attendu qu'Homere, qui en beauté de carmes ſurpaſſe tout le monde, à peu de noms prepoſe des articles, comme ſi c'eſtoient anſes à des vaſes qui en euſſent beſoing, ou des pennaches ſur des morions, à raiſon dequoy les carmes où il le fait en ſont remarquez, comme eſt ceſtui-cy,

Αἴαντι δ' μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινε,
τῷ τελαμωνιάδῃ. D

Sur tous d'Aiax le fils de Telamon
Fut le courage esmeu de ce sermon:

& cestui-cy,

ποίεεν ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκπροφυγὼν ἀλέοιτο.

Il le faisoit à fin que par la fuitte,
Du marin monstre il eschappast la suitte:

Et y en a eu peu d'autres auec ceux la : mais en autres, qui sont innumerables, n'y aiãt point d'article la phrase n'en est en riẽ diminuee, ny de beauté, ny de facilité & clarté, & toutefois il n'y a ny beste, E ny instrument, ny armeure, ny autre chose quelle qu'elle soit au monde, qui par ablation ou priuation d'vne siene propre partie, soit plus belle, plus actiue, ne plus douce que parauant elle n'estoit, là où l'oraison bien souuent, en estans les conionctions toutes ostees, a vne force & efficace plus affectueuse, plus actiue, & plus esmouuante, comme est ceste-cy:

Aiant vn vif, vn autre frais blecé,
Vn autre entier, vn autre trespassé,
En combattant par les pieds elle tire. F

Et ce passage icy de l'oraison de Demosthenes
» contre Midias : Car celuy qui bat autruy peut fai-
» re beaucoup de choses, dont celuy qui les a souffer-
» tes n'en sçauroit aucunes exprimer & donner à en-
» tendre à vn autre, en son port, en son regard, en
» sa voix : quand c'est de brauerie, quand estant en-
» nemy, quand c'est du poing, quand c'est sur la
» iouë : cela esmeut, cela transporte hors de soy les
hom-

A hommes qui n'ont point accouſtumé d'endurer
» oultrage. Et en vn autre lieu apres, Mais non pas
» Midias, ains depuis ce iour la il harengue, il iniu-
» rie, il crye, il eſt eſleu, Midias Anagyraſien eſt
» nommé : il loge Plutarque en ſon logis, il ſçait les
» ſecrets, la ville n'eſt pas aſſez grande pour luy.
C'eſt pourquoy ceux qui eſcriuent des figures de
Retorique louënt & priſent grandement celle
qu'ils appellent deſliee, là où ceux cy qui ſont trop
religieux & qui ſ'aſſubiettiſſent trop aux regles de
la Grammaire, ſans ozer oſter vne ſeule conion-
B ction de la commune façon de parler, en ſont à
bon droit blaſmez & repris, comme faiſans vn ſtile
enerué, ſans aucune pointe d'affection, & qui laiſ-
ſe & donne peine à ouir, pour eſtre touſiours d'v-
ne pareure ſemblable, ſans iamais diuerſifier. Or
que les Dialecticiens aient plus beſoing de con-
ionctions, que nuls autres hommes de lettres, pour
la liaiſon & tiſſure de leurs propoſitions, ou les
diſionctions d'icelles, ne plus ne moins que les co-
chers ont beſoing d'attelages pour atteler de front
leurs cheuaux, ou comme Vlyſſes auoit beſoing
C d'ozier, en la cauerne du Cyclops pour lier ſes
moutons, cela n'argüe ny ne preuue pas, que la
conionction ſoit autrement partie d'oraiſon, mais
bien vn outil propre à conioindre, ſelon qu'elle en
porte nom, & à contenir & aſſembler non pas
toutes choſes, ains ſeulement celles qui ne ſont
pas ſimplement dittes: ſi lon ne vouloit dire que la
chorde ou courroye dont vne balle ſeroit liee, fuſt
partie de la balle, ou la colle d'vn papier, ou d'vn

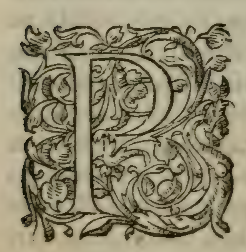
liure qui est collé, & les donnees & distributions D
des deniers, partie du gouuernement: comme Demades disoit, que les deniers que lon distribuoit manuellement par teste à chasque citoyen d'Athenes, pour veoir les ieux, estoient la colle du gouuernement de l'estat populaire. Et quelle est la cõionction, qui face de plusieurs propositions vne, en les cousant & liant ensemble, comme le marbre fait le fer, quand on le fond auec luy par le feu, mais pour cela le marbre n'est pas pourtant, ny ne l'appelle lon pas partie du fer, combien que ces choses la qui entrent en vne composition, & qui E
sont fondues auec les drogues que lon mesle, ont accoustumé de faire & de souffrir ne sçay quoy de commun, composé de tous les ingrediens: mais des conionctions, il y en a qui nient qu'elles facent vn ce qu'elles conioignent, ains tienent que ceste façon de parler soit comme vne enumeration, comme qui compteroit de reng tous noz magistrats, ou les iours du mois. Et puis des autres parties d'oraison, il est tout manifeste que le Pronom est vne sorte de nom, non seulement en ce qu'il se decline par cas, comme fait le nom, mais aussi en ce qu'il F
fait vne tres-propre designation de ce que lon pense auec la nature, & que lon met dehors en choses terminees, & m'est aduis que qui dit, Socrates, ne monstre point plus expressémẽt la personne, que qui dit, cestuy-cy. Et celle que lon appelle participe est vne mixtion du verbe & du nom, & non point vne partie qui subsiste à par elle, non plus que les noms communs qui conuiennent aux
masles

A masles & aux femelles, & se rengent ces participes à tous les deux, touchant aux noms par les cas, & aux verbes par les temps, & les appellent les Dialecticiens des reflexions, comme le prouoyant qui est reflexion du prudent, le temperant reflexion du temperé, comme aians la force & puissance de noms & d'appellations. Quant aux prepositions on les peut accomparer aux pennaches ou autres ornemens que lon met dessus les habillemens de testes, ou bien aux bases & soubbassement que lon met au dessoubs des statues, pour ce
B qu'elles ne sont pas tant parties d'oraison, comme alentour des parties, & prenez garde que ce ne soient comme des tronçons & des pieces de noms, comme ceux qui escriuent à la haste ne formét pas les lettres toutes entieres, ains font seulement des points & des tirets: car ces deux mots ἐμβῆναι & ἐκβῆναι, dont l'vn signifie entrer, & l'autre sortir, sont deux manifestes syncopes & racourcissement de ἐντὸς βῆναι, & de ἐκτὸς βῆναι: & προγενέσθαι, estre deuant, est vn racourcissement & abbreuiation de πρότερον γενέσθαι: & καθίζειν, seoir, de κάτω ἵζειν
C ne plus ne moins que λιθοβολεῖν & τειχομαχεῖν, de λίθους βάλλειν, ietter pierres, & τείχεσι μάχεσθαι. En se hastant de parler, on a ainsi serré & estraint ensemble ces dictions: & pourtant peut on bien dire, que chascune de ces dictions la apporte quelque aide & commodité au parler, & à l'oraison, mais pour cela elles ne peuuent estre dittes parties ny elemens de l'oraison: & n'y a que le nom & le verbe qui font celle premiere composition, con-

tenant la verité, ou la menſonge, que les vns appellent propoſition, les autres dignité, & Platon a appellee oraiſon. D

DE LA CREATION DE L'AME, QVE PLATON DESCRIT EN SON LIure du Timęus.

Le Pere à ſes Enfans, Autobulus, & Plutarchus, S. E



VIS qu'ainſi eſt que vous eſtes d'aduis, que ie doy recueillir ce que i'ay dit & eſcrit par cy par là en pluſieurs lieux, touchãt ce que ie penſe que Platon a tenu, ſenty & entendu de l'ame, & que ie le doy declarer plus au long en vn traitté expres à part, d'autant que ce n'eſt pas vne matiere qui autrement ſoit facile à manier, & que ce que i'en penſe eſt contraire F à l'opinion de pluſieurs philoſophes Platoniques meſmes, & pour ceſte cauſe a beſoing d'eſtre bien addoulcie & appuyee: Ie mettray en auant premierement le texte dẽ Platon meſme en propres termes, ainſi qu'il eſt en ſon liure du Timęus. De
» la ſubſtance indiuiſible qui touſiours eſt, & touſ-
» iours d'vne meſme ſorte, & de celle qui eſt diuiſi-
» ble en pluſieurs corps, il en compoſa vne tierce

eſpece

A espece de substance au milieu de ces deux, tenant
» d'vn costé de la nature du Mesme, & de l'autre co-
» sté de l'Autre, & la posa au milieu entre l'indiuisi-
» ble & la diuisible, par les corps, puis prenant ces
» trois natures ensemble les mesla toutes en vne for-
» me, en accõmodant par force la nature de l'Autre
» fort mal-aisee à mesler auec celle du Mesme. Les
» aiant meslees auec la substance, & des trois en aiant
» fait vn suppost, derechef il le diuisa en portions tel-
» les, comme il estoit conuenable. Chascune d'icelles
» estãt meslee du Mesme, & de l'Autre, & de la Sub-
B stance: & commẽcea sa diuision en ceste maniere.
Or premierement de vouloir declarer combien ces paroles ont apporté de disputes & de contentions à ceux qui les ont voulu exposer, ce me seroit maintenant vn labeur infiny, & autrement superflu, quant à vous, attendu que vous en auez veu & leu la plus part comme moy: mais pour autant que Xenocrates en a tiré plusieurs & des plus notables à son opinion, en definissant que la substance de l'Ame estoit vn nombre se mouuant soy mesme, & que les autres se sont rengez à l'opinion
C de Crantor de Soles, qui disoit que l'ame estoit meslee de la nature intellectuelle, & de la sensuelle subiecte à l'opinion: ie pense que ces deux sentences la bien desployees, nous donneront vne grande entree en l'intelligẽce de ce que nous cherchons, & certes il n'est pas besoing de beaucoup de paroles pour les expliquer toutes deux: car il y en a qui cuident qu'il n'entende autre chose que la generation du nombre par la meslange de l'indi-

uisible auec le diuisible, par ce que l'vnité est indi- D
uisible, & la pluralité diuisible, & de ces deux est engendré & produict le nombre, l'vnité terminant la pluralité, & mettant fin à l'infiny, qui est le deux indeterminé. C'est pourquoy Zaratas le maistre de Pythagoras appelloit le Deux la Mere, & l'Vn le Pere des nombres, & pour ceste cause que les meilleurs nombres estoient ceux qui ressembloient à l'vnité, mais que ce nombre la pourtant n'est pas encore l'ame, d'autant que le mouuant & le mobile luy defaillent, mais quand le Mesme &
l'Autre furent meslez ensemble, dont l'vn est le E
principe de mouuement & de mutation, & l'autre d'arrest & de station, l'ame alors vint en estre, laquelle est aussi bien principe d'arrester & d'estre arresté, comme de mouuoir & d'estre meu. Mais Crantor estimant que le propre de l'ame estoit iuger les choses intelligibles, & les sensibles, & les similitudes & dissimilitudes qu'elles ont, tant en elles mesmes que les vnes enuers les autres, dit que l'ame est composee de tout, à fin qu'elle puisse iuger de tout, lequel tout consiste en quatre princi-
paux genres : le premier est la nature intelligible, F
qui est tousiours vne, & tousiours de mesme sorte: le second est la nature passible & muable, concernant les corps: le troisiéme la nature du Mesme: & le quatriéme la nature de l'Autre, pour ce que les deux premiers participent aucunemét & du Mesme, & de l'Autre. Et tous ceux la egalemēt tienent que l'ame n'est point depuis certain temps n'y n'a point esté engendree, mais qu'elle a plusieurs puis-
sances

A ſances & facultez, eſquelles Platon deliant & reſoluant ſa ſubſtance, par maniere de diſpute & de ſpeculation, ſuppoſe de paroles ſeulement qu'elle ait eſté engendree, meſlee, & contemperee: diſent d'auantage qu'autant en ſentoit il du monde, pour ce qu'il ſçauoit tres-bien qu'il eſtoit eternel & non engẽdré, mais que voiant qu'il n'eſtoit pas facile de cõprendre comment il eſt compoſé, ne comment il ſ'adminiſtre & gouuerne à ceux qui dés le commancement ne ſuppoſent point de generation, ny des parties qui concourent à ſa naiſ-
B ſance, il auoit pris le chemin d'en parler ainſi. Voila en ſomme ce que ceux la en diſent, & eſt bien d'auis Eudorus, qu'il y a de l'apparence au dire des vns & des autres, mais quant à moy il m'eſt aduis que ny l'vn ny l'autre n'a touché au point de la vraye intelligence de Platon, ſi nous voulons vſer de la reigle de veriſimilitude, non pour baſtir noz propres opinions, mais pour dire quelque choſe qui ſ'accorde plus problablement à luy: car la meſlange qu'ils diſent de la ſubſtãce intelligible, & de la ſenſible, ne donne point à entendre, que ce ſoit
C la generation de l'ame, pluſtoſt que de quelque autre choſe que lon pourroit dire: car ce monde meſme & chaſcune des parties d'iceluy, eſt compoſé de ſubſtance intelligible, ou ſpirituelle, & ſenſible, & corporelle, dont l'vne a fourny de matiere, & l'autre de forme & eſpece, au ſuppoſt compoſé: & la partie de la matiere qui vient à eſtre formee par participation, ou reſſemblance de l'intelligible, deuient incontinent palpable & viſible, là où l'ame

ne ſe peut perceuoir par aucun des ſens naturels, D
& ne ſe trouuera pas que iamais Platon ait appellé l'ame nombre, mais bien touſiours, mouuement ſe mouuant ſoy meſme, & la ſource & principe de mouuement, bien eſt vray qu'il a embelly & orné la ſubſtance d'icelle, de nombre, de proportion, d'accord & harmonie qu'il a mis en icelle, comme en ſubiect qui eſtoit capable & ſuſceptible de la plus belle eſpece qui ſçauroit eſtre, ſ'y imprimant par ces qualitez la: quant à moy ie ne penſe pas que ce ſoit tout vn, de dire que l'ame ſoit compoſee par nombre, & que ſa ſubſtan- E
ce ſoit nombre: car elle eſt bien compoſee par harmonie, mais ce n'eſt pas à dire qu'elle ſoit pourtant harmonie, ainſi comme luy meſme l'a demonſtré en ſon traitté de l'Ame, & outre ils ont manifeſtement ignoré ce qu'a voulu dire Platon, par le Meſme & l'Autre, car ils diſent que le Meſme apporte à la generation de l'Ame la faculté d'arreſt & de ſtation, & l'Autre la faculté du mouuement, là où Platon luy meſme en ſon liure, intitulé le Sophiſte, met Ce qui eſt, le Meſme, l'Autre, le Mouuement, & la Station, comme cinq choſes differentes l'vne de l'autre, & les diſtingue F
à part, comme n'aians rien de commun enſemble. Ce que toutefois ceux-cy d'vn accord, & pluſieurs de ceux meſmes qui ont veſcu auec Platon, redoubtans, & en eſtans fort faſchez, imaginent tout ce qu'ils peuuent, le detordent & tirẽt par les cheueux, ainſi que lon dit, comme ſi c'eſtoit quelque choſe abominable, & qui ne ſe deuſt

point

A point dire, cuidans qu'il le faille, ou du tout nier pour son honneur, ou le couurir & cacher, qu'il ait parlé de la generation ou creation de l'ame, & du monde, comme s'ils n'auoient pas esté de toute eternité, & que de temps infiny ils n'eussent pas leur essence, dequoy nous auons ailleurs particulierement parlé, & pour maintenant il suffira de dire en passant, que la dispute & la contestation, de laquelle Platon luy mesme confesse qu'il a vsé, auec plus de vehemence que son aage ne portoit, alencontre des Atheistes, ils la confondent, ou B pour mieux dire, ils l'abolissent du tout: car s'il est ainsi que le monde soit eternel sans auoir eu generation, la raison de Platon s'en va à vau l'eau, que l'ame soit plus ancienne que le corps, principe & cause premiere de tout mouuement & de toute mutation, estant logee au dedãs: mais que c'est que l'ame, que c'est que le corps, & comme il faut entendre qu'elle soit precedente, & plus ancienne que luy; le progres de nostre discours cy apres le declarera, pource que cela ignoré ou mal entendu, apporte grande difficulté, à mon aduis, de bien C comprendre, & empeschement de croire la vraye opinion. Parquoy i'exposeray premierement ce que i'en pense, prouuant & fortifiant la verité de mon dire, qui de premiere rencontre semblera vn peu estrange par argumens vray-semblables, autant qu'il sera possible, & puis ie l'accommoderay aux paroles du texte, car la chose selon mon opinion est telle. Heraclitus dit, qu'il n'y a eu ny Dieu ny hõme qui ait fait ce monde, comme crai-

gnant que si nous desaduouions Dieu pour Crea- D
teur, il ne fust incontinent necessaire de confesser
que l'homme en eust esté l'architecte & l'ouurier:
mais il vaut beaucoup mieux, suiuant la sentéce &
aduis de Platon, que nous aduouions, voire chantions,
qu'il a esté fait & creé de Dieu, comme estāt
l'vn le plus grand chef d'œuure qui iamais ait esté
fait, & l'autre le plus excellent ouurier & la meilleure
cause qui puisse estre, mais la substance & la
matiere dōt il a esté fait, n'a pas esté creée, ains a de
tout temps esté subiecte à l'ouurier pour la disposer
& ordonner, & la rēdre le plus qu'il seroit pos- E
sible semblable à soy, car generation ne se peut faire
de ce qui n'est point: mais de ce qui n'est pas
bien, ou ainsi qu'il appartient, comme vne maison
ou vn habillement, on en peut bien faire quelque
chose de bon. Or auant la creation du monde l'vniuers
estoit vn chaos, c'est à dire vn desordre confus,
lequel toutefois n'estoit pas sans corps ny sans
mouuement & sans ame, mais ce qu'il y auoit de
corps estoit sans forme & sans consistance, & ce
qu'il y auoit d'ame mouuāte estoit temeraire, sans
entendement ny raison, ce qui n'estoit autre chose F
qu'vn desordre d'ame non regie par aucun iugemēt
de raison. Car Dieu n'a point fait corps, ce qui
estoit incorporel, ny ame ce qui estoit inanimé, cōme
le Musicien ne fait pas la voix, ny le baladin
le mouuement, mais il rend bien la voix doulce, accordante
& harmonieuse, & le mouuement mesuré
de bonne grace & bien compassé: aussi Dieu
n'a pas fait la solidité palpable du corps, ny la puis-
sance

A ſance mouuãte & imaginatiue de l'ame: mais aiant trouué ces deux principes la, l'vn tenebreux & obſcur, l'autre inſenſé & turbulent, tous deux imparfaits, deſordonnez & indeterminez, il les a ordonnez & diſpoſez tous deux, en ſorte qu'il en a compoſé le plus beau & le plus parfaict animal de tous. La ſubſtance du corps doncques, qui eſt la nature qu'il appelle ſuſceptible de toutes choſes, le ſiege & la nourrice de tout ce qui eſt engendré, n'eſt autre choſe que cela. Quant à la ſubſtance de l'ame, il l'appelle au liure intitulé Philebus, infini-
B té, qui eſt priuation de tout nombre, de toute meſure & de toute proportion, qui n'a en ſoy ne fin ne terme, ne plus ne moins, ne peu ne trop, ne ſimilitude ne diſſimilitude. Et celle qu'il dit au Timęus eſtre meſlee auec l'indiuiſible nature, & deuenir diuiſible par les corps, il ne faut pas entẽdre que ce ſoit ny multitude en vnité, ny longueur & largeur en points: car ce ſont qualitez qui conuiennent pluſtoſt au corps, que non pas à l'ame, ains ce principe la deſordonné, indefiny, ſe mouuant ſoymeſme & aiant vertu mouuante, lequel il appelle
C en pluſieurs lieux neceſſité, en ſes liures des Loix il l'appelle tout ouuertement, ame deſordonnee, mauuaiſe & mal faiſante. C'eſt l'ame ſimplement ditte à par ſoy, laquelle depuis a eſté faitte participante d'entendement, & de diſcours de raiſon & de ſage proportion, à fin qu'elle deuint ame du monde. Et auſſi ce principe la materiel qui reçoit tout, auoit bien magnitude, diſtance & place, mais de beauté de forme & figure proportionnee, & de

mesure, il n'en auoit point, mais il en eut quand il D
fut accoustré, à fin qu'il deuint corps de la terre, de
la mer, des estoiles, & du ciel, des plantes, & des
animaux de toutes sortes. Or ceux qui attribuent
à la matiere, ce qu'il appelle au Timęus, Necessité,
& au traitté de Philebus, infinité & immensité de
plus & de moins, de peu & de trop, d'exces &
de defaut, & non pas à l'ame: ils ne pourront
pas maintenir qu'elle soit cause du mal, d'autant
qu'il suppose tousiours que ceste matiere la soit
sans forme ne figure quelconque, destituee de tou-
te qualité & faculté propre à elle, la comparant E
aux huiles qui n'ont odeur quelconque siene, dont
les perfumiers se seruent à faire leurs parfums: car
il n'est pas possible que Platon suppose, que ce qui
est de soy oyseux, sans qualité actiue, ny mouue-
ment ou inclination à chose aucune, soit la cause &
le principe de mal, ne qu'il la nõme infinité mau-
uaise & mal faisante, ny aussi la necessité qui en
plusieurs choses repugne à Dieu, luy estant rebel-
le, & refusant de luy obeïr. Car celle necessité qui
renuerse le ciel, comme il dit en son Politique, &
le retourne tout au contraire: la concupiscence F
qui est nee auec nous, & la confusion de l'ancien-
ne nature, où il n'y auoit ordre quelconque, auant
qu'elle fust rengee en la belle disposition du mon-
de qui est maintenant, d'où est-ce qu'elle est ve-
nue és choses, si le subiect qui est la matiere, estoit
sans qualité quelconque, exempt de toute efficace
de cause? Et l'ouurier estant de sa nature tout bon,
desiroit autant qu'il est possible rendre toutes cho-

ses

A ses semblables à soy: car il n'y a point de tiers, outre ces deux principes la, & si nous voulons introduire le mal en ce monde, sans cause precedente & sans principe qui l'ait engendré, nous tomberons és difficultez & perplexitez des Stoïques: car des principes qui sont en estre, il n'est pas possible que celuy qui est bon, ne celuy qui est sans force ne qualité quelconque, ait donné estre ny generation à ce qui est mauuais. Et n'a point fait Platon, cóme ceux qui sont venus depuis luy, lesquels à faute d'auoir veu & entendu le troisiéme principe, & troi-
B siéme cause, qui est entre Dieu & la matiere, se sont laissez aller, & tomber en vn propos le plus estrãge, & le plus faux du monde, faisant ie ne sçay cõment venir de dehors casuellement la nature du mal par accident, ou bien de luy mesme, là où ils ne veulent pas cõceder à Epicurus qu'vn seul Atome gauchisse, ny destourne tant peu que ce soit, pource qu'ils disent qu'il introduit temerairement vn mouuemét, sans en supposer aucune cause precedente, & eux ce pendant disent que le vice, la meschanceté, & mille autres deformitez & imper-
C fections des corps, aduiennent par consequence, sans qu'il y ait autre cause efficiente. Mais Platon ne dit pas cela, ains despouillant la matiere de toute qualité, & mettant bien au loing arriere de Dieu toute cause de mal, a ainsi escript touchant le
» monde, en ses Politiques: Le monde a eu, dit-il,
» toutes choses bonnes de son autheur qui l'a com-
» posé, mais de son habitude exterieure du parauãt,
» tout ce qu'il y a de mauuais, de meschant & d'in-

» iuſte au ciel, il le tient de là, & puis il l'imprime D
» puis apres ça bas aux animaux. Et apres, vn petit
» plus auant: Par traict de temps, dit-il, oubliance
» prenant pied, & ſ'imprimant en luy la paſſion de
» ſon ancien deſordre & cõfuſion, y domine de plus
» en plus,& y a danger que venant à ſe diſſouldre il
» ne ſ'en retourne de rechef plonger en ſa fondriere
» vaſte & infinie de diuerſité. Or eſt il que diſſimilitude ne peut eſtre en la matiere, à cauſe qu'elle eſt ſans qualité & ſans nulle difference: ce que Eudemus entre autres aiãt ignoré,ſe mocque de Platon, comme ne mettant pas pour cauſe, ſource & origine premiere des maux, celle qu'il appelle en plu- E ſieurs lieux,mere & nourrice. Car Platon appelle bien voirement la matiere mere & nourrice, mais auſſi,dit-il,que la cauſe du mal eſt la puiſſance motiue reſſeante en icelle,& qui par les corps eſt diuiſible, qui eſt vn mouuement deſraiſonnable & deſordõné, mais non pas toutefois ſans ame,laquelle il appelle diſertement & expreſſément és liures de ſes Loix, ame contraire & repugnãte à celle qui eſt cauſe de tout bien,par ce que l'ame eſt bien la cauſe & le principe de mouuemẽt, mais l'entendemẽt F eſt la cauſe & le principe de l'ordre & de l'harmonie du mouuement: car Dieu n'a point rendu la matiere oyſeuſe,mais il a empeſché qu'elle ne fuſt plus agitee ny troublee d'vne cauſe folle & temeraire, & n'a pas donné à la nature les principes de mutatiõs & de paſſions,mais elle eſtãt eneloppee de toutes ſortes de paſſions & de mutations deſordõnees,il en a oſté tout le deſordre & tout l'erreur

A qui y estoit, se seruãt pour outils propres à ce faire des nombres, des mesures & des proportions, dont l'effect est d'apporter aux choses, non par mouuement & mutation, les passions & differences de l'autre & de la diuersité, ains plustost de les rendre infallibles, fermes & stables, semblables à celles qui sont tousiours d'vne sorte, & tousiours se ressemblent à elles mesmes. Voyla selon mon iugement quelle est la sentence & intelligẽce de Platon: dont la premiere preuue est, que par ceste interpretation se soult & sauue la contrarieté que lon dit, & qui B semble estre en ses escripts: car on n'attribueroit pas à vn yurongne de Sophiste, tant s'en fault qu'à Platon, vne telle inconstance & repugnance de propos, qu'il affermast vne mesme nature estre creée & non creée, c'est à sçauoir en son liure de Phædrus, que l'ame soit eternelle & non creée, & en celuy de Timæus qu'elle ait esté creée & engendree. Or les paroles qui sont en son traitté de Phædrus, sont presques en la bouche de tout le monde, par lesquelles il prouue que l'ame n'est point perissable, d'autant qu'elle n'a point esté en-C gendree, & monstre semblablement qu'elle n'a point esté engendree, d'autant qu'elle se meut soy
» mesme: & au liure de Timæus il dit, Dieu n'a pas
» fabriqué l'ame plus ieune que le corps, combien
» que nous dissions maintenãt qu'elle est posterieu-
» re, car il n'eust iamais fait ny souffert que le plus
» ancien lié & attaché auec le plus ieune, eust esté
» par luy commandé: mais nous tenants fort ie ne
» sçay commẽt du fortuit & du temeraire, aussi par-

» lons nous de meſmes, car il eſt certain que Dieu a D
» conioinct l'ame auec le corps precedente de gene-
» ration & de vertu, comme dame & maiſtreſſe auec
» ſon ſubiect pour luy commander & le regir. Et derechef aiant dit, que l'ame ſe retournant en ſoy meſme a commancé à viure d'vne vie ſage & eter-
» nelle : Le corps du ciel, dit il, a bien eſté fait viſible,
» mais l'ame eſt inuiſible, participant du diſcours de
» la raiſon, & de harmonie, engendree par la meil-
» leure des choſes intellectuelles & eternelles, eſtant
» auſſi elle la meilleure des choſes nees & temporel-
» les. Appellant en ce paſſage expreſſement Dieu le E
meilleur des choſes eternelles, & l'ame la meilleure des choſes nees & temporelles, par ceſte toute euidente contrarieté il oſte à l'ame l'eternité, & le non auoir eſté procreée. Et quelle autre ſolution y a il à ces oppoſitions la, ſinon celle que luy meſme baille à ceux qui la veulent receuoir? Car il appelle l'ame ingenerable & non nee ny procreée, celle qui mouuoit toutes choſes temerairement & deſordonneement auant la conſtitution du monde, & au contraire nee ou procreée & engendree, celle que Dieu compoſa de celle premiere, & de la F
ſubſtance permanente, eternelle & treſbonne, en faiſant vne ame ſage & bien ordonnee, en y mettant du ſien, & adiouſtant au ſentiment l'entendement, & l'ordre au mouuement, & l'aiant fait telle, la conſtitua comme gouuernante & regente de l'vniuers : tout de meſme auſſi prononce il, que le corps du monde eſt en vne ſorte eternel, c'eſt à dire non creé ny engendré, & en vne autre ſorte creé

&

A & engendré. Car quand il dit, que tout ce qui est visible, n'estoit point en repos, ains se mouuoit temerairement & sans ordre, mais que Dieu le prit, le rengea & disposa par bon ordre : & de rechef quand il dit que les quatre elements, la terre, l'eau, l'air, & le feu, auant que l'vniuers fust d'iceux accoustré, faisoient vn merueilleux croulement & tremblement en la matiere, & qu'ils estoient aussi fort secouez par icelle, à cause de la difformité & inegalité : il appert qu'il fait là les corps estre comme vn subiect deuant la constitution du monde.

B Et quand au cõtraire il dit, que le corps estoit plus ieune que l'ame, & que le monde auoit esté engendré & creé, d'autãt qu'il est visible & palpable, comme aiant corps, & que toutes ces choses la apparurent quand elles furent creées : il est tout manifeste qu'il attribue doncques vne naissance à la nature du corps, & neantmoins il s'en fault beaucoup qu'il se contredise, & se repugne à soy mesme si manifestement, & en choses principales : car ce n'est pas vn mesme corps ny de mesme sorte qu'il le dit auoir esté creé par Dieu, & auoir esté

C auant qu'il fust, parce que cela seroit apertemẽt le faict d'vn basteleur ou enchãteur, mais luy mesme nous declare que c'est qu'il faut entendre par ceste

» generation ou creation. Car par auãt, dit il, tout ce
» qui est en ce mõde estoit sans ordre, mesure ny rai-
» son, le feu premieremẽt, l'eau, la terre & l'air estoiẽt
» pesle mesle en mesmes places, brouillez entie-
» rement, cõme lon peult penser que doit estre tout
» cela où Dieu n'est point : mais lors que l'vniuers

» commancea à prendre ſon ornement, Dieu forma D
» d'eſpeces & de nõbres toutes choſes qui lors pre-
» mierement commancerent à venir en eſtre. Et encore au parauant aiant dit que ce n'eſtoit pas œuure d'vne ſeule proportion, ains de deux, de lier enſemble la machine du monde qui eſt ſolide &
» profonde: & aiant narré, Que Dieu apres auoir
» mis l'eau & l'air entre le feu & la terre, lia quand &
» quand le ciel, & le ſerra enſemble: de ces choſes la,
» dit il, telles & quatre en nombre, le corps du mon-
» de a eſté engendré, ſ'accordant en proportion, &
» ſ'entre-portant amitié, tellement que depuis qu'il E
» a vne fois ainſi eſté aſſemblé, il n'y a riẽ qui le puiſ-
» ſe plus deſlier ny deſaſſembler, que celuy ſeul qui
» qui l'a lié. enſeignant manifeſtement que Dieu eſtoit pere & autheur, non du corps ſimplement, ny de la machine & matiere ſeulemẽt du monde, mais auſſi de la proportion, meſure, beauté & ſimilitude qui eſt au corps. Autant en fault-il penſer de l'ame, comme eſtãt l'vne non creée de Dieu, ny l'ame du monde, mais vne puiſſance de motion fantaſtique, turbulente, ſubiecte à opinion, ſe remuant de ſoy meſme & touſiours, mais ſans ordre, F meſure ny raiſon quelconque: l'autre Dieu l'aiant accouſtree de nombres & de proportions conuenables, l'a conſtituee regente & gouuernante du monde creé, elle meſme eſtant creée. Or que ce ſoit ceſte la, la vraye ſentence & intelligence de Platon, non par vne maniere de ſpeculation & inquiſition, touchant la creation ou generation tant du mõde que de l'ame, cela en eſt vn indice, oultre

plusieurs

A plusieurs autres, qu'il dit, que l'ame est creée & nõ creée, & du monde qu'il a esté né & creé, & non iamais qu'il est eternel, & non creé. Qu'il soit ainsi, il n'est ia besoing d'en alleguer les tesmoignages du liure de Timæus, attendu que tout le liure d'vn bout à autre, n'est que de la generatiõ ou creation du monde: & des autres liures, en l'Atlantique, Timæus faisant sa priere nõme celuy qui pieça estoit de faict, & maintenant aussi de parole, Dieu. Et en
» son Politique l'hoste Parmenidien dit, Que le mõ-
» de composé de Dieu a esté fait participant de plu-
B sieurs biens, & que s'il y a quelque chose de mau-
» uais, qu'il y est demouré meslé parmy de sa pre-
» miere habitude & estat, auquel il estoit auant sa
» constitution tout dereglé & desordonné. Et en ses liures de la Republicque, parlant du nombre que quelques vns appellent mariage, Socrates com-
» manceant à en discourir dit ainsi, Le Dieu natif
» ou engendré à sa conuersion que le nombre par-
» fait comprent. En ce lieu la il ne peult appeller autre Dieu natif que le monde. *

C'est endroit est tout corrõpu.

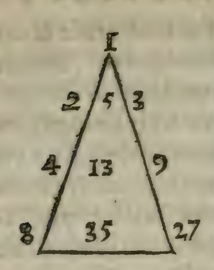
Icy y a vne breche en l'original.

C La premiere copulation est d'vn & de deux, la seconde de trois & de quatre, la troisieme de cinq & six, desquelles pas vne ne fait vn nombre quarré, ny par soy, ny par autres: la quatrieme est de sept & de huit, laquelle assemblee auec les premieres, fait le nombre quarré de trente six.

Le quaternaire des Pythagoriës, par lequel ils iuroient,

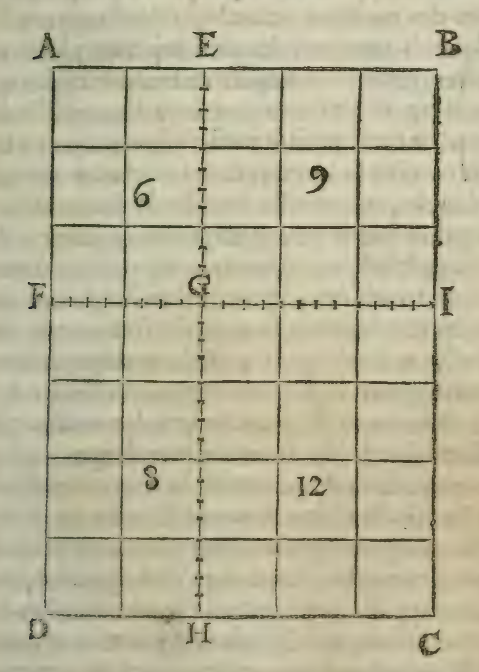
1	2
3	4
5	6
7	8

font ensemble 36.



Mais le Quaternaire des nõbres que Platon a poſez a vne plus parfaitte generatiõ, eſtãts les pairs multipliez par interualles pairs, & les non-pairs par interualles non-pairs : car elle contient premierement l'vnité comme la ſouche premiere des nombres tant pairs que non-pairs, & au deſſoubs d'elle le Deux, & le Trois, qui ſont les premiers nombres plats : & puis Quatre & Neuf, les premiers quarrez: & puis huit & vingt & ſept les premiers cubiques, l'vnité eſtãt miſe hors de compte: par où il appert qu'il ne veult pas que lon colloque les nombres tous les vns ſur les autres en droitte ligne, ains à part les vns deuãt les autres, les pairs d'vn coſté, & les non-pairs de l'autre, comme il eſt cy deſſoubs deſcrit : ainſi ſerõt les files des nombres ſemblables, qui engẽdreront des nombres remarquables & notables, tant par compoſition que par multiplication : par compoſition ainſi, deux & trois font cinq, quatre & neuf font treize, huit & vingt & ſept trente cinq : car de ces nombre là, les Pythagoriens appellent le cinq τρόπον, c'eſt à dire ſon, eſtimants que le cinq ſoit le premier parlant & ſonant des interualles du ton, & que le treze en eſt le reſidu, deſeſperans, comme auſſi fait Platon, de pouuoir partir le ton en deux egales parties: & le trente cinq, ils l'appellent Harmonie, d'autant qu'il eſt compoſé des deux premiers nombres cubiques, procedant du premier pied

A pied pair,& du premier non-pair:c'eſt à ſçauoir du huit & du vingt & ſept,& ſemblablement auſſi eſt composé de ces quatre nombres,du ſix,du huit,du neuf,& du douze,leſquels contienẽt la proportion Arithmetique & Harmonique : mais cela ſera plus clair à voir,en le mettant en figure deuãt les yeux. Suppoſons dõques qu'il y ait vne figure en forme de thuile, qui ſ'appelle vn parallelogrãme à angles droicts qui ſoit deſigné par ces lettres, A B C D.



Dont

Dont le costé moindre A B, soit de cinq, & le plus D
long A D, soit de sept parties, le moindre costé soit diuisé en sections inegales, l'vne de deux, l'autre de trois parties au poinct signé E, & le plus long en autres deux inegales aussi, de trois & de quatre au poinct signé F, ainsi A E G F seront six, E B I G neuf, G H D F huit, G I C H douze. Ceste figure parallelogramme, plus longue que large, estant composee de trente cinq parties, contient en soy toutes les raisons des premiers accords, & consonances de musique és nombres des aires & petites placettes quarrees : car le six comparé au huit a la raison ou E
proportion sesquitierce, en laquelle consiste la quarte. Le six à neuf a la raison sesquialtere, en laquelle consiste la quinte : & le six à douze a la raison double, en laquelle consiste l'octaue : aussi y est la raison du ton qui est sesquioctaue, comme de huit à neuf : c'est pourquoy ils ont appellé ce nombre la de trente cinq, qui contient les raisons des tons, les consonances & accords, l'harmonie, lequel estãt multiplié par six, fait le nombre de deux cents dix, qui est le nombre des iours, dedans lesquels se forment & paracheuent les enfans qui F
naissent à sept mois. Item à le prendre par vn autre commancement par multiplication, deux fois trois font six, & quatre fois neuf font trente six, & huit fois vingt & sept font deux cens seize : or est le six nombre parfait, d'autant qu'il est egal à ses parties, & s'appelle mariage pour la commixtion du pair & du non-pair. Qui plus est, il se treuue composé du principe des nombres qui est vn, du premier

Il a parahãt en deux lieux attribué cela au cinq.

mier

A mier pair qui eſt deux, & du premier non-pair qui eſt trois. Et puis trente ſix eſt le premier nombre quarré enſemble & triangle quarré du pied de ſix, & triangle du pied de huit, & ſe produit par multiplication des deux premiers nombres quarrez, c'eſt à ſçauoir du quatre multipliant le neuf, & par l'aſſemblement de trois cubiques de l'vn, du huit & du vingt ſept, qui aſſemblez enſemble font trente ſix, & puis il ſe peult eſtandre en forme de thuile plus longue que large, en deux ſortes, en mettant ou douze fois trois, ou neuf fois quatre. Or maintenant
B ſi lon prent les nombres des coſtez de toutes ces figures, c'eſt à ſçauoir le ſix du quarré, le huit du triangle, le neuf de l'vne des thuiles, & le douze de l'autre, on trouuera qu'ils feront les raiſons & proportions de toutes les conſonãces: car le douze comparé au neuf ſera la quarte, cõme fait la Nete la haulte note, à la moyene, au huit ſera quinte, comme de l'Hypate la baſſe note à la moyene, & à douze ſera l'octaue, comme la Nete à l'Hypate. Et le nombre de deux cents ſeize, eſt nombre cubique, procedant de ſix pour ſon pied, & ſi eſt egal
C aux aires quarrees de ſon pourpris: ces nombres propoſez aiants tant de vertus & de proprietez, le dernier vingt ſept a encore cela de peculier, qu'il eſt egal à tous les precedents aſſemblez enſemble, c'eſt à ſçauoir à vn, deux, trois, quatre, huit & neuf: d'auantage, c'eſt le nombre des iours de la reuolution de la Lune. Et les Pythagoriens entre les diſtances & interualles des ſons mettẽt celuy du ton en ce nombre la: c'eſt pourquoy ils appellent le

treize λεῖμμα, comme qui diroit, le default, d'autant D
qu'il s'en fault vne vnité que ce ne soit la moitié de
vingt sept. Or que ces nombres la aussi contie-
nent les raisons & proportions de toutes les con-
sonances & accords, il est aisé à entendre : car il y a
la double d'vn à deux, en laquelle consiste le Dia-
pason : de deux à trois la sesquialtere, en laquelle
consiste le Diapente ou la quinte: de trois à quatre
la sesquitierce, en laquelle consiste le Diatessaron,
la quarte & la triple : de trois à neuf, en laquelle
cōsiste le Diapason & Diapente, ensemble la quin-
te sur double, & la quadruple : de deux à huit, qui E
est le Disdiapason, c'est à dire, double sur double, ou
vne quinzieme. Il y a aussi la sesquioctaue de huit
à neuf, en laquelle consiste le ton, & si lon compte
l'vnité qui est cōmune aux nombres pairs & non-
pairs, tout le nombre des pairs, les prenant depuis
vn iusques à huit, fait quinze nombre triangle, pro-
cedant du pied de cinq : & ceux de la rengee des
non-pairs, à sçauoir, vn, trois, neuf, vingt sept, font
quarante, qui les somme ensemble, & ces quarante
la sont composez de treize & de vingt sept, par les-
quels les Mathematiciens mesurent precisément F
les interualles des sons, dont on chante, appellants
l'vn Diesis, & l'autre Ton : & ce nombre de qua-
rante vient par multiplication de la vertu du qua-
ternaire : car si vous multipliez quatre fois chas-
cun des quatre premiers nombres pris à par soy,
c'est à sçauoir vn, deux, trois, quatre, il en prouien-
dra, quatre, huit, douze, seize, qui sommez ensem-
ble feront quarante : & ces quarante la contien-
nent

A nent encore toutes les raiſons & proportions des conſonances, pour ce que ſeize comparé à douze a proportion ſeſquitierce, à huit double, à quatre quadruple, & le douze à huit ſeſquialtere, à quatre triple, qui ſont les proportions de la quarte, de la quinte, de l'octaue, & de la quinzieme. Et puis ce quarante eſt egal aux deux premiers nombres quarrez, & aux deux premiers cubiques, les deux premiers quarrez ſont vn & quatre, les deux cubiques huit & vingt-ſept, qui ſommez enſemble, font quarante, tellement que le quaternaire B de Platon eſt en ſa diſpoſition bien plus ample, plus diuerſifié, & plus parfaict que non pas celuy de Pythagoras. Mais pource que és nombres propoſez ne ſe peuuent trouuer places pour les medietez qu'il introduit, il a fallu eſtãdre les nombres en plus amples termes, en retenant touſiours les meſmes raiſons & meſmes proportions, il nous fault vn peu declarer quels ſont ces nombres la, & premierement traitter de ces medietez. La premiere doncques eſt celle qui ſurmonte & eſt ſurmontee de ſes extremitez par vn meſme nombre, C laquelle on appelle maintenant Arithmetique: l'autre qui ſurmonte & eſt ſurmontee par meſme partie de ſes extremitez, ſ'appelle Hypenantia, c'eſt à dire, ſoubcontraire: cõme, pour exemple, les deux bouts & extremitez, & le milieu de la medieté Arithmetique ſont ſix, neuf, douze: car neuf qui eſt au milieu ſurmonte ſix du meſme nombre qu'il eſt ſurmonté de douze, c'eſt à ſçauoir de trois, & de la ſoubcontraire. Ces fins ſont, comme ſix,

huit, douze : car huit qui eſt le milieu ſurmonte ſix D
de deux,& eſt ſurmonté par douze de quatre,& le quatre eſt la troiſieme partie de douze, cōme deux eſt la troiſieme partie de ſix. Ainſi aduient il qu'en la medieté Arithmetique le milieu ſurmonte l'vn des bouts,& eſt ſurmonté par l'autre d'vne meſme ſienne partie, & en la ſoubcontraire d'vne meſme partie non ſiéne,mais de ſes extremitez,c'eſt pourquoy elle eſt appellee ſoubcontraire : & c'eſt auſſi celle que lon nomme harmonique, pour ce que dedans ſes fins elle comprent les premieres conſonances, c'eſt à ſçauoir du moindre bout au plus E
grand,le Diapaſon l'octaue : du plus grand au milieu, la quinte : & du milieu au moindre bout, la quarte : par ce que le plus grand terme ou bout eſtant mis ſur la note ou chorde Nete, & le moindre ſur l'Hypate, le milieu ſe trouuera ſur celle qui ſe nōme moienne,qui ſera vers la Nete vne quinte, & vers l'Hypate vne quarte : tellement que huit ſera ſur la moienne, douze ſur la Nete, & ſix ſur l'Hypate. Or pour ſçauoir facilement trouuer ces medietez la & promptemēt, Eudorus en monſtre la maniere:car aſſemblez les deux bouts enſemble, F
& du ſommé des deux en prenez la moitié, ce ſera la medieté Arithmetique : ou prenez la moitié de chaſcun des bouts, & les mettez enſemble, ce qui en prouiendra ſera la medieté Arithmetique,autāt aux doubles comme aux triples. Mais en la ſoubcontraire ou harmonique, ſi les deux termes & bouts ſont l'vn à l'autre en proportiō double, prenez le tiers du moindre, & la moitié du plus grād, le nom-

A le nombre qui en prouiendra sera le milieu harmonique : mais si les deux bouts sont l'vn à l'autre en proportion triple, il fault au contraire prendre la moitié du moindre, & le tiers du plus grand, & le sommé sera le milieu : comme, pour exemple, soit en triple proportiõ le moindre terme six, & le plus grand dixhuit, si tu prens la moitié de six qui est trois, & le tiers de dixhuit qui est six, il en viendra neuf, pour le milieu qui surmonte, & est surmonté de mesme partie des deux bouts, c'est à sçauoir de la moitié. Voyla comment les medie-
B tez se prennent. Or les fault il là entreietter & colloquer entre deux, pour remplir les espaces ou interualles doubles & triples, mais entre les nombres proposez les vns n'ont aucune place de milieu, les autres ne l'ont pas suffisante : parquoy on les augmente, en retenant tousiours les mesmes proportions, & y fait on des places & receptacles suffisans pour receuoir lesdites mediocritez: & premieremẽt pour le moindre bout ou terme, au lieu de vn on met six, pour ce que c'est le premier de tous les nombres qui a moitié & tiers, & multi-
C plie lon tous les nombres qui sont au dessoubs par six, ainsi comme il est soubscript pour pouuoir receuoir les medietez toutes deux és doubles & tri-
ples interual- 12. 2. 3. 18. les. Et pour-
» autãt que Pla- 24. 4. 9. 54. ton a dit, E-
» stans les inter- 48. 8. 27. 162. ualles ses-
» quialteres, sesquitiers, & sesquioctaues, de ces liai-
» sons là és precedentes distances il remplissoit tous
» les sesquitiers de l'interualle sesquioctaue, laissant

vne partie de chascun d'eulx, & la distance de ce- D
ste partie prise de nombre à nombre, aiant pour
ses bouts & ses termes deux cents cinquãte & six,
& deux cents quarante & trois. Pour les paroles
de ce texte ils ont esté contraints d'estendre encore
ces nombres, & les faire plus grands, tant qu'il y
eust deux nombres suiuans de reng en proportion
sesquioctaue, là où le six ny de luy mesme entier
ne pouuoit auoir proportion sesquioctaue, & qui
l'eust diuisé, en partissant l'vnité en parcelles de
nombres rompus, l'intelligence en venoit à estre
mal-aisee à comprendre, il appella celle façon mul- E
tiplication : ne plus ne moins qu'en la musique
aux mutations, là où si vous tendez & augmentez
le premier nombre, il fault quant & quant que la
description de toutes les autres notes se tende &
s'augmente aussi. Eudorus dõques suiuant Cran-
tor, prit pour le premier nombre trois cents o-
ctante quatre, qui se fait en multipliant soixante
quatre par six, & les a induits à ce faire le nombre
de soixante quatre, qui a pour son soubs-sesquio-
ctaue huit, & son sesquioctaue septante deux.
Mais il accorde mieulx auec le texte & les paroles F
de Platon, de supposer la moitié : car le default
qu'ils appellent λεῖμμα, aura la proportion sesqui-
octaue aux-nombres que Platon a posez, deux
cents cinquante six, & deux cents quarante trois,
aiants mis pour le premier, cent nonante deux : &
si le double d'iceluy se met pour le premier, le
Limma sera de la mesme proportiõ, mais en nom-
bre double, comme de cinq cents douze à quatre
cents

A cents octante quatre : car deux cents cinquante six sont en proportion sesquitierce de cent nonante deux, & cinq cents douze, de quatre cents octante quatre. Et ne sera pas ceste reduction sans raison, aiant donné occasion apparente à Crantor : car le nombre de soixante quatre est Cube, procedant du premier quarré, & quarré procedant du premier cube, & estant multiplié par trois, le premier non-pair, & le premier triangulaire, le premier parfait & sesquialtere, il fait cent nonante deux, qui a aussi son sesquioctaue, comme nous mon-
B strerons. Mais premierement vous entendrez mieulx que c'est que Limma, & quelle est l'intelligence de Platon, si vous voulez vn peu rememorer ce que lon dit és escholes des Pythagoriens: car Diastema, c'est à dire, interualle en matiere de chant, est tout le contenu entre deux sons de diuerse tension, entre lesquels interualles il y en a vn qui s'appelle ton, celuy dequoy la quinte surmonte la quarte : de ce ton entier, comme tiennent les Musiciens, couppé en deux par la moitié, il se fait deux interualles, qui s'appellent l'vn & l'autre de-
C my tons : mais les Pythagoriens n'estimét pas qu'il se puisse mespartir egalement, & estans les deux sections inegales, ils en appellét la moindre, Limma, c'est à dire, le default, pour ce que c'est vn peu moins de la moitié: & pourtát il y en a qui formét l'accord de la quarte de deux tons & demy ton, les autres de deux tons & d'vn Limma, & semble que le tesmoignage du sentiment de l'ouye s'accorde auec les Musiciens & Harmoniques, & la

demonſtration auec les Mathematiciens. La preuue de la demonſtration ſe fait en ceſte maniere: C'eſt choſe qui ſe ſuppoſe pour certaine, eſprouuee par les inſtruments, que le Diapaſon ou l'octaue a la proportion double: Diapente, la quinte, ſeſquialtere: Diateſſaron, la quarte, ſeſquitierce: & le ton, ſeſquioctaue: & en peult on encore preſentement examiner & eſprouuer la verité, en attachant deux pois doubles à deux chordes egales, ou faiſant de deux tuyaux de aubois d'egale cõcauité, l'vn double en longueur de l'autre: car l'aubois qui ſera de plus grande longueur ſonnera plus gros, comme l'Hypate au regard de la Nete, & des deux chordes, celle qui ſera roidie par le plus grand pois ſonnera plus clair, cõme la Nete à comparaiſon de l'Hypate, & cela eſt la conſonance du Diapaſon: ſemblablemẽt auſſi trois comparez à deux, ſoit en longueur ou en peſanteur, fera la quinte, & quatre à trois fera la quarte, car l'vn a la proportion ſeſquitierce, & l'autre ſeſquialtere: & ſi l'inegalité des pois ou des longueurs eſt comme de huict à neuf, elle fera l'interualle du ton, non pas que ce ſoit accord, mais ſon propre à chanter: car les ſons, qui les touche, ou ſonne, ou entonne l'vn apres l'autre, rendent vn chant doulx & agreable aux aureilles, mais qui les ſonneroit enſemble, le ſon en ſeroit faſcheux, & offenſeroit l'ouye: au contraire és conſonãces, qui les touche ou enſemble, ou l'vn apres l'autre, l'aureille en reçoit le cõſent & accord auec grand plaiſir: toutefois encore monſtre lon cela par raiſon, car l'harmonie du Diapaſon eſt compoſee

L'experiẽce monſtre que le double ſe doibt prendre à la concauité, et nõ pas à la lõgueur.

D E F

A posee de la quinte,& de la quarte, & en nõbres, le double est composé du sesquialtere, & du sesquitiers,car douze sont en proportion sesquitierce du neuf,& sesquialtere du huict,& double du six:adõc la proportion double est composee de la sesquialtere,& de la sesquitierce, comme le Diapason du Diapente, & du Diatessaron, c'est à dire, l'octaue de la quinte & de la quarte, mais la quinte est plus grande que la quarte d'vn ton, & icy és nombres la sesquialtere plus grande que la sesquitierce, d'vne sesquioctaue: il appert doncques que le Diapa-
B son a la proportion double, & la quinte sesquialtere, & la quarte sesquitierce, & le ton la sesquioctaue. Cela estant prouué & demonstré, voions maintenant si la sesquioctaue se peut mespartir en deux sections egales:car si elle ne peut, aussi ne fait doncques pas le ton: & pour ce que le huict & le neuf font la premiere proportion sesquioctaue, il n'y a rien d'interualle entre deux, l'vn & l'autre estans doublez,le nombre qui se treuue entre deux fait deux interualles:il est manifeste que si ces deux interualles sont egaux, la sesquioctaue se peut ega-
C lement diuiser en deux. Or est il que la double de neuf est dixhuict, & de huict seize, lesquels reçoiuent entre eux-deux dixsept: ainsi y a il l'vn des interualles plus grand,& l'autre plus petit,car le premier est de dixhuict à dixsept, & le second de dixsept à seize : adonc la sesquioctaue proportion se diuise en portions & sections inegales, & consequemment aussi le ton. Parquoy la diuision faitte, nulle des sections n'est proprement demy ton,ains

a esté l'vne à bon droit appellee par les Mathema- D
ticiens Limma: & c'est ce que dit Platon, que Dieu
remplissant les sesquitiers des sesquioctaues laissa
vne partie de chascun d'iceux, dont la raison est &
proportion qu'ont deux cens cinquante six, à deux
cens quarante trois: car que lon prenne vne quarte en deux nombres qui aient entre eux proportion sesquitierce, comme deux cents cinquante six, à cent nonante deux, dont le moindre nombre, 192. soit colloqué sur la note basse du tetrachorde, & le grand 256. sur la haute: il faut monstrer que cela remply de deux sesquioctaues, il de- E
meure vn interualle aussi grand, comme à le prendre en nombre deux cents cinquante six: car le bas son estant roidy & tendu d'vn ton, qui est la raison sesquioctaue, il se fait deux cents seize, & puis derechef cestuy estant encore roidy & tendu d'vn autre ton, il deuient deux cents quarante trois: car ils surmontent deux cents seize de vingt sept, & deux cents seize surmontent cent nonante deux de vingt quatre, dont le vingt sept est sesquioctaue de deux cents quarante trois, & vingt & quatre de deux cents seize. Parquoy de ces nombres F
icy le plus grand est sesquioctaue du milieu, & le milieu du plus petit, & la distance depuis le plus petit iusques au plus grand, c'est à dire, depuis cent nonante-deux, iusques à deux cents quarante trois, deux tons remplis de deux sesquioctaues, lequel interualle osté il demeure l'interualle du total qui est entre deux cents quarante trois, & deux cents cinquante six, qui sont treize, c'est pourquoy
ils

A ils appelloient ce nombre la λεῖμμα, comme qui diroit, default ou reſidu. Quant à moy donc ie penſe que la ſentence de Platon eſt treſ-clairement expoſee en ces nombres la: les autres mettant les fins & termes du Diateſſaron, pour le haut deux cents octante huict, & pour le bas deux cents ſeize, acheuent proportionalement le reſte, ſinon qu'ils prennent deux defauts entre les deux extremitez, le bas eſtant tendu d'vn ton, il ſe fait deux cents quarante trois, & le haut eſtant laſché d'vn autre, il deuient deux cents cinquante ſix, car ils
B ſont ſeſquioctaues, 243. de 216. & 288. de 256. de maniere que chaſcun des interualles eſt d'vn ton, & demeure ce qui eſt entre 243. & 256. qui n'eſt pas demy ton, ains eſt moins: car 288. eſt plus que 256. de 32. & 243. eſt plus que 216. de vingt-ſept, & 256. eſt plus que 243. de treize, & tous les deux auantages ſont moins que demy ton: parquoy le Diateſſaron ſe trouue de deux tons, & de ce qu'ils appellent Limma, non pas d'vn demy ton: voila comment il ſe demonſtre. Ainſi n'eſt il pas mal-aiſé à entendre par ce que nous auons
C dit, pourquoy c'eſt que Platon aiant dit, qu'il ſe fait des interualles ſeſquialteres, ſeſquitiers, & ſeſquioctaues, en rempliſſant les ſeſquitiers des ſeſquioctaues, il n'a point fait mention de ſeſquialteres, ains les a laiſſez en arriere: c'eſt pour ce que la ſeſquialtere eſt remplie, quand on adiouſte la ſeſquioctaue à la ſeſquitierce, ou bien la ſeſquitierce à la ſeſquioctaue. Ces choſes ainſi demõſtrees, maintenant, quant à remplir les interual-

les,& y entreietter les medietez, quand personne D
ne l'auroit fait auparauant, ie le vous laisserois faire pour vostre exercice : mais cela aiant desia esté fait,& par plusieurs gens de bien, principalement par Crantor,Clearchus,& Theodorus, tous natifs de la ville de Soles,il ne sera point hors de propos, de parler vn petit de la difference qu'il y a entre eux : car Theodorus ne fait pas deux files de nombres,comme les autres,ains les met tous d'vne rengee les vns apres les autres, les doubles & les triples, & se fortifie premierement par ceste partition de la substance que lon appelle selon la lon- E
gueur qui fait deux branches d'vn tronc, & non pas quatre de deux, & puis il dit qu'il faut que les interpositions des medietez prennent ainsi place, autrement qu'il y auroit perturbation & confusion,& passant incontinent du premier double au premier triple, y debuant estre ce qui doit remplir l'vn & l'autre.De l'autre costé aussi fait pour Crantor la situation & position des nombres plains auec les plains, quarrez auec les quarrez, & cubes auec les cubes, qui sont ainsi colloquez vis à vis l'vn de l'autre en files opposites, & non pas selon F
leur reng,ains alternatiuement. *

Icy y a vne grande breche en l'original.

Ce qui est tousiours d'vne sorte, c'est l'espece ou la forme,mais ce qui se diuise par les corps, c'est le subiect & la matiere, & la mixtion qui se fait des deux,c'est le suppost parfaict. Quant à la substance doncques indiuisible, qui est tousiours vne & tousiours de mesme sorte, il ne faut pas entendre

qu'elle

A qu'elle fuye diuision pour sa petitesse,comme font les petits corps, que lon appelle Atomes: car c'est ce qu'elle est simple, pure, non subiecte à passion, ny alteration aucune, ains tousiours semblable à soy & de mesme sorte, qui fait qu'elle est indiuisible,& n'aiant point de parties, pour laquelle simplicité,quand elle vient à toucher aucunement les composez & differents, elle fait cesser la diuersité, & les rend d'vne mesme habitude par similitude, & si lon veut appeller celle qui est diuisible par les corps, matiere,comme subiecte à icelle, & partici-
B pante d'icelle, vsant d'equiuocation, il n'y aura point d'interest quant à ce dont il est question: mais ceux qui veulent que la corporelle matiere soit meslee auec l'indiuisible, sont en grand erreur. Premierement par ce que Platon n'a point vsé maintenant d'aucuns noms d'icelle, par ce qu'il a tousiours accoustumé de l'appeller receptacle receuant tout, & nourrice, non pas diuisible par les corps, ains plustost corps diuisé en singuliers indiuidus. Et puis quelle difference y aura il entre la generation du monde & de l'ame,si leur constitu-
C tion de l'vn & de l'autre est composee de la matiere & des choses intelligibles? Platon certes luy mesme,cõme ostant à l'ame l'estre engendré du corps, dit que Dieu luy a mis tout ce qui estoit corporel au dedans d'elle,& puis que par dehors il a esté caché & couuert d'elle tout alenuiron, & brief apres auoir fabriqué de proportion l'ame, il subioinct puis apres le traitté de la matiere, ne s'en estant point seruy au parauant quand il traittoit de la

creation de l'ame. Autant en peut on ſemblablement reſpondre à Poſidonius,car il ne ſ'eſt pas fort eſloigné de la matiere,ains cuidant que la ſubſtance des termes & extremitez ſoit ce du'il appelle ſubſtance diuiſible par les corps, & ioignant cela auec l'intelligible,il a prononcé & affermé que l'ame eſt l'Idee de ce qui eſt diſtant en tout ſens ſelon les nõbres qui contiennent l'harmonie, par ce que les Mathematiques ſont ſituees entre les premiers intelligibles & les ſenſibles: mais l'ame aiant des intelligibles l'eſtre eternelle, & des ſenſibles l'eſtre paſſible, il eſt conuenable qu'il y ait quelque ſubſtance entre deux, mais il n'a pas pris garde que Dieu depuis,apres auoir fait & parfaict l'ame, vſa des termes & extremitez du corps, pour en dõner forme à la matiere,terminãt & finiſſant ſa ſubſtance vague & eſparſe, non contenue d'aucune liaiſon,l'enuironnant de ſuperfices cõpoſees de triangles ioincts enſemble: encore eſt-il plus impertinent de faire l'ame vne Idee, par ce que l'ame eſt touſiours en mouuement, & l'Idee eſt immobile, & l'Idee ne ſe peut meſler auec ce qui eſt ſenſible, & l'ame eſt touſiours attachee auec le corps. Et puis Dieu a eſté imitateur de l'Idee comme de ſon patron,& ouurier de l'ame comme de ſon ouurage: & que Platon ne tienne point que la ſubſtance de l'ame ſoit le nombre, ains bien qu'elle ſoit ordonnee par nombre, nous l'auons deſia dit au parauant,mais alencontre de ces deux opinions ceſte oppoſition eſt commune: Que ny aux nombres, ny aux termes & bornes des corps il n'y a aucune

appa-

A apparence, ny vestige de celle puissance, par laquelle l'ame iuge de ce qui est sensible: car l'entendement & la faculté d'entendre qu'elle a, c'est la participation du principe intelligible que luy mesme y a imprimé, mais l'opinion, la creance, l'imagination, & l'estre passiue & sensitiue des qualitez qui sont és corps, il n'est homme qui sçeust penser que cela puisse proceder des vnitez, des points, des lignes, ny des superfices. Et toutefois non seulement les ames des mortels ont la faculté de iuger de toutes qualitez exterieures perceptibles aux
B sentimens: mais aussi celle du monde, ce dit Pla-
» ton, quand elle vient à se tourner en soy mesme,
» & à toucher quelque chose qui ait la substance va-
» gue, fluide: & aussi l'indiuisible en se mouuant par
» toute elle mesme, elle dit à quoy chasque chose
» est mesme, & à quoy elle est autre & diuerse, &
» à quoy principalement chasque chose est conue-
» nable, soit à faire ou à souffrir, tant és choses qui
» vienent en estre qu'en celles qui sont tousiours d'vne sorte. D'auantage faisant vne description des dix predicamens, il declaire encore cela plus dilucidement puis apres. La raison vraye, dit-il, quand
C
» elle s'attache à ce qui est sensible, & le cercle de
» l'Autre allant droit l'annonce par toute son ame,
» alors il s'engendre des opinions & des creãces fer-
» mes & veritables: mais aussi quand elle est en la
» partie intelligente & discourãte, & que le cercle du
» Mesme tournant aisément & rondement le de-
» mõstre, alors necessairemẽt la science se parfait, &
» en quoy que ce soit que ces deux choses la s'engen-

» drent, si aucun le nomme autrement qu'ame, cer- D
» tainement il dit plustost toute autre chose que la
» verité. D'où est-ce doncques que l'ame a eu ceste motion opinatiue, qui comprent ce qui est sensible, diuerse & differente de l'autre intellectiue, qui se termine en science? il est bien mal-aisé de le dire, si lon ne suppose fermement que maintenant & en cest endroit la il ne compose pas l'ame simplement, ains l'ame du monde auec les parties cy dessus mentionnees, c'est à sçauoir de la meilleure substance indiuisible, & de la pire, qu'il appelle diuisible par les corps, qui n'est autre chose que l'i- E maginatiue & opinatiue motion, s'accordant auec ce qui est sensible, laquelle ne s'engendre pas, ains est comme l'autre eternelle : car la nature qui a la vertu d'entendre, l'a aussi d'opiner, mais ceste intellectiue la est immobile, impassible, & posee & fondee sur la substance qui tousiours demeure d'vne mesme sorte, & l'autre est vague & diuisible, comme celle qui touche à vne matiere mobile, tousiours flottante & espandue çà & là : car la matiere sensible parauant n'auoit ordre quelconque, ains estoit sans forme, & sans borne ne terminai- F son aucune, & la puissance qui estoit en elle n'auoit ny les opinions expresses articulees & distinguees, ny ses mouuemens tous certains & ordonnez, ains pour la plus part ressemblans à des songes temeraires, turbulens, trauaillans ce qui est corporel, sinon que par fortune ils tombassent sur ce qui est le meilleur : car elle estoit entre deux, & auoit nature conforme & accordante à l'vn & à

l'autre

A l'autre touchãt à la matiere en ce qu'elle est sensi-
tiue, & aux choses intelligibles en ce qu'elle a
moien de iuger: ainsi le declare il luy mesme en ces
» propres termes. Selon mon calcul, dit-il, ceste som-
» me soit arrestee de tout le compte : Que ces trois
» choses triplement separees estoient auant que le
» ciel fust la substance, la place, la generation. Il ap-
pelle la place la matiere, comme ailleurs le siege,
& aucunefois le receptacle, ce qui est l'intelligible,
la generation, lors que le monde n'estoit pas en-
core, ne peut estre autre chose que la substance
B subiette à mouuemens & alterations, situee entre
le moulant & le moulé, transmettant les images
de là icy : c'est pourquoy elle a esté appellee diui-
sible, pour ce qu'il est force que le sensitif se diuise
& aille quand & le sensible, & l'imaginatif quand
& l'imaginable: car le mouuement sensitif se meut
vers le sensible au dehors, mais l'entendement de
luy mesme estoit stable, ferme & immobile : mais
estant imprimé en l'ame & en estant Seigneur, il
se tourne en soy-mesme, & accomplit vn mou-
uement en rond & circulaire, touchant à ce qui
C est principalement en ce qui demeure tousiours.
Et pourtant difficile fut la meslange, & l'associa-
tion de mesler le diuisible auec l'indiuisible, &
ce qui n'est aucunement mobile auec ce qui re-
mue tousiours, & qui va par tout, contraignant
par force le Mesme de s'assembler auec l'Autre.
Si n'estoit pas l'Autre mouuement, comme ny le
Mesme n'estoit pas station ou repos, ains estoient
le principe de diuersité & de identité : car l'vn &

l'autre deſcendent de diuers principes, à ſçauoir le D Meſme de l'vnité, & l'Autre du binaire, & ont eſté premierement meſlez icy en l'ame, eſtans liez par nombres & par proportions, & par medietez enarmoniques : & le Meſme imprimé en l'Autre fait difference, & l'Autre au Meſme fait ordre, comme il appert manifeſtemẽt és premieres puiſſances de l'ame, leſquelles ſont la puiſſance de mouuoir, & la puiſſance de iuger. Le mouuement ſe monſtre incontinent au ciel, & en la diuerſité, l'identité, à la reuolution des eſtoiles errantes & Planetes, & en l'identité la diuerſité en la ſituation E des eſtoiles fixes : car là eſt le meſme le plus fort, comme és choſes terreſtres tout le contraire. Et le iugement a bien deux principes, l'entendement du Meſme pour iuger les choſes vniuerſelles, & le ſentiment de l'Autre pour iuger les particulieres, & la raiſon puis eſt meſlee des deux, eſtant Intelligence és choſes generales, intelligibles, & opinion és choſes ſenſibles, vſans pour inſtrumens & outils de la memoïre & de l'imagination, dont les vnes font le Meſme en l'Autre, & les autres l'Autre au Meſme : car Intelligence eſt le mouuement de F l'entendement enuers ce qui demeure ferme, & l'opinion eſt la demeure de ce qui ſent enuers ce qui remue : le Meſme colloque & met l'imagination ou phantaſie, qui eſt vne liaiſon de l'opinion auec le ſentiment en la memoire, & l'Autre au contraire la remue, pour la difference du paſſé & du maintenant, touchant enſemble à l'identité & à la diuerſité. Et pour bien entendre la proportion

de

A de laquelle il a composé l'Ame, il faut prendre l'exemple de la constitution du corps du monde: car là les deux extremitez, à sçauoir le feu & la terre, estans de nature bien difficiles à contemperer l'vn auec l'autre, ou pour mieux dire, impossibles à compatir & à se mesler ensemble, il meit au deuant du feu l'air au milieu d'eux, & l'eau au deuant de la terre, si contempera premierement ces deux moiens la ensemble, & puis par eux les deux extremes des bours qu'il accommoda & ioignit, & auec ces moiens la & auec eux mesmes. Et là mesme
B me aussi derechef assembla il le Mesme, & l'Autre, puissances contraires & extremitez ennemies, non par elles mesmes immediatement, ains en mettant entre deux d'autres substances, l'indiuisible au deuant du Mesme, & la diuisible au deuant de l'Autre, estant aucunement conuenable à l'vne & à l'autre, puis ces deux estans meslees, y meslant & contemperant aussi les autres extremes, il ourdit & tissut ainsi toute l'espece de l'ame, faisant en tant qu'il estoit possible de differents semblables, & de plusieurs vn. Or y en a il qui disent que Platon
C n'a pas bien dit, d'appeller la nature de l'Autre difficile à mesler, attendu, disent ils, qu'elle n'est point insusceptible, ains plustost amie de mutation, & que plustost la nature du Mesme estant ferme & difficile à remuer ne reçoit pas facilement meslange, ains la fuit & la reiette, à fin qu'elle demeure simple, nette, sans aucune alteration: mais ceux qui reprennent cela ignorent que le Mesme est l'Idee de choses qui sont tousiours d'vne sorte, & l'Autre

l'Idee de celles qui ſe portent diuerſement, & que D
l'effect de ceſtui-cy eſt de touſiours diuiſer, ſeparer, & alterer ce à quoy il touche, & d'en faire d'vn pluſieurs, & l'effect de celuy la, de cõioindre & aſſembler par ſimilitude ces pluſieurs en vne meſme forme & puiſſance. Voila quelles ſont les puiſſances de l'ame de l'vniuers, leſquelles entrans en des inſtruments caduques & paſſibles, qui ſont les corps, bien qu'elles ſoient quãt à elles incorruptibles & impaſſibles, l'eſpece de la Dualité indeterminee y apparoiſt d'auantage, mais celle de l'vnité ſimple plus obſcurement y eſt enfoncee: toutefois E
encore ne ſçauroit on remarquer en l'homme, ny vne paſſion du tout exempte de raiſon, ny mouuement auſſi de raiſon, où il n'y ait du tout rien de cupidité, d'ambition, de ioye ou de douleur. Et pourtant y a il aucuns philoſophes qui veulent que les paſſions ſoient des raiſons, comme ſi toute cupidité, toute faſcherie, & toute ire, eſtoient des iugemens: & d'autres auſſi qui tienent que toutes vertus ſont paſſions, car force & vaillance, diſent ils, eſt ce qui craint, & temperance ce qui iouit de volupté, & iuſtice ce qui gaigne: toutefois l'ame F
eſtant enſemble & cõtéplatiue & actiue, & contemplant les choſes vniuerſelles, & faiſant les particulieres, entendans les vnes, & ſentant les autres, la commune raiſon rencõtrant touſiours au Meſme, l'Autre, & en l'Autre auſſi le Meſme taſche bien à ſeparer de diuerſes bornes & ſeparations, vn d'auec pluſieurs, & l'indiuiſible d'auec le diuiſible, mais elle n'en peut venir à bout, ny eſtre puremét

en

A en l'vn ny en l'autre, tant les principes ſont entrelaſſez l'vn auec l'autre, & brouillez peſle-meſle. Et pourtant a Dieu conſtitué vn receptacle au Meſme, & à l'Autre, de la ſubſtance diuiſible & indiuiſible, à fin qu'en diuerſité il y euſt ordre : car cela eſtoit le naiſtre, & ſans cela le Meſme n'auroit point de diuerſité, & conſequemment point de mouuement ny de generation, & l'Autre n'euſt point eu d'ordre, & par conſequent auſſi point de conſiſtence ny de generation : car ſ'il fuſt aduenu au Meſme d'eſtre autre d'autre, & à l'oppoſite auſ-
B ſi à l'Autre d'eſtre Meſme à ſoy-meſme, ceſte telle communication & participation l'vn de l'autre n'auroit ny ne produiroit rien de generatif, ains a beſoing de quelque tierce matiere qui les reçoiue, & qui par eux ſoit diſpoſee : & c'eſt celle que Dieu conſtitua & compoſa la premiere, en terminant & arreſtant l'infinité de la nature mouuante des corps par la fermeté immobile des choſes intellectuelles. Et comme il y a vne ſorte de voix non articulee ne diſtincte, pour ſignifier aucune choſe, là où la Parole eſt vne voix ſignifiante & articulee
C pour donner à entendre la penſee : & harmonie eſt vn compoſé de pluſieurs ſons & interualles, & le ſon eſt vne choſe ſimple & meſme, & interualle eſt difference & diuerſité de ſons, leſquels eſtãs meſlez & aſſemblez enſemble, il ſe fait le chant & melodie : auſſi la paſſibilité de l'ame eſtoit infinie, inſtable & deſordonnee, & depuis elle fut terminee, quand les bornes, termes & limites de l'eſpece certaine furent appoſees à la diuerſité variable

de son mouuemẽt: ainsi aiant compris le Mesme, D
& l'Autre par similitudes & dissimilitudes de nõbres, faisans de difference accord, de là est procedee la vie de l'vniuers, sage & prudente, l'harmonie consonante, & la raison menant gré & force, grace & contraincte, meslee ensemble, que le commun appelle la fatale destinee: Empedocles la nomme accord & discord ensemble, Heraclitus la tension opposite du monde, comme d'vn arc, dont les deux bouts tirent l'vn contre l'autre, ou d'vne lyre: Parmenides lumiere & tenebres: Anaxagoras Entendement & Infinité: Zoroastres, E
Dieu & le Diable, nommant l'vn Oromasdes, & l'autre Arimanius: mais Euripides n'a pas bien vsé de disionctiue au lieu qu'il deuoit vser de conionctiue, là où il dit,

Iupiter soit necessité forcee
De la nature, ou l'humaine pensee:

car à la verité, celle puissance qui penetre & domine par tout l'vniuers, est entendement & necessité. C'est ce que les Ægyptiens couuertement veulent donner à entendre soubs le voile de leurs fables, disans que quand Orus fut puny & des- F
membré, l'esprit & le sang en fut donné à son pere, & la chair & la graisse à sa mere: mais de l'ame, il n'y a rien qui demeure pur & net, simple, à part des autres: car comme disoit Heraclitus, Harmonie latente est meilleure qu'apparente, dedans laquelle Dieu qui l'a meslee, a caché & enfoncé les differences & diuersitez: & toutefois encore y voit on en la partie irraisonnable la temerité tur-

bulente,

A bulente, & en la raisonnable la sagesse ordonnee, és sentimens necessité, en l'entendement pleine & entiere liberté : mais la puissance terminante aime l'vniuersel & l'indiuisible, à cause de leur consanguinité, & au contraire la puissance diuidente s'attache aux particuliers, par le diuisible: & le total s'esiouit de la mutation du mesme à ce qu'il faut par l'autre: mais la difference des inclinations à l'honneste ou au deshonneste, & au plaisant & au desplaisant, & les rauissemens d'esprit & transports des amoureux, & les cõbats de l'hon-
B neur, alencontre de la volupté en eux, monstrent euidemment, autant que nulle autre chose, la mixtion de la partie diuine & impassible, auec la mortelle & passible enuers les corps, dont luy mesme appelle l'vne concupiscence des voluptez nee auec nous, l'autre vne opinion introduitte d'ailleurs, appetant le souuerain bien: car l'ame produit de soy mesme la passibilité, & la participation de l'entendement luy vient de dehors infuse par le meilleur principe, qui est Dieu. Si n'est pas la nature du ciel mesme exempte de ceste double compa-
C gnie, ains voit on comme elle encline quelquefois en la reuolution du Mesme, qui est la plus forte, & gouuerne le monde: & viendra vne portion de temps, comme elle a desia esté par plusieurs fois, en laquelle la sagesse s'espointera & s'esmoussera, & par maniere de dire s'endormira, en se remplissant d'oubliance de son deuoir, & de ce qui luy est propre, & ce qui dés le cõmancement est familier & conforme au corps, attire, appesantit & de-

tourne en arriere l'acheminemẽt & alleure de l'v- D
niuers à la main droitte: mais il ne le peult rompre
du tout à faict, par ce que la partie meilleure se res-
ueille de rechef, & regarde au moule & patron de
Dieu, qui l'aide à retourner & à le redresser. Ainsi
nous est-il monstré de plusieurs endroicts, que l'a-
me n'est pas toute œuure de Dieu, ains que aiant
en elle vne portion de mal nee auec elle, elle a esté
ordõnee & disposee par luy en terminãt par l'vni-
té l'infiny, à fin qu'elle deuint substance bornee de
ses termes, & y mettãt par le moien du Mesme, &
de l'Autre, l'ordre, la mutation, la differẽce & la si- E
militude, & aiant contracté vne societé, alliance &
amitié de toutes ces choses la, les vnes auec les au-
tres, autant comme il estoit possible, par le moien
des nombres & des proportions. Dequoy encore
que vous ayez bien souuent ouy parler, & en ayez
leu plusieurs liures, & plusieurs escripts, il ne sera
pas mauuais que i'en die vn petit mot, en propo-
» sant premieremẽt ce qu'en dit Platon. Dieu, dit-il,
» osta premierement vne partie de l'vniuers, & puis
» en osta encore le double de celle la, & puis vne
» triple sesquialtere de la seconde, & triple de la pre- F
» miere, & puis vne quatriéme double de la secon-
» de, & vne cinquiéme triple de la troisiéme, & puis
» vne sixiéme octuple de la premiere, & vne septié-
» me vingtseptuple de la premiere. Apres cela il rẽ-
» plit les doubles & les triples interualles, en retren-
» chant encore vne partie de là, & la mettant au mi-
» lieu d'iceux, de maniere que en chasque interualle
» il y auoit deux medietez, l'vne surmontant & estãt
sur-

A surmontee d'vne mesme partie de ses extremitez,
» l'autre surmontant de mesme nombre l'vne de ses
» extremitez, & estant surmontee par l'autre : mais
» estants les interualles sesquialteres, sesquitiers &
» sesquioctaues de ces liaisons la és precedentes di-
» stances, il remplit tous les sesquitiers de l'interualle
» sesquioctaue, laissant de chascun d'eulx vne partie,
» & la distance de ceste partie prise de nombre à
» nombre, aiant pour ses termes deux cents cin-
» quante six, & deux cents quarante trois. En quoy
lon demande premierement de la quantité de ces
B nombres, & secondement de l'ordre de la quantité, qui sont ceux qu'il prend en doubles interualles : & quant à l'ordre, à sçauoir s'il les fault tous disposer en vne rengee, comme fait Theodorus, ou plustost, comme fait Crantor, en forme d'vn Lambda, Λ, en mettant l'vn sur la pointe, & puis en vne file, les doubles à part, & les triples en vne autre file : & quant à l'vsage & à l'efficace qu'ils ont à la constitution & cõposition de l'ame. Quãt au premier nous reietterons ceulx qui disent qu'il suffit és proportions, considerer quelle nature ont
C les interualles, & les medietez, qui les remplissent, en quelques nombres que ce soit que lon suppose qu'ils aient des places capables des proportions, la doctrine s'en faisant egalement : car encore que ce qu'ils disent soit vray, ils enseignẽt peu sans exemples, & si empeschent vne autre speculation, où il y a grace & doctrine ensemble. Si donc commanceans à l'vnité nous mettons à part les nombres doubles, & les triples, ainsi comme luy nous mon-

ſtre, il y aura d'vn coſté, Deux, Quatre, Huit, & de D
l'autre coſté, Trois, Neuf, Vingt-ſept, qui ſeront ſept nõbres en tout, en prenant l'vnité cõmune, & procedant la multiplication iuſques à quatre: car ce n'eſt pas en ceſt endroit ſeulement, ains en plu-ſieurs autres, que la conuenance du quaternaire au ſeptenaire eſt manifeſte: or le quaternaire qui eſt tant celebré par les Pythagoriens, eſt de trente ſix, lequel a cela d'admirable qu'il eſt compoſé des quatre premiers pairs, & des quatre premiers non-pairs, & ſe fait par la quatrieme coupple ou coniu-gaiſon des nombres mis enſemble de reng: * E
car la premiere coupple eſt d'vn & de deux, la ſe-conde d'vn & de trois: car mettant l'vnité en pre-mier lieu, cõme commune à tous les deux, il prend huit, & puis vingt-ſept, nous monſtrant preſque au doigt quelle place il baille à l'vn & à l'autre genre. Or traitter cela plus exquiſement & plus exactemẽt, appartient à d'autres, mais ce qui reſte eſt propre à la matiere ſubiecte: car ce n'a point eſté par oſtentation de ſa ſuffiſance és arts mathe-matiques, qu'il a inſeré parmy vn traitté de philo-ſophie naturelle des medietez Arithmetiques & F
Harmoniques, mais comme propos fort conue-nable, & ſeruant à la compoſition & conſtitution de l'ame, combien que les vns cherchent les ſuſdit-tes proportions aux mouuements plus ou moins viſtes, des ſphæres des planettes, les autres plus aux diſtances, aucuns aux grandeurs des aſtres, & les autres qui ſemblent rechercher les choſes vn peu trop ſubtilement, aux diametres des Epicycles,

comme

A comme ſi l'ouurier euſt pour ceſte cauſe appliqué l'ame diſtribuee en ſept parts aux corps celeſtes. Pluſieurs auſſi accommodent à cecy les inuentions Pythagoriques, triplans la diſtance des corps, depuis le milieu, ce qui ſe fait en mettant l'vnité ſur le feu & ſur l'Antichthone, c'eſt à dire ſur la terre oppoſee à la noſtre trois, ſur la terre neuf, ſur la Lune vingt-ſept, ſur Mercure octante vn, ſur Venus deux cents quarante trois, & ſur le Soleil ſept cents vingt-neuf, pource qu'il eſt enſemble quarré & cubique: c'eſt pourquoy ils appelloient le Soleil
B meſme, aucunefois quarré, & autrefois Cube, & reduiſent ainſi par triplation les autres aſtres: mais ils ſe meſcomptent & ſe fouruoient grandement de la raiſon, ſi les demonſtrations geometriques valent quelque choſe, & ſont bien plus croyables à cõparer à eulx, ceux qui en vſent, combien qu'encore eux ne prouuẽt pas leurs poſitiõs bien exactemẽt, mais ils en approchẽt bien pres, diſants que le trauers ou diametre du Soleil cõparé à celuy de la terre, eſt en proportiõ telle cõme de douze à vn, & le diametre de la terre à celuy de la Lune eſt triple,
C & que celle qui apparoiſt la moindre des eſtoiles fixes, n'a pas ſon diametre moindre que la troiſieme partie de celuy de la terre, & que la totale boule de la terre à la totale boule de la Lune a proportiõ, comme de vingt-ſept à vn. De Venus & de la terre les diametres ſont en double proportiõ, & les boules en octuple proportiõ, cõme de huit à vn, & l'interualle de l'vmbre qui fait l'Eclipſe au diametre de la Lune triple, & la largeur que decline la Lune

hors du Zodiaque eſt vne douzieme partie, & les D habitudes & reſpects d'icelle en diſtãces triangulaires ou quadrãgulaires, prénent forme ou de Lune couppee par moitié, qui eſt le premier quartier, ou de boſſue deuant & derriere, & apres auoir paſſé ſix ſignes, elle fait la pleine Lune, cõme vn accord & conſonance de Diapaſon, & eſtant ainſi que le Soleil ſe meut fort lentemẽt au Solſtice, tãt d'Eſté cõme d'Hyuer, & fort viſtement aux deux ęquinoxes, la proportion de ce qu'il oſte aux iours, & adiouſte aux nuicts, ou au contraire és premiers trente iours apres le Solſtice d'Hyuer, eſt qu'il adiouſte au iour de la ſixieme partie de la baſſe, dont E la plus longue nuict ſurmonte le plus long iour, & les trente iours d'apres la troiſieme partie, & aux autres iours iuſques à l'Equinoxe, la moitié en interualles ſeſcuples & triples pour egaler l'inegalité du temps: & les Chaldęiens diſent que le Primtemps eſt au regard de l'Automne en proportion de Diateſſaron, en Diapente vers l'Hyuer, & vers l'Eſté de Diapaſon: mais ſi Euripides a bien limité les ſaiſons, quand il a dit,

De quatre mois eſt l'Eſté chaleureux, F
Et tout autant dure Hyuer le hereux,
La moitié moins dure le bon Automne,
Et le Prim-temps, autant que luy fleuronne:

les ſaiſons ſe chãgent en proportion de Diapaſon. Les autres donnants à la terre la place de la note Proſlambanomenos, qui eſt A re, & à la Lune celle de Hypate, qui eſt B mi, à Mercure & à Venus celles de Diatonos & de Lichanos, qui ſeroient, comme

A comme C fa vt, & D ſol re: ils mettent le Soleil ſur la Meſe, comme tenant le milieu du Diapaſon, diſtant de la terre d'vne quinte, & de la Sphære des eſtoiles fixes, d'vne quarte: mais ny la gentille imagination de ceulx cy ne touche droict à la verité aucunement, ny ceux la non plus ne viennent preciſément au poinct. Mais ceulx qui veulent que Platon n'ait iamais penſé à cela, diſent bien que cela ſe rapporte fort aux deſcriptions de la tablature des muſiciens, laquelle conſiſte en cinq tetrachordes, qu'ils appellēt le premier Hypaton, comme qui diroit des baſſes notes, le ſecond Meſon des

B moienes, le troiſieme Synemmenon des conioinctes, le quatrieme Diezeugmenon des diſioinctes, & le cinquieme Hyperboleon des ſupremes. Auſſi diſent ils que ſemblablemēt les Planettes ſont poſez en cinq diſtances, dont l'vne eſt depuis la Lune iuſques au Soleil, & ceulx qui ont meſme reuolution que luy, comme Mercure & Venus, l'autre depuis ces trois iuſques à l'enflammee planette de Mars, la troiſieme iuſques à Iupiter, la quatrieme iuſques à Saturne, & la cinquieme iuſques au ciel

C des eſtoiles fixes, tellement que les ſons & notes qui bornent les cinq tetrachordes ont les proportions des interualles des aſtres. D'auantage nous ſçauons que les anciens ne mettoient que deux notes Hypates, trois Netes, vne Meſe, & vne Parameſe, tellement que les notes eſtoient egales en nombre aux ſept Planettes: mais les plus modernes, aiants adiouſté celle qui ſe nomme Proſlambanomenos, plus baſſe d'vn ton que l'Hypate, ont

paracheué toute la compoſition du Diapaſon, D
mais ils n'ont pas retenu ny conſerué l'ordre des conſonances & accords qui eſt ſelon nature, par ce que le Diapente eſt premier que le Diateſſaron en adiouſtant vn ton au bas, là où Platon tout notoirement l'adiouſtoit au hault : car il dit en ſes liures de la R. P. que ſur chaſcun des huit cieux y a vne Sirene aſſiſe qui le fait tourner, qu'elles iettẽt chaſcune vne voix propre, & que de toutes enſemble il ſ'en cõtempere vne harmonie, & qu'elles y prenants plaiſir, chãtent les choſes diuines en danſant vne danſe ſacree ſoubs la doulce conſonance de E
huit chordes, cõme auſſi y auoit il huit termes premiers des proportions doubles & triples en comptant pour vn terme l'vnité à chaſcune des files: & les plus anciens nous ont auſſi baillé neuf Muſes, les huit, ainſi que Platon meſme dit, entour les choſes celeſtes, & la neufieme alentour des terreſtres, euocquee pour les addoulcir & mettre en repos au lieu d'erreur, de trouble & d'inegalité. Or conſiderez ſi l'ame eſtãt deuenue tres iuſte & tres ſage, ne manie pas le ciel & les choſes celeſtes, par ces accords & mouuements qui ſont en elle, eſtant F
ainſi deuenue bonne par les proportions harmoniques, dont les images ſont emprainctes ſur les corps & parties viſibles & qui ſe voient du mõde, mais la premiere & principale puiſſance d'icelles eſt viſiblemẽt meſme inſeree en l'ame qui ſe monſtre elle meſme accordante & obeiſſante à la meilleure & plus diuine partie, toutes les autres y conſentans auſſi. Car le ſouuerain ouurier & createur,

trouuant

A trouuant vn desordre & vne confusion és mouuements d'icelle ame, desordõnee & folle, qui discordoit tousiours à elle mesme, il en diuisa & separa vne partie, & en reconcilia & rassembla d'autres en vsant de nombres & de proportiõs, moiennant lesquelles les plus sourds corps, comme des pierres, des bois, des escorses d'arbres, les boyaux mesmes des bestes, leurs nerfs, leurs fiels, & leurs presures estants contemperez & accommodez par raisons ensemble, exhibent des figures de statues merueilleuses à voir, des forces de drogues & me-
B dicaments, des sons d'instruments admirables. A raison dequoy Zenon le Citieien conuioit les ieunes gens à aller voir & ouir les ioueurs des flustes & aubois, és Theatres, pour entendre, disoit il, quelle doulceur de sons & de voix rẽdent des cornes, des bois, des cannes & rouseaux, & autres matieres, dont on fait les instruments de musique, quand on leur applique la raison des proportions des accords: car ce que les Pythagoriens souloient dire & affermer, que toutes choses ressemblẽt aux nombres, cela auroit besoing de lõg discours, pour
C le monstrer: mais que tout ce en quoy il y auoit parauant discord & debat, à cause de la dissimilitude, & depuis y a eu accord & consonance des vns auec les autres, ne soit aduenu par vne contemperature, moderation & ordre, en receuant les raisons & proportions des nombres: il n'est pas iusques aux poëtes qui ne le sçachent, appellants les choses doulces, amiables & gracieuses ἄρθμια, cõme qui diroit, nombrees: & au contraire ἀνάρσια,

les ennemis & aduersaires, comme si le discord & D
inimitié n'estoit autre chose qu'vne disproportiō:
& celuy mesme qui a fait en vers vne louange funebre au poëte Pindare, dit,

Accommodé pour aux estrangers plaire,
Et à pas vn des bourgeois ne desplaire.

en quoy il monstre bien qu'il tenoit pour vne vertu singuliere ceste facilité accointable, de se sçauoir accommoder : comme Pindare luy mesme dit de Cadmus,

Dieu l'appellant il escoutoit,
Sa vaillance point ne vantoit. E

Et les Theologiēs du temps iadis, qui sont les plus anciens philosophes, ont mis és mains des Dieux des instruments de musique, non qu'ils voulussent dire, que ce fust à faire à vn Dieu de iouër & sonner de la fluste ou de la lyre, mais qu'il n'y a point de plus grād chef d'œuure, que l'accord & la consonance harmonique en toutes choses. Ne plus ne moins dócques que celuy qui chercheroit les proportions sesquialteres, sesquitierces & doubles, au manche ou au ventre & aux cheuilles du luc & de la lyre, seroit digne d'estre mocqué, non qu'il ne F
faille que ces parties la soient tresbien mesurees & proportionnees les vnes enuers les autres, en longueurs, grosseurs & espesseurs, mais pource qu'il fault chercher ceste conuenance la entre les sons: aussi est il vray-semblable que & les corps des astres, & les distances & interualles des Sphæres, & les vistesses de leurs cours & reuolutions soient proportionnez les vns enuers les autres, & enuers le total

A le total de l'vniuers, comme des instruments bien tendus & accordez, encore que la mesure de la quantité nous soit incogneuë, & de nous ignoree, mais il fault estimer que le principal effect & efficace de ces nombres & proportiõs la, dont le souuerain ouurier vsa, est la consonãce, accord & conuenance de l'ame en soy mesme, par le moien desquels nombres elle a remply le ciel mesme quand elle y fut apposee de biens infinis, & a disposé & ordonné les choses de la terre par saisons & mutations temperees & mesurees, tresbien & tressage-
B ment, tant pour la production que pour la conseruation des choses produictes & engendrees.

SOMMAIRE DV TRAITTE DE LA CREATION DE L'AME.

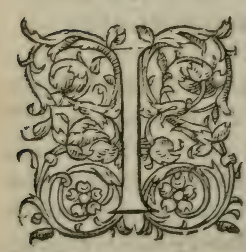
LE Traitté qui est intitulé, De la creation de l'Ame, selon qu'elle est descripte au liure du Timæus de Platon, declare tout ce que & Platon & les Platoniques en ont e-
C script, & ameine certaines proportions & similitudes Geometriques, lesquelles il estime appartenir à la contemplation & intelligence de la nature de l'ame: aussi apporte il des propositions de Musique & d'Arithmetique, & dit que la matiere a esté informee par l'ame, donnant à l'vniuers vne ame, & à chasque animal aussi la siene qui le regit & gouuerne, & l'introduit aucunement ingeneree, & aucunement aussi subiecte à

generation: mais la matiere eternelle aiant esté formee de Dieu, par le moien de l'ame, Que le mal & le vice est vn germe de la matiere : à fin, dit il, que lon ne pense point que Dieu soit cause de mal. D

Tout le reste est de mot à mot dedans le Liure, & seroit chose superflue de le mettre deux fois.

DE LA FATALE DESTINEE.

Tout ce petit traitté est si miserablement par tout laceré & mutilé, que c'est plustost deuiner que traduire, ce que i'en ay fait : & pourtant prie-ie les Lecteurs de m'excuser si ie ne pleuuis pas ce que i'en ay escrit. E



IE tascheray à t'escrire le plus briefuement & le plus clairement qu'il me sera possible, cher amy Pison, mon opinion touchant la fatale Destinee, pour satisfaire à ta demãde, encore que tu sçaches fort bien que ie n'escris F pas volontiers, & que ie suis fort retenu à ce faire. Premierement doncques il fault que tu entendes que la fatale Destinee se nomme, & se prent & entend en deux sortes, l'vne comme estant action, l'autre comme estant substance. Quant à l'action, en premier lieu Platon l'a ainsi grossement esbauchee en son liure intitulé Phedrus, C'est l'ordonnance ineuitable, qui tousiours suit & accompagne Dieu:

A Dieu : Et en ſon traitté qui ſe nomme Timęus, Les loix que Dieu a eſtablies aux ames immortelles, en la procreation de l'vniuers. Et en ſes liures de la choſe publique, il dit, que la Deſtinee fatale eſt la raiſon & parole de la fee Lacheſis, fille de la Neceſſité: par leſquels traicts il nous dõne à entẽdre non tragiquemẽt, mais theologiquement, ce qui luy en ſemble. Et ſi d'aduenture en reprenãt ces paſſages alleguez, on les vouloit vn peu plus familierement expliquer, on pourroit dire en expoſant ſa deſcription du Phædrus, que la Deſtinee fatale eſt la rai-
B ſon diuine intrãſgreſſable pour cauſe qui ne ſe peut diuertir ny empeſcher. Et ſelon ce qu'il en a dit en ſon Timęus, c'eſt la loy attachee à la nature & creation du mõde, par laquelle paſſent toutes les choſes qui ſe font: car c'eſt ce que fait Lacheſis, qui veritablement eſt la fille de Neceſſité, ainſi que nous auons deſia dit, & cõme nous l'entendrons encore mieulx par ce que nous dirõs en ce traitté cy apres. Voyla dõcques que c'eſt que la Deſtinee, quãd on la prent cõme action. Mais cõme ſubſtance, que ce ſoit l'ame de l'vniuers, laquelle eſt diuiſee en trois
C parties, la premiere celle qui n'erre point, la ſecõde celle que lon eſtime errer, & la troiſieme celle qui eſt au deſſoubs du ciel, alẽtour de la terre, deſquelles trois parties de l'vniuers, la plus haulte s'appelle Clotho, la ſeconde ſe nomme Atropos, & la plus baſſe Lacheſis, laquelle reçoit les influences & efficaces de ſes deux ſœurs celeſtes, & les tranſmet & attache aux choſes terreſtres, qui ſont deſſoubs ſon gouuernemẽt. Ainſi dõcques auõs nous expoſé ce

qu'il fault dire de la destinee, à la prendre comme D
substãce, quelle elle est, quelles parties elle a comment elle est ordonnee, & en soymesme & enuers nous : mais quant aux particularitez de tout cela, il y a vne autre fable és liures de la chose publique qui les donne couuertement à entendre, & nous auõs essayé de te les expliquer au mieux que nous auons peu. Mais reuenans à nostre destinee, comme action, discourons-en, pource que c'est d'elle que se font la plus part des questions morales, naturelles, & dialectiques. Or auons nous desia aucunement definy que c'est, & voions maintenant E
quelle elle est : encore que à plusieurs il semble fort estrange, ie dis que la destinee n'est point infinie, mais finie & terminee, combien qu'elle embrasse, cõme dedans vn cercle, l'infinité des choses qui sont & ont esté depuis temps infiny, & qui seront iusques à infinis siecles : car ny loy, ny raison, ny autre chose diuine ne sçauroit estre infinie, ce que tu entendras mieux, si tu consideres la reuolution vniuerselle & tout le temps vniuersel, quand les vistesses des huit reuolutiõs, c'est à dire des huit spheres, cõme dit Timeus, aiants paracheué leurs F
cours reuiennent à vn mesme poinct, estants mesurees par le cercle du Mesme qui va tousiours d'vne sorte : car en ceste raison qui est terminee & finie, toutes les choses qui sont, tant au ciel comme en la terre, consistent par necessité de là sus, & seront derechef remises en mesme situation, & derechef rendues en leur premier cõmancement : parquoy la seule habitude du ciel ordonnee en toutes

choses,

A choses, tant enuers soy mesme, qu'enuers la terre, & enuers toutes les choses terrestres, apres longues reuolutions reuiēdra derechef quelquefois, & celles qui suiuent apres consecutiuement, & qui s'entretiennent de reng, baillent aussi consequemment chascune ce qu'elle apporte par necessité : car à fin que la matiere soit plus esclaircie, supposons que tout ce qui est en nous & autour de nous aduiéne & se face par le cours des cieulx & influences celestes, comme estants cause efficiente entierement de ce que i'escris cecy maintenant, & de ce que tu
B fais, ce que tu fais aussi presentement, & en la mesme sorte que tu le fais. Par cy apres dōcques, quād la mesme cause reuiendra, nous ferons les mesmes choses que nous faisons, & en la mesme sorte, & redeuiendrons les mesmes hōmes, & ainsi de tous les autres, & ce qui suit apres aduiendra aussi par la cause suiuante : & brief toutes choses qui seront aduenues en chascune des vniuerselles reuolutiōs, seront derechef rēdues les mesmes: par ainsi appa-roist il ce que nous auons desia dit au parauāt, c'est que la destinee estant en quelque sorte infinie, est
C neantmoins terminee & finie, & aussi ce que nous auons dit, que c'est comme vn cercle, se peut aucunement voir & comprendre : car ainsi comme le mouuement du cercle est vn cercle, & le temps qui le mesure est vne maniere de cercle, aussi la raison des choses qui se font & qui aduiennent en cercle, à bō droit se peult estimer & dire cercle: cela doncques, quand il n'y auroit autre chose, nous mōstre presque que c'est que la destinee, non pas la parti-

culiere, ne celle de chascune & en chascune chose. D
Quelle donc est celle la? c'est la generale en mesme espece de raison, tellement qu'on la pourroit accomparer à la loy ciuile: car premierement elle commande la plus part des choses, si non toutes, au moins par supposition, & puis elle comprend, autant qu'il luy est possible, toutes les choses qui appartiennẽt au public en general: & pour mieulx donner à entendre l'vn & l'autre, il le fault specifier par exemple. La loy ciuile parle & ordonne en general du vaillãt hõme, & du lasche & couard, & ainsi des autres, mais ce n'est pas à faire à la loy E
de parler en particulier de cestui-cy & de celuy la, ains l'vniuersel en general principalement, & le particulier qui est compris soubs le general consequemment: car nous ne dirions iamais que ce soit à la loy ciuile de specifier qu'il fault punir ce particulier icy pour la couardise, & remunerer celuy la pour la vaillance, pourautãt que la loy en a definy en puissance, nõ pas en paroles expresses: tout ainsi comme la loy des medecins & des maistres des exercices, en maniere de parler, comprend les choses particulieres & speciales dedans les generales, tout F
ainsi fait la loy de nature, determinant les choses generales, principalement & premierement, & les particulieres consequemmẽt & secondement: ainsi se peuuent dire les choses particulieres & indiuidues en aucune maniere destinees, pour ce qu'elles le sont par consequence des generales. Mais à l'adventure pourroit on dire que cela seroit trop subtilement recherché, & au contraire que les parti-
culieres

A culieres choſes & indiuidues precedent la compoſition des generales, & que le general eſt recueilly pour le particulier: or ce pourquoy autre eſt, precede touſiours ce qui eſt pour luy: toutefois ce n'eſt pas icy le lieu où il faut traitter ceſte difficulté là, ains en faudroit parler ailleurs: mais que la Deſtinee ne comprenne pas toutes choſes nettement & expreſſément, ains ſeulement les vniuerſelles & generales, cela ſoit pour le preſent comme tout reſolu, tant pour ce que nous auons deſia dit que pour ce que nous dirons cy apres, par ce que le B finy & terminé conuenant proprement à la prudence diuine, ſe voit plus és choſes vniuerſelles & generales que non pas és particulieres: telle eſt la loy diuine, & auſſi la ciuile, & l'infiny eſt és choſes indiuidues & ſingulieres. Apres cela il nous fault declarer que c'eſt que par ſuppoſition, & eſtimer que la Deſtinee eſt telle: nous auons doncques appellé par ſuppoſition, ce qui n'eſt pas poſé de ſoy ny par ſoy meſme, ains ſuppoſé & adioinct apres vn autre qui ſignifie ſuitte & conſequence, & cela eſt l'ordonnance d'Adraſtie, c'eſt à dire la C loy & arreſt ineuitable, à laquelle ſi quelque ame ſe pouuoit aſſocier, elle verroit par conſequence tout ce qui ſeroit iuſques à l'autre generale reuolution, & ſeroit exempte de mal, & ſi elle le pouuoit touſiours faire, elle ne ſouffriroit iamais aucun dommage: voyla que c'eſt que nous appellons par ſuppoſition, & general: & que la Deſtinee fatale ſoit telle, il eſt tout manifeſte tant par ſa ſubſtance que par ſon nom, car elle s'appelle [illegible],

comme si lon vouloit dire εἰϱομένη, c'est à dire de- D
pendente & ensilee, & est vne loy & vne ordon-
nance, pour autant que les choses y sont ordõnees
& disposees, selon & en ensuiuãt celles qui se font
ciuilement. Apres il nous fault venir à traitter aussi
de la relation, c'est à dire comment se refere & se
porte la fatale Destinee enuers la prouidence diui-
ne, & comment enuers la fortune, & que c'est ce
qui est en nous, & qui est contingẽt, & toutes cho-
ses semblables, & d'auantage decider en quoy, &
comment il est faulx, & en quoy & comment il est
veritable, que toutes choses aduiennẽt & se facent E
par fatale destinee: car si lon entend que toutes
choses soient comprises & contenues en la fatale
destinee, il fault conceder que ceste proposition est
veritable: & si lon veult mettre toutes les choses
qui se font entre les hommes, & sur la terre, & au
ciel mesme, en la fatale destinee, concedons le en-
core pour le present: mais si lon entend ce qu'il
semble, que ce mot d'estre fatal emporte plus que
non toutes choses, ains seulemẽt ce qui suit & qui
est dependant soit fatal, alors ne fault il pas dire ne
confesser que toutes choses soient en la fatale de- F
stinee: car tout ce que la loy comprend, & dõt elle
parle, n'est pas legitime ny selõ la loy, par ce qu'elle
comprend trahison, elle traitte de la lascheté d'a-
bandonner son reng en battaille, de l'adultere, &
de plusieurs autres choses semblables, dont on ne
sçauroit dire que pas vne soit legale, attẽdu mesme
que ny faire vaillamment, tuer les tyrans, ny faire
aucun autre acte vertueux, ne se doit à mon aduis
appeller

A appeller legal, par ce que legal proprement est ce qui est commandé par la loy : & si la loy le cõmande, comment ne seroient rebelles à la loy & trangresseurs d'icelle ceux qui ne feroient de grandes vaillances d'armes, & qui ne tueroient les tyrans, ou qui ne feroient quelques autres tels actes insignes de vertu? & s'ils sont transgresseurs de la loy, pourquoy donc ne les punit on? mais si cela n'est pas iuste ny raisonnable, il faut doncques aussi cõfesser, que ces choses la ne sont pas legales ny selon la loy, & que legal & selon la loy est ce qui nom-
B meement est prefix, & expressément commandé par la loy en quelque action que ce soit: ainsi sont seulement fatales & selon la destinee fatale, celles qui sont faittes suiuant la disposition diuine precedente, tellement que la fatale destinee comprét bien toutes choses, mais toutefois plusieurs de celles qui sont en elle comprises, & presque toutes celles qui precedent, à proprement parler, ne se doiuent point prononcer estre fatales, ny selon fatale destinee. Cela estant ainsi, il faut maintenant declarer comme ce qui est en nous, le liberal arbi-
C tre, la fortune, le possible & le contingent, & autres choses semblables, qui sont colloquees entre les precedentes, peuuent subsister auec la fatale destinee, & la fatale destinee auec elles : car la fatale destinee embrasse tout comme il semble, & toutefois ces choses la n'aduiennent pas par necessité, ains chascune d'icelles selon le principe de son naturel. Or est-il que le possible, comme estant genre, doit preceder & aller deuant le contingent, & le con-

tingent, comme ſubiect & matiere, doit eſtre ſup- D
poſé à ce qui eſt en nous, & ce qui eſt en nous en doit vſer & ſ'en ſeruir comme maiſtre & ſeigneur, & la fortune entreuient en ce qui eſt en nous par la proprieté du contingent, qui eſt de pancher en l'vne & en l'autre partie: ce que tu comprendras plus facilement quand tu conſidereras que tout ce qui ſe produit, voire la production meſme, ne ſe fait pas ſans vne puiſſance, & la puiſſance n'eſt pas ſans vne ſubſtance: comme, pour exemple, la production & le produict de l'homme n'eſt pas ſans vne puiſſance qui eſt en l'homme, & l'hom- E
me en eſt la ſubſtance. De la puiſſance qui eſt entredeux vient la ſubſtance, qui eſt le puiſſant, & la production & le produict ſont les poſſibles: y aiant doncques ces trois choſes, la puiſſance, le puiſſant, & le poſſible, auant que la puiſſance puiſſe eſtre, il eſt force que le puiſſant, comme ſon ſubiect, ſoit preſuppoſé, & auſſi eſt force que la puiſſance ſubſiſte deuant le poſſible. Par ceſte deduction doncques ſe peult aucunement entendre & declarer que c'eſt que le poſſible, & le peult on groſſement definir: que c'eſt ce que la puiſſan- F
ce peult produire en eſtre: & plus proprement cela meſme, en y adiouſtãt, prouueu qu'il n'y ait rien au dehors qui l'empeſche: mais entre les choſes poſſibles il y en a qui iamais ne ſçauroient eſtre empeſchees, comme celles qui ſe font au ciel, à ſçauoir le leuer & coucher des eſtoiles, & choſes ſemblables, les autres peuuent bien eſtre empeſchees, cõme ſont la plus part des choſes humaines,

&

A & plusieurs aussi de celles qui se font en l'air. Les premieres, cõme se faisans par necessité, s'appellent necessaires, les autres, qui peuuent aduenir en vne sorte & en vn autre s'appellent contingentes, & les pourroit on ainsi descrire toutes deux. Le necessaire possible celuy qui est contraire à l'impossible, & le contingent possible celuy duquel le contraire est possible: car que le Soleil se couche c'est chose ensemble necessaire & possible, d'autant qu'il est contraire à l'impossible que le Soleil ne se couche point, mais que le Soleil couché il viene de la
B pluye, l'vn & l'autre est possible & contingent. Et puis derechef entre les choses contingentes aucunes arriuent le plus souuent, les autres rarement & peu souuẽt, les autres egalemẽt, autant d'vne sorte que d'autre, comme elles se rencontrent: & celles la sont opposees à elles mesmes, à sçauoir celles qui arriuent le plus souuent à celles qui aduienent raremẽt, & celles la pour la plus part sont subiectes à la nature, mais ce qui aduiẽt egalement autant en vne sorte qu'en l'autre, est en nous: car que soubs l'estoile caniculaire il face chaud ou froid, chaud
C le plus souuent, & froid peu souuent, tous deux sont soubmis à la nature: mais se promener ou non, & autres semblables, dont l'vne & l'autre est soubmise au liberal arbitre de l'hõme, cela s'appelle en nous & en nostre election, mais plus vniuersellemẽt s'appelle il estre en nous: car il y a deux sortes de cest estre en nous, l'vne qui procede de passion, comme de courroux ou de volupté, l'autre de discours & de iugemẽt de raison, qui proprement

ſe peut nommer eſtre en noſtre election:& y a raiſon pourquoy ce poſſible & contingent qui a eſté nommé en nous,ne le ſoit pas pour meſme regard, ains pour diuers : car eu eſgard à l'aduenir, il ſ'appelle poſſible & contingent, & eu eſgard au preſent,il ſe nomme en nous & en noſtre arbitre : ſi le pourroit on ainſi definir, que le contingent eſt ce qui eſt, & ſon contraire poſſible : & ce qui eſt en nous l'vne des parties du contingent, à ſçauoir celle qui preſentement ſe fait ſelon noſtre appetit : parquoy il appert que le poſſible par nature precede le contingent, & que le contingent ſubſiſte deuant ce qui eſt en nous. Ainſi auons nous preſque declaré quel eſt chaſcun d'iceux, que c'eſt dont il a eſté ainſi appellé, & les qualitez qui leur ſont adiacentes: il reſte maintenant à traitter de la Fortune & de l'accident ou cas fortuit, & ſ'il y a autre choſe ſemblable dont on ait accouſtumé de diſputer. Il eſt certain que Fortune eſt vne cauſe, mais entre les cauſes il y en a aucunes qui ſont cauſes de ſoy & par ſoy, les autres le ſont par accident: comme d'vne maiſon ou d'vne nauire, les cauſes propres par ſoy ſont le maçon & le charpentier, mais par accident le Muſicien & le Geometrien,& toute autre qualité qui peut aduenir au maçon & au charpentier,tant au corps cõme en l'ame, ou bien aux choſes exterieures : dont il appert que la cauſe par ſoy ne peut eſtre que determinee, certaine & vne, mais que les cauſes par accident ne ſont iamais vnes,mais infinies & indeterminees, car pluſieurs accidents totalement differents, voire infinis,

A nis, peuuent estre ensemble en vn mesme subiect. Ceste cause doncques par accident quand elle se rencontre en chose qui se fait à quelque fin, & qui soit en nostre arbitre & election, alors elle s'appelle fortune, comme trouuer vn thresor en fouillant vn fossé ou vn creux pour pläter vn arbre, ou bien faire ou souffrir quelque chose extraordinaire, en fuyant ou chassant, ou bien autrement en marchant, ou seulement en se retournant, prouueu que ce ne soit pas à la fin de ce qui est aduenu, ains à quelque autre intention. Voila pourquoy quel-
B ques vns des anciens ont definy la fortune estre la cause incogneuë & impreuoyable au discours de la raison humaine : mais selon les Platoniques qui en ont approché plus pres par la raison, on la definit ainsi, La Fortune est cause par accident és choses qui se font à quelque fin, & qui sont en nostre election : & puis ils y adioustent encore, improuueuë & incogneuë au discours de la raison humaine : combien que le rare & l'estrange par mesme moien apparoisse aussi en ce genre de causes par accident : mais que c'est que cela, s'il
C n'apparoist assez par les oppositions & disputes faittes alencontre, au moins apparoistra il tresclairement par ce qui est escript dedans le Phędon de
» Platon, là où sont ces paroles : N'auoient ils donc-
» ques pas entendu comment auoit esté fait le iuge-
» ment? Ouy bien, car quelqu'vn le nous estoit venu
» dire, dont nous nous estions bien fort esmerueil-
» lez, de ce que y aiant long temps que le iugement
» estoit donné, il estoit mort long espace depuis.

» Qui fut cause de cela, Phedon? Ce fut vne for- D
» tune qui luy aduint, Echecrates: car le iour de de-
» uant le iugement, la prouë de la galere que les A-
» theniens enuoyoient en l'Isle de Delos, auoit esté
» couronnee. Esquelles paroles il faut noter que ce
mot, Il luy aduint, ne se doit pas entendre simple-
ment pour, il fut fait, mais plustost pour, il arriua
par vn concours de plusieurs causes ensemble l'v-
ne sur l'autre, par ce que le presbtre couronna de
festons le vaisseau à autre fin & autre intention, &
non pas pour l'amour de Socrates, & les iuges l'a-
uoient condamné pour autre cause aussi, mais l'e- E
uenement & accident fut estrange & de telle sor-
te, comme s'il fust arriué par preuoyance ou de
quelque humaine creature, ou de quelque autre
superieure nature. Et quant à la definition de For-
tune cela suffise, qu'il faut necessairemẽt qu'il sub-
siste quant & quant quelque chose cõtingente, de
celles que lon fait à quelque fin, dont le nom luy a
esté imposé, & qu'il fault que deuant il y ait vn
subiect des choses qui sont en nous & en nostre ar-
bitre: mais accident ou bien cas fortuit s'estend
plus amplement que ne fait la fortune, car il la cõ- F
prent elle mesme, & plusieurs autres choses qui
peuuent aduenir tantost d'vne sorte & tantost d'v-
ne autre: & ainsi comme la deriuation du mot
mesme ἀυτόματον le monstre, c'est ce qui aduient
au lieu d'vn autre, quand ce qui estoit l'ordinaire
n'aduient pas, mais vn autre en son lieu, comme
seroit le froid au temps de l'estoile caniculaire, car
quelquefois il y fait froid, & non pas sans cause, te-
merai-

A merairement : en somme tout ainsi que ce qui est en nous & arbitraire est partie du contingent, aussi est la fortune partie du cas d'aduenture ou de l'accident, & sont tous deux euenemens conioincts & dependans de l'vn & de l'autre, à sçauoir le cas fortuit du contingent, & la fortune de ce qui est en nous & qui est arbitraire, & encore non pas de tout, mais de ce qui est en nostre election, ainsi comme nous auons desia dit. Voila pourquoy ce cas fortuit est cõmun autant aux choses qui n'ont point d'ame, comme à celles qui sont animees,
B là où la fortune est propre à l'homme seul qui a ses actions volontaires : au moien dequoy on estime que ce soit tout vn estre fortuné & estre heureux, & l'heur consiste en bien faire, & le bien faire est propre à l'homme, & à l'homme encore parfaict.
Voila doncques les choses qui sont comprises dedans la fatale destinee, c'est à sçauoir, le contingent, le possible, l'election, ce qui est en nous, la fortune, l'accident ou cas fortuit, & leurs adioincts, comme sont ce qui est signifié par ces mots, peut estre, &, à l'aduenture, mais ce n'est pas
C à dire que pour estre cõtenues dedans la destinee, pour cela elles soient fatales. Il reste maintenant à discourir de la prouidence diuine, car elle comprent mesme la fatale destinee. La prouidence doncques supreme & premiere est l'intelligẽce & volõté du premier & souuerain Dieu, qui fait bien à tout ce qui est au monde, par laquelle toutes les choses diuines en tout & par tout ont esté tres-bien & tres-sagement ordonnees & disposees. La

ſeconde prouidence, eſt celle des ſeconds Dieux D
qui vont par le ciel, par laquelle les choſes tempo-
relles & mortelles ſ'engendrent ordonneement &
regleement, & ce qui appartient à la conſeruation
& continuation de chaſque genre des choſes. La
troiſiéme ſe peut vray-ſemblablement appeller la
prouidence des Dęmons qui ſont parmy la terre,
ordonnez pour obſeruer & regir les actions des
hommes: ceſte troiſiéme prouidence ſe voit, mais
toutefois proprement & principalement ſe nom-
me prouidence la ſupreme & premiere: ſi ne fau-
dras point de dire, encore que nous contrediſions E
en cela à quelques philoſophes, que toutes choſes
ſe font par la prouidence & par la fatale deſtinee,
& par la nature auſſi, mais aucunes choſes par la
prouidence, les vnes par l'vne, & les autres par
les autres, & aucunes par la fatale deſtinee: & la
fatale deſtinee entieremẽt par la prouidence, mais
la prouidence nullement par la fatale deſtinee, &
pour le preſent cela ſ'entend de la premiere & ſou-
ueraine prouidence. Or tout ce qui ſe fait par au-
tre, quelque choſe que ce ſoit, eſt touſiours poſte-
rieur à ce par qui il ſe fait, comme ce qui ſe fait par F
la loy eſt poſterieur à la loy, & ce qui ſe fait par na-
ture eſt poſterieur à la nature: auſſi ce qui ſe fait
par la fatale deſtinee eſt poſterieur à la fatale deſti-
nee, & faut qu'il ſoit plus recent & plus moderne:
parquoy la prouidẽce ſupreme eſt la plus ancien-
ne de toutes, excepté celuy ſeul de qui elle eſt l'in-
telligence ou la volonté, ou toutes les deux en-
ſemble, qui eſt le ſouuerain autheur, ouurier &
pere

A pere de toutes choses. Et pour quelle cause, dit Ti-
» meus, est-ce qu'il a construit toute la machine de
» ce monde? Pour ce qu'il est tout bon, & qu'en ce-
» luy qui est tout bon ne se peut iamais imprimer ny
» engendrer aucune enuie, ains en estant hors du
» tout en tout, il vouloit autant qu'il est possible que
» toutes choses luy ressemblassent. Qui receura ceste
origine de generation & de la creation du monde, telle comme les hommes nous l'ont laissee par escript, il fera tresbien: car Dieu voulant que toutes choses fussent bonnes & rien de mal, entant
B qu'il estoit possible, il prit tout ce qu'il y auoit de visible, qui n'estoit pas à requoy, immobile, ains se mouuoit temerairement & confusément sans ordre ne regle, & le rengea en bonne ordonnance hors de celle confusion, aiant en soy mesme iugé que l'vn estoit trop meilleur que l'autre: car il n'estoit ny n'est conuenable à celuy qui est tresbon, de faire chose qui ne fust tresbonne & tresbelle: il faut doncques estimer que la Prouidence, ie dis la premiere & souueraine, constitua premierement cela, & puis de reng les choses qui ensuiuent ius-
C ques aux ames des hommes, & apres il crea les huict Sphęres, autant comme il y a de principaux astres, & distribua à chascune vne ame, & les meit toutes comme dedans vn chariot sur la nature de l'vniuers, & leur monstra les loix & ordonnances de la fatale Destinee. *

Qui sera celuy qui ne croira que par ces paroles il declare disertement & manifestement la Destinee fatale estre comme vne tribune aux haren-

gues, & par maniere de dire vne constitution de D
loix ciuiles conuenables aux ames des hommes,
de laquelle il rend les causes puis apres? Quant à
la seconde prouidence, il la remarque & signifie
» par ces paroles: Leur aiant ordonné loy de toutes
» choses, à fin que s'il aduenoit apres quelque fau-
» te, il fust exempt & non cause de la malice d'aucu-
» ne chose, il en espandit les vnes par la terre, les
» autres sur la lune, les autres sur les autres outils &
» instrumens du temps, apres laquelle distribution il
» donna mandement aux ieunes Dieux de faire des
» corps mortels, & y adiouster ce qui defailloit à l'a- E
» me humaine, & apres auoir fait & parfait tout
» ce qui y est adherent & consequent, qu'ils regis-
» sent & gouuernassent le mieux & le plus sagement
» qu'il leur seroit possible le mortel animal, à fin
» qu'il ne fust pas luy mesme cause de ses maux. En
ces paroles, qu'il fust exempt & non cause de la
malice d'aucune chose, par apres il cotte & mon-
stre tresclairement à vn chascun la cause de la fata-
le Destinee:& l'ordre & office de ces ieunes Dieux
nous monstre la seconde prouidence, & si semble
encore qu'il ait attaint & touché en passant la F
troisiéme, si c'est pour cela qu'il a estably les loix &
ordonnances, à fin qu'il ne peust estre accusé com-
me autheur de la malice qui seroit en chascun, puis
apres: car Dieu qui est exempt de toute malice n'a
que faire de loix ny de fatale destinee, mais chas-
cun de ces petits Dieux, tiré par la prouidence de
celuy qui les a engendrez, fait ce qui est de son of-
fice. Que cela soit vray, & que ce soit l'aduis & la
sen-

A sentẽce de Platon, il me semble que les paroles du legislateur en ses liures des Loix en donnent assez
» suffisans tesmoignages. S'il y auoit hõme qui fust
» suffisant de sa nature, ou par diuine fortune engẽ-
» dré & né si heureusement qu'il peust comprendre
» cela, il n'auroit que faire de loix qui luy comman-
» dassent: car il n'y a ny loy ny ordonnance qui soit
» plus digne ny plus puissante que la science, & n'est
» pas loisible qu'il soit serf ny subiect à personne, s'il
» est veritablement & realemẽt franc & libre de na-
» ture, ains doit commander par tout. Quant à moy,
B i'entend & interprete ainsi la sentence de Platon: car estant la Prouidence triple, la premiere, comme celle qui a engendré la fatale destinee, en quelque maniere la comprent: la seconde estant engendree auec elle, est aussi totalement comprise & ambrassee quand & elle: la tierce, comme estant depuis engendree de la fatale destinee, & comprise dessous elle, en la mesme sorte que le sont ce qui est en nous & la fortune, cõme nous auons dit: car ceux à qui l'assistance de la puissance d'vn Dęmon aide, ainsi comme dit Socrates, exposant que c'est
C que l'ordonnance ineuitable d'Adrastia, Ce sont ceux la que toy mesmes sens & entends bien, lesquels croissent & viennent en auant incontinent: ainsi faut il attribuer à ceste tierce prouidence la faueur que font les Dęmons à quelqu'vn, & ce que soudainement ils deuiennent grands par force de la destinee: brief il ne peut estre doubteux à personne que cela n'appartiene à la destinee. Et à l'aduenture pourra il estre trouué plus vraysemblable,

que mesme la seconde prouidence fust comprise D
soubs la destinee, & en somme tout ce qui se fait entierement, attendu mesme que la destinee, cõme substance, a esté par nous diuisee en trois parties: & le propos de la chaine cõprent les reuolutions des cieux au nõbre & au reng des choses qui aduiennẽt par supposition: mais quãt à cela ie n'en debatrois pas beaucoup, à sçauoir s'il les faut appeller, aduenants par supposition, ou bien conioincts à la Destinee, attendu que à la Destinee mesme cõmande vn autre destin. Nostre opinion doncques, à la dire par articles abbregez, est telle. Mais la sentence cõ- E
traire ne met pas seulement toutes choses soubs la Destinee, ains selon & par la destinee. Or tout accorde à autre, & ce qui accorde à autre, il est tout clair qu'il est autre aussi. Selon ceste opinion dõcques, le Contingent a esté dit le premier, ce qui est en nous le second: la fortune, le troisiéme: & l'accident ou cas fortuit, auec tout ce qui depend d'eux, louange, blasme, & tous leurs alliez, le quatriéme: le cinquiéme & dernier de tous, les prieres aux Dieux, leurs ceremonies & seruices. Au demourãt, quant à ces argumens Sophistiques que lon ap- F
pelle Oyseux, & Moissonneurs, & à celuy que lon appelle contre la Destinee, ce ne sont que vaines arguces & laqs sophistiques, selon ceste opinion: mais selon la sentence contraire, la premiere & principale conclusion est, que rien ne se fait sans cause, & que tout se fait par causes precedentes: la seconde, que ce monde est gouuerné par nature, qu'il conspire, consent & cõpatit auec soy mesme:

la

A la troisiéme semble plustost estre de tesmoignages, dont le premier est de la diuination qui est approuuee de toutes sortes de gens, comme estant veritablement en Dieu : le second l'ęquanimité, & patience des sages, qui prennent doulcement, & portent patiemment tout ce qui aduient, comme aduenant par ordonnance diuine, & ainsi qu'il appartient : le troisiéme, ce propos qui est cõmun & vulgaire en la bouche de tous, à sçauoir, que toute proposition est ou vraye ou faulse. Nous auons ainsi estrainct ce discours en petit nombre B de courts articles, à fin que nous comprinssions en peu de paroles toute la matiere de la destinee. S'il faut examiner tous ces poincts la de l'une & de l'autre opinion auec plus diligente inquisition, nous le ferons particulierement cy apres.

Tout y est corrompu, & ne s'en peut rien tirer de solide resolution.

QVE LES STOIQVES DISENT DES CHOSES PLVS ESTRANGES que ne font les Poëtes.

C

ON reprend Pindare de ce qu'il feint par trop estrangement, hors de toute verisimilitude, que Cęneus estoit si dur que sa peau ne pouuoit estre entamee par aucun ferremẽt, & que, sans estre blecé, il fut enfondré dedans la terre, comme il dit,

D'vn roide pied fendant la terre: D
Mais ce Lapithe icy, c'eſt à dire, ce ſage des Stoïques, forgé d'vne impaſſibilité, cōme d'vn metal plus dur que diamāt, n'eſt pas tel qu'il ne ſoit bien quelquefois blecé, quelquefois malade, & quelquefois attainct de douleur: & toutefois, cōme ils diſent eulx, il eſt touſiours ſans peur, ſans triſteſſe, il ne peut eſtre vaincu ne forcé, ſi biē on le naure, que lon luy face tous les maux du monde, que lon le tourmente, que lon luy ſaccage & deſtruiſe ſon païs deuant ſes yeux, & autres telles calamitez. Le Ceneus de Pindare, encore qu'il ſoit aſſené de E
coups de traict, pour cela n'en eſt point blecé: mais le ſage des Stoïques, encore qu'on le tienne enfermé, il n'eſt point pour cela priué de ſa liberté: qu'on le iette du hault en bas d'vn precipice, il n'eſt point forcé: qu'on luy donne la gehenne, il n'eſt point tourmenté: que lon le bruſle, on ne luy fait point de mal: encore qu'il tōbe en luictant, il eſt inuincible: qu'on l'enuironne de muraille, il n'eſt point pourtant aſſiegé: qu'il ſoit vendu par les ennemis, ſi eſt il imprenable, reſemblant proprement à ces nauires qui ont ces belles inſcriptiōs F
en pouppe, Heureuſe nauigation, ou Prouoyance ſalutaire, ou Remede cōtre tous dangers, & neantmoins elles ſont tourmentees en mer, & quelquefois froiſſees contre vn rocher, & enfoncees iuſques au fond de la mer. Iolaüs, ainſi comme le poëte Euripides feint, par la priere qu'il feit aux Dieux, deuint ſoudainement de vieil, imbecille & decrepité qu'il eſtoit, ieune, diſpos & gaillard pour

com-

A combattre: aussi le sage des Stoïques estant hier malheureux & meschant, au iourd'huy se trouuera tout soudain changé en homme de bien & vertueux, & deuiendra de ridé, pasle, maigre & deffait vieillard, comme dit Æschylus,

De mal de reins griefuement trauaillé,
Et de douleurs tendu & tenaillé,

ieune, beau, dispos, plaisant & agreable aux hommes & aux Dieux. Minerue, ainsi que dit Homere, osta à Vlysses ses rides, sa teste chauue & sa laideur, à fin qu'il apparust beau: mais le sage de ceux icy, B encore que la vieillesse ne se parte point de son corps, ains au contraire qu'elle y adiouste & augmente toutes incommoditez, demourant bossu, si ainsi se rencontre, besgue, boiteux & edenté, n'est pour cela laid, ne difforme, ne contrefaict. Et comme lon dit que les escarbots fuyent les bonnes & doulces odeurs, & cherchent les puantes, aussi l'amour des Stoïques s'attachant aux plus laids & plus difformes, apres les auoir par leur sapience tournez en toute venusté & beauté, se depart d'auec eux. Chez les Stoïques, qui le matin à C l'aduenture estoit tresmeschant, le soir sera deuenu treshomme de bien, & qui s'allant coucher estoit fol, ignorant, outrageux, intemperant, ou bien esclaue, pauure & indigent, le lendemain se leuera Roy, riche, bien heureux, chaste, iuste, ferme & constant, non point subiect à varieté d'opiniōs, non qu'il ait soudainement fait barbe ne poil en vn corps ieune & tendre, mais bien aiant engēdré en vne ame debile & molle, effeminee & incon-

ſtante, vn entendement parfaict, vne ſouueraine D
prudence, vne diſpoſition egale aux Dieux, vne ſcience certaine ſans branlement d'opinions, & vne habitude immuable, non que premierement la meſchanceté qu'il auoit ſ'en ſoit allee petit à petit, mais tout ſoudain eſtãt deuenu d'vne treſmauuaiſe beſte vn demy Dieu, vn Dęmon, ou vn Dieu tout entier. Car depuis qu'ils ont pris la vertu en l'eſchole Stoïque, ils peuuent dire,

Ce que voudras demande par ſouhait,
Incontinent il t'aduiendra tout fait.

Ceſte vertu leur apporte richeſſe, elle meine quãd E
& ſoy vne royauté elle donne bonne fortune, elle rend les hommes bien-heureux, n'aians beſoing de rien, contents de ſoy, encore qu'ils n'aient pas vne ſeule drachme d'argent en leur maiſon. Les fables des poëtes ſont controuuees auec plus de raiſon, car iamais elles n'abandonnent Hercules en neceſſité de viures ou d'aucunes choſes neceſſaires, ains ſemble qu'il y a touſiours vne viue ſource quand & luy, dont il en coule à foiſon pour luy, & pour ceux de ſa compagnie. Mais celuy qui a vne fois appris la chéure Amalthee, & la corne d'a- F
bondance des Stoïques, il eſt incontinent riche, & ſi mendie ſa vie des autres: il eſt Roy, & ſi enſeigne pour de l'argent à coudre & deſcoudre des ſyllogiſmes: luy ſeul poſſede tout, & ſi paye le louage de ſa maiſon, il achepte ſon pain auec de l'argent qu'il emprunte à vſure bien ſouuent, ou qu'il demande à ceux qui n'en ont point. Il eſt bien vray que le Roy d'Ithacque Vlyſſes demande

bien

A bien l'aumoſne, mais c'eſt pource qu'il ne veult pas qu'on le cognoiſſe, & contrefaict le beliſtre miſerable le plus qu'il peult. Mais celuy qui eſt yſſu de l'eſchole Stoïque, criant à pleine teſte, C'eſt moy ſeul qui ſuis Roy, c'eſt moy ſeul qui ſuis riche, ſe fait ſouuēt voir aux portes & huys d'autruy diſant,

A Hipponaux donnez vn veſtement,
Car de froidure il tranſit durement,
Clacque des dents & branle des machoires.

LES CONTREDICTS DES
B
PHILOSOPHES STOIQVES.

EN premier lieu ie voudrois que lon veiſt vne conformité & accord entre les opinions & les vies des hommes : car il n'eſt pas tant neceſſaire que l'Orateur & la Loy, comme dit Æſchines, ſonnent vne meſme choſe, comme il eſt requis que la vie d'vn philoſophe ſoit conforme & conſonante auec ſa
C doctrine & ſa parole. Car la parole du philoſophe eſt vne loy volontaire & particuliere qu'il ſ'impoſe à ſoymeſme, ſ'il eſt ainſi qu'ils eſtiment que la philoſophie ſoit, comme elle eſt, profeſſion de choſe ſerieuſe, graue & de treſgrande importance, non pas vn ieu ny vn cacquet mis à la volee au vent, pour en acquerir hōneur ſeulement. Or eſt il que nous voions que Zenon luy meſme a eſcript beaucoup, ainſi que le papier endure tout, & Cleanthes

aussi, mais Chrysippus encore d'auantage, touchãt D
le gouuernement de la chose publique, touchant
le commander & obeir, touchant le iuger, plaider
& aduocasser: Mais en la vie de pas vn d'eulx, vous
ne trouuerez qu'ils aiẽt iamais esté ny Capitaines,
ny Legislateurs, ny Senateurs, ny Conseillers, ou
Orateurs plaidans deuant les Iuges, ny qu'ils aient
esté en aucune guerre, portants les armes pour la
defense de leur pais, qu'ils aient esté en quelque
ambassade, qu'ils aient fait quelque liberalité au
public, ains ont demouré toute leur vie, qui n'a pas
esté courte, mais fort longue, en pais estranger hors E
du leur, aiants gousté de l'aise du repos, comme des
Alises des Lotophages, que dit Homere, à escrire, à
disputer, & à se pourmener: par où il appert mani-
festemẽt qu'ils ont vescu plustost selon que les au-
tres disent & escriuent, que selon ce qu'eulx mes-
mes iugent & confessent estre leur deuoir, aiants
passé tout le cours de leur vie au repos qu'Epicurus
& Hieronymus louẽnt & recõmandent tãt. Qu'il
soit ainsi, Chrysippus luy mesme en son quatrie-
me liure de la diuersité des vies escrit, que la vie des
Scholastiques, c'est à dire des gens d'estude oyseux, F
ne differe en rien de celle des voluptueux: mais il
» vault mieulx alleguer ses propres termes: Ceulx,
» dit il, qui pensent que la vie scholastique & oyseu-
» se conuiene principalement aux philosophes, s'a-
» busent des le commancement, cuidants qu'il faille
» philosopher par maniere de passe-temps, ou pour
» quelque autre chose semblable, & vser ainsi tout le
» cours de sa vie à l'estude des lettres. c'est à dire,
pour

A pour le declarer apertement, viure à son aise & ioyeusement. Et n'est pas ceste opinion fort cachee, ny dissimulee : car plusieurs le disent tout clairement, & plusieurs vn peu plus obscurement. Mais qui est celuy qui soit plus enuieilly en telle vie oyseuse que Chrysippus, que Cleanthes, que Diogenes, que Zenon & Antipater ? lesquels ont abandonné leur pais, encore qu'ils n'eussent occasion quelconque de s'en plaindre, ains seulement, à fin qu'ils passassent leur vie plus doulcement en repos, & sur le baudrier, comme lon dit, c'est à dire B en plein loisir, à disputer & à estudier. Qu'il soit vray, Aristocreon disciple & familier de Chrysippus, luy aiant fait dresser vne statue de bronze, y escriuit ces vers:

Ceste statue Aristocreon meit
A Chrysippus lumiere des Stoïques,
Le fer trenchant des nœuds Academiques.

Voyla doncq quel a esté Chrysippus le vieil, celuy qui louë la vie des Roys, & de ceulx qui versent en l'administration de la chose publique, celuy qui estime qu'il n'y ait point de difference entre la vie C scholastique & oyseuse, & la voluptueuse. Mais ceux d'entre eulx qui s'entremettent d'affaires, repugnét encore plus que luy aux resolutions de leur secte. Car ils exercent des magistrats, ils sont Iuges, ils sont Senateurs, ils vont au conseil, ils font des loix, ils punissent les mal-faitteurs, ils recompésent & honorent ceux qui font bien, côme estants villes celles où ils s'entremettét du gouuernement, côme estants Senateurs, conseillers & iuges, ceulx qui

ſont legitimement eſleus à tels offices par le ſort D
ou autrement, & comme eſtants Capitaines ceulx que les citoiens tiennent pour tels, & cõme eſtants vrayes loix celles de Solon, de Lycurgus & de Cliſthenes, leſquels toutefois ils maintiennent auoir eſté fols & mauuais: parquoy encore en ſe meſlant des affaires, ils ne laiſſent pas de ſe contrarier à eux meſmes, & contredire leur doctrine. Et puis Antipater au liure de la diſſenſion d'entre Cleanthes & Chryſippus, eſcrit que Zenon & Cleãthes ne voulurent oncques eſtre faits citoiens d'Athenes, de peur qu'il ne ſemblaſt qu'ils feiſſent tort & in- E
iure à leur propre pais. Or ſi ceux la firent bien, il n'y a que tenir que Chryſippus n'ait mal fait en ſe faiſant enroller & immatriculer au nombre des citoiens d'Athenes: toutefois ie ne me veux point arreſter à le diſcourir plus auant pour ceſte heure, mais bien dis-ie, qu'il y a vne grande & merueilleuſe repugnance en leurs faicts, de conſeruer en leur pais le nom tout nud de patrie, & ce pendant luy oſter la preſence de leurs perſonnes & de leurs vies, en ſ'en allant ailleurs demourer ſi loing en eſtrange terre, qui eſt tout ne plus ne moins que ſi F
quelqu'vn laiſſant & abandonnant ſa femme legitime, ſ'en alloit habiter auec vne autre, qu'il couchaſt ordinairement auec elle, & luy feiſt des enfants, ſans que toutefois il la vouluſt eſpouſer, ne paſſer contract de mariage, de peur qu'il ne feiſt tort & iniure à ſa premiere. Et puis Chryſippus au traitté qu'il a fait de la Retorique, eſcriuant ainſi, que le ſage harenguera en public, & ſ'entremettra

des

A des affaires,cõme si la richesse,l'autorité & la santé estoient choses bonnes,confesse par là,que ses preceptes & resolutions induisent les personnes à ne sortir point de leurs maisons,& à ne se point entremettre d'affaires, & par consequent que leurs doctrine & preceptes ne se peuuent accommoder à l'vsage, ny estre conuenables aux actions de la vie humaine. D'auantage, c'est vn des arrests donné par Zenon, qu'il ne fault point bastir de temples aux Dieux,d'autant que le temple n'est point chose saincte, ne qui soit grandement à estimer, atten-
B du que c'est ouurage de massons & manœuures, & que nul ouurage de telle maniere de gens ne peult estre de grand pris. Et ce pendant ceulx qui aduouënt & approuuent cela cõme sagement dit, se font neantmoins receuoir en la religion des mysteres : ils montent au chasteau où est le temple de Minerue, ils adorent les images des Dieux, ils ornent de festons & de couronnes les temples qui sont ouurage de massons & de manœuures, & toutefois ils pensent que les Epicuriens, qui nient que les Dieux s'empeschent du gouuernemẽt des cho-
C ses humaines, se refutent eulx mesmes, quand ils leur sacrifient, & eulx mesmes sont encore mieulx refutez, quand ils sacrifient aux Dieux dedans les temples,& sur les autels, lesquels ils maintiennent ne deuoir point estre, ny que lon n'en doit point bastir. Zenon met plusieurs vertus selon leurs differences comme aussi fait Platon,Prudence,Force, Temperance, Iustice & autres, disant qu'elles sont bien de faict inseparables, mais neantmoins diuer-

ses & differentes de raison, & neantmoins en les D definissant les vnes apres les autres, il dit, que la Force est prudéce en ce qu'il faut executer, Iustice, prudence en ce qu'il faut distribuer, comme si ce n'estoit qu'vne seule vertu, aiant diuerses relatiõs, selon la difference des choses qui tombent en action. Si n'est pas Zenon seulement en cela repugnant à soy-mesme, mais aussi Chrysippus qui reprent Ariston en ce qu'il dit, que toutes les vertus ne sont que diuerses habitudes & relations d'vne mesme, & neantmoins defend Zenon qui les definit ainsi chascune. Et Cleãthes en ses Commen- E
» taires naturels, aiant dit que le battement du feu est
» la vigueur des choses: & s'il est suffisant en l'ame
» pour paracheuer ce qui se presente, cela, dit il, s'ap-
» pelle force & puissance. Il subioint apres de mot à
» mot: Et ceste force & puissance la, si elle s'imprime
» és choses apparentes où il faille se contenir, elle se
» nomme continence: & si c'est en choses qu'il faille
» supporter, elle s'appelle force: si c'est en estimation
» de merite, iustice: si en chois ou en refus, c'est à dire
» en choses qu'il faille eslire ou refuser, temperance.
Contre ceste commune sentence, F

Par toy ne soit iustice departie,
Deuant qu'ouir l'vne & l'autre partie.

Zenon y cõtredisant allegue ceste raison: Si le premier a prouué son dire, il n'est point besoing d'ouir le secõd, car la question est desia finie & terminee: & s'il n'a point prouué, c'est tout autant comme s'il estoit contumax, n'aiant point comparu estant appellé, que aiant comparu n'auoir fait que basteler:

soit

A ſoit doncques qu'il ait prouué, ou qu'il n'ait point prouué, il n'eſt point de beſoing d'ouir le ſecond: & ce pendant luy meſme qui faiſoit ceſte demande eſcriuoit contre les liures de la Republique de Platon, & enſeignoit à ſouldre les arguments Sophiſtiques, & enhortoit ſes diſciples d'apprendre diligemment la Dialectique, comme ſcience qui monſtroit à ce faire, & neantmoins on luy pouuoit obiicier, Ou Platon auoit prouué ſon dire, ou il ne l'auoit pas prouué: Ny ſelon l'vn ny ſelõ l'autre: il n'eſtoit doncq point neceſſaire de luy contre
B eſcrire, ains ne ſeruoit de rien eſtãt ſuperflu. Autant en peult on auſſi dire des arguments Sophiſtiques. Chryſippus eſt d'aduis qu'il fault que les ieunes gens apprennẽt premierement les arts qui concernent le parler, en ſecond lieu les ſciences morales, & tiercement les naturelles, conſequemmẽt qu'ils oyent parler de Dieu, pour le dernier. Ce qu'aiant dit en pluſieurs paſſages, il ſuffira d'alleguer ce qu'il en eſcrit de mot à mot en ſon troiſieme liure des vies: Premierement, dit il, il me ſemble ſuiuant ce qui a eſté dit par les anciens, qu'il y a trois genres
C de ſpeculations philoſophiques, celles qui appartiennẽt au parler, celles qui concernent les mœurs, & celles qui touchent la nature des choſes, & qu'il fault preferer & mettre deuant celles qui appartiennent au parler, en ſecond lieu celles qui traitent des mœurs, & au troiſieme les naturelles, entre leſquelles la derniere eſt celle qui traitte de Dieu: c'eſt pourquoy lon appelle les traditions d'icelle τελετὰς, comme qui diroit les dernieres. Mais ce

traitté la des Dieux, qu'il dit deuoir estre mis au D dernier lieu, luy mesme au mesme traitté le met deuant toute autre question morale. Car il ne traitte ny des fins, ny de la iustice, ny des biens & des maux, ny de mariage, ny de la nourriture des enfants, ny de la loy, ny du gouuernement de la chose publique, en aucune sorte, que cõme ceulx qui proposent & mettent en auant les decrets és choses publiques, n'aient mis au deuant à la bonne fortune, ou à la bonne heure, aussi il n'ait luy, mis deuant vne preface de Iupiter, de la Destinee, de la prouidence diuine, & que le monde est maintenu E par vne seule puissance, qu'il n'y a qu'vn monde, & qu'il est finy: desquels poincts nul ne se peult fermement croire, ny bien persuader, que lon n'ait profondemẽt penetré, & que lon ne soit imbu iusques au fond des plus profonds secrets & discours de la philosophie naturelle. Mais escoutez vn peu » ce qu'il en dit en son troisieme liure des Dieux: On » ne sçauroit, ce dit il, trouuer vn autre origine ny » vne autre source de la iustice, que de Iupiter & de » la commune nature. Car il fault que ce soit de là, » que toute telle chose se deriue, si nous voulons dis- F » courir des choses bonnes & mauuaises. De rechef » en son traitté des positions naturelles: On ne sçau- » roit, dit il, autrement ny bien proprement proce- » der au discours des choses bonnes & mauuaises ny » des vertus, ny de la felicité souueraine, que de la » cõmune nature, & de l'administration de ce mon- » de. Puis encor plus outre: Il fault, dit il, subioindre » à cela le propos des bonnes & des mauuaises cho-

A ses,n'y en aiant point de commancement meilleur
que celuy la,ny meilleure relation, n'estãt la sciẽce
naturelle pour autre occasion requise ny necessaire
à apprendre, sinon pour cognoistre la difference
du mal & du bien. Il s'ensuit dõques,selon Chry-
sippus, que la science naturelle est tout ensemble
deuant & apres la morale, ou pour dire la verité
plus ouuertement, il y a vn merueilleux renuerse-
ment d'ordre, duquel il est bien malaisé de se de-
pestrer, de dire qu'il faille mettre cecy apres cela,
lequel cela ne se peult aucunement comprendre
B sans cecy, & y a manifeste repugnãce, de dire que
la science naturelle soit le principe de la morale
qui traitte du bien & du mal, & neantmoins or-
donner qu'elle soit enseignee non deuant, mais
apres celle la. Et si quelqu'vn me dit que Chrysip-
pus a escrit en son traitté de l'vsage d'oraison, que
celuy qui apprend en premier lieu la Logique,c'est
à dire la philosophie concernant le parler, ce n'est
pas à dire pour cela qu'il se doiue abstenir d'apprẽ-
dre aussi les autres parties, ains qu'il en fault aussi
prendre autãt que lon en aura de moiẽ,il dira bien
C la verité, mais aussi confirmera il l'accusation de sa
faulte. Car il se cõbat soy mesme, en ordonnant
tantost que lon apprẽne apres tout le demourant
& le dernier, la science qui traitte de Dieu, estant
la raison pour laquelle on l'appelle τελετὴν, com-
me qui diroit finale & tantost disant au contraire,
qu'il fault du commancement en prendre, aussi
bien que des autres, quelque partie: car tout ordre
se rompt & se confond, s'il fault par tout prendre

part, & gouster de tout. Il y a encore plus, c'est D
qu'aiant arresté que le commancement de la do-
ctrine des bonnes & mauuaises choses, doit pro-
ceder de la doctrine de Dieu, il ne veult pas neant-
moins que ceulx qui se mettent à apprendre la
philosophie morale, commãcent par là, ains qu'en
apprenant celle cy, ils prennent vn petit en passant
de celle la, autant qu'il leur en sera dõné de moien:
& puis passer de la philosophie morale à la Theo-
logie, sans laquelle Theologie & doctrine de Dieu,
il dit qu'il ne se peult auoir aucun principe ny pro-
v. gres en la discipline des mœurs. D'auantage il dit, E
que disputer sur vne mesme matiere en l'vne & en
l'autre partie, il ne le reprouue pas vniuersellemẽt,
mais aussi conseille il d'en vser bien reseruément,
& y estre bien retenu, comme quelque fois on fait
en plaidant, où lon allegue les raisons des aduer-
saires, non pour les soustenir, mais seulement pour
les refuter, & dissouldre ce qu'il y a de vray-sem-
blable apparence: car autremẽt, dit il, cela est à faire
à ceulx qui doutẽt & retiennent leur consentemẽt
de toutes choses, pour ce que cela leur sert à ce
qu'ils pretendent. Mais à ceulx qui veulent impri- F
mer és cœurs des hommes vne science certaine, se-
lon laquelle lon doit indubitablement se conduire,
il faut fonder le contraire, & de poinct en poinct y
conduire ceux que lon y introduit depuis le com-
mancement iusques à la fin, en quoy il eschet bien
quelquefois opportunité de faire mẽtion des opi-
nions & sentences contraires, pour refuter & re-
souldre ce qu'il y pourroit auoir de verisimilitude,
comme

A comme lon fait en plaidant deuant les Iuges: voila ce qu'il en dit en propres termes. Or que ce soit chose hors de tout propos, que les philosophes doiuēt amener les opinions des autres philosophes contraires à la leur, non auec toutes leurs raisons, mais seulement à la mode des aduocats plaidans en iugement, en affoiblissant les preuues & arguments d'icelles, comme si la dispute se faisoit, non pour trouuer la verité, ains seulement pour acquerir l'honneur de la victoire, nous l'auons ailleurs discouru contre luy : mais que luy mesme, non en B peu de lieux, ains souuēt & en plusieurs endroicts, ait confirmé & corroboré les resolutions contraires à la sienne, auec sollicitude, affection & diligence, telle qu'il n'est pas aisé à chascū de discerner laquelle luy plaist le plus, ceulx mesmes qui admirent la subtilité & viuacité de son entendement le disent, & tiennent que Carneades n'a rien de soy mesme, ne qui soit de sa propre inuention, ains que des propres moiens & arguments dont Chrysippus cuidoit prouuer ses assertions, il les retournoit au cōtraire alencontre de luy, de maniere que bien C souuent il luy crioit tout hault en disputant ce vers d'Homere,

O malheureux, ta force te perdra.

pour ce que luy mesme donnoit de si grandes prises & de si grands moiens à ceulx qui vouloient renuerser ou calomnier ses opinions. Mais quant à ce qu'il a mis en auant cōtre la coustume & l'ordinaire, ils s'en glorifient si fort, & l'en magnifient si haultement, qu'ils disent que tous les liures des

Academicques,qui les mettroit ensemble, ne sont D
pas dignes d'estre comparez à ce que Chrysippus
a escrit de l'incertitude des sentimens. Ce qui est
vn manifeste signe de l'ignorance de ceulx qui le
disent, ou d'vne aueuglee amour de soy mesme:
mais cela est bien vray, que depuis aiant voulu defendre la coustume & les sens, il s'y est trouué de
beaucoup inferieur à soy mesme,& le dernier traitté beaucoup plus foible & plus mol que le premier,de maniere qu'il se cõtredit & repugne à soy
mesme,attendu qu'il commande que lon propose
tousiours les opinions & sentences des aduersaires, E
non comme en y consentant,mais auec vne monstre en passant, qu'elles sont hors de la verité, &
puis se monstrer plus aspre & plus vehement accusateur que non pas defenseur de ses propres sentences, & conseiller aux autres de se donner garde
des raisons contraires, cõme de celles qui destournent & empeschent la comprehension,& ce pendant estre plus diligent à recueillir & confirmer
les preuues & raisons qui destruisent la comprehension,que celles qui l'establissent & confirment.
Et toutefois qu'il craignist cela mesme,il le mon- F
stre clairement au quatrieme liure de ses Vies, là
» où il escrit ainsi : Il ne fault pas facilement ny lege-
» rement proposer les opinions cõtraires,ny respon-
» dre aux arguments vray-semblables que lon alle-
» gue alencontre des sentences vrayes, ains s'y fault
» porter bien reseruément, craignant tousiours que
» les auditeurs destournez par icelles ne laissent aller
» leurs comprehensions, & que n'estans pas capa-
bles

A bles de comprendre ſuffiſamment les ſolutions,
ains les comprenant ſi foiblement,que leur com-
prehenſion ſoit facile à eſbranler & ſecouër, veu
que ceux meſmes qui comprennent par la couſtu-
me les choſes ſenſibles, & qui dependent des ſen-
timents,les laiſſent facilement aller,diuertis par les
interrogations Megaricques, & par autres encore
plus puiſſantes & en plus grãd nombre. Ie deman-
derois doncq volontiers aux Stoïques ſ'ils eſtimẽt
les interrogatoires Megaricques plus puiſſantes
que celles que Chryſippus a eſcrittes en ſix liures,
B ou pluſtoſt il le fault demander à Chryſippus meſ-
me: car voyez ce qu'il a eſcrit de la raiſon Mega-
ricque, en ſon liure intitulé, De l'vſage d'oraiſon,
» diſant:Ce qui eſt aduenu à la raiſon Megaricque
» de Stilpon & Menedemus, perſonnages qui ont
» eſté renommez pour leur ſapience:& neantmoins
» toute leur façon d'arguer eſt maintenant tournee
» en reproche, mocquerie & riſee, comme eſtants
» leurs arguments, ou trop groſſiers, ou apertement
» captieux & ſophiſticques. Mais ce pendant, bon
homme, ces arguments la dont tu te mocques, &
C que tu appelles mocquerie & reproche de ceulx
qui font telles interrogatoires, comme contenans
apertement vne fallacieuſe malice,tu crains neant-
moins qu'elles ne diuertiſſent aucuns de la com-
prehenſion. Et toy meſme eſcriuant tant de liures
contre la couſtume, où tu as adiouſté tout ce que
tu as peu inuenter de toy meſme, t'efforçãt de ſur-
monter Arceſilaüs, n'eſperois tu,& ne t'attendois
tu point de diuertir & eſbrãler aucuns des lecteurs?

Car il n'vse pas seulemét de nues argumentations D
en disputant contre la coustume, ains comme si
c'estoit en vn plaidoyer, il esmeut les affections, se
passionnant & affectionnant luy mesme, en l'ap-
pellant quelque fois folle, & quelque fois vaine &
sotte : & à fin qu'il ne peust plus dire du contraire
que luy mesme ne se contredie, il a ainsi escrit en
» ses positions naturelles, On pourra bien quand
» on aura parfaittement compris vne chose, arguer
» vn peu alencontre, en y appliquant la defense qui
» est en la chose mesme : & quelque fois quand on
» ne comprendra ny l'vn ny l'autre, discourir de l'vn E
» & de l'autre ce qui en est. Et au traitté de l'vsage
d'oraison, aiant dit qu'il ne fault pas vser de la for-
ce de la raison, non plus que des armes contre ce
» qui n'y est pas propre, il y adiouste puis apres:car il
» en faut vser à trouuer la verité & ce qui luy ressem-
» ble,non pas le contraire, combien que plusieurs le
» facent. En disant plusieurs, à l'aduenture entend
il ceux qui doubtent & qui surseent leur iugement
de tout. Mais ceux la,d'autant qu'ils ne compren-
nent ny l'vn ny l'autre,ils arguent & contre l'vn &
contre l'autre,comme monstrãt la verité certaine, F
comprehension de soy mesme en ceste seule ou
principale maniere, s'il y a rien au monde qui soit
comprehensible. Mais toy qui les accuses, escri-
uant le contraire de ce que tu comprens touchant
la coustume, & enhortant les autres à le faire auec
affection de defense, confesses que tu vses de la
force d'eloquence en choses non seulement inuti-
les, mais dommageables, par vne vaine ambition
de

A de monſtrer ton bel eſprit comme vn ieune eſcholier. Ils afferment que la bonne œuure eſt le commandement de la loy, & le peché eſt la prohibition, & pourtant que la loy defend beaucoup de choſes aux fols, & ne leur cômãde rien, d'autant qu'ils ne peuuent faire aucun acte parfaittement vertueux. Et qui eſt celuy qui ne voit qu'il eſt impoſſible à celuy qui ne peult faire acte vertueux de ſe garder de peché? Parquoy ils font que la loy ſe combat & ſe repugne à ſoy meſme, ſi elle commande ce que les hommes ne peuuent faire, & de-
B fend ce dont ils ne ſe peuuent garder: car celuy qui ne peult viure honneſtement ne ſçauroit faire qu'il ne ſe gouuerne deshonneſtement, & qui ne peult eſtre ſage, ne peult qu'il ne ſoit fol, & eulx meſmes tiennent que ceulx qui defendent, diſent vne choſe, en defendent vne autre, & en commandent vne autre: car celuy qui dit, Tu ne deſroberas point, il dit cela meſme, & defend de ne deſrober point. Parquoy la loy ne defendra rien aux fols, ou autrement elle leur commãdera, comme ils diſent que le Medecin chirurgien commande à ſon
C diſciple de coupper & de bruſler, ſans y adiouſter opportunément & moderément: & le Muſicien ſemblablement commande de chanter ou de iouër quelque chanſon, ſans y adiouſter, de bon accord & par meſure, & neantmoins ils puniſſent ceulx qui le font mal & contre les regles de l'art, d'autant qu'on leur auoit commandé de le bien faire, & ils ne l'ont pas bien fait. Auſſi le ſage commandant à ſon valet de dire ou de faire

quelque chose, & le punissant pour ce qu'il l'aura D
fait mal à propos, & autrement qu'il ne falloit. Il
est certain doncques qu'il luy auoit commandé de
faire vn bon office & non pas vn indifferent ou
moien. Et si les sages commandent bien aux fols
des choses moiẽnes, qui empeschera que les commandements des loix ne puissent estre aussi semblables ? Outre plus, l'instinct qu'ils appellent ὁρμὴ, selon luy n'est autre chose que raison incitãte l'homme à faire quelque chose, ainsi comme il a escrit en son traitté de la loy : au contraire doncques la diuersion qu'ils appellẽt ἀφορμὴ, ne sera aussi E
autre chose que la raison, diuertissãte de faire quelque chose, & l'inclination est raisonnable inclination, & la crainte retenue, raison du sage qui luy defend aucune chose, par ce que l'estre retenu & reserué est acte de sages & non de fols. Si dõcques c'est autre chose, la raison du sage que la loy, les sages ont ceste crainte retenue repugnante à la loy, mais si c'est autre chose la loy que la raison du sage, il se treuue doncq' loy qui defend aux sages ce
„ qu'ils doubtent & qu'ils craignent. Aux fols &
„ meschants, ce dit Chrysippus, il n'y a rien qui soit F
„ proufitable, ne n'y a fol qui ait vtilité quelconque
VII. ny besoing. Aiant dit cela au premier liure de ses offices parfaicts, il dit apres, que la commodité & la grace appartiennent aux choses indifferentes & moiennes, desquelles selon eulx nulle n'est vtile. Qui plus est, encore dit il, qu'il n'y a rien qui soit propre ne conuenable au fol. Parquoy selon cela, par consequẽt, il n'y a riẽ qui soit aliene ny estrãge du

A du ſage & de l'homme de bien. Comment doncques eſt-ce qu'il nous rompt la teſte à force d'eſcrire en tous ſes liures,tant naturels que moraux,que dés noſtre naiſſance nous ſommes affectez & appropriez à nous meſmes,à noz parties, & à tout ce qui eſt né & yſſu de nous? Et au premier liure de la iuſtice il dit, que les beſtes ſauuages meſmes ſont affectees & appropriees à leurs petits, autant que leur beſoing & leur neceſſité le requiert, exceptez les poiſſons, car leurs petits ſe nourriſſent d'eux meſmes: mais il n'y a point de ſentiment là
B où il n'y a rien de ſenſible, ny d'appropriation là où il n'y a rien de propre, par ce que l'appropriation ſemble eſtre le ſentiment & embraſſement de ce qui eſt propre. Ceſte opinion eſt conforme à leurs principales. D'auantage il appert manifeſtement que Chryſippus,encore qu'il ait en pluſieurs paſſages eſcrit le contraire,ſ'accorde à ceſte ſentence, qu'il n'y a ny vice plus grand ny peché plus grief l'vn que l'autre, ny reciproquemét auſſi vertu plus excellente, ny acte vertueux, qu'ils appellent office parfait,qui ſoit plus vertueux qu'vn au-
C tre:attendu qu'il dit au premier liure de la nature, que tout ainſi comme, qu'il ſied bien à Iupiter, & luy conuient de ſe magnifier ſoy meſme, ſe plaire de ſa vie,&,ſ'il faut ainſi parler, tenir la teſte droitte,ſ'eſtimer beaucoup & parler haut, viuant de vie digne de parole haultaine: auſſi eſt-il bien ſeant & conuenable à tous gens de bien d'en faire autant, attendu qu'il n'a rien plus qu'eux ny deuant eux. Mais luy meſme derechef, au troiſiéme liure

de la iustice, dit que ceux qui disent que la volupté soit la fin & le bien souuerain de l'homme, destruisent la iustice, mais ceux qui disent qu'elle est simplement bien, ne la destruisent pas. Les pro- D
» pres termes dont il vse sont tels: A l'aduenture
» qu'en laissant à la volupté qu'elle soit bien simple-
» ment, & non pas la fin & la cyme des biens, ny du
» genre des choses choisissables pour l'amour d'elles
» mesmes, & qui sont hõnestes, nous pourrions sau-
» uer la iustice par ce moien, en laissant l'honnesteté
» & la iustice vn plus parfaict bien que la volupté.
Mais s'il est ainsi que cela seul qui est honneste soit E
bon, celuy erre qui afferme que la volupté soit bien, mais il erre moins que celuy la qui voudroit dire qu'elle fust la fin des biens, pour ce que cestui-cy destruit & abolit entierement la iustice, & l'autre la conserue: & selon celuy la toute societé humaine perit, & cestui-cy garde encore lieu à la preudhommie. Ie passe, qu'il dit au liure qu'il a intitulé de Iupiter, que les vertus croissent, voire & qu'elles passent, de peur qu'il ne semble que ie m'attache aux paroles, cõbien qu'il morde bien asprement Platon & les autres philosophes en ceste F
sorte de reprehẽsion, de se prendre aux mots: mais quand il defend de louer tout ce qui se fait selon vertu, il dõne à entendre qu'il y a doncques quelque difference entre les offices. Or dit-il ainsi en
» son traitté de Iupiter: Car encore que les actes se-
» lon les vertus soient louables, ce n'est pas à dire
» pourtant qu'il faille louer tout ce qui en est proce-
» dé, comme de la vaillance, l'auoir estendu le doigt

vail-

A vaillãment:de la temperance,ſ'eſtre abſtenu d'vne
» vieille prochaine de ſa foſſe:& de la prudence, d'a-
» uoir bien entẽdu que trois ne font pas quatre. Qui
» voudroit louer vn homme de telles choſes & l'en
» recommãderoit,il ſe monſtreroit merueilleuſemẽt
» impertinent & froid. Autant preſque en a il dit au
» troiſiéme des Dieux : Ie penſe, dit-il, encore que
» les louanges de telles choſes ſont impertinentes,
» bien qu'elles dependent de la vertu, comme ſ'ab-
» ſtenir d'vne vieille qui ſe va mourant, endurer la
» morſure d'vne ſouris. Quel autre accuſateur attẽd
B il doncques de ſes opinions,que luy meſmes? Car
ſ'il eſt ainſi que celuy la ſoit impertinent & froid
qui louë telles choſes,encore bien plus impertinẽt
doit eſtre eſtimé celuy qui ſuppoſe que chaſcune
de ces choſes la ſoit office vertueux, non ſeulemẽt
grand, mais encore treſgrand: car ſi c'eſt acte de
vaillance que d'endurer la morſure d'vne ſouris,
& de temperance, ſ'abſtenir d'vne vieille eſtant
pres de ſa foſſe:il n'y a doncques point de differen-
ce,& ſera tout vn de louer l'homme de bien, au-
tant pour cela que pour cecy. D'auantage en ſon
C ſecond liure de l'amitié, enſeignant qu'il ne faut
pas diſſouldre les amitiez pour toutes faultes,il vſe
» de ces propres mots: Car il y a des faultes, dit-il,
» qu'il faut totalement paſſer ſans ſ'y arreſter,les au-
» tres où il faut vn peu prendre garde, les autres vn
» peu plus, les autres qu'il faut eſtimer dignes, que
» pour elles on diſſolue l'amitié. Et qui eſt encore
plus que cela,au meſme liure il dit,que nous cõtra-
cterons auec les vns plus, auec les autres moins,

tellement que les vns nous seront plus, les autres D
moins amis. Et ceste difference & diuersité s'estend
bien largement, en maniere que les vns seront di-
gnes de telle, les autres de plus grande amitié, &
les vns meriterõt tant de foy, & les autres plus que
tant: car que fait il en tous ces passages la, sinon
mettre de grãdes differences entre les choses, pour
lesquelles l'amitié s'engendre? Et toutefois en son
traitté de l'honnesteté, pour demonstrer qu'il n'y a
rien que ce qui est honneste qui soit bon, il vse de
» telles paroles: Le bon est choisissable, le choisissable
» est esiouissable, l'esiouissable est louable, & le loua- E
» ble est honneste. Et derechef: Le bon est esiouissa-
» ble, l'esiouissable est venerable, le venerable est hõ-
neste. Ces propos cõbattent contre luy mesme, car
soit que tout ce qui est bon soit louable, adõcques
l'est aussi par tẽperance s'abstenir d'vne vieille, ou
soit que tout bon ne soit pas esiouissable ny vene-
rable, sa raison doncques est nulle: car comment
est il possible que les autres soient impertinents &
froids de louer quelqu'vn pour telles choses, &
que luy ne soit digne que lon s'en mocque, de s'es-
iouir & se magnifier pour telles occasions? Voila F
quel il est en la plus part de ses escripts: mais aux
disputes qu'il fait contre les autres, il se soucie en-
core moins d'estre contraire & repugnant à soy
mesme. Car en son traitté qu'il fait de l'exhorta-
tion, reprenant Platon qui disoit, qu'à celuy qui
n'a rien appris & qui ne sçait pas viure, il est ex-
pedient de ne viure point, il dit ainsi en ses propres
I x termes: Ce propos la se combat soy-mesme, & n'a
force

A force ny efficace quelconque pour exhorter: car
» premierement en nous monstrant qu'il nous est
» expedient de ne point viure, & par maniere de di-
» re, nous conseillant de mourir, il nous exhorte plus
» tost à autre chose qu'à philosopher, par ce qu'il
» n'est pas possible de philosopher si lon n'est viuāt:
» ny aussi de deuenir sage quelque long temps que
» lon suruiue, si lon vit mal & ignorantement. Puis
vn peu plus auant il dit, qu'il est aussi conuenable
aux mauuais de demourer en vie, & vse de ces
» propres mots: Premierement, ainsi comme la ver-
B tu par soy nuëment consideree n'a rien pourquoy
» nous deuions viure: aussi le vice n'est rien pour-
» quoy nous nous en deuions aller de ceste vie. Il ne
faut ia feuilleter d'autres liures de Chrysippus,
pour monstrer comment il se contredit & se repu-
gne à soy-mesme: car en ceux la que nous venons
d'alleguer tantost, il ameine ce mot d'Antisthenes,
» en le louant, qu'il faut faire prouision de sens pour
» entendre, ou d'vn licol pour se pendre: & cest au-
tre du poëte Tyrtęus,

De la vertu, ou de mort, approcher.

C Et toutefois qu'est-ce que veulent dire ces propos
la, sinon qu'il est plus expedient aux fols & aux
mauuais de mourir que de viure? Et quelquefois
corrigeant Theognis, qui dit,

Pour pauureté fuir & euiter,
Il se faudroit, Cyrne, precipiter
Au plus profond de la mer furieuse,
Voire du haut d'vne roche hideuse.

Il falloit, dit-il, plustost mettre, Pour le peché fuir

& euiter. Que fait il doncques autre chose, si- D
non que les mesmes propositions & sentences que luy mesmes telle fois a escrittes, il les efface & les condamne quand d'autres les escriuent? car il reprend Platon de ce qu'il asseure qu'il est plus expedient de ne viure du tout point, que de viure meschamment, ou en ignorance: & ce pendant il conseille à Theognis de mettre en sa poësie, qu'il se faut precipiter en la mer pour euiter le vice & la meschanceté. Et louant Antisthenes de ce qu'il enuoye les fols qui n'ont point de ceruelle, au licol pour se pendre: toutefois il blasme celuy qui disoit, E
que le vice n'estoit pas cause suffisante pourquoy nous nous deuions ietter hors de ceste vie. Et contre Platon, de la iustice, des le commancement il saulte au propos des Dieux, & dit que Cephalus ne diuertit & ne destourne pas bien les hommes de mal faire, par la crainte des Dieux, & que le discours qu'il fait de la vengeance diuine est aisé à refuter & à calomnier, par ce que de luy mesme il suggere beaucoup d'argumens & de verisimilitudes au contraire, comme si cela resembloit proprement aux comptes d'Acco & d'Alphito, dont F
les bonnes femmes font peur aux petits enfans, pour les garder de s'applicquer à mal faire: ainsi se mocquant & detractant de Platon, il louë au contraire ailleurs, & allegue en plusieurs passages ces vers d'Euripide,

Mais il y a vn Iupiter aux cieux
Qui voit les faicts humains, & d'autres Dieux,
Pour les venger, encore que lon rie

A De ce propos,par folle mocquerie.
Semblablement au premier liure de la Iustice, aiant allegué ces vers icy d'Hesiode,

Saturnien Iupiter irrité
Fait deualler griefue calamité,
Du ciel sur eux, la peste & la famine,
Qui tout vn peuple en la terre extermine.

il dit que les Dieux font cela à fin que les meschãs estants ainsi punis, les autres aduertis par ces exẽples la, s'adonnent moins à faire telles meschancetez. Derechef en son traitté de la iustice, aiant dit
B que ceux qui tiennent que la volupté soit bien, mais non pas la fin des biens, sauuent aucunement & retiennent la Iustice: car il le met en ces propres
» termes. A l'aduenture qu'en laissant à la volupté
» qu'elle soit bien simplement, mais non pas la fin
» & la cyme des biens, ny du genre des choses choi-
» sissables pour l'amour d'elles mesmes, & qui sont
» honnestes, nous pourrions sauuer la iustice par ce
» moien, en laissant l'honnesteté & la iustice en plus
» parfait bien que la volupté. voila ce qu'il dit en ce lieu la de la volupté. Mais en son liure contre Pla-
C ton, le reprenant de ce qu'il mettoit la santé entre les choses bonnes, il dit que non seulement la iustice, mais aussi la magnanimité, la temperance, & toutes autres vertus se perdent & s'abolissent, si nous tenons que la volupté, ou la santé, ou quelque autre chose quelle qu'elle soit, se puisse nõbrer & mettre entre les biens, si elle n'est honneste. Or quant à ce qu'il faut respondre pour la defense de Platon, nous l'auons escrit ailleurs

alencontre de luy : mais en ceſt endroit la repu- D
gnance & cõtradiction à ſoy meſme eſt toute manifeſte, veu qu'en vn lieu il tiẽt que lon peut maintenir & defendre la iuſtice, en ſuppoſant que la volupté ſoit bien auec l'honneſteté: Et en vn autre lieu il accuſe tous ceux qui reputent autre bien que ce qui eſt honneſte, diſant que c'eſt deſtruire & abolir toutes les vertus. Et à fin qu'il ne laiſſe aucun moien de ſauuer & defendre ſes contradictions, eſcriuant de la iuſtice alencontre d'Ariſtote, il eſcrit qu'il a tort de dire, qu'en ſuppoſant que la volupté ſoit la fin des biens on oſte la iuſtice, & E
» auec la iuſtice toutes les autres vertus : Car il eſt
» bien vray, dit-il, que ceux qui ont ceſte opinion la,
» oſtent voirement la iuſtice, mais il n'y a rien qui
» empeſche que les autres vertus ne puiſſent de-
» mourer, ſinon choiſiſſables pour l'amour d'elles, à
» tout le moins bonnes & realement vertus. Et puis
il les nomme par leurs noms, les vnes apres les autres, & vaut mieux que nous produiſions ſes pro-
» pres termes : Encore qu'il ſemble par ce diſcours
» que volupté ſoit la fin des biens, ce n'eſt pas à dire
» pourtãt que tout y ſoit compris deſſoubs, & pour- F
» tant faut il dire, que nulle des vertus n'eſt à choiſir
» pour l'amour d'elle meſme, ny des vices à fuir,
» mais qu'il faut referer tout cela à vn but propoſé,
» & ce pendant rien n'empeſchera ſelon eux, que la
» force, la prudence, la continence, la patience & au-
» tres ſemblables vertus, ne ſoient entre les choſes
» bonnes, & leurs contraires entre celles qu'il faut
» fuir. Qui fut doncques iamais plus temeraire en

paroles

A paroles que luy, veu que de deux Princes des philosophes, il impute à l'vn qu'il oste & abolit toute vertu, en ne confessant pas, que cela seul qui est honneste soit bon: & à l'autre, que supposé, que la volupte fust la fin des biens, il n'estime pas que toute vertu se puisse sauuer & defendre, excepté la iustice? car c'est vne merueilleuse licence qu'en discourant sus vn mesme subiect & de mesme matiere, ce que luy suppose, le reprendre en Aristote, & puis luy mesme le subuertir & destruire en accusant Platon, & toutefois en ses demonstrations B de la iustice il met expressément, que tout office parfait est action legitime & iuste operation. Or ce qui se fait par continence, par patience, par prudence, ou par vaillance, est office parfaict: il s'ensuit doncques, qu'il est aussi legitime action. Comment doncq ne laisse il la iustice à ceux à qui il laisse la prudence, la continence, la vaillance, attēdu que tous les actes qu'ils font selon ces vertus la sont offices parfaits, & par consequent iustes & legitimes operations? Platon a escrit en quelque C passage, que l'iniustice est vne corruption de l'ame & sedition intestine, laquelle ne perd iamais sa puissance, non pas en ceux mesmes qui l'ont dedās eux: car elle fait combattre le meschant alencontre de soy mesme, elle le chocque, le trouble & le trauaille. Chrysippus reprenant cela, dit que c'est mal & faussement parlé de dire, qu'on se peult faire » tort & l'outrager soy-mesme, Par ce que tout ou- » trage, dit-il, est contre vn autre: mais puis apres ne se souuenant plus de ce propos, au traitté des de-

monstrations de la iustice, il dit, que celuy qui fait D
iniustice, s'outrage soy mesme, & qu'il s'offense &
se fait tort, estant cause à soy mesme de ce qu'il
transgresse les loix, en quoy il se griefue & se blesse
soy mesme indignement. Voicy ce qu'il dit contre
Platon, en discourant que l'iniustice ne peut estre
» contre soy-mesme, ains contre autruy: Car pour
» estre particulierement iniustes, il faut, dit-il, qu'il y
» en ait plusieurs tels qui dient choses contraires l'vn
» à l'autre: & d'ailleurs, le mot d'iniustice se prend
» ainsi comme estant entre plusieurs affectionnez de
» telle sorte les vns enuers les autres, & ne conuient E
» ny ne peut appartenir rien de semblable à vn
» seul, sinon seulemẽt en ce qu'il se deporte ainsi ou
» ainsi enuers ses voisins. Au contraire, en ses demonstrations il argumente ainsi, pour prouuer
que l'iniuste s'outrage & se fait tort à soy mesme:
» La loy defend d'estre auteur ny cause de transgres-
» ser: or commettre iniustice est trãsgresser la loy: ce-
» luy donc qui est cause à soy mesme de commettre
» iniustice, transgresse la loy de soy mesme: & celuy
» qui transgresse la loy contre quelqu'vn, luy fait
» tort & l'outrage. Celuy doncq qui outrage & fait F
» tort à qui que ce soit, s'outrage & se fait tort à soy
» mesme. D'auãtage le peché est vne espece de bles-
» seure & dommage que lon fait: & tout homme
» qui peche, peche contre soy mesme: parquoy tout
» hõme qui peche se blesse & s'endõmage soy mes-
» me: & s'il est ainsi, il se fait tort & s'outrage doncq
» soy mesme. Et puis il argue encore ainsi: Celuy qui
» seuffre estre blessé & offensé par vn autre, se blesse
& offense

A & offenſe quant & quant ſoy meſme indignemēt:
» & cela eſt outrager & faire iniuſtice: Celuy doncq
» qui eſt offenſé & reçoit iniure de qui que ce ſoit,
» ſe fait tort à ſoy meſme. Au troiſiéme liure des exhortations il dit, que la doctrine des bonnes & mauuaiſes choſes qu'il introduit & qu'il approuue, eſt fort accordāte auec la vie humaine, & qu'elle eſt fort conioincte aux anticipations qui par nature ſont emprainctes en nous. Mais au contraire, au premier liure il met, que ceſte doctrine deſtourne & diuertit l'homme de toutes autres choſes,
B comme n'eſtant rien qui nous appartienne, ne qui nous aide à acquerir beatitude & felicité ſouueraine. Voiez donc comment il ſ'accorde auec ſoy meſme, quand il afferme que ſa doctrine nous diuertit du viure, de la ſanté, du repos, & de l'integrité des ſens, & qui maintient que cela que nous demandons le plus en noz prieres aux Dieux, ne nous touche & ne nous appartient en rien, & neantmoins eſt fort accordant à la vie humaine, & aux communes anticipations de cognoiſſance qui naiſt auec nous. Mais à fin que lon ne puiſſe aucu-
C nement nier qu'il ne ſe repugne & cōtredit à ſoymeſme, voicy qu'il dit au troiſiéme de la iuſtice:
» C'eſt pourquoy, dit-il, à cauſe de la tranſcendente
» grandeur & beauté de noz ſentences, il ſemble que
» ce que nous diſons ſoient choſes feintes & cōtrou-
» uees à plaiſir, oultre le pouuoir de l'homme, & par
» deſſus la nature humaine. Eſt-il poſſible de confeſſer plus apertement que lon ſe combat & cōtredit à ſoy meſme, que fait celuy-cy, diſant, que ſes

propositions & opinions sont si transcendentes & D
extrauagantes, qu'elles resemblent à des fables cõtrouuees à plaisir, & qu'elles sont oultre l'homme & par dessus la nature humaine, & toutefois qu'elles accordent & conuiennent fort à la vie de l'hõme, & qu'elles approchent fort des cõmunes notions & anticipations de cognoissance, nees auecques nous? Il afferme que l'essence propre de l'infelicité est le vice, asseurant en tous ses liures de philosophie morale & naturelle, que viure selon le vice, est autant que viure malheureusement: mais au troisiéme liure de la nature, aiant dit qu'il est vtile E
& expediét de viure fol & insensé, plus tost que de ne viure point, encore que lon n'eust aucune esperance de deuenir iamais sage: il subioinct apres,
» Car il y a de tels biens aux hommes, que les maux
» mesmes en quelque maniere precedent les choses
» moyennes. Or qu'il ait escrit, que rien ne sert ny n'est vtile aux fols, & neantmoins qu'il escriue en cest endroit qu'il est expedient de viure voire fol & insensé, ie le laisse passer: mais, attẽdu qu'il appelle moyennes les choses qui ne sont ny mauuaises ny bonnes, de dire maintenant que les mauuaises aillent deuant, & valent mieux, c'est autant à dire F
comme, que les choses mauuaises valent mieux, & doiuent aller deuant les non mauuaises, & que l'estre malheureux soit plus vtile, que le non estre malheureux: & par ainsi il estime donc plus inutile le non estre malheureux, & s'il est plus inutile, il est doncques plus dommageable que d'estre malheureux. Mais voulant vn peu rabotter & polir ceste

rabot-

A rabotteuſe faulſeté, il ſubioinct touchant les cho-
» ſes mauuaiſes: Non pas, dit il, qu'elles aillent de-
» uant, mais c'eſt la raiſon auec laquelle il vault
» mieux viure, encore que lon deuſt eſtre fol, que
» non viure. Premierement doncques il appelle mauuaiſtié & vice, les choſes mauuaiſes, & qui participent de mauuaiſtié: or mauuaiſtié eſt raiſonnable, ou pour mieux dire eſt raiſon errante: ce n'eſt doncques autre choſe viure auec raiſon, eſtant fols, que viure auec mauuaiſtié: & puis viure eſtant fols, eſt autant que viure eſtant malheureux. En
B quoy donc, & comment eſt-ce que cela precede les choſes moyennes? Car il ne vouloit pas entendre (ce diſent ils) que l'eſtre bien heureux precedaſt & allaſt deuant l'eſtre malheureux: ny ne penſa iamais Chryſippus qu'il falluſt compter & mettre entre les choſes bonnes, le demourer en vie, ny entre les mauuaiſes le ſortir de ceſte vie, ains a penſé que c'eſtoient choſes moyennes de ſoy: au moien dequoy il eſt quelquefois conuenable aux heureux de ſortir de ceſte vie, & aux malheureux d'y demourer. Et quelle contrarieté peut eſtre plus gran-
C de que celle cy, quant aux choſes choiſiſſables ou refuſables, que de dire, qu'à ceux qui ſont extremement heureux, pour l'abſence d'vne choſe indifferente, il conuienne ſ'abſtenir des biens preſents? Et toutefois il eſtime que nulle choſe indifferente n'eſt ny choiſiſſable de ſoy, ny refuſable, ains que cela ſeul ſoit à eſlire, qui eſt bon, & cela ſeul à fuir, qui eſt mauuais: tellement qu'il aduiendra ſelon eux, qu'ils ne dreſſeront les diſcours &

conseils de leurs actions, ny à la poursuitte des D
choses qu'il faut eslire, ny à la fuitte de celles qu'il fault fuir, ains qu'ils auront autre but où ils viseront, & qu'ils viuront & mourront pour choses qu'ils n'eslirõt ny ne fuyront. Chrysippus aduouë que les choses bonnes sont entierement differentes des mauuaises, cõme aussi est il necessaire, s'il est vray que les vnes rendent ceux en qui elles sont, tout aussi tost extrememẽt malheureux, & les autres extremement heureux. Or dit-il au premier liure de la fin des biens, que les choses bonnes & mauuaises sont sensibles, & le dit en ces termes: E
» Que les choses bonnes & mauuaises soient sensi-
» bles, il est force de le dire pour ces raisons. Car non
» seulement les passions auec leurs especes sont sen-
» sibles, cóme la tristesse, la crainte & autres sembla-
» bles, mais encore peut on sentir le larrecin, l'adul-
» tere & autres semblables malefices, & generale-
» ment toute follie, couardise, & tous autres vices,
» non seulemẽt la ioye, les benefices, & plusieurs au-
» tres dependances des vertueux offices de la prudẽ-
» ce, de la vaillance, & des autres vertus. Or à fin que nous laissions ce qu'il y a au demourant d'absurdi- F
té en ces paroles la, qui est-ce qui confessera qu'estant present le bien sensible, & aiant vne grande difference auec le mal, il soit possible de deuenir de meschant, homme de bien, & l'ignorer, & ne sentir pas la vertu presente, ains estimer que le vice y soit meslé? Commẽt peult il estre que cela ne soit tres-estrange? Car nul ne peult ignorer ny mescroire qu'il ait toutes les vertus ensemble, ou il fault con-

fesser,

A fesser, qu'il y a bien peu de difference & bien malaisee à discerner, entre le vice & la vertu, entre la felicité & l'infelicité, & entre la vie treshonneste & la tresdeshonneste, s'il est possible que lon passe de l'vne en l'autre sans s'en apperceuoir. Il a escrit vn œuure qu'il a intitulé, Des Vies, diuisé en quatre liures, au quatriéme desquels il dit, que le sage fuit les affaires, ne se mesle que des siens, sans estre curieux de ceux d'autruy. ses termes propres sont
„ tels : I'estime quant à moy, que l'homme prudent
„ fuit les affaires, s'entremet de peu, & ne se mesle
B que des siens : car cela est propre aux gens d'hon-
„ neur de se mesler de leurs affaires simplement, &
„ d'entreprẽdre peu. Il dit aussi presque le semblable
„ au liure intitulé, Des choses choisissables & eligi-
„ bles pour l'amour de soy, en ces propres termes:
„ Car à la verité, dit-il, il semble que la vie reposee
„ soit hors de peril & en seureté, ce que le vulgaire ne
„ peut pas bien cõprendre. En quoy premieremẽt il est tout manifeste, qu'il approche bien pres de l'erreur d'Epicurus, qui oste de ce monde le gouuernemẽt de la prouidence diuine, pource qu'il veult
C que Dieu demeure en repos, oisif, sans se mesler de rien. Mais Chrysippus luy mesme au premier liure des vies dit, que le sage volõtiers receura vn Royaume, & en fera son proffit, & s'il ne peult regner luy mesme, au moins il hantera auec le Roy, ira quand & luy à la guerre, estant tel comme estoit le Roy Hidanthyrsus de Scythie, ou Leucon le Roy de Pont. I'allegueray encore ses mesmes paroles, à fin que nous voions, si comme de la plus haute

& de la plus basse chorde il se fait vne consonance D
& accord de l'octaue, aussi s'accorde la vie d'vn hô-
me qui choisit de viure à repos sans rien faire, ou
qui s'entremet de bien peu d'affaires, & puis apres
s'en va auec les Scythes à la chasse à cheual, & prend
en main les affaires du Roy du Bosphore, pour la
„ moindre necessité qui se puisse presenter. Car quãt
„ à ce poinct dit-il, que le sage ira à la guerre auec les
„ Princes, viura & conuersera auec eux, nous le con-
„ sidererons incontinent apres cecy, ce que quel-
„ ques vns ne soupçonnent pas, à cause qu'il y a de
„ presque semblables discours, & nous leur laissons E
„ à cause de pareilles raisons. Puis vn peu apres: &
„ non seulement auec ceux qui ont penetré bien
„ auant en la discipline de vertu, & qui ont esté bien
„ conditionnez, comme Hidanthyrsus & Leucon.
Il y en a qui reprennent Callisthenes, de ce qu'il passa la mer pour aller trouuer Alexandre en son camp, soubs esperance de faire rebastir la ville d'Olynthe, comme Aristote auoit fait restablir celle de Stagira, & louent grandement Ephorus, Xenocrates & Menedemus, de ce qu'ils refuserent Alexandre. Mais Chrysippus nous poulse son F sage, la teste la premiere, pour gaigner & faire son proffit, iusques à la ville de Panticapæum, & iusques aux deserts de la Scythie, & que ce soit pour y gaigner & y faire son proffit, il l'a mõstré au parauant, supposant qu'il y a trois principaux moiés, par lesquels le sage peult praticquer & gaigner. Le premier, c'est par les biẽfaicts des Roys: le secõd, de ses amis: & le troisiéme, d'enseigner les lettres.

Et

A Et toutefois en plusieurs lieux il nous rompt la teste à force de louër ces vers du poëte Euripides,

Que fault il plus à l'homme transitoire,
Que pain & eau pour manger & pour boire?

Mais aux liures de la nature il dit, que le sage, quand bien il auroit perdu de tresgrandes facultez & richesses, estimera auoir perdu seulement autant que vault vne drachme d'argent, & l'aiant là ainsi eleué & enflé, au contraire icy il le raualle & abaisse, iusques à en faire vn mercenaire & vn maistre d'eschole. Car il veult qu'il puisse demander &
B exiger son salaire, voire & prendre argent auant la main, tout au commancement de l'apprentissage, & quelquefois aussi apres que le temps prefix à son disciple sera passé: ce qui, dit il, est plus honneste, mais l'autre est le plus seur, de se faire payer auant la main, estant l'autre façon de dilayer & attendre, subiecte à receuoir beaucoup d'iniures &
» de pertes: & le dit en ses propres termes. Les bien
» aduisez, dit il, exigent de leurs auditeurs leur escho-
» lage, non pas tous d'vne mesme sorte, ains diuerse-
» ment selō que l'opportunité se presente, & ne leur
C promettent pas de les rendre sages, & ce dedans
» vn an, mais bien promettent ils qu'ils le feront en
» tant qu'il sera en eulx, & dedans le temps qui sera
» dit & accordé entre eulx. Et vn peu plus auāt par-
» lant de son sage, Il sçaura, dit il, le temps opportun
» de demāder son salaire, à sçauoir s'il vaudra mieulx
» l'exiger incontinent à l'entree de son escholier, cō-
» me la plus part le font: ou bien, s'il leur faudra bail-
» ler vn terme prefix, estāt ceste façon bien subiecte

» à receuoir dõmage & perte, combien qu'elle sem- D
» ble estre plus ciuile & plus honneste. Et comment sera donc maintenant le sage mespriseur d'argent, s'il est ainsi qu'il contracte à pris faict pour liurer la vertu, & encore qu'il ne la liure pas, qu'il en exige son salaire, comme aiant fait tout ce qui estoit en luy, & ce que requeroit son office? Ou comment sera il plus grand que de pouuoir endurer aucune perte ou dommage, s'il est ainsi qu'auec si grãde sollicitude il se tienne sur ses gardes, que lon ne luy face tort ou dommage au payement de son salaire? Car nul ne reçoit tort à qui on ne fait point E
de dommage. Et pourtant combien qu'ailleurs il eust maintenu que le sage ne pouuoit receuoir tort, toutefois en ce lieu la il dit, que ceste façon est subiecte à receuoir perte & dommage. Et en son liure de la republique, aiant dit que les citoiens ne feront rien pour volupté, ny ne prepareront rien, loüant grandement Euripides de ce qu'il a dit en ces vers,

Que fault il plus à l'homme transitoire,
Que pain & eau, pour manger & pour boire?

Vn peu plus auant il loue Diogenes, de ce que pu- F
blicquement il abusoit de sa nature, disant aux as-
» sistans, A la miéne volonté que ie peusse ainsi chas-
» ser la faim de mon ventre! Quel propos donc y a il, en mesmes liures de louer celuy qui chasse toute volupté, & celuy qui pour volupté fait à la veuë de tout le monde vne si meschante & si villaine chose? En ses liures de la nature aiãt escrit que la nature a produit beaucoup d'animaux pour la beau-

té

A té ſeulement, prenant plaiſir à faire de belles creatures, & ſ'eſioüiſſant en la diuerſité, & y aiant d'auantage adiouſté vn fort eſtrange propos, que le Paon auoit eſté produit par la nature pour ſa queuë, à cauſe de la beauté d'icelle. Au contraire en ſes liures de la Republique il reprend fort aſprement ceulx qui nourriſſent des Paons & des Roſſignols, cõme voulants faire des loix contraires au ſouuerain legiſlateur du monde, en ſe mocquãt de la nature qui préd plaiſir à produire de tels animaux, auſquels le ſage ne donne point de lieu ny B de place en ſa republique. Car comment ne trouueroit on eſtrange & hors de toute raiſon, de reprendre ceux qui nourriſſent les animaux, pour la creation & production deſquels ils louënt hautement la prouidence diuine? Aiant dit en ſon cinquieſme liure de la nature, que les pulces nous eſueillent vtilement, & que les ſouris nous aduertiſſent auſſi de prédre bien garde là où nous mettõs chaſque choſe, & qu'il eſt vrayſemblable que la nature préd plaiſir à produire de belles creatures, & qu'elle ſ'eſioüit en la diuerſité: il dit encore ces propres C mots, Cela peut bien euidemment apparoir en la » queuë du Paon: car elle monſtre là que ceſt animal » a eſté produit pour ſa queuë, & nõ pas au rebours, » ne plus ne moins qu'apres que le maſle a eſté creé, » la femelle eſt venue apres. Et en ſon liure du gouuernemẽt de la choſe publique, aiant dit que nous ſommes preſts de faire peindre meſmes iuſques aux lieux où lõ fait pourrir le fumier, vn peu apres il dit qu'il y en a qui embelliſsẽt leurs terres labou-

rables de vignes ſur les arbres plantez à la ligne, & D
de meurthes meſmes,& qui nourriſſent des paons, des pigeons,& des perdris,à fin d'auoir le plaiſir de les ouir jergonner , & des roſſignols auſſi: mais ie luy demanderois volontiers, que c'eſt qu'il ſent & qu'il penſe des abeilles & du miel. Car il eſtoit conſequent à celuy qui auoit dit, que les pulces eſtoient creées vtilement, de dire que les abeilles eſtoient creées inutilement: & ſ'il leur donne lieu & place en ſa choſe publicque, pourquoy eſt-ce qu'il defend à ſes citoiés les choſes qui reſiouiſſent l'ouye? bref tout ainſi que celuy ſeroit impertinét E
qui reprendroit les conuiez au feſtin qui mangeroient des confitures & de la patiſſerie, beuroient de bon vin, & mangeroient des delicates viandes, & ce pendant louëroit celuy qui les auroit conuiez à ces delices la,& qui les leur auroit preparees:auſſi eſt hors de toute raiſon celuy, qui louë la prouidence diuine de ce qu'elle a produit des delicieux poiſſons,des oyſeaux,du miel & du bon vin,& reprend ceux qui ne reiettent point tout cela, & qui ne ſe contentent pas de pain & d'eau pour manger & pour boire, choſes qui nous ſont touſiours à la F
main,& qui ſuffiſent pour noſtre nourriture:celuy la ne ſe ſoucie point de ſe contredire à ſoy meſme, & de tenir des propos tout contraires. Qui plus eſt en ſon traicté des exhortatiõs,aiant dit que c'eſt ſans raiſon que lon a blaſmé & diffamé l'auoir affaire auec ſes meres, filles & ſœurs, & de manger de quelque ſorte de viande, ou bien d'aller au ſortir d'auec vne femme, ou d'vn mortuaire, à vn ſa-
crifice

A crifice : Car il fault, dit il, en cela regarder les bestes
» brutes, & par les exemples de ce qu'elles font, con-
» clure & colliger, qu'il n'y a rien de tout cela qui
» soit importun ou contre la nature : car on peult
» bien opportunément alleguer cela, & comparer
» l'vsage des autres animaux, pour monstrer que ny
» pour s'assembler ny pour engédrer, ny pour mou-
» rir és temples, il n'y a rien qui puisse souiller ny cõ-
» taminer la diuinité. Et au contraire au cinquiesme
liure de la nature il dit, que le poëte Hesiode nous
admoneste bien & hõnestement, de ne pisser point
B dedans les fontaines, ny dedans les riuieres, mais
encore plus raisonnable est il, s'abstenir de pisser
contre vn autel, ou contre l'image & statue d'vn
Dieu: & qu'il ne fait rien de dire, que les chiens, les
asnes & les petits enfants le font bien, qui n'ont
point de discretion ny de consideration de telles
choses. Il n'y a doncques point de propos de dire
là, qu'il soit opportun de considerer les exemples
des bestes brutes: & icy, qu'il soit hors de toute rai-
son. Il y a des philosophes qui imaginent vn mou-
uement accessoire de dehors en la partie principa-
C le de l'ame pour bailler solution aux inclinations,
quand il semble que lon est contraint & forcé à
quelque chose par des causes exterieures. Ce mou-
uement apparoit principalement és choses ambi-
gues : car quand de deux choses egales en puissan-
ce, & du tout en tout semblables, il est force d'en
choisir l'vne, n'y aiant cause aucune qui nous incli-
ne plus tost en l'vne qu'en l'autre, d'autant qu'elle
n'est en rien meilleure que l'autre, ceste puissance

accessoire venãt d'ailleurs, & saisissant l'inclination D
de l'ame, decide toute ceste doubte. Contre ces philosophes la Chrysippus discourant, cõme forçans la nature en mettant aucun effect sans cause, entre plusieurs exemples allegue l'osselet, & la balance, & plusieurs telles autres choses qui ne peuuent pas tomber ny pancher tantost en vn costé, & tantost en vn autre, sans quelque cause & quelque difference qui soit en eulx entierement, ou qui leur aduienne d'ailleurs, parce qu'ils tiennent, que ce qui est sans cause ne peult estre nullement, ne ce qui est fortuit, mais qu'en ces mouuements acces- E
soires qu'ils supposent, il y a quelques causes latentes qui secrettement esmeuuent & induisent nostre iustice & nostre inclinatiõ en l'vne des parties. Cela est l'vn des propos que plus souuent & plus notoirement il repete : mais ce que luy mesme dit apres tout au contraire, d'autant qu'il n'est pas exposé en veuë à tout le monde, ie l'allegueray aux mesmes paroles dont il vse. Car en son traicté de l'office de iuger, supposant deux courreurs qui arriuent au bout de la carriere tout l'vn quãd & l'autre, il demande que c'est que doit faire le iuge en ce F
cas la, à sçauoir s'il luy est loysible d'attribuer auquel qu'il luy plaira des deux le rameau de palme, supposé encore qu'ils luy soient tous deux si familiers qu'il soit plustost pour leur gratifier du sié, que de leur oster ce qui seroit à eux, ou si la palme estãt cõmune à tous deux, il luy sera loisible d'incliner fortuitemẽt à l'vn ou à l'autre, comme s'ils eussent tiré au sort, ie dy incliner fortuitement, comme quand

A quand lon nous presente deux drachmes semblables au demourãt, nous enclinõs plus en celle que nous prenons. Et au sixiesme des offices, aiant dit qu'il y a certaines choses qui ne meritent pas que lon s'y arreste beaucoup, ny que lon les considere de bien pres, il estime qu'il fault en telles choses donner le chois à la fortuite inclination de la pensee, ne plus ne moins qu'à l'aduenture du sort: comme, pour exemple, s'il est question d'esprouuer ces deux drachmes qui seront presentees, les vns pourront dire celle la, les autres celle cy est la bõne,
B mais pource qu'il en fault prendre l'vne des deux, alors sans s'arrester à en faire plus grand examen, nous prendrons la premiere venue. Et en vn autre lieu il dit, mettant cela à l'aduenture du sort, nous prendrõs quelquefois la pire. En ces passages la, la fortuite inclination de la pensee à la premiere venue, & le cõmettre à l'aduenture du sort, n'est autre chose sinon introduire vn chois des choses indifferentes, sans aucune cause. Au troisiesme, aiant dit de la Dialectique, que Platon & Aristote auoiẽt fort trauaillé apres, & leurs disciples & sectateurs
C aussi, iusques à Polemon & à Straton, & principalemẽt Socrates, & aiant encore adiousté à cela, que lon pourroit vouloir faillir auec de tels & si grands personnages, il subioinct puis apres de mot à mot:
» S'ils n'en eussent, dit il, parlé qu'en passant par dessus, on se fust à l'aduenture peu mocquer de ce lieu
» la: mais en aiant traicté si diligemment & si serieu-
» sement, comme de l'vne des plus grandes & plus
» necessaires facultez, il n'est pas vray semblable

» qu'ils aient si lourdement failly, estants en toute D
» philosophie tels que nous les presumôs. Côment
doncq, luy pourroit quelqu'vn replicquer, ne cesseras tu iamais de combattre de tels & si grands personnages, & de les conuaincre, comme tu penses, d'auoir erré? Car il n'est pas vray semblable qu'ils aient escrit diligemment & soigneusement de la Dialectique, & que des principes de la fin des biens, de la iustice & des Dieux, ils n'aient escrit qu'en ioüant, & par maniere d'acquit, encore mesmement que tu appelles leurs traictez & discours aueugles, repugnants à soy mesme, & contenants E
innumerables fautes & erreurs. En quelque autre passage, il nie que le vice de ἐπιχαιρεκακία, c'est à dire, la ioye de voir mal aduenir à autruy, soit en estre, & qu'elle ait reale subsistence, pour autant, dit il, que iamais homme de bien ne s'esioüit de voir mal aduenir à vn autre. Mais en son second liure du bien, declarant que c'est qu'enuie, c'est à sçauoir
» douleur du bien d'autruy : pour ce que les hômes,
» dit il, veulent raualler leurs voisins, à fin que eulx
» aient le dessus : il y adiouste puis apres, la ioye du
» mal d'autruy, en disant, A celle la est contigue la F
» ioye du mal d'autruy, parce que les hommes cher-
» chent à rabattre leurs voisins pour causes sembla-
» bles, mais quand ils sont destournez en d'autres
» mouuements naturels, il s'engêdre la misericorde.
Il appert par là, qu'il met la ioye du mal d'autruy, comme chose subsistente aussi bien que l'enuie & la misericorde: laquelle toutefois il dit ailleurs n'estre aucunement subsistente, comme ny la haine

des

A des meschants,ny la cupidité de gain deshonneste. Aiant dit en plusieurs lieux que pour estre plus lõg temps heureux les hõmes n'en sont pas plus heureux,que ceulx qui participent de la beatitude en vn moment de temps.En plusieurs autres lieux au contraire il dit, qu'il n'en fault pas seulemẽt estendre le doigt pour vne prudence qui ne dure qu'vn moment de temps, ne plus ne moins qu'vn esclair qui passe volant. Mais il suffira d'alleguer les propres mots qu'il a escrits en son sixiesme liure de questions morales, touchant ceste matiere. Car B aiant dit que ny tout bien ne tombe egalement en ioye, ny tout vertueux office en vanterie, il subioinct puis apres ces paroles: Car s'il ne doit auoir la prudence que pour vn moment de temps, ou pour le dernier iour de sa vie, il n'en conuient pas seulement estendre le doigt pour vne telle prudence, combien que pour estre plus long temps heureux les hommes n'en soient pas plus heureux, ny la beatitude eternelle ne soit pas plus souhaitable,ny plus desirable que celle d'vn momẽt d'heure. Or s'il estimoit que la prudence fust vn bien C produisant la beatitude, comme fait Epicurus, on ne reprendroit seulemẽt que la nouueauté & faulseté estrange d'vne telle sentence. Mais puis que la prudence n'est point autre chose que la beatitude par soy, ains est la beatitude mesme, comment est-ce que cela ne se contre-dit & repugne, de dire que egalement soit eligible & desirable la beatitude d'vn moment d'heure,que celle d'vne eternité, & que la beatitude d'vn moment ne soit d'aucune

valeur? Il dit que les vertus ſ'entre-ſuyuent l'vne D
l'autre, non ſeulement en ce que qui en a l'vne, il a toutes les autres, mais auſſi en ce que qui ouure ſelon l'vne, ouure quand & quand ſelon toutes les autres, & tiennent qu'vn homme n'eſt point parfait qui n'a toutes les vertus. Mais toutefois au ſixieme liure des queſtions morales il dit, que ny l'hõme de bien ne fait pas touſiours vaillamment, ny le meſchant laſchement, pource qu'il fault que l'vn, luy eſtants certains obiects preſentez, perſeuere en ſes iugements, & que l'autre ſ'en departe: & eſt auſſi croyable, que ny le meſchant ne paillar- E
de pas touſiours. Or ſi faire vaillamment eſt vſer de vaillance, & faire laſchement vſer de laſcheté, ils diſent choſes contraires, quand ils afferment que le meſchant ouurant ſelon vn vice, ouure ſelon tous enſemble, & que le vaillant n'vſe pas touſiours de vaillance, ny le laſche de laſcheté. Il definit la Retorique eſtre l'art, touchant l'ornement & ordre de l'oraiſon prononcee: d'auantage il a ainſi eſcrit
„ au premier liure: Et ne fault pas à mon aduis auoir
„ ſeulement ſoing d'vn honneſte & ſimple ornemét
„ en ſes paroles, ains fault auſſi auoir cure des pro- F
„ pres geſtes, des pauſes & ſtations conuenables de
„ la voix & compoſition du viſage & des mains. Et eſtant ainſi curieux & exquis en ceſt endroit: au contraire en ce meſme liure, aiant parlé de la colli-
» ſion des voyelles: Non ſeulement, dit il, il fault ne-
» gliger cela, & penſer à ce qui eſt plus grand, & de
» plus d'importance, ains fault laiſſer paſſer certaines
» obſcuritez, & certaines defectuoſitez, voire iuſques

A à des incongruitez, dont plusieurs autres auroient
» honte. Or de permettre quelquefois d'estre curieux à bien disposer par ordre son langage iusques à auoir hōneste contenance, & en son visage, & en ses mains, & vne autre fois ne se soucier point d'aucune defectuosité en son langage ny d'aucune obscurité, voire n'auoir point de honte de commettre de grosses incongruitez, cela est fait en homme qui dit à la volee tout ce qui luy vient en la bouche.

Et en ses positions naturelles touchant ce qui a besoing d'estre veu à l'œil, & d'experience, aiant au
B parauant commandé d'y aller reseruément, & y
» estre bien retenu, il dit: Par ainsi nous ne cuiderons
» pas, comme a fait Platon, que la nourriture liqui-
» de, c'est à dire le boire, aille aux poulmons, & la sei-
» che en l'estomach, ny ne tomberons pas en autres
» erreurs semblables à celuy la. Quant à moy, i'estime que reprēdre les autres, & puis tomber en l'erreur que lon a repris és autres, c'est la plus grande repugnance & contrarieté qui sçauroit estre, & la plus laide faulte. Mais luy mesme dit, que les connexions qui se font par dix dignitez, c'est à dire dix
C propositions affirmatiues, excedent en multitude vn million, n'aiant pas ny par luy mesme assez diligemment enquis & recherché cela, ny par hommes exercitez en tel art, bien entendu la verité. Et toutefois Platon a les plus excellents & plus renommez medecins pour tesmoings, Hippocrates, Philistion, Dioxippus disciple d'Hippocrates, & entre les poëtes, Euripides, Alceus, Eupolis, Eratosthenes, qui tous disent que le boire passe par

les poulmons. Mais tous les ſçauants en Arithmetique, & exercitez en la ſcience des nombres, reprennent Chryſippus, entre leſquels eſt Hipparchus, monſtrant & prouuant qu'il y a en ſon dire vn treſgrand erreur de calcul, ſ'il eſt vray que l'affirmatiue fait de cõnexions de ces dix dignitez iuſques à cent trois mille quarante & neuf: & la negatiue trois cẽts dix mille neuf cẽts cinquãte & deux. D

Quelques vns des anciens ont dit, qu'il eſtoit aduenu à Zenon comme à celuy qui auoit du vin ſ'aigriſſant, qu'il ne le pouuoit vendre ne pour vinaigre, ny pour vin : car de ſon preallable, qu'ils appellent, il ne le pouuoit expoſer en vente, ny comme pour bon, ny comme pour indifferent. Mais Chryſippus a rendu l'affaire encore de plus malaiſee deffaitte, car en quelques endroits il dit, que ceulx la ſont furieux qui n'eſtiment rien & ne font compte des biens, de la ſanté & integrité du corps, & qui ne mettent peine de les auoir : & alleguant ce vers d'Heſiode, E

Race des Dieux gentil Perſes trauaille.

il dit que ce ſeroit vne fureur que de dire,

Gentil Perſes garde de trauailler. F

Et en ſon traitté des vies il eſcrit, que le ſage fera la court aux Roys pour faire ſes beſongnes, & enſeignera les lettres pour de l'argent, prenant des vns de ſes diſciples de l'argent d'auance, & faiſant marché auec les autres. Et au ſeptieme liure des Offices il dit d'auantage, qu'il fera trois fois la culebutte prouueu qu'on luy baille vn talent. Et au premier liure des biens, il permet aucunement & concede

à qui

A à qui le vouldra, d'appeller les choses preallables biens, & les contraires maulx, en ces propres ter-
» mes. Si quelqu'vn veult, suiuant ces permutations
» la, appeller l'vn bien à soy, & l'autre mal, prouueu
» qu'il vise aux choses, & ne vague point temeraire-
» ment, & qu'il ne faille point en l'intelligence des
» choses signifiees, au demourant qu'il s'accommode
» à l'vsage & coustume de la denomination. Ainsi aiant approché le preallable du bien si pres en ce passage la, & l'aiant meslé encore, au contraire en autres lieux il dit, que rien de tout cela ne nous ap-
B partiēt, ains que la raison nous retire & destourne de toutes telles choses: car il a ainsi escrit cela au premier liure de l'exhortation. Et au troisieme de la nature il dit, qu'il y en a qui benissent & reputent heureux & glorieux les Roys & les riches, qui est autant cōme si on les benissoit & reputoit heureux, pour ce qu'ils auroient des bassins à retraict, & des passements d'or: mais qu'à l'homme de bien autant luy est perdre toutes ses facultez, comme s'il ne perdoit qu'vne drachme, & l'estre malade autant que de chopper vn petit. Et pourtāt a il rem-
C ply de telles contrarietez, non seulement la vertu, mais aussi la prouidence: car la vertu se trouuera extremement mechanique & folle, de s'occuper à choses si viles & de si peu de pris, commandant au sage de nauiger pour icelles gaigner, iusques au païs du Bosphore, & de saulter & culebutter. Et Iuppiter est digne de mocquerie, prenant plaisir à s'ouïr appeller Ctesius, qui signifie donnant des possessiōs: & Epicarpius, superintendāt des fruicts:

& Charidotes, donateur de ioye, pourautant qu'il D donne aux mauuais & aux meschans des bassins à retraict, & des passements d'or, & aux bons choses valents vne drachme, quand ils deuiennent riches par la prouidence de Iupiter. Apollo est encore plus digne de mocquerie, s'il est ainsi qu'il s'amuse à rendre responses & oracles touchant des bassins à retraict, & des franges d'or, & du choppement des pieds Mais encore rendent ils ceste contrarieté plus euidēte & plus manifeste par la demonstration : car ce dequoy lon peult, ce disent ils, & bien & mal vser, n'est ny bien ny mal, ny bon ny E mauuais. Or tous les fols vsent mal de la richesse, de la santé, & de la force du corps, parquoy nulle de ces choses ne se pourra dire bonne. Si doncques Dieu ne donne pas la vertu aux hommes, ains ce qui est honneste s'acquiert, & il donne la richesse, la santé sans la vertu, & à ceulx qui en doiuent non bien vser, mais mal, c'est à dire inutilement, honteusement & pernicieusement : & toutefois si les Dieux peuuent bailler la vertu & ils ne la baillent, ils ne sont pas bons : & s'ils ne les peuuent rendre bons, aussi ne leur peuuent ils doncques F aider, attendu qu'il n'y a rien hors cela qui soit ny bon ny vtile. Car de dire que les Dieux iugent par vertu & par force ceulx qui sont autrement bons que par eulx, cela n'est rien dit : car aussi bien les bons iugent les mauuais par vertu & par force, tellement qu'ils n'en aident point plus les hommes qu'ils n'en sont aidez par les hommes. Toutefois Chrysippus ne iuge bon ny luy, ny aucun

A cun de ses familiers, ou de ses precepteurs. Que pensez vous doncq' qu'ils sentent des autres, sinon ce que eux mesmes disent, qu'ils sont tous furieux, fols & insensez, qu'ils sont mescreans, violateurs des loix, qu'ils sont au plus hault & dernier degré de misere & d'infelicité? Et puis ils tiennent, que nous estans si mal-heureux & si miserables, sommes gouuernez par la prouidence diuine. Or si les Dieux se changeans nous vouloient offenser, affliger, & tourmẽter & debriser, ils ne nous pourroient pas mettre en pire estat que nous sommes B maintenant, selon que Chrysippus prononce, ny ne pourroit pas estre la vie de l'homme ne pire ne plus mal-heureuse qu'elle est, tellement que si elle auoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercules,

Plein suis de maulx, plus n'en pourrois auoir.

Quelles sentẽces & affirmatiõs pourroit on doncques trouuer plus contraires & plus repugnantes l'vne à l'autre, que celle de Chrysippus touchant les Dieux & touchant les hõmes, quand il dit que les vns, à sçauoir les Dieux, prouoyent le mieulx C qu'ils peuuent, & les hõmes sont le pis qu'ils sçauroient estre? Il y a des Pythagoriens qui le reprennent de ce qu'il dit au traitté de la iustice, touchant les Coqs, à sçauoir qu'ils ont esté vtilement pro-
„ creez: Car dit il, ils nous esueillent pour trauailler,
„ ils amassent & deuorent les scorpions, & nous
„ animent aux combats, nous imprimant vne en-
„ uie & ialousie de combattre vaillamment, & tou-
„ tefois il nous les fault manger, de peur qu'il

» ne naiſſe plus grand nombre de poullets qu'il n'en D
» ſeroit de beſoing. Et ſe mocque tant de ceulx qui le reprennent de telles ſentences qu'il eſcrit ainſi au troiſieme liure des Dieux, touchant Iupiter, ſauueur, createur, pere de iuſtice, de loy & de paix. Et cóme les villes & citez quand elles ſont trop pleines de peuple, en oſtent ou enuoyent des colonies au loing, & commancent des guerres contre quelques vns: auſſi Dieu enuoye les commãcemens de quelque mortalité: & cite pour teſmoing Euripides, & les autres qui diſent, que la guerre de Troie fut enuoyee par les Dieux pour eſpuiſer la trop E grande multitude du peuple. Or quant aux autres toutes euidẽtes faulſetez, ie les laiſſe: car ie n'ay pas propoſé de rechercher tout ce qu'ils ont mal dit, mais ſeulement ce qu'ils ont dit en contrediſant à eulx meſmes. Conſiderez comment il donne à Dieu touſiours les plus beaulx noms, & les plus humaines appellations du monde, & au contraire les effects ſauuages, cruels, Barbares & Galatiques: car ces grandes mortalitez & pertes d'hommes ne reſſemblent point proprement aux colonies que les citez enuoyent dehors, comme celles qu'amena la guerre de Troie, ou celle des Medes, ou la F Peloponeſiaque, ſi ce n'eſt que ces gents icy ſçachent qu'il y a eu quelque ville qui ſe fonde & ſe peuple deſſoubs la terre aux enfers. Mais Chryſippus fait Dieu ſemblable à Deiotarus, le Roy de Galatie, lequel aiant pluſieurs enfans, & voulant laiſſer ſon eſtat & Royaume à l'vn d'iceulx ſeul, il tua luy meſme tous les autres, comme ſ'il

A eust couppé & taillé les branches d'vn cep de vigne, à fin que celle qui demeure en deuiene plus grande & plus forte, combien que le vigneron le face lors que les branches sont encores petites & foibles. Et nous quand les petits chiens sont encore si ieunes qu'ils ne voient goutte, pour espargner la chienne, nous luy en ostons plusieurs: là où Iupiter ne laisse pas tellemẽt croistre & venir en aage parfaict les hommes, ains luy mesme les faisant naistre & leur donnant croissance, les tourmente puis apres en leur preparant occasions de corruption B & de mort, là où il falloit plustost ne leur donner point de causes & de principes de naissance: mais cela est moindre, & cecy que ie diray maintenant est bien plus grief: car il ne sourd guerre aucune aux hommes sans quelque vice, ains est cause de l'vne la volupté, de l'autre l'auarice, de l'autre l'ambition & la cupidité de dominer. Parquoy si Dieu forge les guerres, par consequence aussi produit il doncques les vices, en irritant & tordant les hommes, combien que luy mesme en son traitté De iuger, & encore en son second liure des Dieux, escri-C ue, Qu'il n'est pas raisonnable de soustenir que „ Dieu soit cause de chose aucune deshonneste: car „ tout ainsi comme les loix ne sont iamais cause de „ violer les droits, aussi n'est iamais Dieu cause d'au- „ cune impieté. Aussi n'est il pas vray-semblable qu'ils soient causes aux hommes de commettre aucune deshonnesteté. Et que peut il estre plus deshonneste que de procurer les vns aux autres perdition & ruine, dont Chrysippus dit que Dieu

ſeur ſuggere les commancemens? Voire mais, dira D
quelqu'vn, au contraire, il loüe Euripides de ce
qu'il dit,

Si les Dieux font rien qui ſoit vicieux,
Certainement ils ne ſont doncq pas Dieux.

Et ailleurs,

Accuſer Dieu eſt choſe bien facile.

comme ſi nous faiſions autre choſe maintenant que d'expoſer ſes paroles & ſentences contraires les vnes aux autres: toutefois ce propos loué maintenant, ſe peult alleguer non vne, ny deux, ny trois fois, mais innumerables, contre Chryſippus: car E premierement en ſon traitté de la nature, aiant accomparé l'eternité du mouuement à vn breuuage composé de toutes ſortes d'herbes, qui branſle & tourne toutes les choſes qui naiſſent, les vnes d'v-
» ne ſorte, les autres d'vne autre: il dit ainſi, Comme
» ainſi ſoit que le gouuernement & l'adminiſtration
» de l'vniuers procede & aille en ceſte ſorte, il eſt ne-
» ceſſaire que nous ſoions diſpoſez en la maniere
» que nous le ſommes, cõment que ce ſoit que nous
» le ſoions, ſoit que nous ſoions malades contre no-
» ſtre propre nature, ſoit que nous ſoions mutilez F
» & eſtropiez, ou que nous ſoions Grammairiens
» ou Muſiciens. Et de rechef vn peu apres, Se-
» lon ceſte raiſon nous en dirons autant de noſtre
» vertu ou vice, & generallement de la ſcience ou
» ignorãce des arts, comme i'ay dit. Et vn peu apres,
» oſtant toute doubte & ambiguité: Car il n'y a rien
» de particulier, iuſques aux moindres choſes, qui
» puiſſe autrement aduenir que ſelon la commune

nature,

A nature,& selon la raison d'icelle. Or que la natu-
» re commune & la raison d'icelle soit la destinee, la
» prouidence diuine, & Iupiter, il n'est pas iusques
» aux Antipodes qui ne le sçachent: car ils n'ont au-
» tre propos en la bouche que celuy la, & disent
» qu'Homere a fort bien dit,
» De Iupiter le vouloir se faisoit.
» referãt cela à la destinee & à la nature de l'vniuers,
» par laquelle toutes choses se regissent. Comment
est il maintenant possible que ces deux positions
subsistent ensemble, que Dieu ne soit point cause
B d'aucune chose deshonneste, & qu'il n'y ait rien,
iusques aux moindres choses,qui se face, sinon par
la commune nature & selon la raison d'icelle? car
entre toutes les choses qui se font, sont certes aussi
les deshonnestes. Et toutefois Epicurus se tourne
& vire de tous costez, & va imaginant toutes les
subtilitez qu'il luy est possible, pour tascher à des-
lier & deliurer le liberal arbitre de ce mouuement
eternel, de peur de laisser le vice sans iuste repre-
hension. Mais cestuy-cy luy dõne vne licence tout
arriere ouuerte, de dire que non seulement il se
C cõmet par necessité de la destinee,mais aussi par la
raison de Dieu, & selon la nature & la meilleure
qui soit:encore y voit on cela de mot à mot: car la
commune nature s'estendant à toute cause, il fau-
dra que tout ce qui se fait, comment qu'il se face,
& en quelque partie que ce soit, se face selon ceste
commune nature & selon la raison d'icelle, par
suitte de consequence sans empeschement, par ce
qu'il n'y a rien au dehors qui mette empeschemẽt

à ſon adminiſtration, & qu'il n'y a partie qui ſe D
meuue,ne qui ſoit autrement habituee que ſelon la nature commune. Mais quelles ſont les habitudes & quels les mouuemens des parties? Il eſt certain que les habitudes ſont les vices, & les maladies,cõme l'auarice,la luxure, l'ambition,la couardiſe,l'iniuſtice:& les mouuemens ſont les actes qui en procedent,comme les adulteres, les larcins, les trahiſons,les homicides,les parricides. Chryſippus eſtime qu'il n'y a rien de tout cela ne petit ne grãd qui ſe face outre la raiſon de Iupiter, & contre la loy, la iuſtice & la prouidẽce, de maniere que vio- E
ler les loix n'eſt point contre la loy, ny oultrager autruy n'eſt point faire contre iuſtice, ny faire mal contre la prouidence. Et toutefois il tient que Dieu punit le vice,& qu'il fait beaucoup de choſes pour punition des meſchans,comme au ſecond liure des
» Dieux: Aucunefois,dit-il,il aduient des choſes inu-
» tiles aux bons,non comme aux mauuais par puni-
» tion,ains par vne autre prouidence, comme il ad-
» uient és villes & citez. Et de rechef en ces mots,
» Premierement il faut entendre les maux, comme
» nous auons dit parauant, & puis qu'ils ſont diſtri- F
» buez ſelon la raiſon de Iupiter,ou par punition, ou
» par vne autre œconomie & diſpoſition de l'vni-
» uers. Or eſt cela fort dur à digerer, que le vice ſoit par la diſpoſition & raiſon de Dieu,& neantmoins qu'il le puniſſe:mais il roidiſt encore d'auantage ſa contradiction au ſecõd de la nature,eſcriuant ainſi:
» Mais le vice,quant aux grands & griefs accidents a
» vne peculiere raiſon: car il ſe fait par la commune

raiſon

A raiſon de la nature, & à fin que ie le die ainſi, il ſe
» fait non inutilement, eu eſgard à l'vniuerſel: car au-
» trement les biens ne ſeroient point. Et puis il va reprenant ceux qui egalement diſputent & diſcourent en vne & en l'autre partie, luy que pour enuie qu'il a de dire touſiours, & en toutes choſes quelque nouueauté & ſingularité exquiſe par deſſus tous les autres, il dit que ce n'eſt point inutilement qu'il y a des coupeurs de bourſes, des calomniateurs, des luxurieux, & que ce n'eſt point inutilement qu'il y a des perſonnes inutiles, dommagea-
B bles, malheureuſes: & ſ'il eſt ainſi, quel eſt Iupiter? I'entens celuy de Chryſippus, ſ'il punit vne choſe qui n'eſt ny de ſoy meſme, ny inutilement: car le vice, ſelon l'opinion de Chryſippus, ſeroit totalement irreprehenſible, & à l'oppoſite Iupiter luy meſme ſeroit à reprendre, ſ'il fait le vice eſtant inutile, & ſ'il le punit l'aiant fait non inutilement. Et derechef au premier liure de la iuſtice, aiant dit des Dieux, qu'ils ſ'oppoſent aux iniquitez de quelques vns, mais oſter du tout le vice, il n'eſt ny poſſible, ny expedient quand il ſeroit poſſible, ny bon
C d'oſter toute iniuſtice, toute iniquité contre les loix & toute folie: ce qui n'appartient pas au preſent traitté d'en diſcourir, ny de rechercher. Mais luy meſme eſtant tout vice par le moien de ſa philoſophie, entant comme en luy eſt, ce qui n'eſt pas expedient ny bon d'oſter, il fait choſe en cela qui eſt repugnante & à la raiſon & à Dieu. D'auantage en diſant qu'il y a des iniquitez & pechez auſquels les Dieux ſ'oppoſent, il donne taiſiblement à entēdre

qu'il y a doncques quelque inegalité entre les pe- D
chez. Oultre, aiant escrit en plusieurs passages, qu'il
n'y a rien à reprendre, ny dont on se peust plaindre en ce monde, par ce que toutes choses s'y font par vne tresbonne raison : au contraire il y a des endroits ausquels il nous laisse des negligences & paresses reprehensibles & en choses non legeres ny petites. Qu'il soit ainsi, en son troisiéme liure de la substance, aiant fait mention qu'il peult bien aduenir quelques telles faultes aux gens de bien &
» d'honneur : Est-ce, dit-il, par ce qu'il y a des choses
» dont on ne tient point de compte, comme en vne E
» grande maison, il ne se peut faire qu'il ne se perde
» quelque son & quelques grains de bled, encore
» que la totalité & generalité au demourāt soit bien
» gouuernee & regie? ou pour ce qu'il y a quelques
» malings esprits superintendans sur ces choses la, où
» certainement les negligences & paresses sont re-
» prehensibles: & dit aussi qu'il y a beaucoup de necessité meslee parmy. Or ie ne me veux point arrester à deduire au long, ny à peser combien grande legereté & temerité c'est à luy de comparer les accidents aduenus aux grands & vertueux per- F
sonnages, comme la condamnation de Socrates, l'embrasement de Pythagoras, qui fut bruslé tout vif par les Cyloniens, le martyre que le Tyran Demylus feit endurer à Zenō, & le tourmēt que Dionysius feit souffrir à Antiphon, quand ils les feirent mourir à du son qui se perd és grandes maisons. Mais qu'il y auroit des malings esprits commis à la superintendence de telle charge, par prouidence diuine,

A diuine, comme eſt il poſſible que cela ne ſoit vn reproche fait à Dieu, comme ſi c'eſtoit vn mal ſage Roy qui commeiſt des gouuernemens de prouinces à des mauuais & temeraires Gouuerneurs & Capitaines, en leur ſouffrant outrager, iniurier & tourmenter par ſa nonchalance, les plus gens de bien de ſes ſubiects? Et ſ'il eſt ainſi qu'il y ait beaucoup de neceſſité & cõtrainte meſlé parmy les affaires de ce monde, adoncques Dieu n'eſt pas ſouuerain maiſtre de tout, ny toutes choſes ne ſont pas abſoluëment regies & gouuernees par ſa raiſon. Il
B cõbat fort alencontre d'Epicurus, & alencontre de ceux qui oſtent du gouuernement du monde la prouidence diuine, les refutant principalemẽt par les communes notions & conceptions nees auec nous, par leſquelles nous nous perſuadons que les Dieux ſoient bienfaitteurs & benings enuers les hommes: & pource que c'eſt choſe toute vulgaire & commune parmy eux, il n'eſt ia beſoing d'en alleguer les expres paſſages: & toutefois toutes ſortes de gens ne croyent pas que les Dieux ſoient doux ny benings: car voyez ce que les Iuifs & les
C Syriens croyent des Dieux: voyez les eſcripts des poëtes, de combien de ſuperſtition ils ſont pleins. Il n'y a perſonne qui eſtime que Dieu ſoit mortel, corruptible, ny qu'il ait eſté engendré, toutefois Antipater de Tarſe, à fin que ie paſſe les autres ſoubs ſilence, en ſon liure des Dieux en eſcrit ainſi
» de mot à mot. Mais à fin que tout ce diſcours ſoit
» plus clair, nous recueillirons en peu de paroles l'o-
» pinion que nous auons de Dieu. Nous eſtimons

» donc que Dieu soit vn animal bien-heureux, in- D
» corruptible, & bienfaitteur aux hommes. & puis
» en exposant chascun de ces termes la, il dit: Com-
» bien que tous estiment qu'ils soient incorrupti-
» bles. Il faut dōcques, selon le dire d'Antipater, que Chrysippus ne soit point entre ces tous la, car il n'estime qu'il y ait rien incorruptible entre tous les Dieux, sinon Iupiter tout seul, ains pense que tous egalement ont esté engēdrez, & que tous semblablement aussi soient pour vne fois perir. Ce qu'il dit presque par tout, mais toutefois i'en allegueray vn passage expres de son troisiéme liure des Dieux E
„ à vn autre propos. Les vns, dit-il, sont engendrez
„ & mortels, les autres non engendrez, mais la preu-
„ ue & demonstration de cela, des son principe ap-
„ partient plus à la science naturelle: car le Soleil &
„ la Lune, & les autres Dieux qui sont de semblable
„ nature, ont esté engendrez, mais Iupiter est sempi-
„ ternel. Et de rechef vn peu plus auant. Autant en
„ dira lon de Iupiter & des autres Dieux, touchant le
„ naistre & le perir: car les vns sont perissables, & des
„ autres les parties sont incorruptibles. A cela ie veux encore conferer vn peu de ce qu'en escrit F
„ Antipater: Ceux, dit-il, qui ostent la beneficence
„ aux Dieux touchēt en partie à l'anticipee cognois-
„ sance d'iceux, & par mesme raison ceux qui esti-
„ ment qu'ils soient participans de generation & de
„ corruption. S'il est ainsi doncques que celuy qui estime que les Dieux soient perissables & corruptibles, soit autant faux & abusé que celuy qui pense qu'ils n'ayent point de beneficence ny de

benigne

A benigne affection enuers les hommes : autant doncques est eslongné de la verité Chrysippus, comme Epicurus, par ce que l'vn oste aux Dieux l'immortalité & incorruptibilité, & l'autre leur oste la beneficéce & liberalité. Et puis Chrysippus en son premier liure des Dieux, dit touchant ce point, que les autres Dieux se nourrissent, il dit
» ainsi: Les autres Dieux vsent de nourriture, s'entre-
» tenans de mesme egalement par icelle, mais Iupi-
» ter & le Monde par vn autre maniere qu'eux qui
» sont engendrez & consumez par le feu. En ce lieu
B il maintient, que tous les autres Dieux se nourrissent, exceptez Iupiter & le Monde. Et au premier de la prouidence il dit, que Iupiter s'augméte tousiours iusques à ce que toutes choses soient consumees en luy : car estant la mort la separation du corps & de l'ame, & l'ame du monde ne se separe point, mais bien s'augmente elle continuellement iusques à ce qu'elle ait consumé toute la matiere en soy, il ne faut pas dire que le monde meure. Qui pourroit plus se contredire à soy mesme que celuy qui dit qu'vn mesme Dieu se nourrit & ne se nour-
C rit point? & n'est ia besoing de l'inferer & colliger par consequence necessaire, attendu que luy mesme au mesme lieu l'a escrit tout appertement.
» Lon dit que le Monde seul se suffit à soy mesme,
» pour ce que le Monde seul contient en soy mes-
» me tout ce dont il a besoing, & dont il se nourrit
» de soy mesme, & s'augmente, les parties d'iceluy se
» transmuans l'vne en l'autre. Non seulement donques il se contredit & repugne à soy mesme, en

cela qu'il dit que les autres Dieux se nourrissent, D exceptez le Monde & Iupiter, mais aussi encore d'auantage en ce qu'il dit que le monde s'augmente en se nourrissant de soy-mesme : là où au contraire il estoit plus vray-semblable de dire, Le Monde seul ne s'augmente point, aiant pour sa nourriture sa destruction, & que au contraire les autres Dieux s'augmentent & s'accroissent d'autāt qu'ils ont leur nourriture de dehors d'eux, & que plustost le monde se consumoit en eux, s'il est ainsi que le monde prenne tousiours de soy-mesme, & les autres Dieux de luy. Le secōd poinct que con- E tient la commune notion & opinion qui est imprimee en nous, touchāt les Dieux, c'est qu'ils sont beneicts, & bien heureux, & parfaicts: & pourtant louent ils Euripides de ce qu'il a dit,

Si Dieu au vray est Dieu realement,
Il n'a besoing de poëte nullement,
Qui à son los de beaux carmes escriue,
Tout cela n'est que parole chetifue.

Toutefois Chrysippus aux lieux que i'ay alleguez dit, que le monde seul est contēt & suffisant à soy, pour ce que seul il contient dedans soy tout ce F dont il a besoing. Qu'est-ce doncques qui s'ensuit à ceste proposition, que le monde seul soit content & suffisant de soy, sinon que ny le Soleil ny la Lune ne sont suffisans de soy, ny autre quelconque des Dieux, & n'estans pas contents & suffisans de soy, aussi ne sont ils doncques pas bien-heureux ? Il estime que l'enfant estant dedans le ventre de sa mere s'y nourrit naturellement, ne plus

ne

A ne moins que fait vne plante & vn arbre dedans la terre, mais que quand il est enfanté, alors estant refroidy par l'air, & affiné, par maniere de dire, il mue d'esprit, & deuient animal, & que ce n'est pas sans cause que l'ame a esté appellee Psyche, à cause de ceste refrigeration la: mais puis apres repugnant à soy-mesme, il dit que l'ame est vn esprit plus rare & plus subtil de nature: car comment est il possible que vne chose subtile se face d'vne grosse, & qu'vn esprit se rarefie pour refroidissement, & par espessissement? Et qui plus est, comment est-ce que af-
B fermant que l'ame s'engendre par refrigeration, ou par refroidissement, il estime que le Soleil qui est de feu soit animé & engendré d'vne exhalation transmuee en feu: car il dit ainsi en son tiers
» liure de la nature, La mutation du feu, dit-il, est tel-
» le, par l'air il se tourne en eau, & de l'eau en la ter-
» re, luy estant aux dessous posee, l'air en exhale,
» lequel air venant à se subtiliser, le feu s'en produit
» tout alenuiron, & les estoiles auec le Soleil s'allu-
» ment de la mer. Qu'y a il plus contraire à l'allumer que le refroidir? ou à rarefier & subtiliser que l'es-
C pessir & cõdenser? l'vn fait l'eau & la terre du feu & de l'air, l'autre tourne ce qui est humide & terrestre en feu & en air. Et toutefois en vn lieu il fait le refrigerer cause de l'ame, & en l'autre l'allumer: & quand il y a inflammation par tout, dit-il, alors il vit & est animal: mais puis apres quand il vient à s'estaindre & à s'espessir, il se tourne en eau, en terre, & en nature corporelle. Au premier liure de la
» prouidence il escrit ainsi: Car quãd le Monde est

" par tout en feu,alors il eſt tout auſſi toſt ſon ame & D
" ſa raiſon , mais lors que ſe tournant en humeur &
" en l'ame delaiſſee au dedãs, il ſe tourne preſque en
" ame & en corps, tellement qu'il demeure compo-
" ſé d'iceux, il eſt d'vne autre ſorte. En ce paſſage il tient manifeſtement que les parties meſmes inanimees du monde, par exuſtion & inflammation ſe tournent & muent en ame, & au contraire que par extinction l'ame ſe relaſche & ſ'humecte en ſ'en retournant en nature corporelle. I'infere dõcques qu'il eſt impertinent,abſurde & eſtrange, de vouloir tantoſt faire deuenir des choſes inſenſibles E animees,& tantoſt tranſmuer la plus part de l'ame du mõde en choſes inſenſibles & inanimees. Mais encore oultre cela, le diſcours qu'il fait de la generation de l'ame a la preuue & demonſtration cõtraire à ſon opinion. Car il dit, que l'ame ſ'engendre apres que l'enfant eſt ſorty du ventre de la mere, parce que l'eſprit ſe transforme par la refrigeration, ne plus ne moins que la force & le fil de l'acier ſ'affine par la trempe. Et pour prouuer que l'ame ſ'engendre , & qu'elle ſ'engendre encore apres que l'enfant eſt né , il vſe de ceſt argument F principal , Que les enfans deuiennent ſemblables à leurs peres & meres en leurs meurs,& en leur inclination naturelle. En quoy la repugnance & cõtrarieté eſt ſi manifeſte,qu'elle ſe peult,en maniere de dire,veoir à l'œil: car il n'eſt pas poſſible que l'ame qui ſ'engendre apres l'enfantement prenne ſon ply d'inclination naturelle auant l'enfantement:ou il faudra dire,que l'ame,auãt que d'eſtre, ſera

A sera desia semblable à vne autre ame, c'est à dire qu'elle sera par similitude, & ne sera pas, par ce qu'elle ne sera pas encore en estre. Et si quelqu'vn dit que c'est pour la temperature & les complexions des corps que la similitude s'imprime, mais que les ames quand elles viennent à estre engendrees se changent, il destruit l'argument & le signe, par lequel il se monstre que l'ame s'engendre. Car il s'ensuit par là que l'ame, encore qu'elle fust ingenerable, quand elle entreroit dedans le corps, se tourneroit par la téperature d'vn semblable corps.
B Il dit aucunefois que l'air est leger, & qu'il monte contremont, & quelquefois qu'il n'est ny pesant ny leger. Qu'il soit ainsi, en son second liure du mouuement il dit, que le feu n'aiant aucune pesanteur va contremont, & semblablemét l'air aussi, & que l'eau est plus ressemblant & conforme à la terre, & l'air au feu. Mais en ses arts naturels il panche en la contraire opinion, que l'air n'a de soy ny pesanteur ny legereté. Il dit que par nature l'air est tenebreux, & pour ceste cause par consequent, il est aussi le premier froid, & que sa tenebrosité est di-
C rectement opposee à la clarté, & sa froideur à la chaleur du feu : mouuant ce propos au premier liure des questions naturelles, au contraire en son traitté des habitudes il dit, que les habitudes ne sont autres choses que des airs, Par ce que les corps dit-il, sont cõtenus par elles, & la cause par laquelle vn chascun corps qui est contenu de quelque habitude est tel c'est l'air contenant, lequel on appelle dureté au fer, espaisseur en la poix, blancheur en

l'argent:en quoy il y a grande repugnãce, & grande & estrange faulseté. Car si cest air demeure tel qu'il est de sa nature, comment est-ce que le noir en ce qui n'est pas blanc se peut appeller blancheur,& ce qui est mol en ce qui n'est pas dur, dureté,& ce qui est rare en ce qui n'est pas espais, espaisseur? Et s'il veult dire qu'en se meslant en cela, il s'altere & deuient semblable,cõment est-ce dõcq qu'il est habitude, ny puissance, ny cause de ces effects la,par lesquels il est luy mesme subiugué? Car cela est plustost souffrir que faire,& ceste mutation la n'est pas tant de nature cõtenante,que d'impuissance, par laquelle il perd toutes ses proprietez & propres qualitez: cõbien que par tout ils soustiennent que la matiere de soy est oyseuse, & sans nul mouuemẽt,subiecte & exposee à receuoir les qualitez,& que ces qualitez sont esprits & tensions aërees,lesquelles formẽt,moulent & figurent les parties de la matiere ausquelles ils s'attachent. Ils ne peuuent soustenir cela, aians supposé que l'air soit tel, cõme ils disent qu'il est : car s'il est habitude & tension, il conformera & cõfigurera à soy chasque corps,tellemẽt qu'il les rendra noirs & mols: mais si pour estre meslé & destrẽpé auec eux,il prẽd des formes contraires aux siennes naturelles, il s'ensuit qu'il est doncques matiere de la matiere, non pas habitude, ny cause ou puissance d'icelle. Chrysippus escrit souuent, & en plusieurs lieux, que hors du monde il y a vn vuide infiny, & que l'infiny n'a ny cõmancement, ny milieu, ny fin : & est la raison principale par laquelle ils refutent de luy mes-

me

A me le mouuement contre les atomes, c'est à dire de petits corps indiuisibles que met Epicurus: par ce qu'en l'infiny il n'y a point de differences locales, par lesquelles on peust entẽdre ny specifier ny haut ny bas: mais au quatriéme liure des Possibles, il suppose qu'il y ait vn lieu de milieu, & vne place moyenne, là où il dit que le monde est fondé. Le texte où il le dit est tel: Pourtant fault il dire du mõde qu'il est corruptible: combien qu'il soit malaisé à prouuer, toutefois il me semble plus à moy estre ainsi. Et neantmoins pour induire à croire qu'il y ait, s'il fault ainsi parler, quelque incorruptibilité, beaucoup luy sert l'occupatiõ de la place du milieu, là où il est colloqué, pource qu'il est au milieu. Car si lon entendoit qu'il fust ailleurs, il seroit totalement necessaire qu'il y eust quelque corruption attachee. Et de rechef vn peu apres: Car ainsi la substance eternellement a occupé la place du milieu, estant des le commancement telle, que, & par autre maniere, & par la rencontre, elle ne reçoit point de corruption, & est eternelle. Ces paroles la contiennent vne repugnance & contrarieté toute euidente, & qui se voit à l'œil, quand il nous laisse en l'infiny vne place du milieu. Mais il y en a vne autre seconde plus obscure & plus cachee que celle la, & aussi plus desraisonnable. Car estimant que le monde ne demoureroit pas incorruptible, si son assiette eust esté en autre endroit de l'infiny qu'au milieu: il appert manifestement qu'il craignoit que les parties de la substãce ne se mouuans & tendans au milieu, il ne s'en ensuiuist vne

diſſolution & corruption du monde. Or n'euſt il D
pas craint cela ſ'il n'euſt pẽſé que les corps euſſent
naturellement tendu de tous coſtez au milieu, non
de la ſubſtance, mais de la place qui contient la
ſubſtance, dequoy il a en pluſieurs lieux parlé, que
c'eſtoit choſe impoſſible, & contre la nature, par ce
qu'il n'y a point dedans le vuyde de differẽce, pour
laquelle les corps ſe doiuent mouuoir pluſtoſt en
çà qu'en là, & que la compoſition du monde eſt
cauſe du mouuement au centre, & que toutes
choſes de tous coſtez tendent au milieu. Et pour
le veoir, il ſuffit alleguer ſon texte meſme du ſe- E
cond liure du mouuement: car aiant dit que le
monde eſt vn corps parfait, & que les parties du
mõde ne ſont point parfaictes, par ce qu'elles ſont
au regard de l'vniuers, & non pas par elles meſmes:
& aiant diſcouru du mouuement d'iceluy, qu'il
eſtoit par nature apte à ſe mouuoir en toutes ſes
parties pour ſe contenir & conſeruer, non point à
» ſe rompre, diſſouldre ne bruſler, il dit apres: Mais
» l'vniuers tendant & ſe mouuant à meſme poinct,
» & ſes parties aians meſme mouuemẽt de la nature
» du corps, il eſt vrayſemblable que ce mouuement F
» premier ſelon nature eſt propre à tous corps vers
» le milieu du monde, le monde ſe mouuãt ainſi, eu
» eſgard à ſoy meſme & ſes parties, comme eſtants
» parties d'iceluy. Et dea, luy pourroit dire quel-
qu'vn, homme de bien, mon amy, quel accident
t'a fait oublier ces paroles la de prononcer, que le
monde, ſi par fortune il ne ſe fuſt trouué & ren-
cõtré au milieu, euſt eſté corruptible & diſſoluble?
Car

A Car ſon propre naturellement eſt de tendre touſiours à ſon milieu, & y adreſſer ſes parties de tous coſtez en quelque endroit du vuide qu'il euſt eſté tranſporté : & contenant ſoy meſme & ſ'ambraſſant, il fuſt touſiours demouré incorruptible & hors de danger de toute fraction. Car les choſes qui ſe briſent, & qui ſe corrompẽt & eſtaingnent, ſeuffrent cela par la diuiſion de chaſcune de leurs parties & diſſolution, ſe retirant & eſcoulant chaſcune en ſon propre lieu naturel, hors de celuy qui leur eſt contre nature. Mais toy cuidant que qui
B mettroit le mõde en autre endroit du vuide, il ſ'en enſuiuroit vne totale ruine & corruption, & l'affirmant ainſi, & pour ceſte cauſe mettant vn milieu, là où naturellement il n'y en peult auoir, à ſçauoir en l'infiny, tu quittes là ces tenſions, ambraſſemẽts & inclinatiõs, comme n'aiants rien d'aſſeuré pour maintenir le monde, & attribues toute la cauſe du maintien & de la conſeruation du monde, à l'occupation du lieu : & neantmoins tu adiouſtes encore cecy, cõme ſi tu prenois plaiſir à te conuaincre & arguer toy meſme. Et en la ſorte que chaſ-
C cune des parties ſe meut eſtant attachee au reſte, il eſt accordant à raiſon que par ſoy auſſi il ſe meuue: & ſi par maniere de dire nous imaginions & ſuppoſions en quelque partie vuide de ce monde, & comme eſtãt enueloppé de toutes parts, il ſe mouueroit vers le milieu, il demourera en ce mouuement la, encore que, par maniere de dire, ſoudainement il ſe rencontraſt du vuide autour de luy. Et puis chaſque partie quelle qu'elle ſoit, ambraſ-

ſee du vuide ne perd point ſa naturelle inclination D
de tendre & ſe mouuoir vers le milieu, & le monde
luy meſme tout entier, ſi la fortune ne luy euſt
preparé ſon ſiege au milieu, euſt perdu ſa vigueur
& tenſion qui le conſerue, les autres parties de ſa
ſubſtance ſe mouuans ailleurs: & en cela il y a de
pluſieurs autres grandes contrarietez à la raiſon
naturelle: mais ceſte cy particulierement entre autres
alencontre de la raiſon de Dieu, & de la diuine
prouidence, c'eſt que leur attribuant les moindres
& plus legeres cauſes, il leur oſte la principale & la
plus grande. Car quelle autre puiſſance pourroit E
eſtre plus grande que la manutention & la conſeruation
de l'vniuers, ou de faire que la ſubſtance
viue auec ſes parties ſe contienne en ſoy-meſme?
Mais cela eſt aduenu caſuellemét & fortuitement,
ſelon Chryſippus, car ſi l'occupation d'vn lieu eſt
la cauſe de l'incorruptibilité du monde, & ſi elle eſt
aduenue par cas d'aduenture, il fault doncques
inferer que le ſalut de l'vniuers depend de celle aduenture,
non pas de la deſtinee ny de la prouidence
diuine. La doctrine touchant les choſes poſſibles
que met Chryſippus repugne directement F
contre celle de la deſtinee. Car ſi le poſſible n'eſt
pas, ſelõ ce que dit Diodorus, ce qui eſt ou qui ſera
veritable, mais tout ce qui eſt ſuſceptible de pouuoir
eſtre, encore que iamais il ne doiue eſtre, cela
eſt le poſſible: il y aura beaucoup de choſes poſſibles,
qui ne ſeront pas par deſtinee inuincible, inexpugnable,
& qui eſt par deſſus toutes choſes, ou
bien il fault qu'il deſtruiſe toute la force & puiſ-
ſance

A ſance de la deſtinee : ou bien ſ'il eſt ainſi, comme veult Chryſippus, ce qui ſera ſuſceptible de pouuoir eſtre, tombera bien ſouuent en impoſſible, & tout ce qui eſt vray ſera neceſſaire, eſtant compris & contenu de la plus grande neceſſité de toutes, & tout ce qui eſt faulx impoſſible, aiant la plus grande & plus puiſſante cauſe repugnante à luy, pour pouuoir eſtre veritable. Car celuy auquel il eſt deſtiné de mourir en la mer, comment eſt il poſſible que celuy la ſoit ſuſceptible de mourir en terre ? & comment eſt il poſſible que celuy qui eſt à Me-
B gare vienne à Athenes, eſtant empeſché par la deſtinee? Mais auſſi ſa doctrine & deciſion, touchant les imaginations & fantaſies repugne brauement à la fatale deſtinee. Car voulant prouuer que la fantaſie n'eſt pas entiere cauſe du conſentement, il dit, que les ſages ferõt dommage, imprimants de faulſes fantaſies, ſ'il eſt ainſi que les fantaſies facent entierement le conſentement. Car ſouuentefois les ſages ont de faulſes imaginations & fantaſies touchant les meſchants, & aménent vne fantaſie vrayſemblable, non pas toutefois cauſe de conſente-
C ment, car elle ſeroit auſſi cauſe d'opinion faulſe, & de deception. Si doncq quelqu'vn transfere ce propos la du ſage à la deſtinee fatale, diſant, que la deſtinee n'eſt pas cauſe des conſentements, car il faudroit confeſſer que par la deſtinee ſe font les faulx conſentements, & opinions & deceptions, & ſeront endommagez par la deſtinee : la raiſon qui exempte le ſage de iamais faire aucun dommage, mõſtre quant & quant que la deſtinee n'eſt

pas cauſe de toutes choſes. Car ſ'ils n'opinent ny ne reçoiuent dommage par la deſtinee, certainement auſſi ne font ils rien de bon, ny ne ſont ſages, ny n'opinent fermement, ny ne reçoiuent bien & proffit par la deſtinee, & ainſi ſ'en va à vau l'eau ceſte concluſion qu'ils tiennent pour toute aſſeuree, que la fatale deſtinee ſoit cauſe de toutes choſes. Et ſi quelqu'vn d'aduenture me dit, que Chryſippus ne fait pas la deſtinee fatale cauſe entiere & abſoluë de toutes choſes, mais ſeulement vn principe antecedent, il ſe deſcouurira de rechef ſe contrediſant à ſoy meſme, là où il louë exceſſiuement le poëte Homere diſant de Iupiter, D E

Chaſcun de vous a de mal ou de bien
Ce qu'il luy plaiſt vous enuoyer du ſien.

Et Euripide,

O Iupiter y a il apparence,
Qu'en nous chetifs ſoit aucune prudence,
Veu que du tout de toy nous dependons,
Et ne faiſons de nous, ny n'entendons,
Sinon cela que cognoiſt ta ſageſſe?

Celuy meſme eſcriuant pluſieurs choſes accordantes à cela, finablemẽt il dit, que rien du tout ne ſ'arreſte ny ne ſe meut, tant peu que ce ſoit, autrement que par la raiſon de Iupiter, qu'il dit eſtre le meſme que la deſtinee fatale. Et puis, la cauſe principiante eſt plus debile & plus infirme que la parfaitte, & n'attaint pas à l'effect, eſtant vaincue par autres qui ſ'y oppoſent: là où luy prononceant que la fatale deſtinee eſt vne cauſe inuincible, que lon ne peult ny empeſcher ny fleſchir, luy meſme l'appelle pour F

ceſte

A ceste cause Atropos & Adrastie, comme qui diroit, cause que lon ne sçauroit destourner ny euiter, Necessité, & Pepromène, c'est à dire finissant & terminant toutes choses. C'est à sçauoir doncques si nous dirons que les consentements, les vertus, les vices, bien ou mal faire, ne sont pas en nostre liberal arbitre : ou bien si nous dirons, que la fatale destinee soit imparfaitte, & la fatalité finissante n'aiăt point de pouuoir de finir & les mouuements & habitudes de Iupiter non paracheuees. Car de ces conclusions la les vnes ensuiuent à dire, que la de-B stinee soit vne cause absoluë & parfaitte, les autres à ce, qu'elle soit seulement cause principiante. Car estăt parfaitte & absoluë de toutes choses, elle tollit le liberal arbitre, & ce qui est en nous, & si elle n'est que principiante & acheminante, elle perd l'estre efficace par dessus tout empeschement. Car ce n'est pas vne fois ny deux, mais par tout, & pour mieulx dire, en tous ces liures de Physique, qu'il y a aux particulieres natures & particuliers mouuements, beaucoup d'obstacles & d'empeschemens, mais que au mouuement de l'vniuers, il n'y en a C point. Et comment est il possible que le mouuement de l'vniuers ne soit empesché & destourbé, s'estendant aux particuliers, s'il est ainsi que les singuliers & particuliers soient empeschez & destourbez ? Car la nature de l'homme en general n'est point empeschee, si celle du pied ou de la main ne l'est point, ny le mouuement de la galere ne sera point empesché, s'il n'y a point d'empeschement à la voile ny aux rames & à voguer. Mais oultre ce-

la, si les fantasies & imaginations ne s'impriment D
point par fatale destinee, comment doncques sont elles cause des consentements? Et si c'est pource qu'elles impriment des fantasies qui conduisent à consentement,& les consentements se disent estre par fatale destinee,comment est il possible que ceste fatale destinee ne se contrarie & repugne à soymesme, attendu qu'és choses de plus grande importance elle imprime bien souuent des fantasies toutes differentes,& destourne la pensee & entendemét en fantasies toutes contraires, là où ils tiennent que ceux qui s'attachent à l'vne des imagina- E
tions,& ne soustiennent point leur consentement, errent & pechent. Car s'ils cedent, disent ils, à fantasies incertaines, ils choppent & bronchent: si à faulses, ils se trompent & abusent: si à non communément entendues, ils opinent. Et toutefois, il faut necessairement que ce soit l'vn de ces trois, ou que toute fantasie ne soit pas œuure ny effect de la destinee, ou que toute reception & assension de fantasie ne soit pas infallible, ou bien que la destinee mesme ne soit pas irreprehensible. Car ie ne voy pas cōment elle soit irreprehensible faisant de F
telles fantasies & imaginations,ausquelles le repugner & le resister ne soit pas reprehensible, mais le suiure & le ceder. Et toutefois en leurs disputes alencōtre des Academiques, la principale force de Chrysippus mesme,& d'Antipater,est de prouuer, que nous ne faisons du tout rié, ny ne sommes enclins à rien faire, sans consentemēt precedant, ains que ce sont fables controuuees à plaisir, & vaines

suppo-

A suppositions, que quand la fantasie propre se presente, incontinent on est enclin sans ceder ny consentir. Et de rechef dit Chrysippus, que Dieu & le sage impriment des faulses imaginations, non qu'ils veullent que nous y cedions, ne que nous y consentions, mais que nous faisions seulement, & que nous nous incitions à ce qui nous apparoist. Mais que nous estants mauuais, pour nostre infirmité, condescendons à telles fantasies & imaginations. La repugnance & contrarieté de ces propos la est bien facile à voir. Car celuy qui ne veult pas que nous
B consentions aux fantasies qu'il enuoye, mais seulement que nous faisons, soit ou Dieu, ou le sage, il sçait bien que telles fantasies suffisent à faire operer, & que les consentemens sont superflus. Car si sçachant bien que la fantasie n'imprime point vn instinct à operer, sans consentement, il nous imprime de faulses & de vray-semblables fantasies. Il est doncques sciemment & volontairement cause de nous faire broncher & faillir, en prestant consentement à choses non parfaictement entendues & comprises.

C DES COMMVNES CONCEPTIONS CONTRE LES STOIQVES.

IL est vraysemblable, Diadumenus, que vous autres Academicques ne vous souciez pas beaucoup que lon die & pense que vous philosophiez cotre les communes notices & conceptions, attendu que vous ne faittes pas grand compte des cinq cens de natu-

re mesmes, dont procede la plus part des commu- D
nes conceptions, aiants pour leur siege & fondement la foy & asseurance des imaginations qui nous apparoissent: mais ie te prie que tu essayes de me guarir, ou par paroles, ou par charmes & enchantemens, ou par quelque autre espece de medecine, si tu en sçais, par ce que ie viens à toy, plein, ce me semble, de grand trouble & d'estrange perturbation, tant i'ay esté secoué & esbranlé par certains personnages Stoiques qui m'ont fait perdre terre, combien qu'ils soient au demourãt bien gens de bié certes, & encore mes familiers & amis: mais E
ils se sont trop aspremement & hostilement attachez à l'Academie, attendu que pour quelques petites choses que i'auois dittes modestemét en tout honneur & reuerence, ils m'en ont, ie n'en mentiray point, bien rudement repris, & si ont appellé en cholere les anciens, Sophistes corrupteurs des sentences & doctrines de la philosophie, laquelle autrement s'en alloit en bon train bien establie, & plusieurs autres propos encore plus estranges, iusques à ce que finablement ils sont coulez sur les communes conceptions, reprochans à ceux de l'A- F
cademie, qu'ils y introduisoient vne confusion & combustion. Et y en a eu l'vn d'entre eulx qui a dit, qu'il estimoit que ce n'auoit point esté par fortune, mais par diuine prouidence, que Chrysippus auoit esté apres Arcesilaüs & deuant Carneades, desquels l'vn est autheur & promoteur de l'iniure & oultrage fait alencontre de la coustume, & l'autre a eu plus de vogue que nul autre de tous les Acade-

A Academicques. Et Chrysippus aiant esté entre les deux, par ses escripts contraires à la doctrine d'Arcesilaüs, boucha & couppa chemin à l'eloquence de Carneades, aiant laissé au sentiment beaucoup de secours, comme pour soustenir vn siege, & luy ostant du tout le trouble des anticipations & communes conceptions, en corrigeant chascune, & la remettant en son propre, tellement que ceulx qui de rechef ont voulu depuis troubler & forcer les choses, n'y ont rien gaigné, ains ont esté conuaincus d'estre malicieux, & Sophistes trompeurs.
B Aiant doncques esté irrité & enflammé de ces paroles des le matin, i'ay besoing de gens qui m'estaignent & qui m'ostent comme vne inflammation de la doubte que i'en ay en mon esprit.

DIAD. Tu fais à l'aduenture comme plusieurs du vulgaire, mais si tu crois aux poëtes, lesquels disent, que l'ancienne ville de Sipylus en Magnesie fut iadis destruitte & abysmee par la prouidence des Dieux, qui vouloient chastier & punir Tantalus: croy aussi à noz amis de l'eschole Stoïque, que nature a porté & produit, non par cas de fortune,
C mais de certaine prouidence diuine, Chrysippus, voulant renuerser la vie humaine, & mettre le dessus dessoubs, & au contraire le dessoubs dessus, car il n'y eut iamais hôme qui fust plus à propos pour faire cela que luy ains comme Caton disoit de Iules Cesar, que deuant luy nul n'estoit iamais venu sobre ny aduisé à conspirer la ruine de la chose publicque : aussi me semble il, que cest homme auec plus grande diligence, & plus d'eloquence, & de

viuacité d'entendement, abolit & destruit la cou- D
stume autāt qu'en luy est. Ce que tesmoignēt ceux
mesmes qui le magnifient, quand ils combattent
contre luy du Sophisme, qu'ils appellent le Menteur : car de dire que ce qui est composé de positions contraires, ne soit pas notoirement faulx : & derechef de dire aussi que des Syllogismes aiant les premisses vrayes, & les inductions vrayes, puissent encore auoir les contraires de leurs conclusions vrayes, quelle conception de demonstration, & quelle anticipation de foy est-ce que cela ne renuerse? On dit que le Poulpe en hyuer mange ses E
pieds & ses fleaux pendents, mais la Dialectique de Chrysippus ostant & subuertissant les principales parties d'icelle, quelle autre conception laisse elle qui n'en deuienne suspecte? Car on ne sçauroit penser que cela soit seur & ne bransle point, qui est basty sur des fondements qui ne demeurent point fermes, ains où il y a tant de doubtes & de troubles. Mais tout ainsi que ceulx qui ont de la fange ou de la poulciere dessus leurs corps, s'ils touchent à quelques autres, ou qu'ils se frottent à
eulx, ils ne s'ostent pas tant l'ordure, comme ils se F
l'attachent d'auantage : aussi y en a il qui blasment & accusent les Academicques, & pēsent leur mettre sus des imputations & accusations, dont eulx mesmes se trouuent les plus chargez : car qui sont ceulx qui plus peruertissent les communes conceptions du sens commun que font les Stoïques? mais si tu veux, sans nous arrester à les accuser eux, nous respondrons aux calomnies & imputations qu'ils

A qu'ils nous mettent ſus. LAMP. Il me ſemble Diadumenus, que ie ſuis maintenant deuenu tout autre & tout different de ce que i'eſtois tantoſt: car n'agueres ie m'en venois tout bas & ravallé, & perturbé, aiant beſoing de quelqu'vn qui parlaſt pour moy, & maintenant ie me tourne & change tout preſt à accuſer, & veux iouïr du plaiſir de la vengeãce de les voir tous enſemble arguez & conuaincus, de ce qu'ils philoſophẽt eux meſmes, contre les communes conceptions & communes anticipations, pour leſquelles principalement ils ſemblent
B blent magnifier leur ſecte. * & diſent, qu'elle ſeule conſent & s'accorde auec la nature. DIAD. Commencerons nous doncques premierement à leurs plus renommees propoſitions, qu'ils appellent eulx meſmes Paradoxes? c'eſt à dire, eſtranges opinions, aduouans eux meſmes facilemẽt qu'elles ſont eſtranges & exorbitantes, cõme, Que les ſages ſeuls ſont Roys, qu'ils ſont ſeuls riches & beaux, ſeuls citoiẽs, & ſeuls Iuges: ou ſi tu veulx que nous enuoyons tout cela au marché des vieilles & froides dẽrees, & que nous examinions ceſte queſtion
C és matieres qui conſiſtent plus en action, & qui ſe diſent plus à certes. LAMP. Quãt à moy ie l'aime mieulx ainſi, car quãt aux refutatiõs de ces Paradoxes la, qui eſt-ce qui n'en eſt de pieça tout réply? DIAD. Or cõſidere dõques en premier lieu, ſi cela eſt ſelon les cõmunes conceptions, conſentir & accorder auec la nature, d'eſtimer les choſes naturelles toutes indifferẽtes, & que ny la ſanté, ny la bõne diſpoſition & bon portemẽt, ny la beauté, ny

la force, ne soiét ny choisissables, ny vtiles, ny profitables, ny seruãs à la perfection qui est selon la nature, ny les contraires aussi euitables, ny nuisibles & dommageables, comme mutilations de membres, douleurs, hontes, maladies, desquelles choses ils confessent que la nature nous allie aux vnes, & nous estrange des autres. Ce qui mesme est fort bien contre le commun sens, & la commune conception, que la nature nous allie & concilie à ce qui n'est ny bon ny vtile, & qu'elle nous estrange de ce qui n'est ny mauuais, ny nuisible, & qui plus est, qu'elle nous en estrãge & aliene iusques là, que pour faillir à obtenir les vnes, & tomber dedans les autres, les hommes auec raison se iettent eulx mesmes dehors de ceste vie, & refusent de viure. I'estime que cela se die aussi contre le sens cõmun, que la nature d'elle mesme soit indifferente, & que l'accorder & consentir à la nature, ait en soy quelque partie de bien: car ny suiure la loy & obeir à la raison n'est bon, si la loy & la raison ne sont aussi bonnes & honnestes, & encore est cela le moindre. Mais si Chrysippus en son premier liure d'exhor-
» tation a escrit, Le viure heureusement gist & con-
» siste seulement à viure selon vertu, & toutes autres
» choses accessoires, dit il, ne nous touchét ny appar-
» tiennent en rien, ny ne nous seruent de rien à cela:
Il fault qu'il aduouë que non seulement la nature est indifferẽte, mais bien plus, qu'elle est insensee & folle, qui nous allie & fait amis de ce qui ne nous touche en rien: & sommes aussi fols nous mesmes de penser que la felicité souueraine soit consentir

&

A &ſaccorder auec la nature, laquelle nous conduit à ce qui ne ſert de riẽ à la felicité. Et toutefois qu'y a il plus ſelon le ſens commun, que cõme les choſes eligibles, choiſiſſables, ſont pour viure vtilemẽt, auſſi les choſes ſelon nature ſoient pour viure ſelon la nature? Mais eulx ne le diſent pas ainſi, ains ſuppoſans que le viure ſelon la nature ſoit la fin derniere du bien de l'homme, neantmoins ils tiennent, que les choſes ſelon nature ſoient de ſoy indifferentes. Et n'eſt pas moins que cela contre le ſens commun & la commune conception, qu'vn B homme de bon ſens & prudent ne ſoit pas egalement enclin & affectiõné à choſes qui ſont egales, ains que des vnes il n'en face compte aucũ, & pour les autres il ſupporte & endure toutes choſes, encore qu'en grandeur ou petiteſſe elles ne ſoient aucunement differentes: car ils tiennent que ce ſont choſes egales, mourir pour ſon pais, & ſabſtenir de cognoiſtre vne vieille eſtant ſur le bord de ſa foſſe, & que l'vn & l'autre ſemblablement font ce que requiert le deuoir: & toutefois pour cela, comme pour choſe grande & glorieuſe, ils ſeroient preſts C & diſpoſez à perdre la vie, là où ſe vãter de ceſtuy-cy ſeroit vne honte & vne mocquerie. Si dit encore Chryſippus au traitté qu'il a fait de Iupiter, que c'eſt choſe froide, maigre & impertinente, de louër de tels actes, encore qu'ils procedent de la vertu, comme de porter vaillamment la picqueure d'vne mouſche gueſpe, & ſabſtenir chaſtement d'vne vieille tirant à la mort. Ceulx-la donc n'enſeignent, & ne philoſophent ils pas contre le ſens

commun, & la commune conception, de confesser & aduouër qu'il n'y a rien de plus beau, que des actions qu'ils ont honte de louër? car comment est eligible, & comment approuuable ce qui ne merite pas ny que lon le louë, ny que lon l'admire, ains que lon repute sots, froids & impertinents ceulx qui les louënt ou admirent? Mais encore, à mon aduis, te semblera plus contre le sens commun, que l'homme sage & prudent ne se soucie pas, s'il a ou s'il n'a pas les plus grãds biens du monde, ains tel comme il est enuers les choses indifferentes, ainsi se deportera il au maniement & administration de ces biens la: car D E

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
Que la grandeur de la terre produict,

nous iugeons que ce qui present apporte & secours & vtilité, & absent fait faulte, & qui se fait regretter, soit bon, vtile & recherchable: mais ce pourquoy lon n'iroit pas d'icy là, si ce n'estoit pour iouer, rire, ou pour passer son temps, cela est indifferent: car nous ne separons ny ne distinguons par autre marque de difference l'homme diligent à bon escient, d'auec celuy qui se trauaille pour neant, sinon que l'vn se trauaille à choses inutiles ou indifferentes, & l'autre pour quelque chose grandement vtile & profitable: mais ceulx cy font tout au contraire, car selon eulx l'homme sage & prudent se trouuant en plusieurs comprehẽsions, & memoires de comprehension, se souuenant de plusieurs choses dont il a certaine & parfaicte science, il estime qu'il y en ait peu qui F

luy

A luy appartiénẽt,& des autres ne s'en souciãt point, il ne pense pas auoir ny plus ny moins, pour s'en souuenir il aura la cõprehension,c'est à dire,certaine cognoissance & sciẽce de Dion qui esternua,ou de Theon qui forgea,combien que toute comprehension en l'homme sage, & toute memoire aiant asseurance & fermeté, est incontinent science, & vn bien grand, voire tresgrãd. C'est à sçauoir doncques s'il est autant sans cure ne soucy quand la santé luy default, quand quelqu'vn de ses sentimens se porte mal,quand il perd ses biẽs,& si le sage esti-
B me que riẽ de tout cela ne le touche, ou si se sentãt malade il paye le salaire aux medecins qui le viennent visiter, & si pour gaigner quelque argent il s'en va deuers Leucõ, le prince du païs de Bosphore, & s'en va trouuer iusques en la Scythie le Roy Idarthyrsus, comme dit Chrysippus: & si y a des sens, que les perdant il ne vouldroit pas viure. Commẽt donc ne recognoissent & ne confessent ils qu'ils philosophẽt contre le sens commun, prenans tant de peine,& se trauaillans tant pour choses indifferentes,& se portans indifferẽment quand
C de grands biens leur sont ou presents ou absents? Mais encore est aussi cela contre les communes conceptions,que leur sage estant homme, ne s'esiouit point pour sortir de plus griefs maulx, & entrer és plus grands biens, & toutefois c'est ce que fait leur sage, car sortant d'vne extremité de vice, & passant à vne extremité de vertu, fuyant la plus miserable vie qui soit au monde, & s'acquerant la plus heureuse, il n'en mõstre signe aucun ny appa-

rence de ioye, ny ne l'esléue, ny emeut aucunemẽt D
vn si grand changement, de ce voir eschappé de
toute la misere & malheureté plus grãde qui pourroit
estre, & paruenu à vne consommation ferme
& asseuree de tous biens. D'auãtage cela est contre
le sens cõmun, que le plus grand bien de l'homme
soit l'estre immuable en ses iugemens & ses
conformations, & toutefois que celuy qui attaint
à la cyme n'ait point besoing de cela, ny ne s'en
soucie point quand il y est arriué, tellement que
bien souuent il n'en estendroit pas seulement le
doigt, pour ceste asseurance & stabilité, laquelle E
toutefois ils estiment le souuerain & parfait bien.
Si ne disent pas les Stoïques ces estranges propos
la seulement, mais encore ceulx-cy d'auantage,
Que le temps en quelque longueur qui suruienne
n'augmentera point le bien du sage, ains que si par
vn momẽt d'heure seulemẽt il a vne fois esté sage,
il ne sera de rien moindre ny inferieur en felicité,
à celuy qui tout son aage aura vescu selon vertu, &
y aura heureusement vsé & passé toute sa vie. Et
combien qu'ils prononcent & asseurent cela ainsi
hardiment & vaillamment, ce neantmoins d'au- F
tre costé ils disent, que la vertu de peu de duree ne
sert ny ne profite de rien: car dequoy seruiroit à vn
qui deuroit incontinent perir & estre noyé en vn
naufrage, ou bien estre precipité du hault en bas
d'vn precipice, si la sagesse en vn moment luy
suruenoit? Et qu'eust seruy à Lichas, lequel Hercules
lança à tour de bras comme dedans vne fonde
au milieu de la mer, s'il se fust soudain tourné
de

A de vertu en vice? Ces propos la doncques ne sont pas seulement d'hommes qui philosophent contre les sens & les conceptions communes de tout le monde, ains aussi de ceux qui brouillent les leurs propres,& se cõtredisent à eux mesmes,s'il est ainsi qu'ils estiment que acquerir & posseder la vertu, pour peu de temps que ce soit, ne diminue rien de la souueraine felicité, & que quant & quant ils ne facent du tout aucune estime d'vne si briefue & si courte vertu. Et encore n'est-ce pas ce que tu trouueras le plus estrange en leurs propos, mais bien B qu'ils disent, que quand on acquiert ceste souueraine vertu & beatitude,celuy qui l'acquiert, bien souuent n'en sent rien,& ne s'apperçoit point qu'estant n'agueres tres-miserable & tres-fol, maintenant il se treuue & heureux & sage tout ensemble: car non seulement ce seroit vne plaisante farce de dire, qu'vn homme prudent & sage ignorast seulement ce seul poinct,qu'il fust sage,& ne congneust point qu'il fust hors d'ignorance. Mais à dire en somme,ils font le bien sans aucun pois,& si obscur qu'il n'apparoist point, s'il est ainsi qu'il ne se face C point sentir quand il arriue:car de sa nature le bien n'est point imperceptible selon eux, ains escrit expressément Chrysippus en son liure de la fin, que le bien est perceptible par le sentiment, & le preuue & demonstre à son aduis. Il reste donc que ce soit ou par sa foiblesse,ou par sa petitesse, qu'il fuit le sentimét, quand ceux qui l'ont present ne le sentent ny ne l'apperçoiuent pas. Et puis il n'y auroit point d'apparence de dire, que la veuë sentant &

discernant ce qui est vn peu & moyennement D
blanc, ne puisse sentir ce qui est en perfection blãc, & que l'attouchement qui sent & iuge ce qui est mollement & laschement chaud, ne sente point ce qui l'est extremement. Et encores est il plus absurde, que quelqu'vn comprenne ce qui est communément selon la nature, comme la santé & le bon portement, & ignore la vertu quand elle se presente, veu qu'ils disent, qu'elle est souuerainement selon nature: car comment ne seroit cela contre le sens commun, de comprendre bien la difference qui est entre santé & maladie, & ignorer celle E
d'entre sagesse & folie? ains estimer que celle la s'en estant allee soit presente, & celle cy quand on l'a acquise, ignorer que lon l'ait? Et pour autant que apres que lon est arriué à la cyme du profit & auancement, on change en felicité & vertu, il fault necessairement l'vn des deux, ou que cest estat la de profit & auancement ne soit point vice ny infelicité, ou qu'il n'y ait pas grand' difference ny distance entre le vice & la vertu, ains que la diuersité des biens aux maux, soit petite & imperceptible au sentiment, car autrement les hommes n'i- F
gnoreroient pas quand ils auroient l'vn & l'autre. Tant que doncques il ne se departiront d'aucune contrarieté de sentences, ains qu'ils se voudront permettre d'affermer & poser toutes choses: Que ceux qui profitent & auancent encore sont fols & meschants: Que ceulx qui sont deuenus sages & bons, l'ignorent eux mesmes, & ne s'en apperçoiuent point: Qu'il n'y ait pas grande difference

A ference entre la ſageſſe & la folie, te ſemble il qu'ils gardent vne grande conſtance & vniformité en leurs ſentences & doctrines? Mais ſi en leurs doctrines ils contreuiennent au ſens commun, & ſe contrediſent à eux meſmes, autant en font ils en leurs negoces & affaires, quand ils afferment, que tous ceux qui ne ſont pas ſages, ſont egalement mauuais, iniuſtes, desloyaux & fols: Et puis toutefois en leurs affaires il y en a qu'ils refuient & abhorriſſent, & quelques vns meſmes qu'ils ne daignent pas ſaluer quand ils les rencontrent par le B chemin: aux autres ils commettent leur argent, ils les eliſent magiſtrats, leur donnent leurs filles en mariage. Parquoy ſi c'eſt par ieu qu'ils tiennent ces propos la ſi extrauagans qu'ils rauallent doncques leurs ſourcils, & ne facent point tant des graues: mais ſi c'eſt à certes, & comme philoſophes, c'eſt contre les communes opinions, blaſmer & reprendre egalement tous hommes, & neantmoins vſer des vns comme des gens modeſtes, & d'autres comme de treſ-meſchans, & admirer extremement Chryſippus, & ſe mocquer C de Alexinus, & neantmoins auoir opinion qu'ils » ne ſoient pas moins fols l'vn que l'autre. Il eſt » bien vray, diſent-ils, mais comme celuy qui de- » dans la mer n'eſt qu'à vne coudee pres de la ſu- » perfice, ſe noye & ſuffoque tout auſſi bien com- » me ſ'il eſtoit enfondré en cinq cens braſſes de » fond: auſſi ceux qui approchent de la vertu ſont » auſſi bien dedans le vice, comme ceux qui en ſont » bien reculez: comme les aueugles ſont touſiours

» aueugles, encore que quelques vns soient pres de D
» recouurer leur veuë: aussi ceux qui profitent, ius-
» ques à ce qu'ils aient attainct la vertu, ils demou-
» rent tousiours fols & vicieux. Mais au contraire
» que les profitans ne resemblent pas aux aueugles, ains à ceux qui voyent moins clair, & non pas à ceux qui se noyent, mais à ceux qui nagent, mesmement pres du port, eux mesmes le tesmoignent par leurs œuures: car autrement ils ne s'en seruiroient pas pour Conseillers, Capitaines, Legislateurs & Gouuerneurs, comme les aueugles se seruent de guides pour les conduire, ny ne louëroient E
& n'imiteroient pas les faicts, les actions, les dicts, & les vies d'aucuns, s'ils voyoient que tous egalement fussent noyez & suffocquez dedans la folie & la meschanceté. Mais encore laissant cela à part, considere vn peu cecy pour plus t'esmerueiller d'eux, de ce que par les exemples d'eux mesmes ils ne sont pas enseignez de quitter là ces sages qui ne se recognoissent pas eux mesmes, & qui ne sentent ny ne cognoissent pas, qu'ils cessent d'estre suffoquez, & qu'ils commancent à veoir la lumiere, & qu'estans venus au dessus du vice & de la F
malice, ils commancent à respirer & reprendre haleine: & que c'est contre le sens commun, qu'vn homme qui a tous les biens, & à qui rien ne defaut pour estre parfaittement heureux & bien fortuné, à celuy la il soit conuenable se deffaire soy-mesme, & encore plus, que celuy qui n'a ny n'aura iamais rien de bien, à celuy la il ne soit pas conuenable de refuser le viure, si ce n'est que quelque chose de

celles

A celles qu'ils tiennent pour indifferentes, luy adnienne. Voyla les belles loix qui ſont en l'eſchole des Stoiques, & en deffont pluſieurs, leur donnãs à entendre qu'ils ſeront encore plus heureux, cõbien que ſelon eux le ſage ſoit heureux, beneit, bien né, bien fortuné, aſſeuré, ſans danger, mais le mauuais & fol plein de tous vices & meſchancetez, tel que lon ne ſçauroit où le mettre: & toutefois à ceux cy eſt conuenable de demourer en la vie, & à
" ceux la d'en ſortir. Et non ſans cauſe, ce dit Chry-
" ſippus, par ce qu'il ne faut pas meſurer la vie aux
B biens ou aux maux, ains à l'eſtre ſelon nature. Voyla comment ces philoſophes la maintiennent la couſtume ordinaire, & philoſophent ſelon les communes conceptions. Que dis-tu? Ne faut il pas conſiderer,

Si bien ou mal ſe fait en la maiſon,

à celuy meſmemẽt qui fait profeſſion d'enſeigner de la vie & de la mort? ne doit il pas examiner, cõme à la balance, ce qui a marque de ſeruir à la felicité & à l'infelicité, pour en choiſir ce qui en ſera profitable, ains faire ſon fondement & ſa ſupputa-
C tion pour viure plus heureuſement ou non, des choſes indifferentes, & qui point ne ſeruent ny ne nuiſent? Selon telles preſuppoſitions & tels principes, ſera il pas conuenable que celuy à qui rien ne defaut de ce que lon doit fuir, choiſiſſe de viure, & que celuy-la fuye le viure qui a tout ce que lon doit chercher & eſlire? Et combien qu'il ſoit eſtrãge & hors de raiſon, de dire que ceux qui ne ſont en nul mal, fuyent la vie, encore eſt il plus eſtrange

& plus hors de tout propos & de toute apparence, D pour n'auoir pas quelque chose indifferente, quitter & abandonner ce qui est bien, comme ceux-cy font, laissans la felicité & la vertu presente à faulte de richesse & de santé qui leur est absente:

Saturnien à Glaucus bien osta
L'entendement, alors qu'il permuta
Cent bœufs à neuf, & de l'or à du cuyure.

Et toutefois encore les armes de cuyure n'estoient pas moins vtiles pour combattre que celles d'or, là où la belle forme & disposition du corps & la santé, selon les Stoïques, n'apporte aucun profit ny E accroissement à la felicité. Et neantmoins ceux-cy permutent & eschangent la sagesse à la santé : car ils tiennent qu'il eust esté conuenable à Heraclitus & à Pherecydes, s'ils eussent peu quitter la vertu & la sagesse, si par là ils eussent peu faire cesser leurs maladies, l'vn la pediculaire, l'autre l'hydropisie. Et si Cyrcé versoit deux breuuages, l'vn qui feist deuenir les hommes fols de sages, & l'autre sages de fols, Vlysses eust deu boire plus tost celuy de la folie, que de changer sa figure humaine en forme de beste, aiant en soy la sagesse, & par consequent la F felicité aussi : & disent que c'est la sagesse & prudence mesme qui monstre & enseigne cela, & les admoneste ainsi, Quitte moy la & me laisse perir, s'il fault que ie sois portee çà & là en forme & figure d'asne. Mais ceste sagesse & prudence la, ce leur dira quelqu'vn, est la sagesse d'vn asne, si l'estre sage & heureux est par soy bon, & porter la face d'vn asne est indifferent. On dit qu'il y a vne nation

A nation entre les Æthiopiens, là où vn chien est le Roy,& est salüé & honoré comme Roy,a les honneurs & les temples que lon fait aux Roys, & les hommes y font tous les offices qui appartiennent aux gouuerneurs de villes,& aux magistrats. N'est-ce pas tout de mesme enuers les Stoïques? Car la vertu a le nom & l'apparence du bien, & l'appellent seule eligible, profitable & vtile, mais toutefois ils font toutes choses, ils philosophent, ils viuent & meurent à l'appetit & comme par le commandement des choses indifferentes. Et toutefois B il n'y a personne des Æthiopiens qui tue ce chien la, ains est assis & adoré de tous en grande reuerence: mais ceux-cy perdent la vertu, & la font mourir & perir en eux mesmes,pour retenir la santé & la richesse. Mais le couronnement que Chrysippus mesme adiouste à leurs enseignemens » nous oste de peine d'en dire d'auantage: Car com» me ainsi soit,dit-il, qu'il y a en la nature des choses » bonnes, des autres mauuaises, des autres indiffe» rentes & moiennes, il n'y a homme qui ne voulust » plus tost auoir ce qui est bon, que ce qui est indifC ferent, ou ce qui est mauuais. Et qu'il soit vray, » nous en faisons mesmes les Dieux tesmoings, » quãd nous leur demandõs,par noz prieres & orai» sons, principalemẽt la possession & iouissance des » biens:ou sinon,à tout le moins de pouuoir eschap» per les maux: mais ce qui n'est ny bon ny mau» uais, nous ne le voulõs point auoir au lieu de bien, » & le voulons bien auoir au lieu du mal. Mais cestuy-cy change la nature & renuerse son ordre,

transposant le milieu de la place moienne en la D
derniere,& ramenant le dernier,& le remuant en
la place du milieu, comme font les Tyrans qui aux
meschans donnent le credit & l'authorité, nous
donnant la loy de chercher premierement le bien,
secondement le mal, & de reietter & reputer le
dernier & le pire de tout ce qui n'est ny bon ny
mauuais, comme si lon mettoit apres le ciel les
enfers, & que lon reiettast la terre & ce qui est
alentour d'elle là bas en la fondriere du Tartare,

Là bas dessoubs bien loing au fond du monde,
Où l'enfer est baricaue profonde: E

Aiant doncques dit en son troisiéme liure de la nature, qu'il vaut mieux viure, encore que imprudét & fol, que de ne viure point, encore que iamais l'homme ne deust deuenir sage: il y adiouste de
„ mot à mot, Car tels sont les biés des hommes, que
„ les maux en quelque maniere vont deuant ceux
„ qui sont au milieu, non pas qu'ils aillent deuant,
„ mais la raison auec laquelle est le viure conioinct
„ peze plus & va deuant, encore que nous deuions
„ estre fols. Il est doncques aussi manifeste, qu'encor
que nous deuions estre meschans, iniustes, enne- F
mis, & haïs des Dieux, & mal-heureux, car rien de tout cela ne defaut à ceux qui sont fols, il vault donc mieux estre mal-heureux que n'estre point malheureux, & souffrir mal que ne souffrir point, commettre iniustice que n'en commettre point, violer les loix que ne les violer point, c'est à dire, il fault faire ce qu'il ne faut pas, & conuient viure selon ce qui ne conuient pas. Ouy, car il est pire estre

sans

A sans discours de raison & sans sentiment, que d'estre fol. Et où ont ils doncques la ceruelle, de ne vouloir pas aduouer & cõfesser que cela soit mal, qui est pire que le mal, & que pour ceste cause ils afferment estre à fuir? Pourquoy disent ils qu'il ne fault fuir que la folie, s'il est conuenable de fuir non moins, mais encore plus, la disposition qui n'est pas capable ny susceptible de folie? Mais qui se courrouceroit ou scandaliseroit de cela, se souuenant de ce qu'il a escrit en son second liure de la nature, où il dit & afferme, que le vice n'a point
B esté inutilement fait pour l'vniuers? Mais il sera meilleur de repeter ceste sienne doctrine auec ses propres termes, à fin que tu entendes en quel lieu mettent, & en quel rang tiennent le vice ceux qui accusent Xenocrates & Speusippus, de ce qu'ils n'estimoient pas la santé chose indifferente, ny la richesse inutile, & quels propos ils en tiennent.
» Mais le vice, dit-il, a son limite au regard des au-
» tres accidents, car il est aussi luy aucunement selon
» nature, & à fin que ie die ainsi, il n'est pas du tout
» inutile, eu egard à l'vniuers, car autrement le bien
C ne seroit pas. Doncques fault il inferer, qu'il n'y a point de bien entre les Dieux, puis qu'il n'y peult auoir de mal, ny apres que Iupiter aura resolu toute la matiere en soy & sera deuenu vn, aiant osté toutes autres diuersitez & differences, ce ne sera doncques plus rien que le bien, attendu qu'il n'y aura plus rien de mal. Et il y aura accord & mesure en vne danse sans que personne y discorde, & santé au corps humain sans que nulle partie

d'iceluy en ſoit malade ne dolente: & il ne ſe pourra faire qu'il y ait de la vertu ſans le vice, ains comme il y a quelque conuenance entre certaines drogues medicinales, & le venin d'vn ſerpent ou le fiel d'vne hyaine, auſſi y aura il quelque alliãce entre la meſchanceté de Melitus, & la iuſtice de Socrates: & entre la diſſolution de Cleon, & la preudhõmie de Pericles. Et commẽt eſt-ce que Iupiter nous euſt produit Hercules & Lycurgus, ſ'il ne nous euſt quant & quant auſſi engendré Sardanapalus & Phalaris? Et m'eſbahis qu'ils ne diſent auſſi que la Phthiſe, quand on crache les poulmõs, a eſté miſe en auant pour le bon portement, & la goutte pour la bonne diſpoſition des pieds, & qu'Achilles n'euſt pas eſté cheuelu, ſi Therſites n'euſt eſté chauue: car quelle difference y a il entre ceux qui alleguent ces folies & reſueries là, & ceux qui diſent que la diſſolution & paillardiſe n'a pas inutilement eſté miſe ſus pour la continence, & l'iniuſtice pour la iuſtice, à fin que nous prions aux Dieux que touſiours il y ait de la meſchanceté,

Et qu'il y ait touſiours des menteries,
Propos ruſez, & fines tromperies:

ſi ces choſes la oſtees la vertu ſ'en va quant & quãt perduë & perie. Mais veux tu encore veoir ce qu'il y a de plus galand & de plus elegant en ſa
„ gentille inuention & deduction? Tout ainſi, dit-il,
„ que les Comedies ont quelquefois des epigrãmes
„ ou inſcriptions ridicules, leſquelles ne valent rien
„ quant à elles, mais neantmoins elles dõnent quel-
„ que grace à tout le poëme: auſſi eſt bien à blaſmer

& ridi-

A & ridicule le vice quant à luy, mais quant aux au-
" tres il n'est pas inutile. Premierement doncques c'est chose qui surpasse toute imagination de faulseté & absurdité, de dire que le vice ait esté fait par la diuine prouidēce, ne plus ne moins que le mauuais Epigramme a esté composé par la volonté expresse du poëte. Car comment, si cela est vray, seront doncques plus les Dieux donneurs de biens que de maux? & comment est-ce que le vice sera plus ennemy & hay des Dieux? & que pourrons nous plus respondre à ces sentences icy des poëtes
B qui sonnent si mal aux aureilles religieuses,

Dieu fait sortir en estre quelque cause
Quand d'affliger du tout il se dispose
Vne maison:

Et ceste autre,

Lequel des Dieux les a ainsi poulsez,
A contester en termes courroucez?

Et puis vn mauuais Epigramme orne & embellit la Comędie, & sert à la fin à laquelle elle est ordonnee & destinee, qui est de plaire & donner à rire aux spectateurs. Mais Iupiter que nous surnom-
C mōs pere, & paternel, souuerain iuridicque, & parfait ouurier, comme dit Pindare, n'a point composé ce monde comme vne farce grande, variable & de grande science, ains comme vne ville commune aux hommes & aux Dieux, pour y habiter auec iustice & vertu en commun accord heureusement. Et quel besoing estoit-il à ceste saincte & venerable fin de brigands & larrons, de meurtriers, de parricides, ny de Tyrans? Car le vice n'estoit

point vne entree de morisque plaisante ny galan- D
te & agreable à Dieu, & n'a point esté attaché aux affaires des hommes pour vne recreation par maniere de passe-temps, pour faire rire, ny pour vne gaudisserie, choses qui n'apportent pas seulement vne vmbre de celle tant celebree concorde & conuenance auec la nature. Et puis le mauuais Epigramme ne sera qu'vne bien petite partie de la Comędie, & qui occupera bien fort peu de lieu en icelle, & si n'y abondent pas telles ridicules compositions, ny ne corrompent & gastent pas la grace des choses qui y sont bien faittes: là où tous E
les affaires humains sont tous remplis de vice, & toute la vie des hommes, depuis le commancement du preambule iusques à la fin de la conclusion, est desordonnee, deprauee & perturbee, & n'y en a partie aucune qui soit pure ny irreprehensible, ains est la plus laide & plus mal plaisante farce qui soit au monde. Parquoy ie luy demanderois volötiers, à quoy a esté le vice vtile à l'vniuers: Car ie croy qu'il ne dira pas, pour les choses diuines & celestes, parce que ce seroit vne mocquerie de vouloir dire, que si le vice n'eust esté ny ne feust F
entre les hommes, ny l'auarice, ny la menterie, & que si nous ne nous entredesrobions, & pillions, & calomnions, & entretuions, le Soleil ne chemineroit pas son ordonné chemin, ny le monde ne garderoit pas ses saisons & ses reuolutions des tēps ordinaires, ny la terre ne seroit colloquee au milieu de l'vniuers, pour donner les principes & causes primitiues des pluyes & des vents. Il reste donc

que

A que ç'ait esté pour le regard de nous & de noz affaires, que le vice ait esté vtile au monde, & est à l'aduenture ce qu'ils disent aussi. Sommes nous doncques plus saincts pour estre vicieux? ou auons nous plus grande abondance des choses qui nous sont necessaires? nous sert elle ceste mauuaistié ou à nous rẽdre plus beaux, ou à nous faire plus forts? Ils disent que non. Aussi est-ce vn nom de silence seulement, & vne opinion celle-la tenebreuse de Sophistes nocturnes qui se couurent d'vne nuict, non pas comme la preudhomie, laquelle est expo-
B see à tous en veuë de tout le monde, en sorte qu'il n'est pas possible qu'elle apporte aucune nuysance, ou chose qui ne soit vtile: mais moins encore, ô bons Dieux, pour le regard de la vertu, à laquelle nous auons esté nez. Et quelle absurdité seroit ce de dire, qu'à vn laboureur, à vn marinier, à vn chartier, ce qui leur est vtile, leur sert & leur aide à paruenir à leur but & à leur propre fin, & ce qui auroit esté creé de Dieu pour la vertu, ait perdu, gasté & corrompu la vertu? Mais à l'aduenture est il desormais temps de passer à vn autre poinct, &
C laisser cestui-cy. LAMP. Non ie te prie, mon amy, pour l'amour de moy: car ie desire sçauoir & entendre comment ces gens icy introduisent les maux deuant les biens, & le vice deuant la vertu. DIAD. Aussi est ce certainement, amy, vn poinct bien digne de sçauoir & d'entẽdre. Si en babillent ils bien au long, mais en fin ils disent, que prudence est la science des biens & des maux, autrement qu'elle seroit ostee & abolie de tout poinct, par ce

que tout ainſi comme eſtant la verité, il eſt impoſſible que la faulſeté ne ſoit aupres : au cas pareil eſt il conuenable qu'eſtans les biens, les maux ſoient quant & quant auſſi. LAMP. L'vn n'eſt pas mal dit, mais il me ſemble que de moymeſme i'apperçoy l'oppoſite de l'autre : Car i'en voy bien la difference, par ce que ce qui n'eſt pas verité eſt incõtinent menſonge, mais ce qui n'eſt point mal, n'eſt pas incontinent bien, par ce qu'entre le vray & le faulx il n'y a point de milieu, mais entre le bien & le mal, ſi, à ſçauoir ce qui eſt indifferent : & n'eſt pas neceſſaire ſi l'vn eſt, que l'autre ſoit auſſi quant & quant, car il peult eſtre que la nature ait le bien ſans qu'elle ait beſoing du mal, mais ouy bien ce qui n'eſt ne bien ne mal : mais du premier propos ſ'il ſe dit quelque choſe par les voſtres, c'eſt ce qu'il faudroit ouir. DIAD. Il ſ'en dit beaucoup de choſes, mais pour ceſte heure il en fault prendre ce qui eſt plus neceſſaire. Premierement c'eſt vne ſottiſe de penſer que pour la prudence le bien & le mal ait ſubſiſté. Car au contraire eſtant ia le bien & le mal, la prudence eſt ſuruenue apres, ne plus ne moins que la medecine a eſté trouuee, eſtãs ia les choſes ſalubres & maladiues. Car le bien & le mal ne ſubſiſtent pas à fin que la prudence ſoit, mais la puiſſance par laquelle nous iugeons & diſcernons le bien & le mal qui deſia ſont, ſ'appelle prudence: ne plus ne moins que la veuë eſt vn ſentiment, par lequel nous diſcernons le blanc d'auec le noir, leſquelles couleurs ne ſont point venues en eſtre à fin que nous euſſions la veuë, mais à l'oppoſite

A site nous auons eu besoing de la veuë pour discerner ces couleurs la. Secondement quād le monde sera tout reduit en feu, selon qu'ils tiennent eux, il ne demourera rien qui soit de mal, & l'vniuers alors sera tout sage & prudent: ainsi fault il qu'ils confessent qu'il peult y auoir prudence, encore qu'il n'y ait point de mal, & qu'il n'est point necessaire que le mal subsiste si prudence est. Mais quāt bien il seroit totalement ainsi, que la prudence fust la science du mal & du bien, quel mal y auroit il, si estans les maux abolis, il n'y auoit plus de pruden-
B ce, mais vne autre vertu au lieu d'elle, laquelle ne seroit plus science du mal & du bien, mais seulement du bien? Comme si entre les couleurs le noir perissoit entierement, qui nous contraindroit de confesser que la veuë perist aussi? Car qui nous empescheroit de dire, que la veuë ne seroit pas le sentiment pour discerner le blanc & le noir? Il n'y auroit point d'inconuenient, si nous n'auions pas le sentiment que tu dis, mais bien vn autre sentiment & puissance naturelle, par laquelle nous apprehenderions la blanche & noire couleur. Car ie
C ne pense pas que quand bien la saueur amere, ou toutes les choses ameres seroient ostees hors de la nature, que pour cela le goust fust perdu, ny l'attouchement, quand toute douleur seroit abolie & aneantie, ny prudence aussi, quand le mal ne seroit point present, ains que ces sentimens la demoureroient qui apprehenderoient les saueurs douces, & la prudence aussi qui seroit la science du bien, & de ce qui ne seroit pas bien. Et s'il y en a

qui ne le trouuent pas bon ainsi, qu'ils prennent le D
nom pour eux, & nous laissent à nous la chose. Mais sans cela, qui empescheroit de dire, que le mal fust en intelligence, & le bien en essence: comme la santé est, à mon aduis, entre les Dieux en essence, & la fiebure & la pleuresie en intelligence, attendu que, comme ils disent eulx mesmes, nous auons tous affluence de tous maux, & rien de bien: mais pour cela nous ne laissons pas d'entendre que c'est que prudence, que c'est que le bien, & que c'est que la felicité. Ce qui fait à esmer-
ueiller, si n'y aiant point de vertu, il y a des gens E
qui enseignent toutefois que c'est, & en impriment vne comprehension. Mais si elle n'estoit point, il ne seroit pas possible d'en acquerir l'intelligence. Voiez ce que nous persuadent ceux cy qui philosophent selon les conceptions communes, que par l'imprudence nous cõprehendons la prudence, mais la prudence sans l'imprudence ne peult comprendre l'imprudence mesme: & quand bien la nature eust necessairement eu besoing de la generation de mal, vn exemple certes, ou deux
de mal eust peu suffire, & si vous voulez, il falloit F
qu'il y eust dix mauuais, ou mille, ou dix mille, non pas vne si grande abondance de mauuaistié & de vice, que ny l'arene, ny la poulciere, ny les plumes des oyseaux aux pennages diuers, n'en pourroiét pas rendre vn si grãd nombre: & de vertu, non pas vn songe seulement. Ceux qui auoient la surintendance des salles où lon mangeoit à Sparte, monstroient en public à leurs ieunes gens deux ou trois

de

A de leurs esclaues, qu'ils appelloient Elotes, yures & pleins de vin, pour leur faire voir quelle grãde villanie c'est que de s'enyurer, à celle fin qu'ils s'en gardassẽt & apprissent à estre sobres. Mais en la vie humaine la plus part de noz actiõs sont exemples de vice: car il n'y a personne qui soit sobre à la vertu, ains nous errõs tous mal viuans, & estants malheureux. Ce propos la nous enyure & nous remplit de si grande perturbation & folie, que nous ressemblons proprement à ces chiens la qu'Æsope dit qu'ils brilloient apres certains cuyrs qu'ils voy-
B oient flotter sur l'eau, & pour les cuyder auoir, ils se prirent à vouloir boire & aualler toute la mer, mais ils creuerent plus tost que de toucher à ces cuyrs la. Aussi nous esperans acquerir gloire & reputation par la raison, & approcher de la vertu, auant que d'y arriuer, elle nous corrompt & nous perd, estants remplis au parauant de force pure & amere mauuaistié, s'il est ainsi que ceulx cy disent, que ceulx mesmes qui profitent iusques au bout, n'ont allegeance, ny relasche, ny respiration aucune de folie & de malheureté. Mais voy vn petit
C comment celuy qui dit que le vice n'a point esté produit en estre inutilement, le vous depeint, quelle chose il dit que c'est, & quel heritage pour celuy qui l'a. Car, en son traicté des Offices, il dit, que le vicieux n'a besoing ny faulte de rien, rien ne luy est vtile, rien ne luy est propre ny conuenable: comment doncques est-ce que le vice sera vtile, auec lequel ny la santé mesme n'est pas vtile, ny la quãtité de pecune, ny le profit & auancemẽt, & ne luy

ſeruent de rien les choſes que eulx meſmes appel- D
lent preallables & preferables, voire vtiles, & d'autres ſelon nature, & de tout cela nul n'en reçoit vtilité ny profit, s'il n'eſt ſage? Le mauuais doncques & vicieux n'a point de beſoing de deuenir ſage, ny les hommes n'ont point de faim ny de ſoif iuſques à ce qu'ils ſoient ſages. Quand ils ont ſoif donques, ils n'ont que faire d'eau, ny de pain quād ils ont faim, reſſemblans aux hoſtes gracieux qui ne demandent que le couuert, & du feu. Ainſi n'auoit point de beſoing de couuert & de manteau celuy qui diſoit, E

A Hipponax donnez vn veſtement,
Car de froidure il gele durement.

Mais veux tu dire vne propoſition bien eſtrange, extrauagante & peculiere? dis que le ſage n'a affaire de rien, ny n'a beſoing de choſe quelconque: il eſt bien heureux, il eſt bien fortuné, il n'a beſoing de rien, content de ſoy, parfait. Mais quel eſbloüiſſement & eſtourdiſſemēt de ceruelle eſt-ce de dire, que celuy qui n'eſt indigent de rien, ait beſoing des biens qu'il a, & que le vicieux & meſchant ne ſoit indigent de beaucoup de choſes, & n'ait beſoing F
de rien? Car c'eſt ce que dit Chryſippus, que les meſchants n'ont beſoing de rien, & toutefois ils ſont indigents, remuants çà & là, comme des oſſelets, les communes conceptions. Car tous hōmes iugent que l'auoir affaire aille deuant l'eſtre indigent, eſtimant que celuy qui a beſoing de choſes qu'il n'a pas preſtes à la main, ny ne ſont pas aiſees à recouurer, eſt indigent. Qu'il ſoit vray, nul homme

A me n'est indigent de cornes ny d'æles, par ce qu'il n'en a point de besoing, mais bien disons nous, que quelques vns sont indigents d'armes, & d'argent, & de vestemens, lors qu'en aiants affaire ils n'en treuuēt pas à leur necessité, ny ne les ont pas. Mais ces gens icy ont si grande enuie de sembler dire tousiours quelque chose de nouueau contre les communes conceptions, que bien souuent ils sortent mesmes hors de leurs propres opinions & assertions, pour l'enuie qu'ils ont de dire tousiours quelque nouueauté, cōme en cest endroict. Qu'il
B soit vray, cōsidere le, reduisant ta memoire vn peu plus hault. C'est vn des poincts qu'ils afferment cōtre le sens commun & les communes opinions, Que rien ne sert ny ne vault au meschant : & toutefois il y en a plusieurs qui estans instruicts & endoctrinez profitent, estans esclaues sont affranchis, estās tenus assiegez sont deliurez, estants yures sont cōduicts & menez par la main, & estants malades sont guaris, mais pour tout cela ils ne sont point aidez, quelque chose qu'on leur face, ny ne reçoiuēt point de bienfaicts, ny n'ont point de biēfaicteurs,
C ny aussi ne negligent ils point leurs bienfaicteurs: par ainsi dōcques les vicieux ne sont point ingrats, mais aussi ne le sont point les bōs & les sages. Donques l'ingratitude est chose qui n'est point, & qui n'a point de subsistāce, par ce que les bons ne mescognoissēt iamais la grace & le bienfaict qu'ils ont receu, & les meschants ne sont pas aptes d'en receuoir. Or voy maintenāt qu'ils respondent à cela: ils disent que la grace est au ranc des choses moiēnes,

& que l'aider & eſtre aidé appartient aux ſages D ſeulement, vray eſt que les meſchãs reçoiuent auſſi grace, mais tous ceulx qui ont part à grace, n'ont pas auſſi part à beſoing & vtilité, & là où ſ'eſtend la grace, là rien n'eſt vtile ne propre. Et y a il autre choſe qui face que le plaiſir ſoit grace, que l'eſtre vtile celuy qui l'a fait à celuy qui le reçoit? LAMP. Mais à tant laiſſe ce poinct la, & nous dy que ceſt que la ὠφέλεια, dont ils font tant de cas. DIAD. C'eſt choſe, laquelle, comme grande & ſinguliere, ils reſeruent aux ſages ſeuls, & neantmoins ne leur

» en laiſſent pas ſeulement le nom. Si vn ſage, diſent E
» ils, où que ce ſoit eſtend ſon doigt ſagement, tous
» les ſages qui ſont ſur la terre habitable en ſentent
» aide. Cela eſt l'effect de l'amitié qui eſt entre eulx, & en cela ſe terminent les vertus des ſages à faire des aides communes. Et Ariſtote reſuoit, auſſi reſuoit Xenocrates, qui affermoient, que les hommes eſtoient aidez par les Dieux, aidez par leurs peres & meres, & aidez par leurs precepteurs, & n'entendoient pas ceſte merueilleuſe aide que les ſages reçoiuent les vns des autres, quand ils ſe meuuent à la vertu, encore qu'ils ne ſoient pas enſemble, & F qu'ils ne ſ'entrecognoiſſent pas les vns les autres: neantmoins tous hommes eſtiment que amaſſer, ſerrer, garder, & meſnager ſoit vtile & profitable, quãd on en reçoit profit & vtilité. Et vn bon meſnager achette des clefs, & garde bien ſes celiers,

Prenant plaiſir à ouurir le threſor,
Là où il met ſon argent & ſon or:

mais amaſſer & ſerrer ce qui n'eſt vtile à rien, & le

garder

A garder ſoigneuſement & diligemment, auec grand ſoing & grand labeur, n'eſt ny grand ny honorable, ains digne de mocquerie. Si doncques Vlyſſes auec le nœud que Circé luy auoit enſeigné, euſt lié & ſeellé, nõ les preſens qu'Alcinoüs luy auoit faits des pots à trois pieds, des vaſes d'argent, des draps & veſtemẽts, & de l'or, mais ie ne ſçay quelles drogueries de pierres, & autres fatras qu'il auroit amaſſez, & euſt eſtimé vn grand heur à luy, de poſſeder & garder diligemmẽt vn tel amas, qui ſeroit celuy qui louëroit & voudroit imiter ceſte folle B prudence, prouoyance & vaine diligence? Et toutefois c'eſt là toute l'honneſteté du conſentement des Stoïques, toute la grauité & le bon heur, & riẽ autre choſe, ſinon vn amas, garde & conſeruation de choſes inutiles & indifferentes. Car telles ſont les choſes ſelon nature & exterieures, attẽdu qu'ils comparent bien ſouuent vne treſgrande richeſſe à des franges ou à des vrinaux d'or, ou bien à des burettes à huyle quelquefois. Et puis comme ceulx qui ſemblent auoir ſuperbemẽt meſpriſé les temples, & iniurié les ſacrees cerimonies & ſeruices de C quelques Dieux ou quelques demy Dieux, tout incontinent apres, comme changeans de note, ils parlẽt bas, & ſe ſeient cõtre terre beniſſans & magnifians la diuinité: auſſi eulx comme tombans en la vengeance & punition diuine de celle folle arrogance & vanité de paroles, ils trauaillent à bon eſcient apres les choſes qu'ils appellent indifferentes, & crians à pleine teſte, que cela ne leur touche en rien, que l'amas & l'acquiſition des biens, & le

mesnage à les augmenter & conseruer, n'a rien de D bon, de grand, ny honorable : ils tiennent bien apres, que quand ils n'en peuuent auoir, ils pensent qu'il ne faille plus viure, & se deffont eulx mesmes, ou se font mourir de faim en s'abstenans de manger, franchissans compaignie à la vertu : & qu'il soit vray, ils reputent totalemēt le poëte Theognis hōme de bas, lasche & vil courage, par ce qu'il dit,

Pour pauureté fuir & euiter
En pleine mer se faut precipiter,
Voire du hault des rochers plus sublimes,

pour ce qu'il s'est monstré si lasche en ses vers : & E ce pendant eulx admonestent & disent en prose, que pour fuir vne grande maladie ou vne vehemente douleur, si lon n'a en la main vne espee, ou que lon ne puisse finer de cigüë, qu'il se faut ietter dedans la mer, ou se precipiter des plus haults rochers, & que ny l'vn ny l'autre n'est dōmageable, ny mauuais, ny inutile, ny ne rend malheureux „ ceulx qui tombent en tel accident. D'où est-ce „ doncques, dit il, que ie commanceray, & quel fon- „ dement & commancement prendray-ie de l'office „ & du deuoir, quel subiect & quelle matiere de la F „ vertu, quand i'auray laissé la nature, & ce qui est „ selon la nature ? Et dont est-ce qu'Aristote, beausire, a commancé, & Theophrastus ? quels fondemens prennēt Xenocrates & Polemon? & Zenon mesme ne les a il pas suiuis en ce qu'ils supposent la nature, & ce qui est selon nature, estre les elemēts de la felicité ? Mais ceulx-la s'y sont arrestez, cōme à choses eligibles, choisissables, bonnes & profitables,

bles,

A bles,y adiouſtans d'auantage la vertu qui employe chaſcune d'icelles, & ſ'en ſert ſelon ſa proprieté,& ont eſtimé en ce faiſant accomplir vne parfaicte & entiere vie, & conſommer la concorde, & conuenance qui eſt à la verité ſortable & conſonante auec la nature. Car ils ne ſ'embrouillent point, & ne ſe contrediſent point,comme ceux qui ſaultent de terre,& retombét incontinent ſur elle,en nommant de meſmes choſes prenables & non choiſiſſables, propres & non bonnes, inutiles & profitables, & ne nous appartenantes en rien, & neantmoins les principes des offices & du deuoir. Mais
B tel comme eſtoit leur langage,telle auſſi eſtoit leur vie de ces grands perſonnages la,rendãs leurs faicts conformes & ſemblables à leurs paroles:& au contraire,la ſecte de ces Stoïques icy fait cõme la femme que deſcrit Archilochus, qui d'vne main tient, cauteleuſe, l'eau, & en l'autre le feu. Car en quelques vnes de ſes doctrines & aſſertions elle reçoit & admet la nature, & és autres elle la reiette : ou, pour dire plus clairement, quant aux actes & aux faicts, ils adherent aux choſes qui ſont ſelon na-
C ture,comme eſtans eligibles & bonnes:mais quant aux propos & aux paroles, ils les refuſent & reiettent, comme indifferentes & inutiles à la vertu pour acquerir felicité : &, qui pis eſt, les iniurient, & leur font contumelie. Et pource que tous hommes generalement entendent & eſtiment, que le ſouuerain bien ſoit eſiouïſſable, ſouhaitable, heureux, de treſgrande dignité, ſuffiſant, content de ſoy, n'ayant faute de rien, voy maintenant

le ſouuerain bien de ceulx-cy, & le compare à la D
commune opinion. Ne diſent ils pas que c'eſt vn bien eſioüiſſable que d'eſtendre ſagement le doigt? Que le ſouffrir la torture & la gehenne eſt au ſage bien ſouhaitable & deſirable? Celuy qui ſe iette du hault en bas d'vn precipice auec bonne raiſon, n'eſt il pas heureux? leur bien ſouuerain n'eſt il pas de treſgrande dignité & treſgrand pris, veu que la raiſon choiſit bien ſouuent de le quitter & reietter pour vne choſe qui n'eſt pas de ſoy bonne? N'eſt il pas content de ſoy, accomply & parfait, encore
que luy preſent, ſi d'aduenture ils ne peuuent ob- E
tenir quelcune des choſes indifferentes, ils ne daignent ny ne veulét pas viure? Encore y a il vn autre propos qui oultrage villainement la couſtume ordinaire, luy ſoubſtrayant & luy arrachant ſes legitimes & naturelles conceptions, comme ſes propres enfans, & luy en ſuppoſant d'autres baſtardes, farouches & eſtranges, & le contraignant de les aimer & nourrir au lieu des autres: & ce en traittant des biens & des maulx, des choſes à eſlire ou à fuir, propres & eſtranges ou contraires, leſquelles
deuoient eſtre plus clairemét & plus notoirement F
diſtinctes, que non pas les choſes chaudes des froides, ny les couleurs blanches des noires. Car les apprehéſions & imaginations de ces qualitez-la ſont de dehors introduites par les ſens naturels: mais celles-cy ſont dedans nous, prenants leur naiſſance des biens que nous auons au dedans: & ceulx-cy venants à donner dedans le propos de la ſouueraine felicité auec leurs argutes de Dialectique, comme

A me s'ils auoient à traitter du Sophisme, qu'ils ap-
pellent Menteur ou le Maistre, ils n'ont solu pas
vne des doubtes & questions qui y sont, ains en
ont suscité innumerables qui n'y estoient point.
Et puis il n'y a personne qui ne sçache, que y aiant
des biens de deux sortes, l'vne qui est la fin dernie-
re, l'autre les moiens pour y paruenir, la fin est le
plus grand & le plus parfait. Chrysippus mesme
sçait bien ceste difference la, comme il appert par
ce qu'il escrit en son troisieme liure des biens. Car
il discorde auec ceulx qui cuident que la fin soit la
B science, & met au lieu où il traicte de la iustice, s'il
y a aucun qui suppose que la volupté soit la fin des
biens, il n'estime pas que le droict & le iuste se puis-
sent sauuer, & non pas seulement la fin des biens,
mais simplement le bien. Ie ne pense pas que tu
veuilles que ie te recite presentement ses propres
termes. Car on les peult prendre en quelque en-
droit que lon veult du troisieme liure de la Iustice.
„ Quand doncques ils disent que nul bien n'est plus
„ grãd que l'autre, ny moindre aussi, ains que le bien
„ final est egal à celuy qui ne l'est pas, il semble qu'ils
C ne repugnent pas seulement aux communes con-
„ ceptions, mais à leurs propres propos mesmes. Et
derechef, si de deux maulx l'vn nous rend pires
que nous n'estions, quand il nous est venu, & l'au-
tre nous endommage bien, mais il ne nous rend
pas pires, le mal à mon aduis, est le plus grand, ce-
luy qui nous rend pires nous mesmes. Mais Chry-
sippus confesse qu'il y a des peurs, des fascheries, &
des tromperies qui nous offensent bien, mais elles

ne nous rendent pas pires. Lis le troisieme liure de D ceulx qu'il a escrits contre Platon, touchant la iustice: car encore pour autres choses faict il bon voir la iaserie de cest homme en ce lieu la, qui n'espargne matieres ny doctrines quelles qu'elles soient, ny propres à leur secte, ny estrãgeres, qu'il n'en die contre le sens commun, comme pour exemple, Qu'il est loisible de se proposer deux fins, & deux buts de la vie, & non pas rapporter & referer tout ce que nous faisons à vn seul poinct. Et encore plus est contre le sens commun qu'il y ait vne fin, & toutefois qu'à autre poinct se referẽt les actions, E & neantmoins il est force qu'ils endurent l'vn ou l'autre. Car si les premieres choses, selon nature ne sont pas eligibles pour elles mesmes, & la fin derniere, mais bien la raisonnable election & le chois d'icelles, & que chascun face ce qui est en luy pour auoir & obtenir ces choses la qui sont premieres selon nature, & que toutes les actiõs & operations aient là leur relation, à sçauoir pour acquerir & iouïr les choses premieres selon nature. S'ils estiment ainsi, il fault que sans viser ny aspirer à obtenir ces choses la, ils aient vne autre fin à laquelle ils F referent l'election & le chois d'icelles choses, & non pas elles mesmes. Car la fin sera, les sçauoir bien choisir & prendre sagement: mais elles mesmes, & le iouïr d'elles, sera peu de chose, estãt comme vne matiere & vn subiect qui aura la dignité & l'estime, il me semble qu'ils vsent & mettent par escrit ce mesme mot la pour monstrer la difference. LAMP. Tu as vaillamment retenu & ce qu'ils disent,

A sent,& comment ils le disent. DIAD. Mais considere qu'ils font comme ceulx qui s'efforcent de saulter par dessus & plus auãt que leur vmbre. Car ils ne laissent point, ains portent tousiours quand & eulx l'absurdité & faulseté auec leur dire, qui s'esloigne tousiours de plus en plus du sens commun: tout ainsi cõme si quelqu'vn disoit, que l'archer fait tout ce qui est en luy, non pour attaindre au but, mais pour faire tout ce qui est en luy, il seroit à bõne cause tenu pour homme qui parleroit par ænigmes, & diroit choses prodigieuses: aussi B sont ces trois fois radottez resueurs, qui veulent à toute force que l'obtenir les choses selon nature ne soit pas la fin de viser & aspirer aux choses selon la nature, ains les prendre & les eslire, & que l'appeter & le rechercher la santé ne se termine pas en chascun en la santé, & en l'estre sain, ains au contraire que l'estre sain se rapporte & refere à l'appeter & le poursuiure. en disant que le promener, le lire, ou parler haut, l'endurer des sections, & prendre des medecines, le tout par raison, soient les fins de la santé, & non pas elle fin de tous ces C moiens la. Ceux la resuent tout aussi bien que qui diroit, nous souppons à fin que nous sacrifions, que nous nous baignions & estuuions. Ce qu'ils disent change d'auantage l'ordre & la coustume, & contient vne confusion & vn renuersement de tous affaires. Nous ne prenons pas garde à nous promener opportunémẽt, pour bien cuire & digerer nostre viande, ains nous cuisons & digerons la viãde pour nous promener opportunémẽt. La

nature n'a elle point ainſi produit la ſanté pour D l'hellebore, ou ſi pluſtoſt elle a produit l'hellebore pour la ſanté? Car que leur reſte il plus à dire de toutes choſes eſtranges que de telles propoſitions? quelle difference y a il entre celuy qui dit que la ſanté a eſté faitte pour les drogues medicinales, & non pas les drogues medicinales pour la ſanté, & celuy qui tient que la cueillette deſdittes drogues, l'vſage & la compoſition, eſt preferable à la ſanté meſme? ou pluſtoſt n'eſtimant qu'elle ſoit aucunement choiſiſſable, & conſtituant la fin en la negociation & tractation d'icelles drogues, en affermant E que le iouïr ſe refere à l'appeter, & non pas l'appeter au iouïr: car à l'appeter, dit il, eſt conioinct le proceder ſagemēt & raiſonnablement. Ouy bien, dirons nous, ſ'il regarde au iouïr & obtenir ce qu'il pourſuit, autrement toute raiſon en eſt hors, ſ'il fait toutes choſes pour obtenir ce qui n'eſt ny digne ny heureux. LAMP. Et puis que nous en ſommes tōbez ſur ce propos là, on diroit pluſtoſt que toute autre choſe fuſt ſelon le ſens commun, que de dire, que ſans auoir notice ny conception du bien, on le puiſſe pourſuiure & l'appeter: car tu vois que Chry F ſippus meſme ſerre & preſſe Ariſton en ce deſtroit la, de ſonger & imaginer vne indifference des choſes ny bonnes ny mauuaiſes, n'aiants pas encore le bien & le mal eſté entendus & congneus: car ainſi faudra il que ceſte indifference ſubſiſte deuant, ſ'il eſt ainſi que lon n'en puiſſe auoir intelligence que le bien ne ſoit premierement entendu, qui n'eſt autre choſe que le bien ſeulement. DIAD. Or con-

ſidere

A ſidere & voy maintenant ceſte indifference, que les Stoiques nient, & qu'ils appellent conſentement, comment & d'où elle a donné moien d'imaginer le bien: car ſi ſans le biẽ il n'eſt pas poſſible de conceuoir & d'imaginer l'indifference d'auec ce qui n'eſt pas bien, encore d'auãtage la prudence & intelligence des biens ne donne point la cogitation à ceulx qui n'ont point propenſé le bien. Mais cõme il n'y a point de cogitation de l'art des choſes ſalubres & inſalubres, & maladiues à ceulx qui deuant n'ont eu la cogitatiõ d'elles meſmes: auſſi n'y
B a il point de ſciẽce des biens & des maulx que premierement on n'ait penſé les biens & les maulx. Qu'eſt-ce doncques que le bien? non autre choſe que la prudence. Et qu'eſt-ce que la prudence? non autre choſe que la ſcience. Il y a doncques bien du Corinthe de Iupiter, comme lon dit en commun prouerbe, c'eſt à dire, des redittes en leurs propos: car quant à dire que cela eſt tourner le pilon, laiſſe le là ie te prie, de peur qu'il ne ſemble que tu te mocques d'eux, combien que leur dire ſoit proprement cela, par ce qu'il ſemble que pour l'intelli-
C gence du bien il faille entendre la prudence, & au reuers qu'il faille chercher la prudence en l'intelligence du bien, eſtant force de pourſuiure touſiours l'vn par l'autre, y aiant defectuoſité en l'vne & en l'autre, & implication de contrarieté en ce qu'il fault touſiours entẽdre deuant ce qui ne peut eſtre entendu à part. Et encores peult on par vne autre voye entẽdre non ia l'entorſe, mais la deſtorſe & reduction de leur propos à neant entiere-

ment. Ils disent que la substance du bien est l'election raisonnable de ce qui est selon la nature: Or n'est pas l'election raisonnable qui est dirigee à quelque fin, comme il a esté dit parauant. Qu'estce doncq' que cela? Autre chose, disent ils, que le raisonnablement discourir és elections, de ce qui est selon nature. Premierement doncques s'en va à vau-l'eau, & se pert la conception du bien : car ce bien discourir és elections est vne operation qui dépend de l'habitude du bon discours, & pourtant estans contraincts d'entendre celle habitude de la fin, & la fin non sans icelle habitude, nous demourons courts de l'intelligence de tous les deux. Et puis ce qui est encore plus, par toutes les raisons du monde, il falloit que la raisonnable election fust election des choses bonnes, vtiles & cooperantes à paruenir à la fin: Car de choisir & eslire choses qui ne soient ny vtiles, ny honorables, ny totalement eligibles, commét seroit il raisonnable? Supposons qu'il soit ainsi comme ils disent, que la fin soit raisonnable election des choses qui ont dignité pour estre heureux : considere vn peu comme leur discours reussit & se va terminer en vne belle & digne conclusion & sommaire : car la fin, selon eulx, est le bien discourir, en faisant election des choses qui ont dignité pour estre heureux. En oyant ces paroles, Amy, la sentence ne t'en semble elle pas bien estrange? LAMP. Ouy bien, mais ie voudrois sçauoir d'auantage, comment cela aduient. DIAD. Il fault bien doncques que tu y prennes garde de plus pres, car il n'entend pas qui veut cest ænigme.

A ænigme. LAMP. Escoute donc, & me responds. Est-ce, selon eulx, la fin que bien discourir és elections selon nature? DIAD. Ils le disent ainsi. LAMP. Et ces choses qui sont selon nature, les elisent ils comme bõnes, ou comme aiants quelques dignitez, ou quelques preferences pour estre heureux? DIAD. Pour cela. LAMP. Est-ce pour aduenir à la fin, ou pour autre chose? DIAD. Ie ne le pense pas, ains croy que c'est pour la fin. LAMP. Or voy doncques à descouuert maintenant ce qui leur aduient, que leur fin est, bien dis-
B courir de la felicité. DIAD. Ils disent voirement, qu'ils n'ont ny n'entendent autre chose de la felicité, que ceste precieuse rectitude de discours, touchant les electiõs des choses qui ont dignité. Mais il y en a qui disent que ces refutations la sont seulement alencõtre d'Antipater, & non pas de toute la secte, & que luy se resentant pressé par Carneades, tomba en ces iaseries & vains propos la. Au demourãt quant à ce que lon discourt & enseigne de l'amour en l'eschole Stoïque, contre les communes conceptions, il touche à tous les supposts
C qui sont de la secte, qui ont tous part à l'absurdité: Car ils disent que les ieunes gens sont laids estants vicieux, & fols: & que les sages seuls sont beaux, & que de ces beaux la, nul iamais n'a esté aimé ny digne d'estre aimé. Et cela n'est pas encore le plus estrange, mais ils disent, que ceulx qui sont aimez pour ce qu'ils sont laids, cessent d'estre aimez quãd ils sont deuenus beaux: & qui a iamais veu vn tel amour, qui incontinent que la laideur du corps

& mauuaiſtié de l'ame ſe deſcouure, vient en eſtre, D
& incontinent apres la cognoiſſance de la beauté
auec temperãce & iuſtice, il ſ'eſtaint & ſ'eſuanoüit?
Ils reſemblent proprement aux mouſcherons qui
aiment le vin aigre, ou eſuenté, ou poulſé, & l'eſ-
cume d'iceluy : mais le bon vin & ſouef à boire, ils
le fuyent & ſ'enuolent arriere. Et quant à ce qu'ils
nomment apparence de beaulté, qui diſent eſtre
attraict de l'amour, premierement il n'y a point de
veriſimilitude : car en ceulx qui ſont treſ laids &
treſ-mauuais & meſchants, il n'y ſçauroit auoir ce-
ſte apparẽce de beaulté, ſ'il eſt vray ce qu'ils diſent, E
que la mauuaiſtié des mœurs remplit la face, & ſe
monſtre au viſage : car il y en a qui expliquẽt fort
eſtrangement, que c'eſt à dire que l'homme laid
ſoit digne d'eſtre aimé, pour ce, diſent ils, qu'il doit
deuenir beau, & ſ'attend on qu'il l'aura quelque
fois : & quand il a acquis la beaulté, & qu'il eſt de-
uenu beau & honneſte, alors, diſent ils, il n'eſt plus
aimé de perſonne. Car l'amour eſt comme vne
chaſſe d'vn ieune homme qui eſt encore impar-
faict, mais bien né à la vertu. LAMP. Et que fai-
ſons nous maintenant, mon bon amy, autre cho- F
ſe, que de refuter les erreurs de leur ſecte, qui de-
ſtruict & force ainſi les communes conceptions?
car il n'y a perſonne qui empeſche la ſolicitude de
ces ſages icy enuers les ieunes gens : encore que
tous hommes & toutes femmes entendent & ap-
pellent amour, ce que les pourſuiuans de Pene-
lopé diſent en Homere,

Ils ſouhaittoient tous de treſardẽt zele,

D'eſtre

A D'estre couchez en vn lict aupres d'elle:
Et Iupiter à Iuno,
Iamais amour de Deesse ne femme,
N'esprit mon cœur de si ardente flamme,
Que maintenant de coucher auec toy.

DIAD. Voila comme en iettant la philosophie morale en des inuolutions ainsi tortues, où il n'y a rien de bon, cependant ils detractent, desprisent & vilipendent tout ce qui est alentour d'eux, comme estãts seuls qui ont restitué en son entier, & redressé la nature & la coustume, ainsi qu'il appartient: B & toutefois la coustume diuertit & induit par appetitions, poursuittes & inclinatiõs chascune chose à ce qui luy est propre. Et quant à la Dialectique contentieuse & disputatrice, elle n'en reçoit aucun bien ne profit, ains comme l'oreille qui est malade par des sons vains est remplie de toute obscurité & difficulté d'ouir, de laquelle cy apres, prenãs vn nouueau principe, si bon te semble, nous deuiserõs plus amplement. Mais pour le present prenons leur philosophie naturelle, laquelle ne trouble pas moins les anticipations & communes conceptiõs, C que leur doctrine morale des fins, és principaux & plus importants poincts. Premierement c'est chose hors de toute apparence & contre le sens commun de dire, que ce qui est ne soit pas, & que ce qui n'est pas soit, & c'est ce qu'ils disent de l'vniuers. Car supposans qu'il y ait tout autour de l'vniuers vn vuide infiny, ils disent que l'vniuers n'est ny corps, ny sans corps: à quoy ensuit que l'vniuers qui est, n'est doncques pas: car ils disent & tiennēt

que cela seulement est qui est corps. Et pour ce que D le propre du corps est faire & souffrir quelque chose, & l'vniuers n'estant pas, est: adonc l'vniuers ne fera ny ne souffrira rien, & ne sera pas mesme en lieu: car ce qui occupe lieu est corps, & l'vniuers n'est pas corps. Et ce qui occupe vn mesme lieu, c'est ce qui demeure: doncques l'vniuers ne demeure pas, par ce qu'il n'occupe point de lieu: & qui plus est il ne se remue pas mesme, par ce qu'il fault que ce qui se remuë soit en lieu & en place certaine. Et puis pour ce, que ce qui se remuë, ou se remuë soy mesme, ou est remué par autruy: or ce E qui se remuë soy mesme a quelques panchemens, & quelques inclinations de legereté ou de pesanteur: & la pesanteur & legereté sont, ou quelques habitudes, ou quelques puissances ou differéces de tous corps. Et l'vniuers n'est pas corps: adonc il est force que l'vniuers ne soit ny pesant ny leger, & par consequent qu'il n'ait doncques point en soy de principe de mouuement. Et toutefois, aussi ne sera il point remué par autruy: car il n'y a rien oultre l'vniuers, de maniere qu'il est force qu'ils dient ce qu'ils disent eux mesmes, que l'vniuers n'est ny F mouuant ny arresté en somme, pour ce que selon eux il ne fault pas dire que l'vniuers soit corps, & toutefois le ciel, la terre, les animaux, les plantes, les hommes, & les pierres sont parties de l'vniuers: il faudra doncques dire, que ce qui n'est point corps aura des parties qui seront corps, & ce qui ne sera pas pesant aura des parties pesantes, & ce qui ne sera pas leger des legeres: ce qui est tant contre les com-

A communes conceptions, que les ſonges meſmes ne le ſont pas tant: oultre ce, qu'il n'eſt rien ſi accordant au ſens commun que ceſte diſionction: Si quelque choſe n'eſt point animee, elle n'a donc point d'ame: & au contraire, ſi aucune choſe n'eſt point ſans ame, doncques elle eſt animee. Et toutefois ils tolliſſent ceſte manifeſte euidence, cõfeſſant que l'vniuers n'eſt ny ſans ame, ny animé, & ſans cela il n'y a perſonne qui entende ny imagine l'vniuers imparfaict, attendu qu'il n'y a partie aucune qui luy defaille, & neantmoins ceux-cy tien-
B nent qu'il eſt imparfait, par ce, diſent ils, que ce qui eſt parfait eſt finy & terminé: & l'vniuers pource qu'il eſt infiny n'eſt point auſſi terminé, ains deſordõné. Ainſi ſelon eux, il y a quelque choſe qui n'eſt ny parfaitte ny imparfaitte. Auſſi n'eſt il point partie, par ce qu'il n'y a rien plus grãd que luy: ny tout auſſi, pour ce que ſ'il eſt tout, il eſt doncques ordõné: là où l'vniuers d'autant qu'il eſt infiny, auſſi eſt il interminé & deſordonné. Auſſi n'a il point d'autre cauſe, par ce qu'il n'y a rien plus ny oultre l'vniuers: ny n'eſt point l'vniuers cauſe d'autruy ny
C de ſoy meſme, par ce qu'il n'eſt pas né à rien faire, & la cauſe ſ'entend eſtre ce qui fait quelque effect. Prenez le cas doncques que lon demande à tous les hommes qui ſont au monde, que c'eſt qu'ils entendent eſtre rien, & quelle penſee ils en ont, ne diront ils pas, ce qui n'eſt cauſe d'autruy, ny n'a point de cauſe de ſoy meſme, qui n'eſt ny tout ny partie, ny parfaict ny imparfaict, ny aiant ame ny ſans ame, ny mouuant, ny arreſté, ny ſubſiſtant, ny

corps ny ſans corps, cela qu'eſt-ce autre choſe que D
rien, veu que ce que tous les autres hommes afferment de rien, ceux-cy l'afferment de l'vniuers? Il ſemble qu'ils facent tout vn l'vniuers, & rien. Il fault donc dire que le temps ne ſoit rien, la predication, la propoſition, la conionction, la compoſition. Ce ſont termes dont ils vſent plus que nuls autres philoſophes, & toutefois ils diſent que ce ne ſont pas choſes exiſtentes. Qui plus eſt, ils tiennent que le vray eſtant, n'eſt ny ne ſubſiſte point, ains ſe comprend par intelligence, & eſt compris & paſſé en croyance, encore qu'il n'ait aucune part E
d'eſſence. Comment ſçauroit on ſauuer cela qu'il ne ſurpaſſe toute extrauagance de faulſeté & d'abſurdité? Mais à fin qu'il ne ſemble que cela tienne trop des doubtes & difficultez de Logique, nous en traitterons d'autres qui ſeront plus propres à la Phyſique & philoſophie naturelle. Pour autant doncques qu'ils diſent,

Iupiter eſt de tout commancement,
Et le milieu, & paracheuement.

il falloit principalement qu'ils rhabillaſſent & redreſſaſſent en mieux les communes conceptions F
des hommes touchant les Dieux, ſi d'aduenture il y auoit en elles quelque erreur & quelque perturbation: ſinon, les laiſſer chaſcun en l'opinion que les loix ou la couſtume de leur païs leur donnent de la diuinité: car ce n'eſt pas de ceſte heure ou de n'agueres, mais de tout temps, que ces opinions la des Dieux ſont au monde, & n'y a homme qui ſceuſt dire de quel temps elles ont commancé.

Mais

A Mais ceux-cy aiants commancé dés la Deesse domesticque Vesta, comme lon dit en commun prouerbe, à remuer ce qui estoit estably, & qui estoit receu en chasque païs, touchant la creance des Dieux, ils n'en ont laissé pas vne opinion ny cogitation qu'ils n'ayent, par maniere de dire, contaminee & brouillee : car qui est ou qui a esté celuy des hommes qui iamais n'ait entendu que Dieu soit incorruptible & eternel? Quelles confessions fait on plus coustumieres, & de plus certain consentement, que celles-cy,

B Là pour tousiours les Dieux se resiouissent,
Beatitude eternelle iouissent:
Les Dieux là-sus sont au ciel immortels,
Sur terre en bas marchent hommes mortels.

Et ceste autre,

Point ne sont subiects à foiblesse
De maladie ou de vieillesse:
Exempts de douleur & de mort,
Sans crainte de passer le port
D'Acheron bruyant.

On pourroit à l'aduenture trouuer quelques na-
C tions barbares & sauuages, qui ne pensent point qu'il y ait de Dieu, mais il n'y eut iamais homme qui eust quelque imagination de Dieu, qui ne l'estimast quant & quant immortel & eternel. Qu'il soit vray, ces malheureux qui ont esté appellez Atheistes, vn Diagoras, vn Theodorus, vn Hippon, n'ont pas osé dire que Dieu fust corruptible, mais ils ne croyoient pas qu'il y eust rien au monde qui peust estre incorruptible : ainsi conseruoient ils la

commune anticipation des Dieux, mais ils ostoiét D
l'incorruptibilité de substance : là où Chrysippus & Cleanthes aiant rempli de paroles, par maniere de dire, & en leurs escripts, tout le ciel, la terre, l'air & la mer, de Dieux, neantmoins de tant de Dieux ils n'en font pas vn eternel, ny pas vn immortel, sinon Iupiter seul, en qui ils despendent & consument tous les autres, tellement que le resouldre en luy n'est de rien meilleur que l'estre resolu: car autāt est-ce d'imbecillité d'estre par resolution tourné en vn autre, comme d'estre entretenu & nourry par la resolution des autres en soy. Et cela E
n'est pas comme les autres absurditez, que lon tire par illation des premisses & suppositions qui soiét en leurs escripts, & qui par necessaire consequence s'ensuiuent de leurs doctrines : mais eux mesmes crians à pleine teste le disent expressémēt en leurs escripts des Dieux, de la prouidence, de la destinee, de la nature, Que tous les Dieux ont eu commancement d'essence, & que tous seront resolus par le feu, fondus en soy, comme s'ils estoient de cire, ou d'estain. Or est-ce contre le sens commun autant de dire que l'homme soit immortel, comme que F
Dieu soit mortel, ou plus tost, ie ne voy point quelle difference il y aura de l'homme à Dieu, si Dieu est aussi bien que luy vn animal raisonnable & corruptible. Car s'ils nous opposent ceste belle arguce & finesse de dire, que l'homme est bien mortel, & le Dieu non mortel, ains corruptible, voyez l'inconuenient qui en dépend : car il fault qu'ils dient, ou que Dieu soit immortel & corruptible,

A ruptible, ou ny mortel ny immortel. Dont on ne sçauroit, quand expressément on s'y estudieroit, excogiter rien plus estrange ny plus absurde, ie dis aux autres: car quant à eux, ils n'ont rien laissé à dire & attenter des plus extrauagantes absurditez du monde. Et puis Cleanthes fortifiant & confirmant encore d'auantage son embrasement & inflammation, dit que le Soleil rend semblables la Lune, & les autres estoiles, à soy, & les tourne en soy, & que la Lune & les estoiles estants Dieux, aident au Soleil à faire leur resolution par inflamma-
B tion. Ce seroit doncques vne grande mocquerie à nous de leur faire prieres & oraisons pour nostre salut, & les estimer sauueurs des hommes, s'il leur est naturel de tendre à leur corruption & resolution. Et toutefois eux ne laissent rien à faire ny à dire, crians contre Epicurus, qu'il oste l'opinion & persuasion anticipee és cœurs des hômes touchant les Dieux, quand ils ostent la prouidence diuine, par ce que les Dieux sont estimez & tenus de tous, non seulement immortels & bienheureux, mais aussi humains, benings, aians soing du bien & du
C salut des hommes, côme il est vray: mais si ceux qui ostent la prouidence diuine, ostent quant & quant l'opinion anticipee de Dieu, que font ceux qui disent que les Dieux ont bien soing de nous, mais qu'ils ne nous aidẽt de rien, & qu'ils ne sont point donneurs de biens, ains indifferents, ne donnans point la vertu, mais donnans bien la richesse, la santé, la generation des enfans, & autres semblables choses, dont pas vne n'est vtile, ny profitable,

ny eligible, n'eſt il pas vray que ceux la oſtent les D
communes conceptions que lon a des Dieux ? Et
ceux-cy les oultragent & ſ'en mocquent diſans,
qu'il y a vn Dieu fruictier, qui a la ſuperintenden-
ce des fruicts de la terre, vn autre generatif, vn au-
tre medecin, vn autre deuin, & ce pendant la ſan-
té n'eſt rien de bon, ny la generation, ny la ferti-
lité & abondance de fruicts, ains ſont choſes in-
differétes & inutiles à ceux qui les ont. Le troiſié-
me poinct la commune conception des Dieux eſt,
qu'ils ne different des hommes en rien, tant que
en felicité & en vertu: mais ſelon la doctrine de E
Chryſippus, ils n'ont point cela par deſſus les hô-
mes, par ce qu'il tient que Iupiter ne paſſe point
en vertu Dion, & que Iupiter & Dion eſtans tous
deux ſages, ſont egalement & ſemblablemét aidez
l'vn de l'autre, quant l'vn ſe ſent du mouuement
de l'autre: car c'eſt le bien que les Dieux font aux
hommes, & les hommes aux Dieux, quand ils de-
uiennent ſages, & non autre choſe, & que prouueu
qu'il n'ait pas moins de vertu, il n'a pas moins de
beatitude auſſi, ains qu'il eſt autant & egalement
heureux que Iupiter le ſauueur, encore que ce ſoit F
vn pauure fortuné, qui pour ſes griefues maladies
& mutilation de ſes membres eſt contraint de ſe
ietter hors de ceſte vie, & de ſe faire mourir ſoy
meſme, prouueu qu'il ſoit ſage. Mais il n'y en a pas
vn, ny n'en y eut iamais deſſus la terre, & au côtrai-
re innumerables millions d'hommes mal-heureux
en toute extremité, en la police & domination de
Iupiter, duquel le gouuernemét & adminiſtration
eſt

A est tres-bonne. Et que pourroit il plus estre contre le sens commun, que de dire, que Iupiter gouuernant souuerainement bien, nous soions souuerainement mal-heureux? Si doncques, ce qui n'est pas seulement loisible de dire, il ne vouloit plus estre ny sauueur, ny deliureur, ny protecteur, ains tout le contraire de ces belles appellations la, on ne sçauroit plus rien adiouster de bien à ce qu'il en a, ny en nombre, ny en quantité, ainsi comme ils disent, là où les hommes viuent en toute extremité miserablement & meschamment, ne rece-
B uant plus le vice aucun accroissement, ny la malheureté aucun auancement. Et toutefois encore n'est-ce pas là le pis qu'il y ait, ains se courroucent à Menander, de ce qu'il a dit comme poëte, par ostentation,

L'estre trop bon est cause de grands maux.

disans que cela est contre le sens commun. Et ce pendant eux font Dieu, qui est tout bon, la cause de tous maux: car la matiere n'a peu produire le mal de soy, par ce qu'elle est sans qualité, & toutes les diuersitez qu'elle a, elles les a de ce qui la re-
C mue & qui la forme, c'est à dire, la raison qui est dedans qui la remue & la forme, n'estant pas idoine à se former & se remuer soymesme, tellement qu'il est force que le mal viene en estre ou de rien, & de ce qui n'est pas, ou si c'est par quelque principe mouuant, que ce soit par Dieu: car s'ils pensent que Iupiter ne domine pas sur ces parties, & n'vse pas de chascune selon sa propre raison, ils parlent contre le sens commun, & feignent vn animal du-

quel plusieurs des parties n'obeissent pas à sa volonté, vsans de leurs propres actions & operations, ausquelles le total ne donne point d'incitation, ny n'en commance point le mouuement: car il n'y a rien si mal cõposé entre les creatures qui ont ame, que contre sa volonté ou ses pieds marchent, ou sa lãgue parle, ou sa corne frappe, ou sa dent morde, dont il est force que Dieu seuffre plusieurs choses, si contre sa volonté les mauuais mentent & commettent d'autres crimes, rompent les murailles des maisons pour aller desrober, ou s'entretuẽt les vns les autres. Et si comme dit Chrysippus, il n'est pas possible que la moindre partie se porte autrement que comme il plaist à Iupiter, ains toute partie animee & qui a ame viuante, s'arreste & se remue ainsi que luy la meine, & la manie, & arreste & dispose. Mais encore est ceste parole de luy plus pernicieuse: car il estoit plus raisonnable de dire, qu'innumerables parties, par force, pour l'impuissance & foiblesse de Iupiter, feissent plusieurs choses mauuaises contre sa nature & volonté, que de dire, qu'il n'y ait ny malefice, ny intemperance aucune, dont Iupiter ne soit cause. Et puis que le monde soit vne ville, & les estoilles soient les citoiens: s'il est ainsi donc, il fault aussi qu'il y ait des lignees, des magistrats, & volontiers que le Soleil en est vn Conseiller, & Mercure le Preuost ou le Maire. Ie ne sçay si d'autres de leurs absurditez qui appartiẽnent plus aux choses naturelles, monstrent point ceux qui s'amusent à refuter de telles impertinences, encore plus impertinents que ceux

qui

A qui les asseurent & afferment. N'est-ce pas vne affirmation contre le sens commun de dire, que la semence est plus grande que non pas ce qui est engendré d'icelle? Car nous voyons que la nature en tous animaux & toutes plantes sauuages prent les principes de graines fort petites, & si menues qu'à peine les peut on veoir, pour la generation de tresgrands arbres: car non seulemét d'vn grain elle produit vn espy, & d'vn pepin de raisin vn cep de vigne, mais d'vn noyau d'oliue ou d'vn gland qui sera eschappé & tombé à vn oyseau, cóme d'vne petite
B scintille allumant & enflãmant la generation, elle produit vn tronc d'vn chesne, ou d'vn palmier, ou d'vn sapin fort grãd & droit, & pour ceste cause que ce mot de Sperma, qui signifie semence, a esté ainsi nommé: comme Spirasis, c'est à dire inuolution ou enueloppement de grande masse en petite quantité: & Physis, c'est à dire nature, comme Emphysesis qui signifie soufflement & diffusion des propos & des nõbres qui sont ouuerts & desliez soubs elle. Mais de rechef le feu, qu'ils disent estre la semence du monde, apres l'inflammation vni-
C uerselle change le monde en sa semence, de peu de corps & de petite masse s'estendant en beaucoup de soufflement, & encore d'auantage occupãt vne place infinie du vuide qu'il enuahit par son augmentation, puis quand la generation est faitte, la grandeur aussi tost se retire & tombe, se resserrant incontinent la matiere en soy apres la generation. On peult lire beaucoup de leurs liures & de leurs escripts, où ils disputent & crient alencontre

des Academiques, qu'ils confondent toutes choses D auec leurs indistinguibles identitez, voulans à toute force, qu'en deux substances il n'y ait que vn qualifié. Et toutefois il n'y a celuy qui ne l'entende, & ne le pense ainsi, & ne pense le contraire estre merueilleux & estrange, si vne cane à vne cane, vne abeille à vne abeille, & du froment à du froment, & vne figue à vne figue, comme on dit en commun prouerbe, n'est pas toute semblable en tout temps. Mais cela veritablement est contre le sens commun qu'ils disent eux, & qu'ils feignent, qu'en vne seule substance il y a deux particulierement qualifiez, & qu'vne mesme substance aiant E particulierement vn qualifié, y en suruenāt vn autre, le reçoit & garde egalement l'vn comme l'autre. Car s'il y en a deux, ie dis qu'il y en pourra auoir trois & quatre & cinq, & autant que lon en sçauroit dire, en vne mesme substāce, ie dis non en diuerses parties, mais tous egalement en toute la substance, voire infinis. Chrysippus doncques dit, que Iupiter resemble à l'homme, & le mōde aussi, & à l'ame la prouidence: quand doncques l'embrasemēt sera fait, Iupiter seul des deux incorruptible se retirera à la prouidence, & demourerōt tous F deux en la substance de l'ęther. Mais laissons là pour ceste heure les Dieux, en les priant de vouloir donner à ces Stoïques vn sens commun & entendement accordant auec le reste des hommes, & voions maintenant ce qu'ils disent eux touchant les elements. C'est contre le sens commun qu'vn corps soit le lieu d'vn corps, & qu'vn corps passe

a trauers

A à trauers d'vn corps, n'aiant l'vn ny l'autre rien de vuide, ains le plein entrant dedans le plein, & ce qui n'a point de distance, receuant en soy ce qui se mesle parmy luy, mais ce qui est plein, n'a point de distance vuide en soy, à cause de la continuité. Et ceux cy ne mettent pas vn dedans vn, ny deux, ny trois, ny dix, les poulsans ensemble, ains toutes les parties du monde taillees en petites pieces, & les iettans en vn, le premier venu, voire le moindre sensible: disans d'auantage qu'il contiendra le plus grand qui sçauroit suruenir: & l'asseurant braue-
B ment & hardiment, ils font de ce qui les cõuainct & refute vne de leurs sentences, ainsi qu'en plusieurs autres choses, comme ceux qui prẽnent des suppositions toutes repugnãtes au sens commun. Premierement doncques suiuant ce propos-la, il fault admettre beaucoup de positions monstrueuses & prodigieuses à ceux qui meslent les corps entiers auec les entiers, entre lesquelles absurditez est, Que trois sont quatre. Car ce que les autres alleguent pour vn exemple de ce qui ne peult tomber en imagination de sens humain, ceux cy le tiennẽt
C pour chose vraye, disans, que quand vn verre de vin est meslé auec deux d'eau, il ne defaut point, ains s'egale en approchant le tout du tout, & le confondant ensemble, tellement qu'vn faict deux par l'egalisation de la meslange d'vn auec deux, par ce qu'vn demeure & s'estend autant comme deux, faisant autant que le double. Et si par la mixtion à deux il prend la mesure de deux en la diffusion, cela est la mesure ensemble & de trois &

de quatre : de trois, par ce qu'vn est meslé auec D
deux:& de quatre, par ce qu'estant meslé à deux,il a autãt de quantité cõme ceux à qui il est meslé:& ceste belle gentillesse la leur aduient, parce qu'ils iettent vn corps dedans des corps, & par ce que lon ne sçauroit imaginer comment ils font contenir l'vn dedans l'autre. Car il est force que les corps entrans les vns dedans les autres par la meslange, que l'vn ne contienne pas,& l'autre soit cõtenu,& que l'vn reçoiue,& l'autre soit dedans.Car ainsi ce ne seroit pas mixtion, ains attouchement & approchement des superfices, l'vne entrant de- E
dans, & l'autre contenant par le dehors, les autres parties demourans pures & entieres sans se mesler, & ainsi sera vn de plusieurs differents. Là où il est force que quand la mixtion se fait ainsi comme ils veulent, que les choses meslees, se meslent les vnes dedans les autres, & qu'vne mesme chose en estant dedans soit quant & quant contenue, & en receuant contiene l'autre,& n'est plus possible que l'vn ny l'autre, retourne à estre ce qu'il estoit, ains aduient que les deux qui se meslent,penetrent l'vn dedans l'autre, & n'y a pas vne partie de l'vn ny F
de l'autre qui demeure,ains sont toutes necessairement remplies les vnes des autres. Icy vient en ieu la cuysse d Arcesilaüs qui est tant promenee par les escholes,marchant par dessus leurs absurditez auec grande risee. Car si les mixtions se font de tout en tout,qui empesche qu'vne cuysse, estant couppee, pourrie, & iettee en la mer, & par succession de temps toute fondue, que non seulement la flotte
d'Anti-

A d'Antigonus nauigue dedans, comme disoit Arcesilaüs, mais aussi les douze cents voiles de Xerxes, & que encore les trois cents galeres des Grecs ne donnent vne bataille dedans icelle cuysse? Car elle ne defaudra point de s'estendre tousiours en auant, ny ne cessera pas le moindre dedans le plus grand, ny iamais la mixtion ne prendra fin, ny l'extremité d'icelle ne sera attouchement là où elle finira, ne penetrant pas par le total, ains se lassera de se mesler, ou si elle se mesle par le total, elle ne dõnera pas seulement place de battaille aux armees B nauales des Grecs, estant pour cela besoing de corruption & de mutation: mais si vn verre de vin, ou bien mesme vne goutte, venoit à tomber en la mer Ægee, ou la mer de Candie, elle viendra iusques dedans l'Ocean & iusques à la grande mer Atlantique, ne touchant pas à la superfice seulement par le dessus, mais se respandant par toute la profondeur, longueur & largeur. Et Chrysippus admet cela au commencement de son premier liure de ses questions naturelles, disant qu'il ne s'en falloit rien qu'vne goutte de vin, ne se meslast par C toute la mer. Et à fin que nous ne nous en esmerueillions pas, il dit d'auantage, que ceste goutte la par mixtion s'estendra par tout le monde: ce qui est si absurde & hors de toute apparence de raison, que lon ne sçauroit rien dire de plus, & contre le sens commun: par ce qu'il n'y aura point en la nature de corps supreme ny premier, ny dernier, ny en quoy se doiue terminer la grandeur du corps, ains passant tousiours oultre celuy qui

ſera pris pour ſubiect, la choſe ira en l'infiny & in- D
terminé. Car on ne pourra entendre ne comprendre vne magnitude plus grande ou plus petite que l'autre, par ce qu'à l'vne & à l'autre aduiendra le proceder de ſes parties en infiny, qui eſt oſter toute la nature d'inegalité. Car de deux magnitudes qui ſont entendues inegales, l'vne demeure courte de ſes dernieres parties, & l'autre paſſe oultre & va plus auant: & n'y aiant point d'inegalité en longueur, auſſi n'y aura il point d'inegalité en ſuperfice, ny d'aſpreté. Car le raboteux n'eſt autre choſe qu'inegalité de ſuperfice enuers ſoy meſme, & l'aſ- E
preté eſt l'inegalité de ſuperfice auec rudeſſe & dureté, dont ne laiſſent rien ceux qui ne terminent pas vn corps en ſa derniere partie, ains tirent tous corps par multiplication de parties en infiny: & toutefois à qui n'eſt il euident & notoire, que l'homme eſt composé de plus grand nombre de parties que n'eſt ſon doigt? & le monde plus que l'homme? Tous hommes ſçauent & penſent cela, ſ'ils ne ſont Stoïques: mais depuis qu'ils ſont vne fois deuenus Stoïques, ils diſent & ſentent le contraire, que l'homme n'eſt point composé de plus F
de parties que ſon doigt, ny le monde que l'homme. Car la ſection reduit les corps à l'infiny, & en l'infiny il n'y a ny plus ny moins, ne n'y a point de multitude qui ſurpaſſe, ny ne ceſſeront iamais les parties de ce qui eſt reſté, d'eſtre touſiours encore ſoubs-diuiſees, & de bailler & fournir multitude de ſoy. Cõment eſt-ce donc qu'ils denouënt ces nœuds la? fort ſubtilement & vaillamment certes.

A certes. Car Chrysippus dit, que si lon nous demãde si nous auons aucunes parties, & combien, & si elles sont composees d'autres parcelles aussi, & de combien, que nous vserons de telle distinction, supposans que le total entier est composé de parties, cõme de la teste, de l'estomach, & des cuysses, comme si cela estoit tout ce que lon demande, & dequoy lon est en doubte : mais s'ils produisent leurs interrogatoires iusques aux extremes parties, il n'en fault rien estimer, determiner, ny rien dire, ne qu'il soit cõposé d'aucunes parties, ny de com-
B bien, ne si elles sont finies ny infinies. Mais il vault mieulx que i'allegue ses propres paroles, à fin que tu voyes comment il conseruoit les communes conceptions, en nous defendant d'entendre & d'imaginer, ne de dire, de quelles parties, ny de combien de parties chasque corps est composé, ne si elles sont finies ou infinies. Car s'il y auoit vn milieu entre le finy & l'infiny, comme il y a entre le bien & le mal, qui est l'indifferent, il falloit dire ce que c'est, & ainsi souldre la difficulté. Mais si tout ainsi comme ce qui n'est pas égal, incontinent est
C inegal, & ce qui n'est pas corruptible est incorruptible, aussi ce qui n'est pas finy est infiny, il me semble que dire, que le corps n'est cõposé de parties ny finies ny infinies, c'est autant cõme de dire, que vn argument est composé ny de vrayes ny de faulses positions: & se glorifiant temerairement de cela, il dit, que la pyramide estant constituee de triangles, les costez inclinans vers la commissure sont inegaulx, & toutefois l'vn ne passe pas l'autre,

en ce qu'ils ſont plus grands. Voyla comment il D ſauuoit les conceptions : car ſ'il y a quelque choſe qui ſoit plus grande & qui ne paſſe pas, auſſi y aura il quelque choſe plus petite qui ne defaudra pas, & ne demourera pas courte: doncques y aura il quelque choſe inegale qui ne ſurpaſſera point, & ſi ne defaudra point, c'eſt autant à dire comme qui ſera egale & inegale, & non plus grand ce qui ſera plus grand, & non plus petit ce qui ſera plus petit. D'auantage voy vn petit cõment il reſpond à Democritus qui doutoit fort naturellemẽt & viſuement, ſi vne pyramide ronde venoit à eſtre couppee à niveau aupres de ſa baſe, que faudroit il iuger touchant les ſuperfices des ſections, ſi elles ſeront egales ou inegales, car ſi elles ſont inegales, elles feront dõcques que la pyramide ronde prendra pluſieurs engraueures profondes & rabotteuſes: & ſi elles ſont egales, les ſectiõs ſeront auſſi egales, & ſe trouuera que la pyramide ronde fera pareil effect que la coulomne, cõme ſi elle eſtoit compoſee de cercles egaux, & non pas inegaux, ce qui eſt fort abſurde. En cecy doncques monſtrant Democritus eſtre vn ignorant, il dit, que les ſuperfices ne ſont F ny egales ny inegales, mais que les corps ſont inegaux, à cauſe que les ſuperfices ne ſont ny egales ny inegales. Or de vouloir par forme d'ordonnance affermer qu'il peult arriuer que les ſuperfices eſtans inegales, les corps ne ſoient pas inegaux, c'eſt à faire à homme qui ſe permet vne merueilleuſe licẽce d'eſcrire & de dire tout ce qui luy vient en l'entendement. Car la raiſon auec l'euidence

toute

A toute notoire, nous donne à entendre tout le contraire, que des corps inegaux, les ſuperfices ſont auſſi inegales, & plus grandes celles du plus grand, ſi la paſſe, dont il ſurauance le plus petit, ne doit demourer ſans ſuperfice. Car ſi les ſuperfices des plus grands corps ne ſurpaſſent celles des moindres, ains defaillent auant le bout, il faudra dire, qu'vne partie du corps ia terminé n'aura point encore de terme ny de fin. Car ſ'il dit, que par force ainſi *. Car les graueures rabotteuſes qu'il ſoupçõne en la pyramide rõde, c'eſt l'inegalité des B corps, non pas celle des ſuperfices, qui les fait. C'eſt doncques vne ſottiſe digne de mocquerie, qu'en oſtant les ſuperfices, eſtre conuaincu de laiſſer vne inegalité és corps. Mais pour ne ſortir point de ceſte matiere, que peut il eſtre plus contre les conceptions du ſens commun, que de feindre de telles reſueries? Car ſi nous mettons que la ſuperfice ne ſoit ny egale ny inegale, il faudra auſſi conſequemment dire, que ny la magnitude ny le nombre ne ſerõt ny egaux ny inegaux: attẽdu que lon ne ſçauroit dire qu'il y ait entre l'egal & inegal quelque C milieu qui ſoit neutre, ny le conceuoir en l'entendement. Et puis ſ'il y a des ſuperfices qui ne ſoient ny egales ny inegales, qui empeſchera qu'il n'y ait auſſi des cercles qui ne ſoiẽt ny egaux ny inegaux? Car ces ſuperfices la eſtants ſuperfices de ſections de pyramides rondes, ſont cercles: & ſi vous mettez des cercles, auſſi faudra il mettre des diametres qui ne ſoient ny egaux ny inegaux: & ſi cela, auſſi des angles & des triangles, & des parallelo-

grammes, & des superfices egalement distantes. D
Car si les longueurs ne sont ny egales ny inegales, adoncques ny le pois, ny les coups, ny les corps. Et puis comment osent ils reprendre ceulx qui introduisent des vacuitez, & quelques indiuisibles combattans l'vn contre l'autre, & qui supposent qu'ils ne bougent ny ne se meuuēt, veu qu'ils soustiennent que telles propositions sont faulses? Si quelques choses ne sont egales les vnes aux autres, elles sont inegales: & ces choses icy ne sont pas egales les vnes aux autres: elles sont doncques inegales les vnes aux autres. Mais pource qu'il dit E
qu'il y a quelque chose de plus grand qui ne passe point, pourtant il est raisonnable de demander, à sçauoir si elles quadreront l'vne à l'autre, ou si l'vne passera, & l'autre demeurera courte: car si elles quadrent, comment sera l'vne plus grande que l'autre? Et si elles ne quadrent point, cōment est il possible que l'vne ne passe, l'autre demeure courte? Ce sont choses contraires de dire, ny l'vn ny l'autre ne passe, & il ne quadrera point auec le plus grand, ou il quadrera, & que l'vn soit plus grand que l'autre. Il est force que ceulx qui ne gardent F
pas les communes conceptions se treuuent en telles perplexitez. D'auantage c'est contre le sens commun de dire, que rien ne touche à l'autre, & non pas moins, que les corps s'entretouchent les vns les autres, & qu'ils ne s'entretouchent de rien. Or il est force que ceulx qui ne laissent point de moindres parties du corps admettent cela, & s'ils mettent quelque chose premier que ce qui semble

A toucher, & qui ne cessent iamais de passer tousiours oultre, c'est ce que principalement ils obiicent à ceux qui defendent & soustiennent les parcelles indiuisibles, qu'il ne se fera point de touchement de tous, ains que ce sera mixtion, & que cela n'est pas possible, attẽdu que les indiuisibles n'ont point de parties. Comment doncq' est-ce que eulx mesmes ne tombent en pareil inconuenient, veu qu'ils ne laissent partie aucune premiere ny derniere ? pour autant qu'ils disent, que les corps s'entretouchent de tout en tout par vn terme, non pas B par vne partie, & le terme n'est pas corps, adonc le corps touchera le corps par vn terme qui n'est pas corps: & à l'opposite ne le touchera point, l'incorporel n'estant point entre deux. Et s'il touche, il fera & souffrira quelque chose estant corps, par vn incorporel qui n'est pas corps. Car le propre des corps est de faire & de souffrir quelque chose les vns des autres, & de s'entretoucher : & si le corps a le touchement particulier, par le moien de l'incorporel, aussi aura il l'attouchemẽt vniuersel, la mixtion & l'incorporation. D'auantage en ces attou- C chemens & ces mixtions, il est necessaire que les termes des corps demeurẽt, ou qu'ils ne demeurẽt pas, ains deperissent, & l'vn & l'autre est contre le sens commun. Car eulx mesmes ne mettent pas des corruptions & generations des incorporels, & ne sçauroit on dire qu'il y ait mixtion ny attouchement vniuersel des corps retenants leurs propres termes. Car c'est le terme qui constitue & termine la nature du corps, & les mixtiõs (si ce n'estoiẽt

approchements des parties pres des parties) con- D
fondent en vn les corps qui se meslent. Et comme disent ceulx-cy, il fault laisser des corruptions des termes és mixtions, & puis de rechef des generations és separations & segregations. Or n'est il homme qui peust entendre ny comprendre cela facilement. Car par ce que les corps s'entretouchent, par cela mesme ils s'entrepressent, s'entreserrent & se froissent l'vn l'autre. Or est il impossible que chose incorporelle seuffre ny face cela, & ne se peult mesme imaginer, & ils nous veulét contraindre de l'imaginer & entendre. Car si vne boule E
touche vn plain corps par vn poinct seulement, il est certain qu'elle sera aussi trainee par vn poinct tout le long de ce plain. Et si la boule est peinte de vermillon par dessus, elle imprimera vne ligne seulement rouge dessus le plain : & estant iaulne, elle iaulnira la superfice du plain. Et que chose incorporelle taingne ou soit taincte de couleur, c'est contre le sens commun. Et si nous imaginons vne boule de terre, ou de crystal & de verre, qui tombe de hault sur vn plain de pierre bien vny, il est contre raison de pẽser qu'elle ne se brisera point, quãd F
le coup viendra à dõner contre vn plain dur & solide. Et encore sera il plus hors de toute raison de dire, qu'elle se brisera par vn terme, cõme vn poinct qui n'a aucũ corps, de maniere qu'en toutes sortes les anticipations & communes conceptions, touchant les corps, sont toutes perturbees ou plustost ostees du tout, en supposant plusieurs choses impossibles. C'est contre le sens cõmun de dire, qu'il

y a vn

A y a vn temps futur & vn temps passé, mais qu'il n'y a point de temps present, ains que nagueres, & n'a pas long temps subsistent, mais que maintenãt n'est totalement rien qui soit: & toutesfois cela aduient à ces philosophes Stoïques, lesquels ne laissent pas le moindre temps du monde entre deux, & ne veulét pas que le maintenant mesme soit indiuisible, ains de tout ce que l'hõme prent à penser & imaginer cõme present, de cela ils disent qu'il y en a desia partie de passé & partie de futur: de sorte qu'il ne reste ny ne demeure au milieu parcelle B quelconque de temps present, si de ce que lon dit estre instant partie est attribuee aux choses passees & partie aux futures. Parquoy il fault que l'vn des deux en aduienne, ou qu'en mettant le temps, il estoit, & le temps, il sera, on abolisse totalement le tẽps, il est: ou qu'estãt present le tẽps il est, vne partie en soit passee, & vne encore à venir: & dire que de ce qui est, partie en est encore future, & partie en est desia passee: & du maintenãt, qu'il y a vne piece deuãt, & vne autre derriere: tellemẽt que maintenãt soit ce qui n'est pas encore maintenãt, & ce qui C n'est plus maintenãt: car ce n'est plus maintenãt ce qui est desia passé, ny maintenãt ce qui est encore à venir. Et en diuisant ainsi le maintenãt, il faudroit qu'ils dissent aussi, que de l'annee & de la lumiere partie seroit de l'an passé, & partie de l'an qui viẽt, & du quãt & quant qu'il y eust deuãt & derriere. Car ils ne trauaillent pas moins à brouiller estrangement toutes ces paroles la, le non encore, le desia, le non plus, & le maintenãt: là où tous les autres

hommes entendent & estiment le naguerés, le peu D apres, estre parties differentes du maintenant, & en mettent l'vne deuant, l'autre apres le maintenant. Et Archidemus disant que le maintenant est vn principe, vne ioincture, & vne commissure, ne s'apperçoit pas qu'en ce disant, il abolit tout le temps entierement. Car s'il est vray que le maintenant ne soit pas temps, ains seulement vn aboutissement de temps, & toute partie du temps est comme le maintenãt: il semble donc, que le maintenãt n'a aucune partie, ains se resoult tout en termes, aboutissemens, & ioinctures, & commancements. E Et Chrysippus se voulant monstrer ingenieux & artificiel en ses diuisions, au traicté qu'il fait du vuide, & en quelques autres passages, il dit, que le passé & le futur du temps ne subsiste pas, ains a subsisté, & qu'il n'y a que le present ou instant qui subsiste: mais au troisieme, quatrieme & cinquieme traitté des parties, il met que du temps instant partie est future, & partie passee, tellement qu'il luy aduient de diuiser la substance du temps en parties non subsistentes du total subsistant, ou pour mieulx dire, de ne laisser partie aucune subsistente, F si l'instant & present n'a partie aucune qui ne soit ou passee ou future. L'intelligence doncques du temps, à eulx, resemble propremẽt à l'empoingnement de l'eau, laquelle plus on estraint & serre, plus elle coule & glisse. Mais quant aux actions & mouuemens, toute euidence y est brouillee & confondue. Car il est force, si l'instant & le maintenant se diuise en ce qui est passé, & ce qui

est

A est à venir, que de ce qui se meut en instant, partie soit desia remuee, & autre partie encore à remuer, & que le commãcement & la fin du mouuement soient abolis, & que de nulle œuure, il n'y aura eu rien de premier,& n'y aura rien de dernier, estants les actiõs distribuees auec le temps. Car tout ainsi comme ils disent, que du temps present partie est passee & partie est à venir, aussi de ce qui se fait, partie est desia faite, partie encore à faire. Quand donc a eu son commancement, & quand aura sa fin, le disner, l'escrire,le marcher,si tout hõme dis-
B nant a ia disné & disnera, & tout marchant a desia marché & marchera, & ce qui est, comme lon dit, de toutes estranges absurditez la plus estrange, s'il aduient que celuy qui vit ait ia vescu, ou doiue viure, iamais doncques le viure n'a eu commancement, ny iamais n'aura fin, ains chascun de nous, comme il appert, a esté né sans commãcer à viure, & mourra sans cesser de viure, s'il n'y a nulle derniere partie. Car s'il y a quelque chose de futur à celuy qui vit de present, iamais il ne sera faulx de dire, Socrates viura, tant qu'il sera veritable, So-
C crates vit. Tellement que s'il est veritable,Socrates viura, en infinies parties de temps: en nulle partie de temps ne sera iamais veritable, Socrates est mort. Et neantmoins quelle fin y aura il autrement en chascune operation,& où arresterez vous le bout de chasque action, si autant de fois comme il sera veritable, il se fait, autant de fois aussi sera il veritable, il se fera: car celuy mentira qui dira, c'est le bout de Platon escriuant ou disputant, par

ce que iamais Platon ne cessera d'escrire & de dis- D
puter, si iamais il n'est faulx de dire de celuy qui dispute, il disputera, & il escrira de celuy qui escrit. D'auantage de ce qui se fait, il n'y aura partie qui ne soit ia faite ou à faire, & preterite ou future: & oultre, de ce qui est ia fait, ou de ce qui se fera du passé & de l'aduenir, il n'y a aucun sentiment. Parquoy il n'y aura simplement & vniuersellement sentiment de rien du monde: car nous ne voyons pas ce qui est passé, ne ce qui est à aduenir, ny ne l'oyons, ny ne prenons aucun sentiment des choses qui ont esté, ou qui seront, ny encore qu'il fust pre- E
sent rien ne sera pourtãt sensible, si du present vne partie vient, & vne autre est desia passée, & l'vn a esté & l'autre sera. Et toutefois eulx mesmes crient apres Epicurus, qu'il fait choses intolerables de forcer les cõmunes conceptions, en mouuãt les corps d'egale celerité, & tenant qu'il n'y en a point vn plus viste que l'autre. Mais bien plus est insupportable, & plus elongné du sens commun, de dire, que nulle chose n'en peult attaindre vne autre,

Si le cheual d'Adrastus qui voloit,
Courant apres vne tortue alloit, F

comme lon dit en commun prouerbe. Et est force que cela aduienne en ceux qui se meuuent selon deuant & apres, mais estans les interualles, selon lesquels ils se meuuẽt, diuisibles en parties infinies, ainsi comme ceulx-cy veulent, si la tortue est de la longueur d'vn arpent seulement deuant le cheual, ceulx qui diuisent l'interualle en infinies parts, & qui meuuent l'vn & l'autre selon deuant & apres,

iamais

A ses contraires, que celuy auquel il est incorporé, conioinct & confondu, ne laissant point d'apparence & de discretion de difference au sens exterieur. Combien qu'on lise que Lynceus anciennement auoit la veuë si perçante & si aigüë, qu'il voyoit à trauers les pierres, & à trauers les bois: & se seant sur quelque eschauguette en la Sicile, il voyoit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage, par vn interualle & distance de la nauigation d'vn iour & d'vne nuict. Et dit on que Callicrates faisoit des chariots de la grandeur de formis,
B tellement que l'aisle d'vne mousche les couuroit, & engrauoit sur vn grain de millet des vers d'Homere. Et toutefois pas vn d'eulx ne veit ny n'apperceut ceste diuersité & ceste perpetuelle allure, ny nous mesmes iamais ne nous apperceusmes que nous fussions doubles, & que d'vne partie nous coulissions tousiours, & de l'autre nous demourissions tousiours vns & mesmes, depuis nostre naissance iusques à nostre fin. Mais encore fais-ie le propos plus plain & plus simple: car quãt à eulx ils font quatre subiects alendroit d'vn chas-
C cun de nous, ou, pour mieulx dire, que vn chascun de nous en est quatre, mais il suffit de deux pour monstrer la faulseté de leur resuerie: car quand nous oyons dire à Pentheus és Tragedies, qu'il voit deux Soleils & deux Thebes, nous iugeons qu'il ne les voit pas, mais qu'il les cuide voir, aiant le sens & l'entendement troublé & transporté. Et ceulx-cy qui supposent non vne ville seule, mais tous les hommes, tous les animaulx, les arbres, les

plantes, tous les meubles & vtensilles, & tous vestements estre doubles & composez, ne les reietterons nous pas, comme gens qui nous veulent faire non entendre, mais peruertir & confondre nostre entendement? Toutefois à l'aduenture en ce propos leur fault il pardonner s'ils controuuent & feignent d'autres natures, par ce qu'ils ne peuuent trouuer autre moien, quelque peine qu'ils y mettent, de conseruer & retenir les augmentations. Mais en l'ame, à quel propos, & pour quelles autres suppositions vont ils former d'autres differentes especes de corps, par maniere de dire, innumerables? On ne le sçauroit dire, sinon qu'ils veulent desplacer, ou plustost tollir du tout & perdre les communes conceptions, pour y en introduire de nouuelles toutes estranges & sauuages. Car c'est chose merueilleusement extrauagante & pleine de toute absurdité, que des vices & des vertus, & d'auantage des sciences & des arts, des memoires, des apprehensions, des passions, & encore des inclinations & des consentemens, en faire des corps, & dire qu'ils ne gisent ny ne subsistent en nul subiect, & leur laisser seulement dedans le cœur vn pertuis petit comme vn poinct, là où ils rengent & serrent la partie principale du discours de la raison en l'ame, estant occupé de tant de corps, qu'il seroit malaisé de les compter à ceulx qui sçauent mieulx distinguer & discerner l'vn d'auec l'autre, & de n'en faire pas seulement des corps, mais des animaulx mesmes raisonnables, & vne si grande ruchee ou formilliere d'animaulx, & encore non

doulce

A doulce ne priuee, mais qui par sa mauuaistié repugne à l'euidence & à la coustume. Et ceulx-cy tiennent que non seulement les vertus & les vices sont animaulx, ny les passions seulement, comme l'ire, le courroux, l'enuie, la douleur, la malignité, ny les comprehẽsions, les apprehensions, les ignorances & les arts & mestiers, comme le mestier de cordonnier, de serrurier : mais oultre cela encore font ils les operations & les actes mesmes corps & animaulx, le promener vn animal, le baller, le chausser, le saluër, l'iniurier, à quoy il est conse-
B quent aussi, que le rire soit aussi vn animal, & le plorer : & si cela est, que le toussir, l'esternuer, le gemir, le cracher, le moucher & autres actions semblables, qui sont assez manifestes. Et si ne doiuent pas trouuer estrange ny se courroucer, si on les conduit de paroles peu à peu, iusques à ces badineries la, s'ils se souuiennent de Chrysippus, qui au troisieme de ses questions naturelles dit ainsi:
„ La nuict, n'est elle pas corps? le vespre, le matin, le
„ milieu du iour & de la nuict, ne sont-ce pas corps?
„ Le commancemẽt du mois, le dixieme, & le quin-
C zieme de la Lune, le trẽtieme, le mois entier n'est-
„ ce pas corps? l'Esté & l'Automne, & l'Añ? Et quant à tout ce que nous auons dit, ils le tiennent à toute force contre les communes anticipations & conceptions. Mais ce que nous dirons est contre les leurs propres, car ils engẽdrent ce qui est treschaud par refrigeration, & ce qui est le plus subtil par grossissemẽt & espaississemẽt, par ce que l'ame est vne substãce fort chaude, & de fort subtiles parties,

& ils la produisent par refrigeration & condensa- D
tion du corps, comme par vne trempe commuant l'esprit, & le rendant de vegetatif esprit, animal. Ils disent aussi, que le Soleil est deuenu animé, l'humidité s'estant tournee en feu intellectuel & spirituel. Vois tu comme ils imaginent, que le Soleil ait esté engendré & produit par refrigeration? On dit que Xenophanes oyant vn iour compter à quelqu'vn, qu'il auoit veu des anguilles viuantes
„ en de l'eau chaude : Et nous les cuirons doncques,
„ dit il, en de l'eau froide. Puis que donc ils engendrent la chaleur par la refrigeration d'alentour, la E
consequence veult aussi qu'ils produisent la legereté par la condensation, & par la chaleur la froideur, par le fondre l'espessir, & par le rarefier le peser, pour garder vne correspondence & proportion de faire toutes choses contre raison. Et quant à la substance de la commune conception & sens commun, n'en determinent ils pas contre le sens commun mesme? car ceste conception est vne apprehension, & ceste apprehension vne impression qui se fait en l'ame : & la nature de l'ame est vne exhalation, laquelle difficilement peult receuoir F
impression, à cause de sa rarité: & encore qu'elle la receust, il seroit impossible qu'elle la gardast & reteint: car sa nourriture & sa generation procedant d'humidité a vn continuel cours de succession & de consomption, & la meslange de la respiration auec l'air fait tousiours quelque nouuelle exhalation, se tournant & changeant par le flux de l'air inspiré & respiré, qui du dehors donne dedans,

&

A & derechef ſort du dedans au dehors. Car pluſtoſt pourroit on imaginer vn ruiſſeau d'eau courante, qui conſeruaſt les formes, figures, & eſpeces emprainctes, qu'vn eſprit coulant en des vapeurs & humeurs, & meſlé auec vn autre vent de dehors oiſif & eſtranger continuellement. Mais ils s'oublient tant, qu'aiants definy les conceptions communes, eſtre penſees miſes à part, & les memoires permanentes, & impreſſions relatiues, & fichans du tout les ſciences, comme B aians toute fermeté & toute ſtabilité, puis apres ils mettent deſſoubs tout cela vn fondement & vne baſe de ſubſtance gliſſante, facile à diſſiper & eſpandre, qui touſiours va & vient, & touſiours coule. Or eſt il que tous hommes ont ceſte conception imprimee en leur entendement touchant le principe & element, qu'il eſt pur, ſimple, & non meſlé ny compoſé: car ce qui eſt meſlé ne peult eſtre element ny principe, mais ce dont il eſt meſlé & compoſé. Et toutefois ceux-cy faiſans Dieu principe de toutes choſes, vn corps ſpirituel & entendement aſſis en la matiere, ils ne le C font ne pur ne ſimple, ny incompoſé, ains affermeNt qu'il eſt compoſé d'vn autre & par vn autre. Or la matiere eſtant par ſoy ſans raiſon & ſans qualité, a la ſimplicité & la proprieté de principe, & Dieu, s'il eſt vray qu'il ne ſoit pas ſans corps, & ſans matiere, participe de la matiere, & comme d'vn principe: car ſi c'eſt tout vne & meſme choſe que la matiere & la raiſon, ils n'auroient pas bien definy de dire, que la ma-

tiere soit irraisonnable sans raison:& si ce sont cho- D
ses differentes, Dieu doncques est constitué de toutes les deux,& non vne simple essence, mais composee, aiant pris l'estre intelligent auec l'estre corporel de la matiere. Et puis veu qu'ils appellent les quatre premiers corps, la terre, l'eau, l'air & le feu, premiers elemens, ie ne sçay comment ils en font aucuns d'eux simples, & les autres composez & meslez: car ils tiennent que la terre & l'eau ne peuuent contenir, ny eux mesmes ny autruy, & que c'est de la participation de l'esprit, & de la force du feu, que depend la conseruation de l'vnion, E
& que l'air & le feu pour leur force se fortifiét eux mesmes,& estans meslez auec les deux autres, leur donnent force & vigueur, & la fermeté de subsistance. Comment doncq est-ce que la terre est element, ou l'eau, s'il n'est ny simple, ny premier, ny suffisant à se conseruer, ains aiant besoing d'autruy qui le contiene par dehors en estre,& le conserue? car ils ne laissent pas seulement moien de penser qu'ils soient substance, ains contient ce propos grande confusion & grande incertitude touchant la terre à par soy. Mais si la terre est par soy, F
comment est-ce qu'elle a besoing de l'air qui la lie & la contienne? car ainsi elle ne sera plus par soy terre, ne par soy eau, ains l'air serrant & espaississant ainsi la matiere, en a fait de la terre: & au contraire la desliant & amollissant ainsi, en a fait de l'eau. Il fault doncques inferer, que nul de ces deux la n'est element, puis qu'vn autre luy a donné essence & generation. D'auantage ils disent,

que

A que la matiere & la substance subsiste par ses qualitez, & la definissent presque ainsi. Et puis d'vn autre costé ils font les qualitez estre des corps, en quoy il y a vne grande confusion : car si les qualitez ont vne substance propre, pour laquelle elles soient appellees & soient realement corps, elles n'ont point besoing d'autre substance, par ce qu'elles ont la leur propre. Et si elles ont seulement celle qui est commune, qu'ils appellent essence ou matiere, il est euident qu'elles participent de corps, & qu'elles ne sont pas corps. Or ce qui se B soubsterne & qui reçoit, il est force qu'il soit different de ce qu'il reçoit, & à quoy il est soubsterné. Et ceux-cy ne voient qu'à demy : car ils appellent bien la matiere non qualifiee, c'est à dire sans qualitez, mais ils ne veulent plus appeller les qualitez sans matiere. Et toutefois comment est-il possible de faire vn corps sans qualité, que lon n'entende aussi vne qualité sans corps? car le langage qui complicque le corps auec toute qualité, ne permet pas que la pensee puisse toucher à corps aucun, sans quelque qualité. Il fault doncques C que celuy qui repugne à l'estre corporel de la qualité, repugne aussi quant & quant à l'estre qualifié de la matiere, ou celuy qui separe l'vn d'auec l'autre diuise tous les deux d'ensemble. Et quant au propos que quelques vns d'entre eux mettent en auant qu'ils appellent la substance non qualifiee, non pour ce qu'elle soit du tout priuee de toute qualité, ains plustost pource qu'elle a toutes qualitez, cela est plus que iamais contre le sens cõmun.

Car nul ne pense ne imagine pour non qualifié D ce qui eſt participant de toute, & priué de nulle qualité, ny impaſſible, ce qui eſt né pour receuoir & ſouffrir toute paſſion, ny immobile ce qui eſt mobile en tout ſens : & ceſte doubte n'eſt point ſoluë, que ſi bien touſiours la matiere ſ'entend auec qualité, neantmoins on entend que ce ſoit autre choſe & differente, la matiere que la qualité.





